NAZIONALE
B. Prov.
III
1293
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIII

Palchetto 4

Num.° d' ordine 43

9-2-8

III 1293

191
3
14

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. J. CHÉNIER.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

612930

OEUVRES
POSTHUMES
DE M. J. CHÉNIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT;

REVUES, CORRIGÉES, ET AUGMENTÉES DE BEAUCOUP DE MORCEAUX INÉDITS;

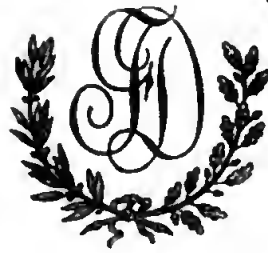
PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR CHÉNIER

PAR M. DAUNOU, MEMBRE DE L'INSTITUT;

ET ORNÉES

DU PORTRAIT DE L'AUTEUR D'APRÈS M. HORACE VERNET.

TOME II.



PARIS,

GUILLAUME, LIBRAIRE, RUE HAUTE-FEUILLE, N° 14.

MDCCCXXV.

Digitized by Google

THÉATRE.

FRAGMENS.

Digitized by Google

LES PORTRAITS
DE FAMILLE,

COMÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SIR ARNOLD.
LADY JOSÉPHINE, épouse de sir Arnold.
ÉLISA, pupille de sir Arnold.
SIR OLIVER.
SIR GEORGES, } frères, neveux de sir Oliver.
SIR CHARLES, }
ROULEY, domestique de sir Charles.
MOSÈS, usurier.

La scène est à Londres.

LES PORTRAITS DE FAMILLE[1],

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le premier et le deuxième actes se passent dans les appartemens de sir Arnold.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE.

SIR ARNOLD.

Non, madame, jamais; non, soyez-en certaine...
Je ne souffrirai point vos airs de souveraine.

---

1. Cette comédie, dont nous ne possédons que les fragmens ci-après, est la traduction littérale des principales scènes de l'*École de la médisance*, par Shéridan. L'intention de Chénier était, à ce qu'il paraît, d'en faire une comédie plus appropriée à nos mœurs et à notre théâtre : voilà pourquoi quelques-uns des rôles secondaires de la pièce anglaise n'ont pas été compris dans

LADY JOSÉPHINE.

Monsieur, de me réduire en vain vous vous flattez;
Je dois, je prétends faire en tout mes volontés.

SIR ARNOLD.

Où donc est le respect?

LADY JOSÉPHINE.

Du respect!

SIR ARNOLD.

Oui, madame.

LADY JOSÉPHINE.

Pour vous!

SIR ARNOLD.

Pour un mari.

LADY JOSÉPHINE.

Non, je sais qu'une femme,
Du moment qu'elle vit sous le nom d'un époux,
Peut agir à sa tête et contenter ses goûts.
Parce qu'on m'éleva jadis à la campagne,
Vous me feriez votre humble et docile compagne!
Oh! si comme un enfant vous vouliez me traiter,
Pourquoi m'épousiez-vous? il fallait m'adopter.
Vous étiez assez vieux...

---

son plan. Toutefois, le titre qu'il a choisi nous étonne : dans l'*École* de Shéridan, la scène des portraits de famille n'est qu'un épisode accessoire; ici notre auteur en fait le sujet principal de sa comédie. Quels peuvent avoir été ses motifs? Le défaut de documens nous met à cet égard dans une complète ignorance. (*Note de l'éditeur.*)

SIR ARNOLD.

Voilà, voilà ma faute;
Et l'on ne fit jamais de sottise plus haute.
Quand j'aurais le malheur de vous mettre en courroux,
Je le dirai tout franc: chacun se plaint de vous;
On jase, on rit tout haut de vos folles dépenses;
Et vous vous illustrez par des extravagances.
L'essaim d'écervelés qui flatte vos travers
Assiége sur vos pas les bals et les concerts;
On cite votre nom pour les modes nouvelles;
Vous changez tous les jours de plumes, de dentelles;
Vous entassez rubans, fleurs de toutes saisons,
Chapeaux, perruque blonde, et mille autres chiffons;
Enfin... quoi! vous riez!

LADY JOSÉPHINE.

Oui, de votre folie:
Mais regardez-moi donc, je suis jeune et jolie.
Est-ce ma faute à moi si l'on me suit partout?
Faut-il me reprocher aussi d'avoir du goût?
Au lieu de m'applaudir...

SIR ARNOLD.

A merveille, madame;
Mais aviez-vous du goût quand je vous pris pour femme?

LADY JOSÉPHINE.

Non, puisqu'à cet hymen mon cœur a consenti?

SIR ARNOLD.

J'étais pour vous, je pense, un assez bon parti.
Je me rappelle encor ma première visite:

Quel était votre état? vous l'oubliez bien vite.

LADY JOSÉPHINE.

Il fallait qu'il fût triste et des plus ennuyeux
Pour me déterminer...

SIR ARNOLD.

Toujours de mieux en mieux.
Songez donc au village où vous fûtes nourrie,
Sous l'œil de votre père, et dans sa métairie.
Quand chez lui, pour vous voir, je vins le premier jour,
Vous brodiez, l'œil baissé, devant votre tambour;
Vous étiez près de moi modestement assise;
Vous portiez cheveux noirs, jupons gris, robe grise;
Des clefs en long trousseau pendaient à vos côtés.

LADY JOSÉPHINE.

Oh! ce n'est que cela: vraiment vous m'enchantez!
J'ai du talent aussi pour la caricature,
Et je vais de bon cœur achever la peinture.
Je lisais quelquefois sur un lugubre ton
Pour ma tante Arabelle un ennuyeux sermon;
Souvent je récitais d'une voix lamentable
Du fameux prince Arthur l'histoire véritable;
J'endormais, aux accords d'un clavecin criard,
Mon père, à son retour de la chasse au renard;
Ou bien avec Andreus, vicaire du village,
Je jouais à la mouche, à l'ombre, au mariage.

SIR ARNOLD.

C'est vrai. Je crois encor vous entendre et vous voir.
Vous souvient-il aussi que le dimanche au soir

Avec le grand papa vous alliez en partie
En chariot, traîné par le vieux cheval-pie?
Et pour votre cocher, dites, n'aviez-vous pas
Le sommelier Martin, qui vous menait au pas?
Aujourd'hui vous avez, grâce à ma complaisance,
Vis à vis, phaéton, berline, diligence,
Cocher, trois grands laquais, un petit postillon,
Six chevaux, pour traîner madame à Kensington.
Votre état fut long-tems éloigné de l'aisance;
Vous voilà parvenue à l'extrême opulence.
Tout vous manquait; chez vous tout se trouve à foison:
Jeu, grand train, table ouverte, excellente maison;
Les plaisirs, les entours d'une très haute dame;
Vous avez, en un mot, l'honneur d'être ma femme.

LADY JOSÉPHINE.

Et je n'aspire plus qu'au singulier honneur
D'être bientôt...

SIR ARNOLD.

Ma veuve! oui, j'entends.

LADY JOSÉPHINE.

Votre humeur
Devient de jour en jour plus aigre et plus fâcheuse;
J'imite votre exemple, et suis un peu grondeuse.
J'ai tort: laissons cela. J'espère qu'à la fin
Vous avez terminé vos leçons du matin.

. . . . . .

SCÈNE II.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE III.

SIR ARNOLD.

Fort bien. Je ne suis plus le maître en ma maison;
Et tel est cependant le sort d'un vieux garçon,
Dès qu'il veut à son tour tâter de l'hymenée.
Elle fait mon bonheur depuis près d'une année;
Depuis ce bonheur là... je suis fort malheureux.
Mais pourquoi l'épouser? oh! j'étais amoureux.
Le jour même où je fis cette énorme sottise,
Nous avons eu dispute en entrant dans l'église;
Le prêtre et l'auditoire entendaient nos éclats;
Et les cloches du lieu faisaient moins de fracas.
Chaque jour, chaque instant, c'est dispute nouvelle;
Si j'eusse offert ma main à quelque demoiselle
Qui de la capitale eût connu les travers,
Passe; mais au village on n'a pas les grands airs.
Quoique fille des champs, à voir de quelle aisance
Elle a de nos ladys singé l'extravagance,
On jugerait qu'à Londre elle a toujours vécu;
On croirait volontiers qu'elle n'a jamais vu

D'arbres, ni de jardin que le parc de Saint-James:
Aux champs, d'après cela, courez choisir vos femmes,
En robes d'indienne, en jupons brodés d'or,
Sur les monts de l'Écosse, au palais de Windsor:
La raison n'entre point dans ces têtes frivoles;
Les femmes en tous lieux sont toujours un peu folles.
Ces folles-là pourtant nous mènent malgré nous;
Elles sont folles, soit; mais nous sommes plus fous.

(Il sort.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR ARNOLD, ÉLISA.

SIR ARNOLD.

ÉLISA.

ÉLISA.

L'on m'appelle.

SIR ARNOLD.

Eh! oui; venez, ma chère.
Élisa, vous avez un fort bon caractère;
J'ai toujours estimé ce grand fonds de douceur,
Et je vous traite plus en père qu'en tuteur.

ÉLISA.

Élisa de vos soins sera digne, j'espère.

SIR ARNOLD.

J'étais l'intime ami de défunt votre père:
C'était un galant homme, et qui vous aimait fort;
Et tenez pour certain que, s'il n'était pas mort,
Déja d'un bon époux il vous aurait pourvue.
Mais ce soin me regarde; et j'ai jeté la vue

Sur un mari charmant, le seul digne de vous.
Vous riez, Élisa!

ÉLISA.

Quel est donc cet époux?

SIR ARNOLD.

Un homme... sans défauts; vous devinez peut-être?

ÉLISA.

Pas trop. Quel est son nom? je voudrais le connaître.

SIR ARNOLD.

Sir George, apparemment.

ÉLISA.

Mais, monsieur, entre nous...

SIR ARNOLD.

Hem!

ÉLISA.

Je n'ai pas pour lui les mêmes yeux que vous.

SIR ARNOLD.

J'entends. Vous aimez mieux son méprisable frère.

ÉLISA.

Je ne puis le nier: je fus toujours sincère.
En renonçant à lui, je n'ai point abjuré
L'intérêt qu'autrefois il m'avait inspiré.
Je sais que mon devoir est dans l'obéissance;
Mais on n'ordonne point l'amour, l'indifférence.

SIR ARNOLD.

Mais on n'ordonne point... Voilà du sentiment.
Pourquoi chez les Anglais n'est-il plus de couvent?
Sir Charles!...

ÉLISA.

Contre lui la haine vous anime.
Son frère, dites-vous, a la publique estime;
Il a du moins la vôtre: il est aimé de vous.
Puisse-t-il mériter un partage aussi doux!
Sir Charle a, je le sais, l'âme sensible et fière;
Il n'est pas sans vertu, puisqu'il a su me plaire.

SIR ARNOLD.

Élisa, vous avez un caractère affreux.

ÉLISA.

Vous disiez tout à l'heure...

SIR ARNOLD.

Aimer un malheureux
Qui n'est depuis long-temps défendu par personne!

ÉLISA.

Ce n'est pas un motif pour que je l'abandonne.
S'il faut que ma raison condamne ses erreurs,
Permettez-moi, du moins, de plaindre ses malheurs.

SIR ARNOLD.

Prenez bien garde...

ÉLISA.

Adieu, monsieur, je me retire.
(Elle se retire)

SIR ARNOLD.

Son père est mort exprès... deux femmes! quel martyre!
L'une est tout sentiment; l'autre... ah! je l'aperçoi.

SCÈNE II.

SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE.

LADY JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc, Sir Arnold? ne grondez pas sans moi.

SIR ARNOLD, à part.

Bon. Celle-ci du moins n'est pas sentimentale.

LADY JOSÉPHINE.

Vous querellez toujours; et c'est un vrai scandale.

SIR ARNOLD.

Vous pouvez m'apaiser d'un mot.

LADY JOSÉPHINE.

De tout mon cœur;
Car j'ai besoin, mon cher, de votre bonne humeur:
Je perds tout mon argent depuis trois matinées.

SIR ARNOLD.

Ça, combien vous faut-il?

LADY JOSÉPHINE.

Eh! mais, deux cents guinées.

SIR ARNOLD.

Quand vous êtes aimable on fait ce qui vous plaît:
Voici l'or qu'il vous faut.

LADY JOSÉPHINE, lui donnant sa main à baiser.

Et voici mon billet.

. . . . . .

SCÈNE III.

. . . . . .

SCÈNE IV.

. . . . . .

SCÈNE V.

SIR ARNOLD, SIR OLIVER, MOSÈS, ROULEY.

. . . . . .

SIR OLIVER.

Mais pour l'usure enfin n'est-il pas un jargon?

ROULEY.

L'essentiel, je pense, est d'être bien fripon.

MOSÈS, à Rouley.

Monsieur est du métier?

ROULEY.

Moi! non, je vous assure.

MOSÈS.

Monsieur l'entend, du moins: il parle bien usure.

SIR OLIVER.

Quel intérêt faut-il demander?

SIR ARNOLD.

Vingt pour cent.

MOSÈS.

Fi donc! monsieur serait reconnu dans l'instant.

ROULEY.

Vous ne voudriez pas passer pour honnête homme?

MOSÈS.

Il faudra demander une très-forte somme.
Songez que le métier déjà ne vaut plus rien;
Vous en dégoûteriez bientôt les gens de bien.

SIR OLIVER.

Quoi donc? trente pour cent?

MOSÈS.

Beaucoup plus.

SIR OLIVER.

Comment diable!
Cinquante pour cent?

MOSÈS.

Soit. C'est assez raisonnable.
Pourtant, si l'emprunteur a grand besoin d'argent,
Comme les tems sont durs, demandez cent pour cent.

SIR ARNOLD.

C'est un fort bon métier.

MOSÈS.

Pas trop, je vous l'atteste.

SIR OLIVER.

Allons; chemin faisant, j'apprendrai tout le reste.

SIR ARNOLD.

Vous n'auriez pas le tems : c'est à deux pas d'ici.

SIR OLIVER.

Bon. Mosès peut me rendre un fripon accompli,
Avant que nous soyons au détour de la rue.

MOSÈS.

Un moment. C'est ici que se fait l'entrevue.

SIR ARNOLD.

Chez moi?

MOSÈS.

Chez vous, monsieur: c'est ma condition.
Il faut soigner un peu sa réputation.
Je puis entrer chez vous : on connaît vos affaires.
Je ne veux pas prêter le flanc à mes confrères.
Sir Charle est prévenu. Vous savez qu'aujourd'hui
Un honnête usurier ne peut entrer chez lui;
Il est depuis long-tems sans aucune ressource;
Et je compromettrais mon crédit à la Bourse:
Mes envieux partout iraient me décrier.

SIR ARNOLD.

Personne ne le voit, pas même un usurier!
N'importe: à cet essai bien loin que je m'oppose,
J'en veux savoir l'issue. Allons, Rouley, pour cause,
Suis mes pas. Sans adieu, mon ami; je veux bien
Vous prêter ma maison pour ce grave entretien:
Garantissons Mosès des fureurs de l'envie.
Charles vient; je vous laisse en bonne compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SIR CHARLES, SIR OLIVER, MOSÈS.

MOSÈS.

Allons, parlez, messieurs: vous êtes en présence.
Vous pouvez devant moi traiter en conscience;
A cinquante pour cent l'argent sera prêté.
(A sir Charles.)
C'est monsieur Prémium, garçon de probité,
Honnête autant que moi, discret et charitable.
(A sir Oliver.)
Voici monsieur Norton, débiteur très-solvable:
On peut, sans trop risquer, venir à son secours.

SIR CHARLES.

Mosès s'est embarqué dans un fort beau discours.
Tenez, voici le fait, sans art, sans éloquence:
Je suis un étourdi, qui, par extravagance,
Mangeant, dissipant tout, ayant besoin d'argent,
Veux vous en emprunter à cinquante pour cent;
Et vous, un vieux richard, qui, voyant ma détresse,
Exigeriez de moi, par excès de sagesse,
Jusqu'à mille pour cent, si je le trouvais bon;
Je pourrai vous citer tout bas comme un fripon;
Vous pourrez m'appeler tout haut un imbécile;
Ainsi, vous le voyez: rien n'est moins difficile
Que de traiter ensemble en tout bien, tout honneur,
Et sans cérémonie.

SIR OLIVER.

A dire vrai, monsieur,
Cette franchise-là ne saurait me déplaire:
Je tiens qu'il faut marcher rondement en affaire.
J'ai, moi, pour vous prêter, j'ai, tout à l'heure exprès,
Emprunté quelque argent à de gros intérêts.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Rien n'est plus véritable.

SIR OLIVER.

Celui de qui j'emprunte est un homme intraitable;
Mais il faut se saigner dans les occasions.
A plus d'un tiers de perte il vend des actions.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Oui, la chose est très-sûre;
D'ailleurs monsieur sait bien que je hais l'imposture.

SIR CHARLES.

Il est trop juste au fond de le dédommager:
Je ne suis pas ingrat pour qui veut m'obliger.

SIR OLIVER.

Mais, lorsqu'à vous prêter aujourd'hui je m'engage,
De la somme du moins me donnez-vous un gage?
Possédez-vous des biens, des terres?

SIR CHARLES.

Non, ma foi.
Dans les deux continens je ne vois rien à moi:
Pas un seul arbrisseau, pas une taupinière.

SIR OLIVER.

Vous n'avez pas perdu votre fortune entière?
Vous avez des effets précieux?

SIR CHARLES.

Tout-à-fait.
Deux ou trois vieux chevaux, sept ou huit chiens d'arrêt.

SIR OLIVER.

Fort bien. La garantie est solide et brillante.

SIR CHARLES.

On en pourrait trouver qui fût plus rassurante:
Soit; mais vous connaissez sans doute mes parens?

SIR OLIVER.

Oui.

SIR CHARLES.

J'ai dans le Bengale, au moins depuis quinze ans,
Un oncle.

SIR OLIVER.

Je le sais.

SIR CHARLES.

Sa fortune est immense.

SIR OLIVER.

Il est vrai; mais sur lui quelle est votre espérance?

SIR CHARLES.

Très-complète; et Mosès peut vous certifier
Que de Sir Oliver je serai l'héritier.

SIR OLIVER.

La nouvelle...

SIR CHARLES.

N'a rien qui doive vous surprendre.

SIR OLIVER.

Je suis en vérité bien aise de l'apprendre.

SIR CHARLES.

Certes, mon cœur ne peut souhaiter son trépas...

SIR OLIVER.

Eh bien?

SIR CHARLES.

Mais il est vieux, infirme; et, dans le cas
Où sa mort... car enfin, vous savez que tout passe.

SIR OLIVER.

Nous allons un peu vite: il est vivant; de grâce...

SIR CHARLES.

Eh! quoi! vous voudriez le savoir déja mort?

SIR OLIVER.

Non, j'en serais fâché, je vous jure, et très-fort.
On assure au surplus qu'il se porte à merveille.

SIR CHARLES.

Eh! non, rassurez-vous; je vous dis à l'oreille
Qu'il est mal.

SIR OLIVER.

Des récits sur qui l'on peut compter...

SIR CHARLES.

Je vous dis qu'il est mal; faut-il le répéter?
Mais très-mal, mais au point qu'en le voyant paraître,
Ses parens, ses amis pourraient le méconnaître.

SIR OLIVER.

Ah! ah! ah!

SIR CHARLES.

Vous riez!

SIR OLIVER.

Le trait est fort plaisant.

SIR CHARLES.

Et très-vrai.

SIR OLIVER.

Je le crois. On dit même, on prétend...

SIR CHARLES.

Quoi?

SIR OLIVER.

Qu'il est de retour, et qu'on l'a vu dans Londre.

SIR CHARLES.

Oh! pour celui-là, non: j'ose vous en répondre.

SIR OLIVER.

Mais il le sait fort bien celui qui me l'a dit.
Demandez à Mosès.

MOSÈS.

Fort bien, sans contredit.

SIR CHARLES.

Brisons là-dessus.

SIR OLIVER.

Soit. Dites-moi, je vous prie:
Feu votre père avait beaucoup d'argenterie?

SIR CHARLES.

Oui.

SIR OLIVER.

Des plats ciselés, des vases somptueux.

SIR CHARLES.

Bon. Tout cela, mon cher, était bien fastueux.
Dans un besoin...

SIR OLIVER.

J'entends : la vaisselle est fondue.
Et sa bibliothèque...?

SIR CHARLES.

Elle est aussi vendue.

SIR OLIVER.

Quoi! ces livres si beaux, rassemblés de si loin,
Au prix de tant d'argent, de recherche et de soin!

SIR CHARLES.

Faut-il donc pour soi seul garder tant de science?

SIR OLIVER, à part.

Quel esprit de désordre et quelle insouciance!
(Haut.)
A qui sont-ils vendus?

SIR CHARLES.

Ma foi, je n'en sais rien.
Mosès, non plus que moi, ne s'en souvient pas bien.

MOSÈS.

Je fais cas des savans, j'estime la lecture,
Mais j'ai peu travaillé dans la littérature.

SIR OLIVER.

Ainsi, vous n'avez rien à vendre désormais?

SIR CHARLES.

Ma foi, non, rien du tout; sinon de vieux portraits.

SIR OLIVER.

De vos parens? Monsieur ne voudrait pas les vendre?

SIR CHARLES.

Mon petit Prémium, il faudrait nous entendre.

SIR OLIVER.

Vous y consentiriez!

SIR CHARLES.

Mais, si quelque amateur...

SIR OLIVER.

Vos cousins!

SIR CHARLES.

Mais très-fort.

SIR OLIVER.

Vos grands oncles, monsieur!

SIR CHARLES.

Oncles, tantes, cousins, les aïeux, les aïeules,
Augustes importans, vénérables bégueules:
Le tout au plus offrant.

SIR OLIVER.

Mais c'est parler cela.
(A part.)
On ne peut, par exemple, excuser ce trait-là.

SIR CHARLES.

Le cœur vous en dit-il?

SIR OLIVER.

Ce marché m'épouvante.

SIR CHARLES.

Pourquoi donc? ma famille était fort obligeante;
C'est pour mes chers aïeux un assez digne sort
De rendre encor service un siècle après leur mort:
Pour leur postérité je connais leur tendresse.

SIR OLIVER.

Vos parens!

SIR CHARLES.

A qui donc voulez-vous qu'on s'adresse?
Quand on est assailli par des besoins pressans,
C'est le cas ou jamais d'assembler ses parens.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

ACTE III.

La scène se passe chez sir Charles. Le théâtre représente une galerie de tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR CHARLES, SIR OLIVER, toujours sous le nom de PRÉMIUM, MOSÈS.

SIR CHARLES.

Ça, commençons, messieurs; que rien ne nous arrête.
Voyez depuis nos jours jusques à la conquête
Tous les Norton.

SIR OLIVER.

Voilà de précieux tableaux.

SIR CHARLES.

Ils sont tous ressemblans et tous originaux.

SIR OLIVER.

De nobles lords, vraiment! Des têtes vénérables!
On ne rencontre plus de figures semblables.

SIR CHARLES.

Je le crois. C'est ici que, loin de tous les yeux,

Je venais chaque soir contempler mes aïeux :
Cela m'a bien formé. Passons à notre affaire.
Voici le grand fauteuil où siégeait feu mon père :
Allons, erieur publie, vîte au poste d'honneur.

MOSÈS.

Mais, avec quoi pourrai-je adjuger?

SIR CHARLES.

Par bonheur,
Je vois tout justement ma généalogie :
Voilà votre baguette.

SIR OLIVER.

Elle est fort bien choisie.

SIR CHARLES.

Vous tenez les aïeux et la postérité.

MOSÈS.

L'emploi que je remplis veut de la gravité;
Je m'installe au fauteuil; que la vente commence.

SIR OLIVER, à part.

L'extravagant neveu!

MOSÈS.

Du calme et du silence.

SIR CHARLES.

Bon. Voici mon grand onele, Alexandre Norton,
Du fameux Marlborough élève et eompagnon,
Merveilleux général, trente ans couvert de gloire,
Et fort mal à propos oublié dans l'histoire.

SIR OLIVER.

Il est blessé, je crois?

SIR CHARLES.

Par un maudit mousquet,
Qui lui creva l'œil gauche aux champs de Malplaquet.
D'un héros petit-maître il n'a point la tournure,
Mais d'un vaillant soldat l'honorable parure;
Ni plumets, ni cordons, ni riches vêtemens,
Comme on peint aujourd'hui nos généraux charmans;
On voit son front guerrier, sous sa perruque énorme,
Relevé par son casque et son grand uniforme.
Pour trois cents livres donc mon oncle et ses lauriers.

SIR OLIVER, à part.

Donner pour trois cents francs la perle des guerriers!

SIR CHARLES.

Eh bien!

SIR OLIVER.

Soit: à ce prix je consens à le prendre.

MOSÈS.

Adjugé.

SIR CHARLES.

Débora, propre sœur d'Alexandre,
Ma tante Débora, bergère du hameau,
Et, la houlette en main, conduisant son troupeau.
Regardez les moutons que la belle fait paître:
Elle est plus douce encor. L'ouvrage est d'un grand maître:
Ma respectable tante est peinte, trait pour trait,
De la main de Kneller; et, dans ce beau portrait,
Nous pouvons remarquer, outre la ressemblance,
Un grand fonds de pudeur, un grand air d'innocence;

Mais, quoique morte fille à plus de soixante ans,
Mon petit Prémium l'aura pour deux cents francs.

SIR OLIVER.

Soit encore.

MOSÈS.

Adjugé.

SIR OLIVER, à part.

Pour deux cents francs ma tante,
Qui mit à si haut prix sa sagesse éclatante,
Et qui ne rencontra personne, de ses jours,
Digne de captiver ses pudiques amours!

SIR CHARLES.

A la tante il faut bien joindre ses deux cousines:
Prenez pour cinq cents francs ces beautés enfantines.

SIR OLIVER.

D'aussi charmans objets ne se marchandent pas.

MOSÈS.

Cousines, suivez donc la tante et ses appas.

SIR CHARLES.

Que me donnerez-vous d'un juge respectable,
Savant criminaliste et toujours équitable?

MOSÈS.

Cent francs.

SIR CHARLES.

Comment! cent francs! sa perruque les vaut.
Mon cher monsieur Mosès, vous avez le défaut
D'être juif, mais très-juif, très-ignare en peinture,
Et très-irrévérent pour la magistrature.
Le petit Prémium sera plus circonspect:

Il va me l'acheter cent écus par respect.

SIR OLIVER.

C'est beaucoup; mais n'importe: à ce prix qu'on l'adjuge.

MOSÈS.

Vous êtes pour le coup vendu, monsieur le juge!

SIR CHARLES.

Pour ce gros réjoui, Boniface Dorset,
Qui fut, sous Richard-Trois, maire de Sommerset,
Deux cents francs.

SIR OLIVER.

Deux cents francs; mais c'est trop pour un maire.

SIR CHARLES.

Encor deux échevins pour terminer l'affaire.

SIR OLIVER.

Ces deux échevins, soit; et point de différends.

MOSÈS.

Un corps municipal estimé deux cents francs!

SIR CHARLES.

Préparez-vous; voici de plus grands personnages,
La fleur du parlement, deux Catons, deux vrais sages,
Deux orateurs plus forts que tous ceux d'aujourd'hui,
Aussi parleurs que Burke, et moins pédans que lui:
Mylord Jacques Norton et Benjamin son frère,
Très-éloquens soutiens du parti populaire,
Des ministres d'alors le tourment et l'effroi,
Et toujours gendarmés contre le banc du roi.
De la chambre des pairs mylord a fait la gloire;
Les communes de l'autre ont gardé la mémoire.

A ce pompeux éloge il faut un mot de plus:
C'est la première fois qu'ils ont été vendus.

SIR OLIVER.

Je ne marchande point pour l'honneur des deux chambres,
Et pour l'intégrité des honorables membres.

SIR CHARLES.

J'en veux mille francs.

SIR OLIVER.

Grâce à ce fait singulier,
J'accepte : la vertu ne peut trop se payer.

SIR CHARLES.

Nos affaires jamais ne seront terminées;
De mes autres aïeux je veux trois cents guinées;
Voici trente portraits.

SIR OLIVER.

Et voici votre argent.

SIR CHARLES.

Vous êtes, sans mentir, un admirable agent.
Où ce fripon de juif a-t-il pu vous connaître?

SIR OLIVER.

Mais ce petit vieillard, là, près de la fenêtre,
Vous ne m'en parlez pas; pourquoi donc, s'il vous plaît?

SIR CHARLES.

De mon oncle Oliver vous voyez le portrait;
Il réside à Madras.

MOSÈS.

Il a l'air hypocondre.

SIR OLIVER.

Pas tant.

SIR CHARLES.

Il s'est fait peindre avant de quitter Londre.

MOSÈS.

Par un de ses regards on est déshérité.

SIR OLIVER.

Non, Mosès : tous ces traits ont un air de bonté.
(A Charles.)
A vos parens, monsieur, vous le joindrez, j'espère.

SIR CHARLES.

Non, vous ne l'aurez pas : il me tient lieu de père.

SIR OLIVER, à part.

Il est bien étourdi; mais il est mon neveu.
(Haut.)
Ce portrait me plaît fort, d'honneur; j'y tiens un peu;
Et j'en donnerais même un prix considérable.

SIR CHARLES.

Je ne veux point le vendre. Il suffit.

SIR OLIVER.

Comment diable!
(Haut.)
Il ne tiendra qu'à vous d'accepter ce billet.

SIR CHARLES, prenant le billet.

Huit cent livres sterling!

SIR OLIVER.

En cédant le portrait,
Tout est à vous : qu'ici votre bouche prononce.
L'offre est belle.

SIR CHARLES, rendant le billet.

Il est vrai; mais voici ma réponse.
Pour mes autres parens, mon cher, ils sont à vous.
Je garde celui-ci : c'est le meilleur de tous.

SIR OLIVER, à part.

Il m'enchante. Demain...

SIR CHARLES.

N'insistez plus de grace.
J'ai toujours pour mon oncle une chambre, une place;
Son portrait ne sera ni vendu ni donné.

SIR OLIVER, à part.

Charmant dissipateur! oh! tout est pardonné.
Je n'y prenais pas garde : il ressemble à son père.

SCÈNE II.

SIR OLIVER, SIR CHARLES, MOSÈS, ROULEY.

SIR CHARLES.

Venez, mon cher Rouley, quittez ce front sévère;
Venez voir vos amis tout prêts à nous quitter.

ROULEY.

Vous-même à votre sort pouvez-vous insulter?

SIR CHARLES.

Ils ont vu tout cela d'un regard impassible;
Pourquoi donc voulez-vous que j'y sois plus sensible?

ROULEY.

Est-il vrai? vos aïeux...

SIR CHARLES.

Mes aïeux sont vendus.
Laissons cela, Rouley; prenez ces mille écus.

ROULEY.

Quelle dette, monsieur, voulez-vous qu'on acquitte?

SIR CHARLES.

A mon pauvre Stanley qu'on les porte bien vite.

ROULEY.

Comment!

SIR CHARLES.

A mon cousin.

ROULEY.

Songez que l'équité...

SIR CHARLES.

J'entends, doit précéder la générosité.
Rouley, mon cœur s'est fait des maximes nouvelles:
La justice est tardive; un bienfait a des ailes;
Il faut saisir l'instant où l'on peut obliger.

ROULEY.

Mais trente créanciers...

SIR CHARLES.

Demain j'y veux songer.
Aujourd'hui de Stanley secourons l'indigence.
Mesdames et messieurs, très-humble révérence:
Vous avez fait long-temps l'ornement de ces lieux;
Recevez mes regrets et mes tendres adieux.

. . . . . .

****

ACTE IV.

La scène se passe dans le cabinet de sir Georges.

. . . . . .

SCÈNE III.

SIR GEORGES, ÉLISA.

. . . . . .

SIR GEORGES.

Ah! laissez-vous fléchir; mon cœur vous en conjure.
A vos pieds, Élisa, j'atteste, je vous jure
Que je n'aspire plus qu'à ce tendre lien;
(Apercevant lady Joséphine.)
Que... lady Joséphine!

SCÈNE IV.

SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE, ÉLISA.

LADY JOSÉPHINE, à part.

A ses genoux: fort bien.

SIR GEORGES.

Je jure qu'il n'est rien de ce qu'on imagine;
J'ai le plus grand respect pour lady Joséphine;
Mais...

LADY JOSÉPHINE, à part.

Il parle de moi.

SIR GEORGES.

Si jamais...

LADY JOSÉPHINE, à part.

Écoutons.

SIR GEORGES.

Son mari concevait ces étranges soupçons...

ÉLISA.

Quoi! lady Joséphine! et quel soupçon étrange?...

SIR GEORGES.

Je vous prie à genoux.

LADY JOSÉPHINE, paraissant.

Pardon, je vous dérange.

SIR GEORGES, se relevant.

O ciel! c'est vous, madame!

LADY JOSÉPHINE, à Élisa.

Allez, ma chère enfant:
On va se mettre au jeu.

ÉLISA.

Madame?

LADY JOSÉPHINE.

On vous attend.
(Élisa sort.)

SCÈNE V.

SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE.

LADY JOSÉPHINE.

Voulez-vous bien, monsieur, m'expliquer ce mystère?

SIR GEORGES.

Oh! rien n'est plus aisé : la chose est assez claire.

LADY JOSÉPHINE.

Aux genoux d'Élisa pourquoi me nommiez-vous?

SIR GEORGES.

Oui, sans doute... Il est vrai... j'étais à ses genoux.
Je vous nommais; je vais vous expliquer la chose;
Et mon amour pour vous en est l'unique cause.

LADY JOSÉPHINE.

Comment donc?

SIR GEORGES.

Malgré moi tout le fait éclater;
La petite elle-même a paru s'en douter.

LADY JOSÉPHINE.

Eh bien!

SIR GEORGES.

Eh bien, ce doute, en venant à paraître,
Auprès de quelques gens pouvait vous compromettre;
Et, pour le dissiper, moi, j'ai sur cet objet
Raisonné quelque tems avec elle en secret.

LADY JOSÉPHINE.

Je comprends.

SIR GEORGES.

La manière est peut-être un peu vive.

LADY JOSÉPHINE.

Je la trouve assez neuve et très-persuasive;
Raisonnez-vous toujours de cette façon-là?

SIR GEORGES.

Non; mais c'est une enfant; vous concevez cela;
Il fallait l'éblouir, hasarder quelque phrase,
Un ton sentimental, et même un peu d'emphase.
A propos, venez donc me donner votre avis
Sur mon ameublement: vous me l'aviez promis.

LADY JOSÉPHINE.

Paix. Je rentre: on pourrait remarquer notre absence.
Suivez-moi, si pourtant vous n'avez l'espérance
De revoir Élisa venir au rendez-vous,
Pour vous entendre encor raisonner à genoux.

SIR GEORGES.

Non, je vous suis: l'amour sur vos pas me rappelle.
(Seul.)
C'est malheureux. Je fais des progrès auprès d'elle;
Et la riche héritière, Élisa.....

. . . . . .

SCÈNE VI.

. . . . . .

SCÈNE VII.

. . . . . .

SCÈNE VIII.

. . . . . .

SCÈNE IX.

SIR OLIVER, SIR GEORGES.

SIR OLIVER, à part.

Le voici. Quel air froid! Quel maintien composé!
Pauvre cousin Stanley! tu n'as rien à prétendre.

SIR GEORGES.

Mille pardons, monsieur; je vous ai fait attendre.
Est-ce monsieur Stanley que j'ai l'honneur de voir?

SIR OLIVER.

Lui-même, à vous servir.

SIR GEORGES.

Veuillez bien vous asseoir.

SIR OLIVER.

Daignez m'en dispenser, monsieur, je vous supplie.
(A part.)
Je n'aime pas beaucoup cette cérémonie.

SIR GEORGES.

Je ne vous connais pas, mais je suis enchanté.

SIR OLIVER.

Vous, monsieur!

SIR GEORGES.

De vous voir en parfaite santé.
N'êtes-vous pas, monsieur, un parent de ma mère?

SIR OLIVER.

Et si proche parent qu'au sein de la misère
J'ai mieux aimé, monsieur, gêner un peu ses fils,
Et les importuner, que les voir avilis.

SIR GEORGES.

Je fais cas du malheur et non de l'opulence;
Il n'est de vrai plaisir que dans la bienfaisance:
Rendre service à tous est un besoin pour moi;
A vous surtout, monsieur. Si j'étais riche...

SIR OLIVER.

Eh, quoi!

SIR GEORGES.

Je préviendrais vos vœux: j'ose vous en répondre.

SIR OLIVER.

Pourquoi Sir Oliver n'est-il donc pas à Londre?

SIR GEORGES.

Sans doute à vous servir on pourrait l'engager.

SIR OLIVER.

Mes malheurs près de lui sauraient me protéger;
Mais j'ai sur ses neveux fondé quelque espérance:
Tout leur bien, m'a-t-on dit, vient de sa bienfaisance;
Car il est généreux et plein d'humanité.

SIR GEORGES.

Mais ne vantez donc pas sa générosité!
Vous le savez, monsieur, chaque âge a sa faiblesse:
L'avarice est toujours celui de la vieillesse.
Mon oncle, dites-vous, passe pour généreux:
On a fait là-dessus cent contes merveilleux;
J'ai pu les démentir; j'ai cru devoir me taire.

SIR OLIVER.

Mais depuis que votre oncle a quitté l'Angleterre,
Vous a-t-il envoyé des lingots, des doublons?

SIR GEORGES.

Lui, monsieur? non, jamais: quelques jolis chiffons,
Mousselines, mouchoirs, des plantes étrangères.

SIR OLIVER, à part.

Et vingt mille ducats, dont il ne parle guères.

SIR GEORGES.

J'ai de vous obliger le plus ardent désir.

SIR OLIVER, à part.

Comment!

SIR GEORGES.

Mon frère encor m'enlève ce plaisir.

SIR OLIVER, à part.

Nous y voilà.

SIR GEORGES.

Pour lui j'ai fait tant de dépenses.

SIR OLIVER.

Un secours...

SIR GEORGES.

Je n'ai rien, grâce aux sommes immenses

Qu'à ce dissipateur j'ai bien voulu prêter.

SIR OLIVER.

Songez...

SIR GEORGES.

Plus que jamais je dois les regretter.

SIR OLIVER.

Mais...

SIR GEORGES.

J'entends : vous allez blâmer ma complaisance;
Je me reproche aussi cet excès d'indulgence;
Je sens mes torts, je dois fortement les sentir;
Et j'ai, mon cher Stanley, lieu de m'en repentir.
L'impossibilité de vous rendre service
Me punit bien d'avoir alimenté le vice.
Espérons que bientôt j'aurai plus de bonheur.

SIR OLIVER.

Monsieur, je suis confus; vous avez trop bon cœur.

SIR GEORGES.

Eh! non.

SIR OLIVER.

Monsieur...

SIR GEORGES.

C'est peu que de souffrir soi-même;
Mais s'attendrir en vain sur un parent qu'on aime!

SIR OLIVER.

Monsieur...

SIR GEORGES.

Voir ses malheurs qu'on ne peut soulager:
Voilà, mon cher Stanley, ce qui doit affliger.

(Un valet entre.) (A Sir Oliver.)
Holà quelqu'un! Croyez qu'à vous je m'intéresse.
(Au valet.) (A Sir Oliver.)
Reconduisez monsieur. Vous savez mon adresse.
Adieu, mon cher cousin; je suis au désespoir.
(Au valet.) (A Sir Oliver.)
Guillaume, ouvrez la porte. Il faut venir me voir.
(Au valet.)
Bientôt..dans quelques mois. Mais ouvrez donc la porte.
(A Sir Oliver.)
Je suis bien malheureux, bien à plaindre, n'importe:
Soyez sûr que mon cœur est à vous tout entier.
Adieu, cousin Stanley.

SIR OLIVER, à part.

Charle est mon héritier.

ACTE V.

La scène se passe encore dans le cabinet de sir Georges.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR GEORGES.

Bien, fort bien. Joséphine en ce lieu va se rendre.
Sept heures! c'est bien tard. N'importe, il faut l'attendre.
Elle sera, sans doute, exacte au rendez-vous:
Elle me l'a promis. Monsieur son cher époux
N'en soupçonnera rien : c'est un bon caractère,
Un mari... le meilleur qui soit en Angleterre,
Malgré son ton de maître et même un peu grondeur;
Le pauvre homme est de plus mon humble admirateur.
Belle.... par sa figure et par son héritage,
Sa pupille Élisa doit être mon partage.
Ah! que je suis heureux d'avoir bien calculé!
Mon frère s'est conduit en jeune écervelé.
Aussi, de tous côtés en butte à la satire,
Sans réputation, sans argent, c'est bien pire;
Des plaisirs qu'il n'a plus il conserve le goût:
Sitôt qu'on devient gueux, on désire; et c'est tout.

Moi, je me suis réglé sur de plus sûrs modèles:
Courtisant les maris, les tuteurs et les belles,
Blâmant, contrôlant tout, sans renoncer à rien,
J'aurai su joindre ensemble honneur, plaisir et bien.
Je me sens révolté quand quelques bonnes âmes
Mettent tout leur mérite à bien tromper des femmes;
C'est bien; mais, dans cet art fût-on très-entendu,
Ce qu'on prête est toujours exactement rendu.
Le mieux, c'est de tromper les femmes et les hommes.
C'est un vrai bal masqué que le tems où nous sommes;
Et, si l'on veut au bal être considéré,
Il faut bien y porter un masque révéré.

SCÈNE II.

. . . . . .
. . . . . .

SCÈNE III.

. . . . . .
. . . . . .

SIR GEORGES.

Butor! n'importe: il faut payer d'effronterie.
Derrière un paravent cachez-vous, je vous prie;
Ne faites point de bruit; gardez de vous montrer.

SIR ARNOLD, en dehors.

Eh bien! John.

SIR GEORGES.

C'est sa voix. Tu peux le faire entrer.
Ferme ce paravent; donne-moi vite un livre.

SCÈNE IV.

SIR GEORGES, SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE, cachée.

SIR GEORGES, haut, faisant semblant de lire.

Ce sage a bien raison.

SIR ARNOLD.

Le bel exemple à suivre!
Toujours un livre en main! quel garçon studieux!

SIR GEORGES, se levant.

Sir Arnold!

SIR ARNOLD.

C'est, je gage, un écrit merveilleux
Pour former les esprits, pour éclairer les âmes.
Voyons : « Nouvel essai sur la vertu des femmes. »

SIR GEORGES.

J'étais fort occupé de cet essai nouveau.

SIR ARNOLD.

La morale est ton fort.

SIR GEORGES.

C'est que rien n'est si beau.

SIR ARNOLD.

Pardon, je suis fâché de venir te surprendre.

SIR GEORGES.

A dire vrai, j'étais fort loin de vous attendre;
Mais, puisque vous voilà, je ne suis plus pressé;
Quitte à finir demain ce que j'ai commencé.

SIR ARNOLD.

Sans doute. Dans les riens chacun se fait connaître.
Par le seul paravent on peut juger du maître;
Et je suis enchanté de tout ce que j'y vois.

SIR GEORGES.

Des cartes valent mieux que des magots chinois.

SIR ARNOLD.

Ce paravent contient des choses merveilleuses.

SIR GEORGES.

Des découvertes même, et des plus curieuses.
Laissons cela. Pourquoi vous rendez-vous ici?

SIR ARNOLD.

Pour épancher mon cœur dans le sein d'un ami.

SIR GEORGES.

Asseyons-nous, mon cher.

SIR ARNOLD.

Bien volontiers. Ma femme
Me cause du tourment; je l'aime au fond de l'âme:
Malgré tous mes chagrins, je désire très-fort
D'être bien avec elle, et d'assurer son sort.

SIR GEORGES.

C'est bien vu.

SIR ARNOLD.

Tu m'as dit qu'elle était arrogante.

SIR GEORGES.

Qui? moi!

SIR ARNOLD.

Capricieuse, et même extravagante.

SIR GEORGES.

Moi!

SIR ARNOLD.

Coquette à l'excès. Je ne te dis pas non;
Mais, quand on est aimable, on a toujours raison.
Je lui passerais bien son fracas, ses dépenses,
Certains petits travers, quelques inconséquences;
Mais... pardonne, mon cher: je l'aime éperdûment.
Entre nous, je crains bien qu'elle n'ait un amant.

SIR GEORGES.

Elle! Vous penseriez...

SIR ARNOLD.

Oui, vraiment. Je crois même
Pouvoir nommer celui qui m'outrage et qu'elle aime.

SIR GEORGES.

Celui... Vous m'alarmez beaucoup.

SIR ARNOLD.

Que de bonté!

SIR GEORGES.

D'honneur, autant que vous j'en serais affecté.

SIR ARNOLD.

Quel feu! Je reconnais ton amitié sincère.
Tu ne devines pas!

SIR GEORGES.

Non, ma foi. Qui?

SIR ARNOLD.

Ton frère.

SIR GEORGES.

Lui! serait-il capable...

SIR ARNOLD.

Eh! tu le connais bien.

SIR GEORGES.

Quoi! ne pas respecter!...

SIR ARNOLD.

Il ne respecte rien.

SIR GEORGES.

Ne pas vous épargner!

SIR ARNOLD.

Quelle conduite infâme!

SIR GEORGES.

Non.

SIR ARNOLD.

Tu juges de tout d'après toi; ta belle âme
Ne peut croire le mal. Un ami! son tuteur!

SIR GEORGES.

L'homme de bien toujours est dupe de son cœur.

SIR ARNOLD.

Ah! si son cœur du tien avait eu la noblesse,
Il aurait ménagé le repos, la vieillesse
D'un tuteur, qui toujours l'aima comme son fils,
Qui même à ce vaurien prodigua... ses avis.

SIR GEORGES.

Je crois peu ce qu'ici votre bouche m'annonce;
Mais, si les faits sont vrais, suffit : je le renonce.
L'homme infidèle aux droits de l'hospitalité
Est indigne à jamais de ma société.

SIR ARNOLD.

C'est que l'ingrat me cause une douleur profonde.

SIR GEORGES.

C'est qu'il mériterait d'être banni du monde.

SIR ARNOLD.

Du monde! Il est peuplé d'esprits froids et méchans,
Qui, si l'on savait tout, riraient à mes dépens.

SIR GEORGES.

Gardons-nous d'en parler; car on dirait bien vite....

SIR ARNOLD.

On dirait que je n'ai que ce que je mérite.
Il faudrait essuyer tous les mauvais propos;
De cent contes fâcheux je serais le héros;
A mes trousses bientôt j'aurais dix journalistes;
Des amans de ma femme on publîrait des listes;
Chacun voudrait au doigt montrer le vieux garçon;
Et l'on mettrait monsieur et madame en chanson.

SIR GEORGES.

Mais votre femme a-t-elle, oubliant sa sagesse...

SIR ARNOLD.

Eh! mon Dieu! quand l'amour s'unit à la jeunesse,
Sa voix à chaque instant se peut-elle étouffer?
Peut-on toujours combattre et toujours triompher?

Brisons sur ce point-là : parlons d'une autre affaire.
Ma femme... avec raison se plaint de son douaire.

SIR GEORGES.

Eh en!

SIR ARNOLD.

Ton amitié ne refusera pas
De voir, d'examiner un peu ces deux contrats.

SIR GEORGES.

Soit.

SIR ARNOLD.

Par l'un, j'ai placé sur sa tête et pour elle
Mille livres sterling d'une rente annuelle.

SIR GEORGES.

Fort bien.

SIR ARNOLD.

Par le second, je lui lègue mon bien.

SIR GEORGES, à part.

Maudite confidence!

SIR ARNOLD.

Elle n'en saura rien
Qu'à mon décès; alors elle verra, j'espère,
Que j'étais bon époux, qu'elle m'était bien chère.

SIR GEORGES, à part.

Ouf.

SIR ARNOLD.

Mais en voilà trop, et beaucoup trop sur moi.
Parlons de ma pupille.

SIR GEORGES.

Eh! non.

SIR ARNOLD.

D'elle et de toi.

SIR GEORGES.

De grâce...

SIR ARNOLD.

Je connais ta passion pour elle.

SIR GEORGES.

Mais...

SIR ARNOLD.

Fais-tu des progrès? Un amour si fidèle
Doit toucher...

SIR GEORGES.

Sir Arnold, daignez n'en plus parler.

SIR ARNOLD.

Mais ce n'est pas à moi que tu dois le céler.

SIR GEORGES.

Encor!

SIR ARNOLD.

J'ai vu cent fois les transports de ta flamme;
Mais pourquoi caches-tu cet amour à ma femme?

SIR GEORGES.

Souffrez...

SIR ARNOLD.

Tu crois avoir d'excellentes raisons;
Cet aveu lui plairait; c'est moi qui t'en réponds.

SIR GEORGES.

Oh! rien n'est plus douteux... D'ailleurs, celle que j'aime
Connaît tous mes désirs, tout mon cœur, tout moi-même.
Vous entendez. L'amour est un secret lien...

Un tendre aveu suffit... Tous les bruits ne sont rien...
Souvent il faut cacher... Vous devez me comprendre.

SIR ARNOLD.

Pas trop.

SIR GEORGES.

Rien n'est plus clair; mais, qui vient nous surprendre?

SCÈNE V.

SIR GEORGES, SIR ARNOLD, LADY JOSÉPHINE, cachée; JOHN.

JOHN.

Votre frère est là-bas qui demande à vous voir.

SIR GEORGES.

Je n'y suis pas.

SIR ARNOLD.

Si fait, il faut le recevoir.

SIR GEORGES.

Un débauché!

SIR ARNOLD.

D'accord. Mais nous pourrons connaître
Si ton frère avec moi s'est conduit comme un traître.
Je vais, en me cachant, savoir la vérité;
Reproche-lui bien fort son peu de probité.

SIR GEORGES.

Moi, qui suis maladroit, trop loyal, trop sincère,
Employer aujourd'hui la ruse avec mon frère?

SIR ARNOLD.

Pour me rendre service; et j'ose l'exiger.

SIR GEORGES.

Je ne résiste plus, si c'est vous obliger.

SIR ARNOLD.

Tu combles tous mes vœux, et je t'en remercie.
Que dans cet entretien Charles se justifie.
Il vient. Où me cacher? Eh! mais, ce paravent...
Comment! On nous écoute!

SIR GEORGES.

Ah! le tour est plaisant.

SIR ARNOLD.

C'est, je crois, une femme.

SIR GEORGES.

Eh! oui, ne vous déplaise:
Une fille de mode, une jeune Française
Qui, parfois, me visite en tout bien, tout honneur.
En vous voyant entrer elle a sans doute eu peur:
Pour qu'on ne la vît point, ma foi, la pauvre fille
A couru se cacher. Elle est assez gentille.

SIR ARNOLD.

Voyons.

SIR GEORGES.

Non, s'il vous plaît.

SIR ARNOLD.

J'aurais un grand désir...

SIR GEORGES.

Eh! non, la pauvre enfant! vous la feriez rougir.

Moi, je ne rougis point d'avouer ma faiblesse;
Le sage fuit l'excès, même dans la sagesse.

SIR ARNOLD.

Bon, fuis toujours l'excès; et, ce livre à la main,
Monsieur le philosophe est, ma foi, bien malin.
Mais la Française vient d'entendre à la sourdine
Tout ce que nous disions de lady Joséphine:
Sur ma femme peut-être elle ira jaser.

SIR GEORGES.

Non.
Je réponds corps pour corps de sa discrétion.

SIR ARNOLD.

Georges, compose-toi: prends un maintien sévère,
Et, tout en le sondant, sermonne bien ton frère.
Moi, dans ce cabinet, je vais vous écouter.
Allons, John, maintenant sir Charles peut monter;
(John sort.)
Et moi, l'oreille au guet, je reste en sentinelle.
Chacun de son côté. Cachez-vous bien, la belle:
Je ne regarde pas, je ne dérange rien;
Votre choix est louable, et vous faites fort bien.

LADY JOSÉPHINE, la tête hors du paravent.

Puis-je sortir enfin sans crainte d'être vue?

SIR GEORGES.

Restez, ne bougez pas, ou vous êtes perdue.

SIR ARNOLD, la tête hors du cabinet.

Sur ma femme avec art il faut l'interroger.

SIR GEORGES.

Suffit. Je vous promets de ne rien négliger.

LADY JOSÉPHINE.

Fermez la porte à clef.

SIR GEORGES.

Paix donc; voici mon frère.

SIR ARNOLD.

Parlez haut.

SIR GEORGES.

Mais paix donc; je sais ce qu'il faut faire.

(Il se cache dans la chambre voisine.

SCÈNE VI.

SIR GEORGES, SIR CHARLES.

SIR CHARLES.

Eh bien, qu'est-ce, mon frère? On ne peut vous parler;
Et, quand je viens vous voir, vous vous faites céler?
Où donc est sir Arnold? montrez-le moi de grâce.

SIR GEORGES.

Mais à votre nom seul il a quitté la place.

SIR CHARLES.

Apparemment il croit que j'ai besoin d'argent?

SIR GEORGES.

Non; mais de vous, mon frère, il se plaint vivement.

SIR CHARLES.

Et de quoi se plaint-il? car, plus je m'examine...

SIR GEORGES.

De vos prétentions sur lady Joséphine.

SIR CHARLES.

Des miennes, dites-vous?

SIR GEORGES.

Oui, rien n'est plus certain.
La femme d'un ami! quel choix de libertin!

SIR CHARLES.

C'est de moi qu'il se plaint! Mon Dieu, qu'il se rassure:
Ces prétentions là, c'est moi qui vous le jure,
N'existèrent jamais. Elle a beaucoup d'appas,
Des grâces, de l'esprit; mais je n'y songe pas.
En effet, il a pris une bien jeune femme.
Il s'en aperçoit donc? ou peut-être madame
S'aperçoit qu'elle a pris un mari déja vieux?

SIR GEORGES.

Les scandaleux discours!

SIR CHARLES.

Joséphine est au mieux.
Un jour, cela soit dit entre nous, mon cher frère,
J'ai cru m'apercevoir que je pourrais lui plaire,
Par caprice, sans doute, et non penchant du cœur;
Mais je n'ai pas voulu tracasser mon tuteur.
D'ailleurs, j'aime Élisa; c'est pour toute la vie;
Et je ne me permets aucune fantaisie.

SIR GEORGES.

Bon; voilà qui pourra tranquilliser l'époux.

Supposez que la dame eût du penchant pour vous,
Est-ce que vous pourriez?...

SIR CHARLES.

A quoi bon cette enquête?

SIR GEORGES.

Répondez.

SIR CHARLES.

Si, près d'elle admis en tête à tête,
Recevant du désir la douce impression,
Pressé par le mystère et par l'occasion...

SIR GEORGES.

Eh bien?

SIR CHARLES.

Eh bien...

SIR GEORGES.

Comment! vous auriez la bassesse?...

SIR CHARLES.

Non, je viendrais d'un frère emprunter la sagesse;
J'aurais recours à vous dans ce grand embarras.

SIR GEORGES.

Ah! respectez l'hymen, et ne plaisantez pas.

SIR CHARLES.

J'en conviens avec vous, il est très-respectable.
Ah çà! mais, parlez donc, vous, l'homme raisonnable:
C'est vous qui de la belle êtes le favori.

SIR GEORGES.

Moi! Qui? moi! vous savez que j'aime son mari.

SIR CHARLES.

Vous aimez plus la femme; et je pourrais...

SIR GEORGES, bas.

Vous taire.

SIR CHARLES.

Pourquoi? nous sommes seuls. Vous souvient-il, mon frère,
Qu'un certain soir tous deux vous causiez en secret?

SIR GEORGES, bas.

Tais-toi donc, sir Arnold est dans ce cabinet.

SIR CHARLES, ouvrant la porte.

Mais c'est un guet-apens. J'ouvre.

SIR GEORGES.

Quelle imprudence!

SCÈNE VII.

SIR GEORGES, SIR CHARLES, SIR ARNOLD.

SIR CHARLES.

Rendez-vous, sir Arnold, à mon impatience,
Et paraissez en cour. Eh quoi! mon cher tuteur,
Vous vous tenez caché comme un inquisiteur.

SIR ARNOLD.

Va, donne-moi la main: qu'entre nous tout s'oublie;
Surtout pardonne-moi cette supercherie.
C'est vrai: j'avais conçu des soupçons odieux;
Ce que je sais te rend mon amitié.

SIR CHARLES.

Tant mieux;
Mais vous avez risqué d'en savoir davantage;
Vous êtes, entre nous, bien plus heureux que sage.
N'est-il pas vrai, mon frère?

SIR ARNOLD.

Ah! tu veux te venger?

SIR CHARLES.

En honneur, c'est pour lui que vous pourriez gager.

SCÈNE VIII.

SIR GEORGES, SIR CHARLES, SIR ARNOLD, JOHN.

JOHN.

Monsieur, des gens d'affaire...

SIR GEORGES.

(A part.)
Eh bien, encor. J'enrage.

JOHN.

Ils viennent.

SIR GEORGES.

Bon. Tais-toi.

JOHN.

Pour votre mariage.

SIR GEORGES, à part.

A l'autre. Tout s'unit pour venir me troubler.

(Haut.)

Permettez-vous que j'aille un moment leur parler?

SIR ARNOLD.

Très-fort.

SIR GEORGES, bas, à sir Arnold.

Soyez discret, et point de confidence.

SIR ARNOLD, bas.

Ne crains rien.

SIR CHARLES.

Nous allons renouer connaissance.

(Sir Georges sort.)

SCÈNE IX.

SIR CHARLES, SIR ARNOLD.

SIR ARNOLD.

Ah! Charles, votre frère est un homme excellent:
C'est un cœur! un esprit! Il faut le voir souvent:
Il vous inculquera des principes... sublimes;
Il est tout sentiment, il abonde en maximes.
Un homme à sentimens est un mortel divin.

SIR CHARLES.

Oui, je puis l'admirer; mais c'est tout: car enfin
Il n'a point de faiblesse; il est beaucoup trop sage.
S'il épouse Élisa, grâce à vous, dont j'enrage:
C'est pour se marier; ce n'est point par amour;
Et c'est peut-être aussi pour me jouer un tour.
Sa vertu voit partout matière de scrupule.

Digitized by Google

SIR ARNOLD.

Il n'est pas vertueux jusques au ridicule.

SIR CHARLES.

C'est un anachorète, un ermite, un...

SIR ARNOLD, bas.

Tout doux.

SIR CHARLES.

Je n'ai pas sur ce point de secret avec vous.

SIR ARNOLD.

Bon; mais de vos discours quelqu'un pourrait l'instruire.

SIR CHARLES.

Vous seul...

SIR ARNOLD.

(A part.)

Ce n'est pas moi. Je voudrais bien lui dire...

SIR CHARLES.

Quoi donc?

SIR ARNOLD.

(A part.) (Haut.)

Je n'y tiens pas. Veux-tu quelques momens
Embarrasser ton frère, et rire à ses dépens?

SIR CHARLES.

Comment, si je le veux? mais c'est une trouvaille.

SIR ARNOLD.

Au fond, je puis parler; et c'est par représaille.
Il t'a dit que j'étais là, dans ce cabinet;
A mon tour, comme lui, je veux être indiscret.

SIR CHARLES.

C'est trop juste.

SIR ARNOLD.

Ton frère était en compagnie
Lorsque je suis entré.

SIR CHARLES.

Laquelle, je vous prie?

SIR ARNOLD.

Cherche. Voyons.

SIR CHARLES.

Ma foi.

SIR ARNOLD.

Tu ne devines pas?
Dans la société d'un objet plein d'appas:
D'une fille de mode, une jeune Française...

SIR CHARLES.

Bon.

SIR ARNOLD.

Avec qui le drôle était fort à son aise;
Du moins, je l'imagine.

SIR CHARLES.

Ah! vous croyez cela!

SIR ARNOLD.

Non, je ne le crois pas, j'en suis sûr. Elle est là...

SIR CHARLES.

Je veux la voir.

SIR ARNOLD, retenant sir Charles.

Non, non.

SIR CHARLES.

Je la verrai.

Digitized by Google

SIR ARNOLD.

J'exige...

SIR CHARLES.

Vous exigez en vain; je la verrai, vous dis-je.

SIR ARNOLD.

Que j'obtienne de toi...

SIR CHARLES.

Non, vous n'obtiendrez rien;
La chose est trop plaisante. Il faut...

SIR ARNOLD, à Joséphine.

Cachez-vous bien.

SCÈNE X.

SIR ARNOLD, SIR GEORGES, SIR CHARLES, LADY JOSÉPHINE.

(Lady Joséphine sort de derrière le paravent.)

TOUS.

Ciel!

SIR CHARLES.

Lady Joséphine! ô la bonne folie!
La marchande de mode est vraiment fort jolie.
Mon frère, expliquez-nous ce grand événement;
Car vous en connaissez la cause apparemment.
Quoi! vous vous obstinez à garder le silence!
Madame a-t-elle aussi perdu son éloquence?
Oui vraiment : pas un mot. Je ne sais si j'ai tort;
Mais j'ose soupçonner que vous êtes d'accord.

La scène est bonne. Adieu. Tous trois en attitude!
Je me sens déplacé dans ce tableau d'étude.
(A sir Georges.)
La femme d'un ami! quel choix de libertin!
(A sir Arnold.)
Un homme à sentimens est un mortel divin.
(Il sort.)

SCÈNE XI.

SIR ARNOLD, SIR GEORGES, LADY JOSÉPHINE.

SIR GEORGES.

Sir Arnold, voulez-vous m'écouter sans colère?
Je vais, en quatre mots, expliquer ce mystère.

SIR ARNOLD.

Vous osez... Mais parlez.

SIR GEORGES.

A ne vous point mentir,
Sur l'hymen d'Élisa voulant m'entretenir...
Afin de le hâter, madame votre épouse...
Connaissant votre humeur... peut-être un peu jalouse...
Chez moi... par bonté d'âme... est venue un moment...
Causer sur cet hymen un peu plus librement.
Comme on vous annonçait... une frayeur subite...
Je vous l'ai déjà dit, la fit courir bien vite...
Derrière un paravent... on voit que tout ceci
N'est qu'un enfantillage.

SIR ARNOLD.

Oui, c'est bien éclairci.

Votre explication est vraiment admirable;
Et de vous démentir madame est incapable.

LADY JOSÉPHINE, s'avançant.

Je le démens.

SIR ARNOLD.

Comment pourrez-vous en sortir?
L'aventure vaut bien la peine de mentir.

LADY JOSÉPHINE.

L'aventure à la fois m'afflige et m'humilie;
Mais je veux à ce fourbe en laisser l'infamie.

SIR GEORGES.

Point d'injure. Il faut dire à monsieur votre époux...

LADY JOSÉPHINE.

Tout.

SIR GEORGES, bas.

Mais vous nous perdez, madame.

LADY JOSÉPHINE.

Taisez-vous.
(A sir Arnold.)
De l'hymen d'Élisa je n'étais pas instruite;
Et, sans vouloir en tout excuser ma conduite,
Je n'ai pas oublié les lois de mon devoir.
Ici vous devez être étonné de me voir;
Ma franchise du moins me servira d'excuse.
Monsieur me fait la cour; son cœur est plein de ruse.
Ayant depuis un mois changé d'appartement,
Il veut me consulter sur son ameublement;
Je promets, et je viens par inexpérience,

Par légèreté même et par inconséquence.
Alors pour me séduire il fait tous ses efforts.
Mes principes n'ont pas accueilli ses transports.

SIR GEORGES.

Elle se défend mal. Le trouble de son âme...

SIR ARNOLD.

Elle se défend bien. Continuez, madame.

LADY JOSÉPHINE.

En vain vous l'espérez: je ne tomberai pas
Dans le piége avec art préparé sous mes pas.
Vous y tomberez seul; tout sert à vous confondre.
C'est par mon repentir que je saurai répondre.

SIR GEORGES.

Vous voyez que la peur dérange sa raison.

SIR ARNOLD.

Je vois qu'elle démasque un insigne fripon.

SIR GEORGES.

Vous ne le croyez pas. Je suis...

SIR ARNOLD.

Un misérable.

SIR GEORGES.

De grâce...

LADY JOSÉPHINE.

Un hypocrite.

SIR ALNOLD.

Un fourbe abominable.

SIR GEORGES.

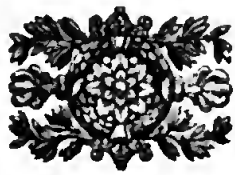
Le sage doit toujours dans les événemens...

SIR ARNOLD.

Au diable la morale et les grands sentimens!

. . . . . .

. . . . . .



NINON,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

NINON.
GOURVILLE.
DORLIS.
BRULART.
HORTENSE.
AUBERTIN.

NINON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . . . .

. . . . . .

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE II.

NINON, HORTENSE, DORLIS, AUBERTIN.

DORLIS.

Eh! oui; Gourville est mort: tout le monde le dit.

AUBERTIN.

Eh! non; fausse nouvelle: on ne m'a rien écrit.

DORLIS.

Non! toujours non! quel homme avec sa négative!
Ainsi, quand on est mort, il faut qu'on vous l'écrive?

AUBERTIN.

Non; mais des faits bien sûrs: voilà ce qu'il me faut.
Vous autres batailleurs, vous prenez tout d'assaut;
Nous marchons posément, nous autres gens d'affaires.
Énoncez, produisez des preuves qui soient claires.

DORLIS.

Allons. Cela viendra; mais, sans vous gendarmer,

A madame Ninon daignez vous informer.
J'ai voulu tout exprès vous conduire chez elle.

AUBERTIN.

Qu'en pensez-vous, madame?

NINON.

On m'a dit la nouvelle.

HORTENSE.

Il est certain qu'hier le bruit en a couru.

AUBERTIN.

L'a-t-on rendu public?

NINON.

Autant que l'on a pu.

AUBERTIN.

Si cela se trouvait au moins dans la gazette!
Mais j'admets, je suppose une preuve complète:
Que vous était Gourville?

DORLIS.

Ah! mon cousin germain.

AUBERTIN.

Comment démontrez-vous que du susdit cousin
Vous êtes, vous tout seul, l'héritier véritable?

DORLIS.

Comment? par la raison que c'est indubitable.

AUBERTIN.

Et que produisez-vous?

DORLIS.

La vérité.

AUBERTIN.

C'est beau.
Elle est au fond d'un puits.

DORLIS.

Discours de buveur d'eau!
Parlez d'un vin d'Aï dont la mousse odorante
Déborde à flots pressés la coupe transparente:
C'est là qu'avec la joie elle aime à s'épancher.

NINON.

Et notre ami Dorlis va souvent l'y chercher.

AUBERTIN.

Au fait, où sont vos droits?

DORLIS.

D'être fils de ma mère.

AUBERTIN.

Et les siens?

DORLIS.

D'être sœur de Gourville le père.

AUBERTIN.

Sœur unique?

DORLIS.

Oui vraiment; moi, fils unique aussi.
Cela vous suffit-il?

AUBERTIN.

Eh! non. Dans tout ceci,
Je vois des notions, non des preuves exactes;
Je n'instrumente pas, si je n'ai point des actes.
D'autres collatéraux...

DORLIS.

N'ayez nul embarras:
Il n'en existe aucun. C'est-il assez?

AUBERTIN.

Non pas.

DORLIS.

Quoi! pas encore?

AUBERTIN.

Eh! non. De ses biens il fut maître.
En faveur d'étrangers il a testé peut-être.
Force cousins germains furent exhérédés.

DORLIS.

Exhérédés! quel mot! les vilains procédés!
Gourville! un cher cousin! fi! c'est lui faire injure;
Il ne m'a jamais vu, d'accord; mais la nature...

AUBERTIN.

Ah! fort bien. La nature, et puis la vérité...
Point de pathos. Un fait, mais dûment constaté;
Bons actes; bons contrats; bons extraits baptistaires;
Bon testament bien net, fait par de bons notaires:
Avec ces titres-là vous serez héritier.
J'ai quarante ans d'étude, et je sais mon métier.

NINON.

A quoi bon tous les deux vous échauffer la bile?

HORTENSE.

Il est vrai: vous prenez une peine inutile.

NINON.

Il ne faut pas, Dorlis, vous animer ainsi;

Car en fort peu de tems tout doit être éclairci.
Votre compte, après tout, sera facile à faire;
Et ce qui n'est qu'un jeu vous paraît une affaire.

DORLIS.

C'est juste. Encore un mot. Voyons quels sont mes biens.

AUBERTIN.

Les siens.

DORLIS.

Le chicaneur! eh bien! passons. Les siens?

AUBERTIN.

D'abord cent mille francs, qu'on lui doit avec termes.

DORLIS.

Cent mille francs! c'est bon.

AUBERTIN.

Sa maison, ses deux fermes.

DORLIS.

Vous estimez cela?

AUBERTIN.

Cinquante mille écus.

DORLIS.

Cinquante mille écus! c'est bon.

AUBERTIN.

Il a de plus
Trois cent mille francs...

DORLIS.

Bon.

AUBERTIN.

Déposés.

DORLIS.

L'honnête homme!

AUBERTIN.

Madame a conservé le tiers de cette somme.

DORLIS.

Ma foi, quand il est mort, vive un cousin germain!
(A Ninon.)
Et votre somme est prête?

NINON.

Elle est en bonne main.
Nous n'aurons sur cela nulle dispute ensemble.

DORLIS.

Le reste...

AUBERTIN.

Est au pouvoir d'un saint homme.

DORLIS.

Ah! je tremble.

NINON.

Du grand pénitencier.

AUBERTIN.

Monsieur l'abbé Brulard.

NINON.

Je le verrai bientôt.

AUBERTIN.

C'est un maître cafard.

DORLIS.

Je n'en toucherai rien.

NINON.

Je le crois.

DORLIS.

Je le gage.

HORTENSE.

Vous tenez là, Dorlis, un étrange langage.
Mon tendre amant n'est plus qu'un avide héritier;
Vous nous faites subir un inventaire entier.
On dit Gourville mort... et vous pouvez le croire;
Mais d'un parent du moins respectez la mémoire.
Quant à moi, je l'aimais, et l'aimerai toujours.
Je vous l'ai dit: j'ai peine à souffrir vos discours.
Vouloir connaître à fond la fortune des autres!
Vous enquérir des biens qui ne sont pas les vôtres!
Pourquoi ce long détail?

DORLIS.

Pour les mettre à vos pieds.
Ils me deviendraient chers si vous les possédiez.
Ma tendresse pour vous ne doit point vous déplaire:
C'est un amour décent, fait par devant notaire.
Au bonheur d'un époux il faut vous résigner.

NINON.

C'est ce qu'elle fera.

DORLIS.

Vous pourrez le signer
Dès demain, dès ce soir, s'il vous plaît d'y souscrire.
Ah! vous baissez les yeux, et je vous vois sourire.
Vous vous calmez; allons: vous recevrez ma foi.

HORTENSE.

Vous, mon époux, Dorlis! vous êtes fou, je croi?

DORLIS.

Vous épouser, madame, est donc une folie?
C'est possible: n'importe, elle est au moins jolie.

HORTENSE.

Il extravague en tout, mais, charmante Ninon,
Ne peut-on, sans danger, lui rendre sa raison?

NINON.

Moi, le désespérer! Qui? moi? tout au contraire.
Je suis très-indulgente, et je veux qu'il espère.
Aubertin, vous aimez qu'un acte soit bien fait:
Apportez-nous ce soir un contrat mis au net.
Nous souperons gaîment et sans cérémonie.
Vous voudrez bien vous même être de la partie:
Ami de la maison.

AUBERTIN.

Vous me faites honneur.

DORLIS.

Un contrat! un souper! mais comme elle a bon cœur!

NINON.

Je ne puis accepter votre recommandance
Non; je ne songe qu'aux intérêts d'Hortense;
Non; soyez-en certain, je le dis franchement:
Je ne fais rien pour vous dans cet arrangement.

AUBERTIN.

Les noms et les prénoms?

NINON.

La forme doit suffire;
Ici, sous la dictée, on pourra les écrire.

DORLIS, à Hortense.

Vous signez donc ce soir ?

HORTENSE.

On le veut. J'y souscris.

DORLIS.

Ce soir, on m'y verra.

HORTENSE.

Vous y serez, Dorlis ?

NINON.

A merveille, madame.

DORLIS.

Oui : c'est un mot bien tendre.

NINON.

Je vous crois trop léger : vous ne pouvez l'entendre.

SCÈNE III.

NINON, HORTENSE, DORLIS, AUBERTIN, GERMON.

GERMON.

Madame, on va venir.

NINON.

Ah ! vous voici, Germon !

Vous avez vu Brûlard ?

GERMON.

Oui.

NINON.

Point de billet?

GERMON.

Non.

Il parle, et n'écrit pas. J'ai trouvé sa servante:
Jeune brune, aux yeux bleus, fraîche, alerte et fringante.
« Monsieur n'est point ici. Bientôt nous reviendrons.
« Laissez-moi votre lettre, et nous y répondrons.
« — Il faut que la réponse en mes mains soit remise.
« — Faites-nous demander; descendez à l'église:
« C'est au chœur, en entrant. — Grand merci; serviteur.»
Je descends; j'aperçois, par les grilles du chœur,
Un bedeau; je lui dis, d'une voix caressante:
« Monsieur, je voudrais voir, pour affaire pressante,
« Monsieur l'abbé Brûlard. — Le grand pénitencier!
« On ne l'interrompt pas quand il est à prier.
« — Pour un acte pieux. — Vous venez à confesse?
« — C'est pour les pauvres. — Soit. Entendez la grand'messe.
« — Écoutez; entre nous, c'est pour ses intérêts.
« — Ah! ah! pour de l'argent? — Pour de l'argent. — J'y vais.»
A peine le bedeau lui parlait à l'oreille;
Vous n'avez jamais vu complaisance pareille:
Notre homme est arivé, son bréviaire à la main,
L'œil baissé, marchant vite, et priant en chemin.
Il a pris le billet. Quand il s'est mis à lire,
Il s'est mordu la lèvre, et m'a fait un peu rire.
« Mon enfant, m'a-t-il dit, je ne répondrai pas.
« Mon devoir me retient; j'ai de grands embarras:

« Les pauvres et l'église exigent mon service;
« Mais j'irai voir madame en sortant de l'office.
« Eh bien! Gourville est mort. Que Dieu lui fasse paix!
« Il me devait beaucoup. Cher homme! je l'aimais;
« Et je veux le servir comme pendant sa vie.
« Que de certaines gens madame se défie:
« Le notaire Aubertin n'est qu'un original. »

AUBERTIN.

Que dis-tu?

GERMON.

Rien. C'est lui. « Janséniste, brutal.

DORLIS.

Pour brutal...

GERMON.

« De Gourville il eut la confiance.
« Pauvre ami! Mais Dorlis...

DORLIS.

Voyons la différence.

GERMON.

« Mais Dorlis est bien pire : un étourneau! »

DORLIS.

Faquin.

GERMON.

C'est lui qui parle.

AUBERTIN.

Au fond...

GERMON.

« Un fieffé libertin. »

DORLIS.

Maraud!...

GERMON.

C'est lui qui parle.

DORLIS.

Encore!

GERMON.

« Un... »

DORLIS.

Va, courage.

GERMON.

J'abrége : il en a dit quatre fois davantage.

NINON.

Il a de bons momens.

AUBERTIN.

Il n'a pas toujours tort.

GERMON.

J'ai parlé de madame. Il s'est calmé d'abord.
« Vous avez, mon enfant, une aimable maîtresse.
« Vous lui devez respect, fidélité, tendresse;
« Car elle a tant d'esprit, de douceur, de bonté!
« J'ai dit bien des *pater* pour sa chère santé.
« J'ai, sans la rencontrer, passé dix fois chez elle.
« Adieu. Peignez-lui bien mon amitié, mon zèle.
« Et son salut! Dieu sait quel intérêt j'y prends. »
Ici, trois longs soupirs, sur des tons différens.
Ah! ah! ah!... j'entends mal comment cela s'explique;
Mais vous l'entendrez mieux: vous savez la musique.

AUBERTIN.

Le bigot!

DORLIS.

Le fripon!

GERMON.

Madame, le voici.

AUBERTIN.

Je rejoins mon étude.

DORLIS.

Et nous, sortons au[illegible]

Le contrat...?

AUBERTIN.

Sera fait.

DORLIS.

Et mon bonheur s'apprête.

Adieu. Je ne sais point troubler un tête à tête.

NINON, à Germon.

Des siéges.

SCÈNE IV.

NINON, BRULARD.

BRULARD.

Je reçois votre lettre à l'instant.
J'ai moi-même à vous dire un mot très-important.
Hier au soir, madame, on sema dans la ville
Le récit confirmé du décès de Gourville.
Du jour de son départ j'ai conservé chez moi
Des papiers, des contrats, qu'il remit à ma foi.

Je n'en ferais jamais l'aveu devant tout autre;
Mais, comme vous savez, mon secret est le vôtre;
Son héritier Dorlis est un mauvais sujet.

NINON.

Vous rendrez cependant...

BRULARD.

Ce n'est pas mon projet.
Ne rendez rien non plus, si vous voulez m'en croire.
Ne voyons que le Ciel, et sa plus grande gloire.

NINON.

Excusez, s'il vous plaît, mon irréligion:
Retenir un dépôt n'est pas un vol?

BRULARD.

Eh! non;
Quand le dépositaire, homme pieux et sage,
Du dépôt confié veut faire un digne usage.
Tous nos auteurs l'ont dit. Consultez Suarès,
Lessius, Escobar, Sanchès et Velasquès.
A ces questions-là vous seriez aguerrie,
Si vous étiez docteur en la théologie.

NINON.

En ce cas, je renonce au bonnet de docteur.

BRULARD.

Fort bien. Mais prenez-moi pour votre directeur;
Et que votre péché soit sur ma conscience.

NINON.

Dorlis pour vous et moi fera donc pénitence?
Mais qui de votre ami nommez-vous héritier?

BRULARD.

Je crois de cet argent devoir gratifier
Un saint homme, un pauvre homme, à qui je m'intéresse.

NINON.

J'entends.

BRULARD.

Qui me chérit, que j'aime avec tendresse.

NINON.

Quoi! parmi les dévots c'est la mode aujourd'hui
De faire ainsi l'aumône avec le bien d'autrui!

BRULARD.

Un pauvre homme!

NINON.

Donner une aussi forte somme!

BRULARD.

Un peu forte, il est vrai; mais c'est un si pauvre homme!

NINON.

Je connais ce pauvre homme, et le connais très-bien:
J'ose vous garantir qu'il n'a besoin de rien.

BRULARD.

Moi, qui le connais mieux, je réponds du contraire.

NINON.

C'est assez plaisanter quand il s'agit d'affaire.
En dépôt, dans vos mains, Gourville avait remis
Deux cent bons mille francs; et vous aviez promis...

BRULARD.

Croyez que par-delà j'ai tenu mes promesses:
On a dit pour son âme au moins trois mille messes.

NINON.

Pour l'âme d'un vivant!

BRULARD.

Qu'importe! il fut chrétien.
Cela coûte beaucoup; mais cela fait grand bien.

NINON.

Comme il devait mourir, c'était par prévoyance.

BRULARD.

On est bien aise au fond d'être sauvé d'avance.

NINON.

Je le crois.

BRULARD.

Permettez qu'avec discrétion
J'ose encor vous soumettre une observation:
Cet argent fut jadis gagné dans les affaires.

NINON.

Vos observations me semblent bien amères;
Et vous traitez fort mal un ami de vingt ans.

BRULARD.

Je crains qu'en purgatoire il ne reste long-tems.

NINON.

Non. Vous l'avez sauvé.

BRULARD.

Mais tout péché s'expie.
L'or se purifîra, si c'est pour œuvre pie,
Et non s'il enrichit un jeune libertin,
Passant les jours à table, ivre de grand matin,
Perdant les nuits au bal, faisant gras le carême.

NINON.

C'est un monstre en effet.

BRULARD.

Gardez-vous bien vous-même
De lui donner l'argent qui vous fut confié.
Point de scrupule faux; croyez-en l'amitié.
Pour mettre sur ce point votre esprit à son aise,
Je me chargerai moi d'un fardeau qui vous pèse.
Ah! si nous entendions tous deux nos intérêts!
Mais, hélas! vous voyez de jeunes freluquets,
Médisans, corrompus, dangereux pour les femmes;
Vous avez confiance en ces méchantes âmes.

NINON.

Oh! parmi notre sexe on est brave aujourd'hui;
Nous craignons seulement les dangers de l'ennui.

BRULARD.

Craignez plutôt ces gens dont l'horrible génie
Veut nous mener tout droit à la philosophie;
Ces damnés écrivains, ces beaux esprits sans foi,
Qu'on voit toujours chez vous, qu'on ne voit point chez moi:
Racine et Despréaux, ce couple janséniste;
Saint-Évremond, athée, et, qui pis est, déiste;
Un La Fontaine, auteur d'écrits licencieux,
Que j'ai relus cent fois, pour les détester mieux.
Vous receviez encor ce coquin de Molière,
Qui fit, à nos dépens, rire la France entière;
Il est mort... en païen. Son ouvrage est sanglant.
Vous connaissez Tartufe?

NINON.

Il est fort ressemblant.

BRULARD.

Eh! sans vous occuper de cette ressemblance,
Fuyez des indévots la détestable engeance.
D'autres... qui valent mieux, sauront vous consoler.
L'intérêt le plus pur me fait ici parler:
Encore un coup, prenez un directeur, madame;
Un tendre ami, chargé du salut de votre âme,
Qui vous délivre aussi d'embarras superflus;
Qui puisse administrer vos biens, vos revenus;
Qui soit le confident du plus petit mystère,
Et de tous vos secrets le seul dépositaire.

NINON.

Peut-on compter sur vous pour un pareil dépôt?

BRULARD.

Oui; je sais bien garder...

NINON.

Trop bien.

BRULARD.

C'est ce qu'il faut.
Proclamez-vous dévote; aujourd'hui c'est la mode.
Ce nom-là couvre tout: c'est un voile commode.
Vous riez! se peut-il que je vous parle en vain?
J'ai vu cent protestans, ministres de Calvin,
Éloquens ergoteurs, très-chauds, très-énergiques;
Avec des argumens... là... bien théologiques...
Des lettres de cachet... quelque cent mille écus...

En un seul entretien tous étaient convaincus.
Si le maître est pieux, il est plein de justice;
Il sait payer... pourvu que l'on se convertisse;
Car tel est son plaisir. Et vous, belle Ninon!
Vous que chérit toujours la reine Maintenon,
En quêtant à Saint-Roch, au moins par complaisance,
Vous pourriez devenir femme de conséquence;
Avoir un grand crédit, et de plus un grand bien.
Affichez la réforme, et ne réformez rien;
Rendez le pain bénit conservez la toilette;
Soyez, restez sensible, et même un peu coquette;
En bonheur ineffable, en plaisir, en amour,
Égalez, s'il se peut, nos dévotes de cour.
Belle, pleine d'esprit, accorte, bien apprise,
Pourquoi dédaignez-vous les pauvres gens d'église?
Voilà des cœurs constans, propres à s'enflammer:
Nous savons aimer Dieu; nous saurions vous aimer.

NINON.

Vous-même avec ce ton vous êtes fort aimable.
Ajoutez un seul mot: je vous trouve adorable.

BRULARD.

Un seul mot! il est dit. Je vous aime.

NINON.

Fort bien.
C'est votre mot, Brûlard; mais ce n'est pas le mien.
Dites un autre mot: j'y serai fort sensible.

BRULARD.

Ah! je vous promets tout, excepté l'impossible.

NINON.

Oh! rien n'est plus aisé... Dites-moi qu'en ce lieu,
Dès ce soir, vous rendrez...

BRULARD, se levant.

C'est l'impossible. Adieu.

NINON, le retenant.

Non. Vous étiez en train de me tourner la tête.
Vous ne voulez donc pas garder votre conquête?
Vous qui gardez si bien! Mon futur directeur,
Je ne vous croyais pas un si grand séducteur.
En effet, déposer une charge importune;
Vous confier mon cœur, mon salut, ma fortune;
Loin d'un monde pervers trouver le monde en vous:
Ce plan rit... et fait rire; il me paraît bien doux.
Mais non; vous nous traitez en dupes que nous sommes.
Les hommes sont légers; les saints plus que les hommes;
Et, si l'on s'avisait de ne vous point haïr,
Tout comme un courtisan vous pourriez me trahir;
Vous changeriez.

BRULARD.

Jamais. Vous me faites injure.
Jamais. A vos genoux souffrez que je le jure.
J'en atteste mon cœur, le Ciel, et vos appas.

SCÈNE V.

NINON, HORTENSE, BRULARD.

HORTENSE.

Un exprès... Ah! pardon.

NINON, à Brûlard.

Ne vous dérangez pas.
Belle Hortense, approchez. Ce tableau vous enchante?

HORTENSE.

Il est vrai. L'attitude...

NINON.

Est pieuse.

HORTENSE.

Et touchante.

NINON.

S'il est à mes genoux, c'est pour me convertir.
(A Brûlard.)
Vous pouvez maintenant vous lever et sortir.

BRULARD, à Hortense, en se relevant.

Madame excusera la ferveur de mon zèle.

NINON.

Adieu. Soyez du moins un directeur fidèle,
Et sachez qu'aujourd'hui je compte vous revoir.

BRULARD.

J'ai bien peur...

NINON.

Je le veux. Vous reviendrez ce soir.

BRULARD.

Pour...

NINON.

Oh! ne craignez rien; c'est pour causer ensemble.

BRULARD.

Soit.

NINON.

Vous le promettez?

BRULARD, tendrement.

Je le promets.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

NINON, HORTENSE.

NINON.

Je tremble
Que ce maudit Brûlard ne nous mène un peu loin;
Et de la grande dame on aurait fort besoin.

HORTENSE.

Un exprès de Versaille en vos mains veut remettre
Un paquet important.

NINON.

Si c'était notre lettre!

HORTENSE.

Je l'espère.

NINON.

C'est bon : ce n'est pas encor tout.
J'imagine un moyen de le pousser à bout.

Il a fort peu d'esprit, mais beaucoup d'impudence;
Venez. Ardeur, courage, activité, prudence!
Il faut avec le saint terminer aujourd'hui
Sans éclat, sans colère, en nous moquant de lui.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE II.

. . . . . .

. . . . . .

SCÈNE III.

AUBERTIN.

Je connais ces jongleurs à front jésuitique;
Cette espèce rampante, esclave et despotique;
Mais c'est là ce qu'il faut. Les mœurs de Port-Royal,
Les vertus d'un Arnaud, les talens d'un Pascal,
A la cour, après tout, rendraient peu de service:
On y vend l'ignorance; on y vend mieux le vice.
Un roi, même à confesse, a besoin de flatteur.
L'antichambre est partout. Un valet directeur!

Des saintes à boudoir! des saints très-incrédules!
Charlatans odieux autant que ridicules,
Agitant un hochet fait pour les vieux enfans!
Il faut le respecter : c'est le hochet du tems.
Il est cher; on se plaint; mais on paie... et l'on danse;
Le tout : suivant les *us* du bon pays de France.

SCÈNE IV.

AUBERTIN, BRULARD, GOURVILLE, caché dans un cabinet voisin.

AUBERTIN.

Ah! serviteur,

BRULARD.

Que Dieu soit avec vous.

AUBERTIN.

Monsieur,
Me connaissez-vous?

BRULARD.

Non. Je n'ai pas cet honneur.
Pourrai-je avoir celui de parler à madame?
Je suis l'abbé Brûlard.

AUBERTIN.

(A part.)
Je le sais. La belle âme!...
(Haut.)
Causons tous deux. Bientôt madame va rentrer.

BRULARD.

Excusez-moi, monsieur; je ne puis demeurer.

AUBERTIN.

Et pourquoi donc?

BRULARD.

Je suis, pour affaires pressantes,
Mandé chez un ministre à six heures sonnantes.

AUBERTIN.

Il en est cinq au plus. Ne perdons point de tems.
Vous avez un dépôt de deux cent mille francs
Du bien de feu Gourville.

BRULARD.

Eh! pure calomnie.

AUBERTIN.

Cherchez; rappelez-vous un dépôt...

BRULARD.

Je le nie.

AUBERTIN.

Le nier, c'est fort mal; mais vous l'avez pourtant.

BRULARD.

Vous pouviez m'épargner ce propos insultant.

AUBERTIN.

Rendez; je vous promets beaucoup de politesse.
Ayons en actions plus de délicatesse,
Et moins dans les discours. Le dépôt est certain.

BRULARD.

Mais, qui donc êtes-vous?

AUBERTIN.

Jean-Christophe Aubertin.

BRULARD.

Oh! j'y suis. Aubertin, notaire de Gourville.

AUBERTIN.

Vous ne vous trompez pas.

BRULARD.

Fort connu dans la ville.

AUBERTIN.

Je m'en flatte.

BRULARD.

Et suspect pour ses opinions;
Aimant fort peu la bulle.

AUBERTIN.

Encor moins les fripons.

BRULARD.

Respectez mon état.

AUBERTIN.

Respectez-le vous-même.

BRULARD.

Vous m'outragez, monsieur. Quelle insolence extrême!
Un grand pénitencier! un serviteur de Dieu!
Prêchant devant le roi!

AUBERTIN.

Prêchez vous donc un peu.

BRULARD.

Vous êtes janséniste.

AUBERTIN.

Eh! non; je suis notaire;
Véridique de plus, et bon dépositaire.

Pour vous... Mais patience... on saura tout...

BRULARD.

Comment!

AUBERTIN.

Fallût-il vous citer.

BRULARD.

Où donc?

AUBERTIN.

Au parlement.

BRULARD.

Un prêtre!

AUBERTIN.

Et pourquoi pas?

BRULARD.

L'impiété!

AUBERTIN.

Sottise.

Vous avoûrez la somme entre vos mains remise;
Comme on peut l'attester...

BRULARD.

Qui?

AUBERTIN.

Par exemple, moi;
Moi, notaire royal, et conseiller du roi;
Homme grave, homme rond, dont la parole est crue;
Marguillier de Saint-Paul, ayant pignon sur rue.

BRULARD.

Fort bien. Vous serez seul.

AUBERTIN.

Et madame Ninon!
Nous vous ferons parler. Vous direz oui.

BRULARD.

Ou non.

AUBERTIN.

Vous direz oui! Les saints n'ont pas tant de malice.
C'est un péché mortel de mentir à justice.
Elle vous rendrait sage; et vous vous trouveriez
Plus honnête homme au fond que vous ne le croyez.

BRULARD.

C'est ce qu'il faudra voir. Nous crîrons au scandale;
A la religion.

AUBERTIN.

Toujours.

BRULARD.

A la morale.

AUBERTIN.

Nous crîrons au voleur; et je vais de ce pas...
Attendez. Je reviens.

(Il sort.)

BRULARD.

Oh! l'on ne vous craint pas.

(Seul.)

Si fait pourtant: je crains cet enragé notaire.
Je voudrais éviter l'éclat dans cette affaire;
Mais...

SCÈNE V.

BRULARD, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part, sortant du cabinet.

Imprudence ou non, ma foi, je n'y tiens plus.

BRULARD, rêvant.

Faisons taire Aubertin pour deux milliers d'écus.
Il ne se taira pas.

GOURVILLE, haut.

Ni moi.

BRULARD.

Qu'est-ce?

GOURVILLE.

Honnête homme!
Reconnaissez-moi vite, et rendez-moi la somme
Qu'autrefois, comme un sot, j'osai vous confier.

BRULARD.

Vivant! et de retour! A ce point m'effrayer!
Quel péril! un ami déplorait votre absence;
Vous le faites gémir, mais de votre présence.
Du mystère! un secret! car l'on vous tient pour mort.

GOURVILLE.

Tenez-moi pour vivant.

BRULARD.

Mais vous avez grand tort.

GOURVILLE.

D'être vivant?

BRULARD.

Non pas.

GOURVILLE.

De quoi donc?

BRULARD.

De permettre
Que l'on sème un faux bruit, qui peut vous compromettre.

GOURVILLE.

Soit. Rendez-moi d'abord mes contrats.

BRULARD.

Vos amis
Pourraient en même tems se trouver compromis.

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULARD.

Se cacher! L'étourderie est grande.

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULARD.

Pour ce soir monsieur Colbert me mande;
Serait-ce...?

GOURVILLE.

Mes contrats.

BRULARD.

J'ai bien peur que la cour...
Et si monsieur Colbert vous savait de retour!

GOURVILLE.

N'ayez point de frayeur. J'espère...

BRULARD.

Ah! l'espérance!
Vous avez très-mal fait de revenir en France.

GOURVILLE.

Mais...

BRULARD.

Vous étiez si bien! J'ai peine à vous revoir.

GOURVILLE.

Je le crois.

BRULARD.

Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir
De vous faire à l'instant rejoindre votre asile;
Et, plus vous seriez loin, plus je serais tranquille.

GOURVILLE.

Vos discours ambigus ne sauraient me tromper;
J'ai pu vous croire honnête, et me laisser duper;
Mais avec Aubertin je viens de vous entendre.
Vous niez les dépôts.

BRULARD.

Qu'avait-il à prétendre?
Je ne m'explique point avec les étrangers:
Un aveu de ce genre a toujours ses dangers.

GOURVILLE.

Laissons là des dangers que je ne puis comprendre.
Comment agirez-vous avec moi?

BRULARD.

Je dois rendre...

GOURVILLE.

C'est parler.

BRULARD.

Rendre grâce à Dieu, dont la bonté
Vous ramène à Paris en parfaite santé.

GOURVILLE.

Rendrez-vous mon dépôt?

BRULARD.

Tenez : dans votre affaire,
Un honnête, avisé, discret dépositaire
Voit l'intérêt du Ciel, et voit encor...

GOURVILLE.

Le sien?

BRULARD.

Non; l'intérêt du Ciel n'est autre que le mien;
Mais l'intérêt du roi.

GOURVILLE.

Du roi!

BRULARD.

Du roi lui-même.

GOURVILLE.

Vous me croyez proscrit: je vous devine; et j'aime
A vous voir protéger et le Ciel et le roi.
Il s'agit de mon bien: vous n'oubliez que moi.

BRULARD.

On est chrétien, sujet; et la prudence exige
De réfléchir...

GOURVILLE.

A quoi?

BRULARD.

De réfléchir, vous dis-je.

GOURVILLE.

Ah! pour ne point voler il faut donc réfléchir?

BRULARD.

Certains cas à prévoir, certains pas à franchir...

GOURVILLE.

J'ai trop long-tems souffert tant d'escobarderie;
Par un mot décisif terminons, je vous prie.

BRULARD.

Oui, car je suis pressé. Terminons. Au revoir.

GOURVILLE.

Vous prétendez sortir?

BRULARD.

Hélas! c'est mon devoir.
Six heures moins un quart! le rendez-vous m'appelle.

GOURVILLE.

Au fait.

BRULARD.

Monsieur Colbert mérite un peu de zèle.

GOURVILLE.

Deux mots.

BRULARD.

Un rendez-vous! Je le crois important.

GOURVILLE.

Comptez-vous rendre?

BRULARD.

Adieu. Monsieur Colbert m'attend.

SCÈNE VI.

GOURVILLE.

Le voilà donc cet homme en qui j'eus confiance!
Ami de mes parens! guide de mon enfance!
Et croyez maintenant aux charlatans sacrés!
Si leur âme est de plomb, tous leurs mots sont dorés.
Quelle race, grand Dieu! Molière l'a bien peinte;
Mais par malheur en France il ne l'a pas éteinte.

SCÈNE VII.

GOURVILLE, AUBERTIN.

AUBERTIN.

Monsieur l'homme de Dieu, le grand pénitencier,
Vous serez, ce soir même, invité, par huissier,
A rendre, après décès du feu sieur de Gourville,
La somme...

GOURVILLE.

Embrassez-moi.

AUBERTIN.

Jamais.

GOURVILLE.

Que votre bile
S'apaise, mon ami; regardez bien: c'est moi;

Et je n'ai pas encor prêché devant le roi.

AUBERTIN.

Gourville! Me trompé-je? Il est vivant!

GOURVILLE.

De grâce,
Cher et brave Aubertin! souffrez qu'il vous embrasse.

AUBERTIN.

C'est vous-même, ou quelqu'un qui vous ressemble fort.
Oui. Vous êtes maigri; mais vous n'êtes pas mort.

GOURVILLE.

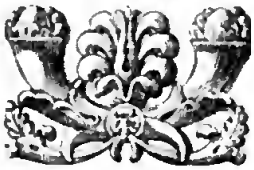
Mon bon, mon vieil ami!

AUBERTIN.

Sans doute. Il est fidèle,
Celui-là. Vous venez démentir la nouvelle?

. . . . . .

. . . . . .



MORCEAUX

POUR LA MUSIQUE DE

MONTALNO ET VISCONTI,

OU

LA DOUBLE CONJURATION DE GÈNES;

OPÉRA HÉROÏQUE EN TROIS ACTES.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONTALNO, amant de Clémentine.
VISCONTI, usurpateur de l'autorité, et rival de Montalno.
CLÉMENTINE, amante de Montalno.
ODOARD, père de Clémentine.
SIMON, chef des matelots.
Le Chœur des courtisans.
Le Chœur des matelots.

La scène est à Gênes.

MONTALNO ET VISCONTI[1],

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

I.

CHOEUR DES MATELOTS ET DE LEURS FEMMES, attablés sous le portique du palais de Visconti. Ils boivent et chantent.

(Il est nuit.)

Le vin, l'amour, l'égalité,
Font le charme de notre vie;
Près du toit de la tyrannie
Chantons tout bas la liberté.

SIMON, survenant, une pipe a la bouche.

Nous avons le même courage
Contre les tyrans et les flots.
Buvons, chantons : les matelots
Sont gais, même au sein de l'orage.

1. Ce poëme, non terminé, est imprimé pour la première fois dans les œuvres de Chénier. Il est tiré de ses manuscrits. (*Note de l'éditeur.*)

LE CHŒUR.

Le vin, l'amour, l'égalité,
Font le charme de notre vie, etc.

PLUSIEURS FEMMES ET SIMON.

En chantant saluons l'aurore;
Toute la nuit soyons joyeux;
Le vin est bon, l'amour vaut mieux;
La liberté vaut mieux encore.

LE CHŒUR.

Le vin, l'amour, l'égalité,
Font le charme de notre vie;
Près du toit de la tyrannie
Chantons tout bas la liberté.

II.

CLÉMENTINE.

AIR.

L'heureux jour ne luit pas encore,
Le jour désiré par mon cœur!
Ma voix appelle en vain l'aurore
Qui doit m'apporter le bonheur.

Le front ceint de myrte et de roses,
Parais, devancière du jour!
De fleurs nouvellement écloses
Que ta main couronne l'amour.

Soleil! témoin de l'hyménée,
Allume tes feux les plus doux;
Que jamais si belle journée
N'ait lui pour deux nouveaux époux.

III.

TRIO

Entre Montalno, Simon et Clémentine.

MONTALNO.

Dans la fleur du bel âge
Aisément on s'engage;
Mais souvent des regrets
Suivent un feu frivole;
L'amour pleure et s'envole,
En brisant tous ses traits.

Épouser ce qu'on aime
Est le bonheur suprême.
Amour! que ton flambeau
Nous guide et nous consume;
Qu'en nos cœurs il allume
Un feu toujours nouveau!

M'aimez-vous, Clémentine?
Quoi! vous ne dites rien...

SIMON.

Pour moi, je la devine...
Sa pudeur répond bien.

MONTALNO ET SIMON.

Épouser ce qu'on aime
Est le bonheur suprême.
Amour! que ton flambeau
Nous guide et nous consume;
Qu'en nos cœurs il allume
Un feu toujours nouveau!

MONTALNO, à Clémentine.

C'est demain la journée
Qui nous unit tous deux...

CLÉMENTINE.

Mon père m'a donnée...
Il a comblé mes vœux.

CLÉMENTINE, MONTALNO ET SIMON.

Dans la fleur du bel âge
Aisément on s'engage;
Mais souvent des regrets
Suivent un feu frivole;
L'amour pleure et s'envole,
En brisant tous ses traits.

Épouser ce qu'on aime
Est le bonheur suprême.
Amour! que ton flambeau
Nous guide et nous consume;
Qu'en nos cœurs il allume
Un feu toujours nouveau!

IV.

MONTALNO.

AIR.

Faut-il dans un lâche silence
Laisser endormir ma valeur?
Faut-il caresser l'insolence
D'un sanguinaire usurpateur?...

J'entends la voix de la patrie
Et de nos amis égorgés;
Du sein des morts elle me crie :
« Tu vis; quand serons-nous vengés? »

FINAL.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe sur le théâtre supérieur, dans la salle des fêtes du palais de Visconti. Les lustres illuminent cette partie du théâtre. On est à la fin du bal, auquel ont été invités Clémentine, Odoard et Montalno.

VISCONTI, ET LES COURTISANS.

VISCONTI, aux courtisans.

Amis, vous savez ma tendresse;
Suivez Clémentine en ces lieux;
Il faut que votre heureuse adresse

De Montalno trompe les yeux.
Avec la belle Clémentine
Je veux un secret entretien.
L'époux qu'un père lui destine,
C'est votre ennemi, c'est le mien.

LES COURTISANS.

Du prince servons la tendresse;
Suivons Clémentine en ces lieux;
Il faut que notre heureuse adresse
De Montalno trompe les yeux.

VISCONTI.

Elle-même en ces lieux s'avance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE.

Montalno n'est-il point ici?

VISCONTI, à part.

Montalno! que ce nom m'offense!

CLÉMENTINE.

Celui qui m'aime...

VISCONTI, se montrant.

Le voici.

CLÉMENTINE.

Le voici!

VISCONTI.

Sachez le connaître.

CLÉMENTINE.

Il est vrai, je le vois paraître;
Voici mon père et mon époux.

VISCONTI, à part.

Cache tes feux, amour jaloux!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MONTALNO ET ODOARD.

MONTALNO.

Prince! nous quittons votre fête.

VISCONTI.

Déjà!

MONTALNO.

Recevez mes regrets.

VISCONTI.

Non; souffrez que je vous arrête.

MONTALNO.

L'instant de l'hymen est bien près.

VISCONTI.

Restez encor.

ODOARD.

Le jour s'avance.
Ma fille, sortons de ce lieu.

VISCONTI, avec dissimulation.

Je ne vous fais plus violence;
Adieu, mes vrais amis.

MONTALNO, ODOARD, CLÉMENTINE.

Adieu.

SCÈNE IV.

VISCONTI ET LES COURTISANS restés seuls sur le théâtre supérieur.

Il faut la suivre, il faut descendre;
A { mon / son } amour il faut la rendre.
Partons, éteignons les flambeaux;
Et que l'époux et que le père,
S'ils prétendent { me / nous } la soustraire,
S'unissent au fond des tombeaux.

SCÈNE V.

La scène se passe sur le théâtre inférieur.)

CLEMENTINE, FEMMES GÉNOISES, MONTALNO ET ODOARD.

(Ensemble.)

Que l'indifférence sommeille;
Le jeune Hymen attend le jour.
Auprès de nous le plaisir veille,
Le front paré de fleurs d'amour.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VISCONTI ET LES COURTISANS, dans le fond du théâtre.

VISCONTI, aux courtisans.

A petits pas, marchez dans l'ombre.

MONTALNO.

On éteint les flambeaux!

CLÉMENTINE ET LES FEMMES.

O ciel!

ODOARD, à Clémentine.

Ma fille, j'entends un bruit sombre.

MONTALNO.

Écoutons.

CLÉMENTINE.

Quel moment cruel!

MONTALNO.

Chut!

VISCONTI.

Avançons.

ODOARD.

Chut!

VISCONTI.

Paix!

ODOARD, MONTALNO, CLÉMENTINE.

Silence!

VISCONTI, aux courtisans.

La voici! venez, suivez moi.

CLÉMENTINE, criant.

Mon père!

VISCONTI ET LES COURTISANS.

N'ayez point d'effroi.

CLÉMENTINE.

Mon père! on me saisit.

ODOARD ET MONTALNO.

Vengeance!

(Visconti, Odoard, Montalno et les Courtisans tirent l'épée.)

CLÉMENTINE.

Mes cris seront-ils impuissants?
Les scelérats toujours m'entraînent.

SIMON ET LES MATELOTS, de loin.

Paix au peuple, et guerre aux tyrans!

MONTALNO.

J'entends les matelots qui viennent.

ODOARD.

Fuyez, fuyez, lâches brigands!

SIMON ET LES MATELOTS, de plus près.

Paix au peuple, et guerre aux tyrans!

ODOARD, MONTALNO, CLÉMENTINE, FEMMES.

A l'aide, amis! accourez vite.

LES COURTISANS, à Visconti.

Bientôt une clarté subite
S'en va découvrir nos desseins:
Ils ont des flambeaux dans leurs mains.

ODOARD, MONTALNO, CLÉMENTINE.

A l'aide, amis!

VISCONTI, aux courtisans.

Changeons de place.

LES COURTISANS, à Visconti.

On va nous voir.

VISCONTI, aux courtisans.

Payons d'audace.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON ET LES MATELOTS, arrivant avec des flambeaux.

VISCONTI, sans se déconcerter.

Lâches brigands! vous avez fui;
Nous avons sauvé Clémentine.
Vive Montalno! c'est à lui
Qu'un tendre père la destine.

LES COURTISANS, saluant les matelots.

Vive Montalno! c'est à lui
Qu'un tendre père la destine.

SIMON.

Mais où sont donc les ravisseurs?

MONTALNO.

Je commence à n'y rien entendre.

SIMON, à Clémentine, montrant les courtisans.

Et voilà vos libérateurs!
Pour moi, je commence à comprendre.

(Se tournant vers la coulisse.)

Messieurs les brigands, aujourd'hui
Renoncez tous à Clémentine.
Vive Montalno! c'est à lui
Qu'un tendre père la destine.

MONTALNO, CLÉMENTINE, ODOARD.

Où sont les brigands?

SIMON, bas, en montrant Visconti et les courtisans.

Les voici!

VISCONTI, en montrant Clémentine.

Je l'ai sauvée.

SIMON, tout haut, montrant Visconti.

Oh! la grande âme!

MONTALNO, bas à Simon.

Quoi! Visconti....

SIMON, bas à Montalno.

C'est un infâme.

VISCONTI, bas à ses courtisans.

Nous punirons tous ces gens-ci.

CHŒUR GÉNÉRAL.

(Visconti et les courtisans, d'un côté du théâtre; et Clémentine, femmes génoises, Montalno, Odoard, Simon et les matelots, du côté opposé.)

(Tous à part.)

O nuit! sous tes voiles funèbres,
Tiens cachés les poignards vengeurs.
Sombre haine! au sein des ténèbres,
Sommeille dans le fond des cœurs.

Il viendra le réveil de rage;
Chaque moment grossit l'orage;

(Avec action, et s'avançant tous vers les lampes.)

Il gronde, il s'avance à grands pas;
Et, tout à coup fendant la nue,
La foudre, long-tems retenue,
Sur eux va tomber en éclats.

ACTE II.

Le théâtre représente une place publique, bordée de palais et de celui de Visconti. Dans le fond est la mer, et une île que l'on voit dans le lointain.

I.

DUO

Entre Clémentine et Montalno.

CLÉMENTINE.

Auprès d'une épouse chérie
A quel dessein vas-tu songer?

MONTALNO.

Je t'aime, et j'aime la patrie;
Toutes deux il faut vous venger.

CLÉMENTINE.

Le tyran va prendre les armes;
S'il changeait notre hymen en deuil!

MONTALNO.

Alors, du moins, sur mon cercueil
Je sentirai couler tes larmes.

(Ensemble.)

De nos cœurs rien ne peut bannir
Le sentiment qui les rallie;

Nous étions unis pour la vie;
La mort doit encor nous unir.

CLÉMENTINE.

Le vulgaire est pour la victoire;
Il flétrit le brave abattu.

MONTALNO.

Ses cris ne troublent point la gloire
Qui repose avec la vertu.

CLÉMENTINE.

Ton péril accroît mon courage.

MONTALNO.

Le tien me cause un peu d'effroi.

CLÉMENTINE.

Avec toi si je le partage,
Il n'est plus de péril pour moi.
Liberté! déesse intrépide!

(Ensemble.)

Nous suivons ton char aujourd'hui;
Couvre l'amour de ton égide,
Combats, et triomphe avec lui.

II.

AIR GAI POUR SIMON.

. . . . . .

. . . . . .

III.

MONTALNO.

RONDEAU.

Objets sacrés! dieux des grands cœurs!
Gloire, amour, vengeance, patrie,
Éclatez dans Gènes flétrie;
Armez-nous, rendez-nous vainqueurs.

Debout! lève-toi, romps tes chaînes,
Auguste et brillante cité!
Étendards de la liberté,
Flottez sur les remparts de Gènes!

Objets sacrés! dieux des grands cœurs!
Gloire, amour, vengeance, patrie,
Éclatez dans Gènes flétrie;
Armez-nous, rendez-nous vainqueurs.

Quels lauriers le ciel me destine!
Qu'ils sont embellis par l'amour!
Montalno défend en ce jour
Les droits du peuple et Clémentine!

Objets sacrés! dieux des grands cœurs!
Gloire, amour, vengeance, patrie,

Digitized by Google

Éclatez dans Gènes flétrie;
Armez-nous, rendez-nous vainqueurs.

FINAL.

. . . . . .
. . . . . .

ACTE III.

Le théâtre représente les jardins d'un palais de Visconti, situé dans la petite île que l'on voyait en perspective au second acte. Ces jardins doivent avoir toute la pompe de ceux d'Italie. L'un des côtés est bordé en partie par une aile du palais, de laquelle une superbe galerie vient aboutir dans les jardins. Le fond est occupé par la mer. Le reste est orné de magnifiques terrasses et de statues.

I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENTINE, seule dans les jardins.

A PEINE je respire; errante, abandonnée...
Je cherche vainement mon père et mon époux.
Protecteurs d'une infortunée,
Quel destin, quel forfait me sépare de vous!
Vents orageux! noires tempêtes!
Avez-vous englouti tout mon bien dans les flots?
(Des chants mélodieux se font entendre du côté du palais.)
Qu'entends-je?.. quels accens! tyrans, cessez vos fêtes...
Ces chants redoublent mes sanglots.

CHOEUR lointain.

Jeune beauté, ne versez plus de larmes;

Le plaisir règne en ce séjour.
Dans ces rians jardins, embellis par vos charmes,
Cueillez les myrtes de l'amour...

CLÉMENTINE.

Quels sinistres soupçons s'élèvent dans mon âme?
Fuyons... je suis captive en ces lieux abhorrés.
Odoard!... Montalno!... quelle odieuse trame!
Quels sont donc les revers qui me sont préparés!...

Ami des malheureux, Dieu vengeur, Dieu propice!
Je suis seule ici devant toi;
Je n'ai d'appui qu'en ta justice;
Du haut des cieux veille sur moi.

Témoin de ma douleur amère,
Finis les horreurs de mon sort;
Je n'ai plus d'époux, ni de père;
Rends-moi tout ce que j'aime, ou donne-moi la mort.

II.

TRIO

Entre VISCONTI, CLÉMENTINE et ODOARD.

VISCONTI, à Clémentine.

Que le doux serment d'hyménée
Nous unisse à jamais tous deux.

CLÉMENTINE, à Visconti.

Quand l'âme est une fois donnée,
Peut-elle former d'autres nœuds?

VISCONTI.

Cher Odoard! soyez mon père...

ODOARD.

Ne souillez point un nom si doux!

VISCONTI.

Cédez, ou craignez ma colère.

CLÉMENTINE.

Montalno seul est mon époux.

VISCONTI, ODOARD, ET CLÉMENTINE,
tous trois, à part.

Ciel! quel mélange déplorable
De désespoir et de fureur!
Non, il n'est rien de comparable
Au tourment que souffre mon cœur.

VISCONTI, à Clémentine.

Voyez l'éclat qui m'environne.

CLÉMENTINE.

Il ne m'inspire que l'effroi.

VISCONTI.

Mon amour vous appelle au trône.

CLÉMENTINE.

Le crime y siége près de toi.

VISCONTI.

Point d'outrage, ingrate famille!
Mes bienfaits sont prêts: que veux-tu?

ODOARD.

Je veux mon honneur et ma fille.

CLÉMENTINE.

Je veux mon père et ma vertu...

TOUS TROIS, à part.

Ciel! quel mélange déplorable
De désespoir et de fureur!
Non, il n'est rien de comparable
Au tourment que souffre mon cœur.

III.

ODOARD ET CLÉMENTINE.

AIR.

ODOARD.

O toi, dont la main caressante
Soutenait mes pas chancelans,
Dont la beauté douce et touchante
Faisait l'orgueil de mes vieux ans!

Viens presser le sein de ton père;
Viens toucher ces cheveux blanchis;
Nous reverrons, mon cœur l'espère,
Celui que j'ai nommé mon fils.

Quand le crime heureux et tranquille
Écrase les vertus en deuil,

Il leur reste encor un asile
Dans les ténèbres du cercueil.

Nous remporterons la victoire
Sur nos coupables ennemis;
O ma fille! on meurt avec gloire
Lorsque l'on meurt pour son pays.

FINAL.

. . . . . .
. . . . . .

FIN DU THÉATRE POSTHUME.

POÉSIES.

Digitized by Google

LA BATAVIADE.

POËME.

CHANT PREMIER.

Je chante les combats, et ce peuple indompté
Qui, sous le grand Nassau, conquit la liberté.
Souffle émané de Dieu, viens, ô puissant Génie!
Flamme céleste et pure, éternelle, infinie;
Astre qui, répandant tes rayons créateurs,
Fais naître l'abondance et les arts bienfaiteurs;
Source de la vertu, principe des lois sages,
Par qui l'homme au tombeau plane encor sur les âges,
Et, roi de l'avenir, révèle à tous les yeux
Son immortalité, noble présent des cieux!
Oh! viens, inspire-moi ces sublimes pensées
Qui de ton sein brûlant jaillissent élancées,
Ces tons maîtres de l'âme, et ces mots pénétrans
Qui, jusque sous le dais, font pâlir les tyrans;
Apprends aux nations à sortir d'esclavage;
Du lion réveillé célèbre le courage;

Redis comment Philippe à la honte des fers,
Du fond de son palais, condamnait l'univers;
Comment au sein de Rome un prêtre fanatique[1]
Du monarque espagnol aidait la politique;
Et comment le Batave, en conquérant ses droits,
Fonda sa république, et fut l'égal des rois.

Déjà brillait des nuits l'inégale courrière,
Quand près de Rotterdam, sous la tente guerrière,
Nassau, morne et pensif, aux héros assemblés
Confiait des chagrins long-tems dissimulés.
Rompant avec effort un pénible silence:
« Amis! s'écriait-il, vous, de qui la vaillance
« A contre les malheurs soutenu mon espoir,
« Dites: souffrirez-vous qu'un injuste pouvoir
« Triomphe, et pour jamais vienne, après quinze années,
« Replonger dans les fers nos villes consternées?
« Les peuples du Brabant ont fléchi les genoux;
« Un indigne allié, trop caressé par nous,
« D'Alençon, trahissant notre auguste querelle,
« Ramène vers Paris sa bannière infidèle;
« Amsterdam est esclave, et voit sur ses remparts
« Du tyran de Madrid flotter les étendards;
« Farnèse, rassemblant ses nombreuses cohortes,
« De Leyde sous nos yeux prétend s'ouvrir les portes;

---

1. Grégoire XII.

« De Leyde, où mon épouse a fixé son séjour;
« De Leyde respectée, au moins jusqu'à ce jour;
« De la liberté sainte inviolable asile,
« Et qui dans nos revers restait seule immobile. »

Il dit; les vieux guerriers renferment leur douleur.
Maurice et Châtillon, tous deux pleins de valeur,
Tous deux en l'âge heureux que l'espérance anime;
Maurice, de Nassau rejeton magnanime;
Châtillon, digne fils de l'illustre amiral
Que Paris vit tomber dans un piége royal,
Unis par l'amitié, l'honneur et l'alliance,
Font briller à-la-fois leur noble impatience.
Maurice enfin se lève, et l'exhale en ces mots:
« Mon père, dans l'oubli laissons de vils complots.
« D'Alençon, désertant le poste de la gloire,
« Purge de son aspect ce libre territoire.
« De l'intérêt public il était peu touché;
« Et nous n'avons perdu qu'un ennemi caché.
« D'Amsterdam, il est vrai, les nombreux catholiques
« La retiennent encor sous des lois despotiques;
« Bientôt victorieux, nous pourrons y courir;
« C'est Leyde qu'avant tout il nous faut secourir.
« Farnèse en croit déjà la conquête certaine;
« Mais trois jours de son camp nous séparent à peine.
« Lui-même, retenu sous les remparts d'Anvers,
« Y rêve la victoire, et nous voit dans ses fers;
« Davila, Vitelli, lui préparent sa route;

« Marchons : que dans trois jours leur honteuse déroute
« Apprenne au Parmésan ce qu'il doit espérer,
« Et lui porte l'effroi qu'il nous veut inspirer. »

« L'effroi! dit Chatillon, lorsque Nassau nous guide!
« Il n'est point de périls sous un chef intrépide;
« Et les remparts de Leyde, aujourd'hui menacés,
« Même sans nos secours, se défendront assez.
« Van-Doës y commande : il joint à la vaillance
« L'activité, le calme, et la douce éloquence.
« Craignez-vous pour ma sœur? Veuve de Téligni,
« Épouse de Nassau, fille de Coligni,
« Luttant contre le sort dès l'aurore de l'âge,
« Elle saura donner l'exemple du courage.
« Par l'ingrat d'Alençon si nous sommes trahis,
« Je n'attendais pas moins du sang de Médicis :
« Médicis de ce prince éleva la jeunesse.
« Il n'avait point appris à garder sa promesse.
« Quêtant de bords en bords un sceptre qui le fuit,
« Il va cherchant la gloire; et la honte le suit.
« Mais lui seul du Brabant a passé la frontière.
« Je réponds des Français; et son armée entière,
« Déjà sous mes drapeaux prompte à se rallier,
« Aspire à des combats pour se justifier. »

Des deux jeunes héros la tranquille assurance
Dans les cœurs attiédis réchauffe l'espérance;
Tout s'anime; et bientôt, se levant à-la-fois,

Les chefs n'ont qu'un désir, ne forment qu'une voix;
Et, ralliés en foule auprès du chef suprême,
Veulent partir, combattre, à l'heure; à l'instant même.
Ainsi, long-tems privé des caresses du Ciel,
Le peuple industrieux qui compose le miel,
Respirant la fraîcheur de la plaine odorante,
Délaisse en bourdonnant sa ville transparente,
Quand le souffle embaumé du printems de retour
L'appelle au sein des fleurs dans les champs d'alentour.

Sur le front de Nassau le bonheur se déploie.
« Généreux compagnons! reprend-il avec joie,
« Oui, vous triompherez: la victoire est le prix
« De ces nobles travaux pour un peuple entrepris.
« Elle vous appartient. Mais c'est peu d'y prétendre:
« Souvent pour l'obtenir il faut savoir l'attendre;
« Avec un art suprême il faut la préparer,
« N'en jamais être sûr, et toujours l'espérer.
« Armons-nous cependant d'une vigueur nouvelle;
« Demain ramènera l'époque solennelle
« Où le peuple Batave assemble ses états.
« Au sein de Rotterdam nous porterons nos pas;
« Les états m'entendront; j'exposerai sans feinte
« Nos efforts, nos besoins, mon espoir et ma crainte;
« Et du pouvoir civil la sainte autorité
« Nous prêtera partout son appui respecté.
« Et toi, qui, détestant les guerrières alarmes,
« Nous as pourtant contraints de recourir aux armes,

« Raison! guide sacré; tu gravas dans nos cœurs
« La haine des tyrans, le mépris des erreurs.
« Farnèse en vain grossit ses phalanges serviles;
« Par toi la liberté descendra sur nos villes;
« Et je jure en ton nom de vivre et de mourir
« Pour l'aimer, pour la suivre, et pour la conquérir. »

A la voix de Nassau toutes les voix s'unissent;
Tous les bras sont tendus; tous les échos mugissent;
Le serment généreux que les chefs ont prêté
Au camp de bouche en bouche est déjà répété.
Mais, en roulemens sourds, à l'heure accoutumée,
Le tambour annonçait le repos de l'armée :
Tout se tait; les héros du camp silencieux
Parcourent lentement les contours spacieux;
Et chacun d'eux enfin, retiré dans sa tente,
Déroule à longs replis en son âme contente
Des succès obtenus le brillant souvenir,
Et les succès plus grands promis à l'avenir.
La nuit du haut des monts descendait sur les plaines;
Bientôt, versant l'oubli des travaux et des peines,
Le sommeil bienfaisant couvre de ses pavots
Les chefs et les soldats, et la terre, et les flots.

Cependant la Raison, cette auguste déesse
A qui, dans leurs beaux jours, les peuples de la Grèce
Sous le nom de Minerve élevaient des autels,
Recueillit des héros les sermens immortels.

De son flambeau céleste agitant la lumière,
Plus pure que les feux du jour qui nous éclaire,
Elle court aussitôt, d'un vol précipité,
Au sommet du Morat chercher la Liberté.
Là reposent, couchés sous des tombes rustiques,
Les trois libérateurs des vallons Helvétiques;
Une roche, au milieu des monumens sacrés,
Renferme du grand Tell les débris révérés.
Debout, sur son tombeau, sa flèche triomphante
Dans le cœur des tyrans jette encor l'épouvante.
Les noms sont effacés, mais non le souvenir;
Point de marbre imposteur qui trompe l'avenir:
Pour unique ornement, l'ombrage solitaire
Des chênes, des sapins, vieux enfans de la terre.
Contemporains de Tell, ils ont vu ses combats;
Gesler en ce lieu même a reçu le trépas;
Le sang autrichien féconda leurs racines;
Charles[1] dans ces forêts déposa ses ruines;
Des Bourguignons vaincus les ossemens poudreux
Ont blanchi ces vallons fertilisés par eux.

La Liberté sourit à son peuple fidèle;
Son casque est déposé; sa lance est auprès d'elle;

---

1. Charles *le Téméraire* fut taillé en pièces dans la vallée de Morat en 1476. C'est dans cette fatale journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, et depuis acheté si chèrement par le duc de Florence.

L'allégresse embellit son front majestueux.
Vingt fleuves, de ces monts enfans tumultueux,
Jaillissent à ses pieds des cavernes profondes
Où reste enseveli le dépôt de leurs ondes :
La Limat et l'Aar, que le sol étranger
Sous l'empire des rois ne voit point se ranger;
L'impétueuse Adda, dont les tributs serviles
Du riant Milanais vont enrichir les villes;
Le Rhin, qui de ses flots, souvent ensanglantés,
Des belliqueux Germains baigne au loin les cités,
Mais qui, s'affaiblissant dans sa course lointaine,
A la mer de Harlem roule une onde incertaine;
Le Duras, étendu sur de jeunes roseaux;
Le Rhône, avec fracas précipitant ses eaux,
Et qui, fier d'embellir le midi de la France,
S'abyme au sein des mers qui bordent la Provence.

Des lacs délicieux, arrosant les vallons;
D'autres lacs, suspendus sur la cime des monts,
Offrent aux yeux charmés, près des fleuves rapides,
Sur des prés toujours verts des eaux toujours limpides.
O pays fortuné! tes sages habitans,
Étrangers à l'orgueil, sont libres et contens :
On ne voit point chez eux le luxe et l'opulence;
Mais la pauvreté fière, et jamais l'indigence;
Le travail enrichi des besoins qu'il n'a pas,
Et de l'or des moissons qui germent sous ses pas.
Du commerce et des arts ignorant l'industrie,

Ils ont le premier bien : l'amour de la patrie.
Égaux devant la loi, sous son niveau d'airain,
Citoyens de l'État, membres du souverain,
Quand de la Liberté la voix se fait entendre,
Sujets pour la servir, soldats pour la défendre,
Ces héros villageois offrent un peuple armé
Du soc laborieux en glaive transformé.
Elle anime la danse et le chant des bocages,
De troupeaux mugissans couvre les pâturages,
Creuse avec ses enfans de pénibles sillons,
Dirige leurs travaux, conduit leurs bataillons.
Au sein de l'assemblée elle écoute et préside;
Tous ont donné leur voix : la Liberté décide;
Et, calmant des partis les débats orageux,
Elle dicte aux pasteurs des lois simples comme eux.

La Raison s'approchant de la fière Immortelle:
« Divinité du Peuple, ô ma sœur, lui dit-elle,
« S'il est vrai qu'à tes lois l'univers est promis,
« Peux-tu donc endurer que nos vils ennemis
« Règnent par des forfaits sur ton futur empire?
« Le Batave t'implore, et le Batave expire!
« Abandonneras-tu des peuples généreux
« Au sceptre ensanglanté qui pèse encor sur eux?
« Ah! que du haut des monts ta lance se déploie;
« Arme-toi; viens, descends : j'ai préparé ta voie.
« Des superstitions écartant le bandeau,
« Les cités du Batave ont suivi mon flambeau;

« Les yeux sont dessillés; et la nuit se dissipe.
« Dans les murs de Madrid, l'ambitieux Philippe,
« Grégoire, au sein de Rome et du pied des autels,
« Prétendent venger Dieu par le sang des mortels;
« De nous bannir du monde ils ont l'espoir impie.
« Vain espoir! Il est tems que le crime s'expie:
« Viens fouler à tes pieds leur impuissant courroux,
« Et punis les tyrans conjurés contre nous. »

« En des jours plus heureux tu m'ouvris la carrière!
Répond en soupirant l'immortelle guerrière.
« Mon pouvoir, chère sœur, est fondé sur ta loi;
« Et toujours ta lumière a marché devant moi.
« Cependant puis-je en croire une douce espérance?
« Les peuples ont souvent tenté leur délivrance;
« Mais leurs vices bientôt, rapides conquérans,
« Les ont fait retomber sous le joug des tyrans.
« Les siècles briseront ce joug héréditaire;
« Je sais qu'un jour nos lois gouverneront la terre;
« Mais, sans trop nous flatter d'un avenir lointain,
« Sur la terre aujourd'hui vois quel est mon destin:
« La Grèce est mon berceau; vois dans les murs d'Athènes
« Le Derviche en prière où tonnait Démosthènes.
« Un esclave en turban ne commande-t-il pas
« Aux enfans de Lycurgue et d'Épaminondas?
« Du laurier triomphal ma tête enorgueillie
« Dominait sur le monde au sein de l'Italie;
« Un Romain criminel traîna Rome à son char.

« C'était peu que, tombant de César en César,
« Des rois, des nations, les arbitres suprêmes,
« Vainqueurs de l'univers, mais vaincus par eux-mêmes,
« Enfin plus avilis, dussent appartenir
« A ces brigands du Nord qu'ils envoyaient punir;
« Chassant du Panthéon les dieux de ses ancêtres,
« La race de Camille a rampé sous des prêtres;
« Ils veillent sur la tombe où dorment les Brutus;
« Et, si Rome est encor, les Romains ne sont plus.
« Par les deux Médicis de Florence exilée,
« Par Doria dans Gêne un moment appelée,
« J'ai fui, loin de Venise, un sénat sans pudeur,
« Qui, sur le crime utile, a fondé sa grandeur.
« Peu désirée en France, en Espagne insultée,
« Souvent chez les Anglais je fus persécutée.
« Un nouveau continent sortait du sein des mers;
« En connaissant l'Europe, il a connu les fers.
« Parmi tant de débris, j'ai pour unique asile
« Cet heureux coin du monde où mon règne est tranquille.
« Ne crois point toutefois que je veuille, aujourd'hui,
« Au Batave opprimé refuser mon appui.
« Je pars; mais que, du moins, digne de son courage,
« Ce peuple n'aille plus, pour venger son outrage,
« A des princes voisins prostituer sa foi.
« Veut-il la liberté? Qu'il soit un peuple roi.
« Que mes Helvétiens lui servent de modèle.
« Soumis à mes drapeaux, à tes leçons fidèle,
« Il peut déterminer les arrêts du destin;

« Et, s'il a des vertus, son triomphe est certain. »

Elle dit, prend sa lance aux combats toujours prête;
De son casque de fer orne sa noble tête;
Et, désertant ces monts que la nuit a couverts,
Les immortelles Sœurs s'élancent dans les airs.
De l'horizon paisible elles percent les voiles.
Le voyageur croit voir deux errantes étoiles,
Traçant dans leur carrière un sillon radieux,
Franchir en un moment tout l'espace des cieux.

Déjà se prolongeaient ces campagnes fécondes
Où le Rhin nourricier va déployant ses ondes;
Déja, sous les regards des deux Divinités,
Au niveau des sillons s'abaissaient vingt cités:
Constance, où Sigismond, cruellement docile,
Partagea les forfaits qu'ordonnait un concile[1];
Bâle, qui d'Amédée orna les cheveux blancs[2]
Du lin pontifical, hochet de ses vieux ans;
Maycnce, où Guttemberg vit, sous ses mains habiles,
L'esprit humain fixé par des lettres mobiles;

---

1. Sigismond participa à l'horrible jugement prononcé par le concile de Constance, et qui condamnait l'infortuné Jean Hus à être brûlé vif, avec ses livres. Il lui avait cependant accordé un sauf-conduit. (*Note de l'éditeur.*)

2. Amédée VIII, surnommé le Pacifique, fut élu pape et couronné de la tiare, à l'âge de soixante ans, par le concile de Bâle.

Aix, où d'un grand pouvoir Charlemagne au cercueil
Dans le sein du néant a conservé l'orgueil.
Précipitant leur vol, et traversant la Meuse,
Les Déesses touchaient à la rive fameuse
Où l'opulent Escaut, dans les marchés d'Anvers,
Apporte l'industrie et l'or de l'univers.
Bientôt rompant sa chaîne, et bientôt reconquise,
A Philippe en pleurant cette ville est soumise.
Dans une immense plaine, au pied de ses remparts,
Des Castillans vainqueurs les bataillons épars
Sommeillent sur la foi de leur chef intrépide.
Farnèse est avec eux; sa gloire est leur égide;
Il veille, et de l'aurore appelant le retour,
Prépare dans la nuit les conquêtes du jour.
Trop fier de sa valeur, trop entouré d'esclaves,
Déja dans sa pensée il soumet les Bataves;
L'orgueilleux ne sait pas quel immortel appui
Vient protéger leur cause, et marcher contre lui!

De l'aspect de son camp les Déesses lassées,
Côtoyant la Zélande et ses îles glacées,
Des fleuves et des mers ont franchi les détours.
Enfin de Rotterdam apercevant les tours,
Elles y descendaient, quand déja la nuit sombre
Dans un autre hémisphère allait porter son ombre.
L'aurore, en les voyant, sourit au haut des cieux;
L'horizon par degrés étincelle de feux;
Le jour luit; et jamais ces humides contrées

D'aussi pompeux rayons ne furent éclairées.

De leur berceau de fleurs les célestes gémeaux
Ranimaient les cités, égayaient les hameaux;
Partout s'embellissait d'une fraîcheur nouvelle
Du monde épanoui la jeunesse éternelle.
Le riche, abandonnant ses tranquilles foyers;
Les élèves des arts, quittant les ateliers;
Les villageois, en foule échappés aux campagnes;
Les pères, les époux, leurs enfans, leurs compagnes,
Au sein de Rotterdam accourant à-la-fois,
Y venaient contempler les soutiens de leurs droits.
Heureux législateurs, de qui la prévoyance
Jamais des citoyens n'égara l'espérance!
On les voit traverser d'un pas majestueux
Le rivage, où, courbant ses flots respectueux,
La Meuse à Rotterdam apporte son hommage;
La place qui d'Érasme a conservé l'image;
Et ces quais opulens bordés de longs canaux,
Que du hardi Batave ont creusé les travaux.
Ils atteignaient enfin leur auguste demeure,
Lorsque l'airain sonnant frappait la dixième heure.

Invisibles témoins, les sages Déités
Précèdent les États dans ces lieux respectés.
On entre sans tumulte, on s'assied en silence.
De ce couple immortel tout ressent la présence:
Il rend au fond des cœurs ses oracles muets;

Il prépare, et bientôt va dicter les décrets.
Sous les yeux cependant de la foule charmée
S'offrent les généraux, organes de l'armée.
Ils ne font point briller le glaive des combats
Dans la cité paisible où siégent les États;
Sans armes, sans drapeaux, la loi seule y commande.
Boizot, le plus vaillant des guerriers de Zélande,
Accompagne Maurice; et d'Egmont, auprès d'eux,
Du Brabant opprimé les entretient tous deux;
D'Egmont, fils d'un héros chéri de la victoire,
Et dont l'échafaud même a rehaussé la gloire!
Plus loin sont les Français Bonnivet et Genlis,
Et Châtillon, leur guide, et le brave Du Lys.
Nassau brille entouré de l'élite guerrière.
C'est lui! dit-on; c'est lui! répond la ville entière.
Tel, au sein de la plaine étendant ses rameaux,
Un érable s'élève au milieu des ormeaux.
Les bergers, sous l'abri de son vaste feuillage,
Cherchent, durant l'été, le sommeil et l'ombrage;
Et, reconnu de loin, son front démesuré
Conduit le voyageur en sa route égaré.

Les États ont admis la cohorte intrépide.
Nassau parle en ces mots: « Vous, que la Raison guide;
« Vous, qui d'un peuple libre exercez le pouvoir,
« Vous savez nos dangers; vous êtes notre espoir!
« Des cités du Brabant la force est terrassée;
« Amsterdam est captive, et Leyde est menacée.

« Vous voyez ces Français que leur prince a quittés;
« Au poste des héros les héros sont restés.
« Mais de qui servons-nous les volontés suprêmes?
« Sommes-nous à Philippe, à Valois, à nous-mêmes?
« Pour qui tant de périls, de combats, de travaux?
« Le Batave agrandi veut des destins nouveaux,
« De nouveaux alliés, et non de nouveaux maîtres.
« D'Alençon l'a prouvé : l'intérêt fait les traîtres.
« Fixez les droits du Peuple; il ne peut se trahir;
« Déclarez nos devoirs; nous saurons obéir. »

Lalain, qui des Frisons gouverne la contrée,
Issu dans le Brabant d'une race illustrée,
Nouveau soutien du peuple, et vieil ami des cours,
Se levait, quand Nassau termina son discours.
« Philippe en ces climats a fait couler des larmes;
« Et, las d'un joug honteux, nous avons pris les armes,
« Dit-il. Du premier rang des premiers conjurés,
« J'ai bravé, comme vous, deux tyrans abhorrés :
« Granvelle[1], déshonneur de la pourpre romaine,

---

1. Le cardinal de Granvelle était ministre favori de Philippe II. Voici le portrait qu'en fait l'abbé Raynal dans son histoire du *Stathoudérat :* « Ce cardinal, qu'un génie étendu, l'école de son « père, et le cabinet de Charles-Quint, avaient rendu capable des « plus grandes choses, parut bientôt tout ce qu'il était : ambitieux, « violent et altier. Il aimait à faire une superbe ostentation de son « crédit, à braver l'envie qu'on portait à sa fortune, à humilier les

« Et ce d'Albe inhumain, fier d'inspirer la haine...
« Éteindre les bûchers d'un tribunal sanglant,
« Écarter de ce peuple un impôt accablant :
« Tels furent nos projets ; Nassau doit les connaître.
« Nés libres sous un roi, nous combattions un maître.
« L'ambition vers nous avait conduit Valois;
« Il nous quitte : aujourd'hui cette terre est sans lois.
« Elle veut être libre ; elle n'est qu'affranchie.
« Mais fuir le despotisme au sein de l'anarchie!
« Non, Peuple, non, Guerriers; vous ne le voulez pas.
« L'épreuve en est horrible. Après de longs débats,
« Avec le repentir l'expérience arrive,
« Toujours trop achetée, et souvent bien tardive.
« Que prétendez-vous donc? Choisir un autre roi?
« Quand vous l'aurez choisi, gardera-t-il sa foi?
« N'osera-t-il jamais asservir nos provinces?
« Quel joug est le plus dur? celui des nouveaux princes.
« Ah! Philippe, oubliant un injuste courroux,
« Philippe, enorgueilli de sujets tels que vous,
« Éclairé par le temps, et prompt à vous entendre,

« grands qui n'étaient que grands. Il ne dissimula jamais d'injure, « ne pardonna jamais d'offense, n'oublia jamais de bienfait. Il pa- « raissait le ministre de tous les princes par la connaissance qu'il « avait de leurs intrigues ; le membre de tous les états par l'habileté « avec laquelle il pesait leurs différens intérêts ; le citoyen de tous « les pays par la facilité qu'il avait à parler toutes les langues ; « l'homme de toutes les professions par l'universalité de ses con- « naissances. »

« Respecterait des droits que vous savez défendre.
« Qui peut les garantir? un glorieux traité.
« Ne vous confiez plus au glaive ensanglanté;
« Environnés d'écueils, évitez les naufrages;
« Rentrez avec honneur, après quinze ans d'orages,
« Dans le foyer paisible où vos heureux enfans
« D'olive et de laurier ceindront vos cheveux blancs. »

Il dit; Lumay s'élance; impatient, il crie:
« Philippe encor, Philippe insulte à la patrie!
« Et la foudre en ses mains, déjà prête à partir,
« N'attend pour s'arrêter que notre repentir!
« Rassasié de sang, fatigué de victimes,
« Le tyran voudra bien nous pardonner ses crimes?
« Ah! les cœurs généreux ne l'accepteront pas,
« Cet insolent pardon, pire que le trépas!
« Que dis-je? En doutez-vous? Le Castillan parjure
« Oublirait son serment, et non pas son injure.
« Mais, ce qui doit sur-tout nous inspirer l'effroi:
« Le parti catholique a besoin de son roi.
« Et, quand je poursuivais une secte infidèle,
« D'un excès de rigueur on accusait mon zèle!
« Eh bien! que, du Brabant regagnant les cités,
« Elle échange l'honneur contre les dignités;
« Nous, au-delà des mers fuyons la tyrannie.
« Ainsi le Phocéen, désertant l'Ionie,
« A ses champs paternels préféra ses vertus,
« Et parmi les Gaulois porta ses dieux vaincus.

« Ici n'espérons point que la fortune change.
« Aux rives de Ceylan, près des bouches du Gange,
« Elle attend nos débris; un sol aimé des cieux
« Y récompensera nos soins laborieux.
« Transportons nos vieillards, nos enfans et nos femmes;
« Que nos champs submergés, que nos cités en flammes
« Du sombre Castillan bravent encor les fers;
« Qu'un jour le voyageur, en traversant nos mers,
« Dise : « Là s'élevait l'antique Batavie.
« Malheureuse quinze ans, mais jamais asservie;
« Quinze ans à l'oppresseur elle osa résister,
« Ne put exister libre, et cessa d'exister. »

A peine il achevait; l'assemblée en tumulte
Au milieu d'un bruit sourd s'agite et se consulte.
Du parti catholique adversaire indompté,
Lumay, sans la comprendre, aimait la Liberté.
On le vit dans les camps signaler sa furie,
Et se venger lui-même au nom de la patrie.
Cette férocité, qui ternit ses exploits,
L'accompagnait encor dans le temple des lois :
Un bouillant caractère et trop d'indépendance
De ses vœux mal conçus égaraient l'imprudence;
Mais les Divinités, présentes dans ces lieux,
Bientôt sur Barnevelt[1] ont fixé tous les yeux.

---

1. Jean d'Olden Barnevelt, avocat-général des États de Hollande, et ensuite l'un de ses ministres, acquit l'estime de la Repu-

Huit lustres ont mûri sa nerveuse éloquence;
Il hait la servitude autant que la licence;
Il se lève; et soudain les esprits sont calmés.
Il semble qu'en ses traits, d'un feu pur animés,
Du peuple et des états tous les destins respirent,
Et, planant sur son front, les déesses l'inspirent.

« Lorsqu'un peuple, dit-il, s'éveille et rompt ses fers,
« Il doit savoir combattre, endurer les revers;
« Quand le danger s'accroît, doubler la résistance;
« Subjuguer la fortune à force de constance;
« Vers le but souhaité concentrer ses regards;
« Y marcher d'un pas ferme, éviter les écarts;
« Et, sans daigner jeter un coup d'œil en arrière,
« Se reposer vainqueur au bout de la carrière.
« Méritons le triomphe, et conquérons la paix.
« Quel traité ferions-nous en demeurant sujets?

---

blique et des puissances étrangères dans ses négociations et ses ambassades. « C'était un Romain, dit l'abbé Raynal, dans son *Histoire du Stathoudérat;* on lui connaissait la vertu des Fabricius, « des Catons; il en montra la fermeté. Il aimait le prince, mais il « aimait encore plus la patrie. » Il crut devoir réprimer l'ambition d'un héros (Maurice) dont il avait autrefois excité les talens; et après avoir servi de père au stathouder, il devint le sauveur de la république. Mais tant de vertu souleva contre Barnevelt la haine et la colère de Maurice. Il fut accusé d'avoir voulu livrer sa patrie à la monarchie espagnole, dont *il était le plus redoutable ennemi.* Vingt-six commissaires le condamnèrent à la peine capitale; il eut la tête tranchée en 1619. (*Note de l'éditeur.*)

« Philippe, des autels vengeant le privilège,
« S'il tenait son serment, se croirait sacrilège.
« Philippe est né despote : il ne peut concevoir
« Qu'une foi despotique et l'absolu pouvoir.
« Jusques dans le pardon craignons sa barbarie,
« J'y consens; mais faut-il submerger la patrie?
« Et, loin d'elle cherchant des trésors incertains,
« A la merci des flots confier nos destins?
« Un rivage opulent doit réparer nos pertes?
« A nos voiles, dit-on, les Indes sont ouvertes?
« O vous! qui prétendez en ces climats brûlans
« Exiler nos vieillards, nos femmes, nos enfans,
« Y transporterez-vous les tombeaux de nos pères,
« Les monumens publics, les toits héréditaires,
« L'air que nous respirons, et ces frimas amis,
« Ces flots même, ces flots que nous avons soumis?
« Une mer tyrannique usurpait ce rivage;
« Nos aïeux, triomphant d'un sol âpre et sauvage,
« Aux prodiges de l'art forcés par le besoin,
« Ont dit à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin.
« Dans ces vastes marais dont ils firent des plaines,
« Civilis[1] arrêta les légions romaines.

---

1. Civilis Claudius, Batave d'origine, vécut vers l'an 70 de J. C. Ennemi des Romains, ou plutôt de Néron qui le fit emprisonner injustement, ce général souleva contre l'empereur les Bataves et leurs alliés. Plus tard s'étant joint aux Gaulois, il défit Aquilius sur les bords du Rhin. Secouru par les Germains, il battit

« Où sont-ils ces héros qui devant leurs remparts
« Font reculer les mers et l'aigle des Césars?
« Enfans efféminés de nos mâles ancêtres,
« Ne savons-nous que fuir, ou ramper sous des maîtres?
« Il faut rester et vaincre. Eh! qu'avez-vous été,
« En luttant contre un roi pour votre liberté?
« Ou des républicains, ou des sujets rebelles.
« Trouvez dans vos périls des ressources nouvelles;
« Qu'entre Philippe et vous s'élève un mur d'airain;
« Déclarez-le déchu du pouvoir souverain.
« Plus de roi désormais; un roi veut des esclaves;
« Désormais, aujourd'hui, vous serez les Bataves.
« Vous l'êtes; dès long-tems vous exercez vos droits;
« Cette terre est sans maître; elle n'est point sans lois.
« Libre, elle reconnaît la puissance publique.
« Ici d'un peuple entier la volonté s'explique;
« Sept provinces, formant d'indissolubles nœuds,
« Nomment leurs députés, manifestent leurs vœux;
« Un chef, digne de vous et de sa renommée,
« Obéit aux états, et commande à l'armée.
« De généreux secours vous sont déjà promis.
« Chez les princes Germains vous aurez pour amis

---

en deux affaires différentes Lupercus et Herennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius, et fit même entrer quelques légions dans son parti. Vaincu cependant peu de tems après dans une sanglante affaire, Civilis fut contraint de se retirer dans la Batavie.

(*Note de l'éditeur.*)

« Ceux qui, revendiquant la conscience humaine,
« Ont cessé de ramper sous l'idole romaine.
« Des monts helvétiens, de robustes soldats
« Au nom de liberté descendront sur vos pas.
« Le héros béarnais soutient votre espérance;
« Accourus à sa voix des cités de la France,
« Ses amis dans vos rangs combattent aujourd'hui;
« Plus puissant quelque jour, il sera votre appui.
« Élisabeth vous doit son alliance auguste;
« Car elle hait Philippe; et sa haine est trop juste.
« Unis à vos drapeaux, les guerriers d'Albion
« Viendront du Castillan punir l'ambition,
« Et, le laissant régner aux rives du Mexique,
« Briseront sur nos mers son trident despotique.
« Marchez! Que vous importe un impuissant courroux?
« Marchez! encore un pas, la victoire est à vous.
« Alors à vos enfans vous léguerez la gloire,
« Des travaux, des exploits, des vertus à l'histoire,
« Aux rois ambitieux un cuisant souvenir,
« Un exemple immortel aux peuples à venir. »

Il se tait; mais long-tems son éloquence altière
Retentit dans les cœurs de l'assemblée entière.
Lalain même, une fois ranimant sa tiédeur,
Lumay, de ses transports laissant calmer l'ardeur,
Étonnés d'être unis par un commun hommage,
Au vœu de Barnevelt ont donné leur suffrage.
Tel un fleuve opulent, cher aux cultivateurs,

En déployant l'azur de ses flots bienfaiteurs,
Attire le ruisseau qui sur l'aride plaine
Épanche une eau dormante, et lentement se traîne,
Et le fougueux torrent qui, du sommet des monts,
Tombe et retombe au loin de vallons en vallons.
En baignant avec lui des campagnes fécondes,
Le ruisseau, le torrent, viennent grossir ses ondes,
Et bientôt aux remparts d'une riche cité
Apportent l'abondance et la prospérité.

Les décrets sont rendus: la Batavie antique
Avec orgueil s'élève au rang de République.
On abjure Philippe; on renonce à des rois;
Du Peuple Souverain le nom préside aux lois
Les États réunis, du Peuple mandataires,
De son pouvoir sacré sont les dépositaires.
On élit, pour régler les communs intérêts
Par des soins assidus, vigilans et secrets,
Nassau, chef des guerriers dont il est le modèle;
Barnevelt à la gloire, à son pays fidèle;
Maurice et Châtillon, rivaux dans les combats;
Boizot, vaillant comme eux, comme eux cher aux soldats.
Au sein de Rotterdam, et bientôt dans l'armée,
De ces grands changemens la nouvelle est semée.
Les membres des États, mêlés aux citoyens,
Sont de la Liberté proclamés les soutiens;
Tout s'ébranle; et déja, sous l'effort unanime
De ces Républicains, que la vengeance anime,

Sous des milliers de bras par la haine poussés,
Sous les pesans marteaux, frappant à coups pressés,
Du monarque déchu tombent les armoiries,
Les titres arrachés, les images flétries.
Ces symboles d'empire et ces signes muets,
Avec pompe étalés sur le front des palais,
Au milieu des combats survivaient à l'empire;
Tant avec le pouvoir l'habitude conspire;
Tant sous le joug royal les peuples abattus
Sont lents à ressaisir leurs droits et leurs vertus!

Par l'airain belliqueux une fête annoncée
Dans la cité paisible est bientôt commencée;
Un bal a rassemblé guerriers et villageois.
Le son bruyant du fifre au doux son du hautbois
Là s'unit en cadence; ici, sous les portiques,
Sur les quais opulens, dans les places publiques,
Mille joyeux festins, que raniment les chants,
Par degrés dans la nuit sont prolongés long-tems;
Et d'innombrables feux la ville au loin parée
Des rayons d'un jour pur semble encore éclairée.
La Liberté, présente aux jeux des citoyens,
A d'un peuple d'amis resserré les liens;
Dans les banquets, où règne une aimable franchise,
Près de la pauvreté la richesse est assise;
Chacun donne et reçoit; et partout sont offerts
Les tributs des forêts et les tributs des mers,
La douce Malvoisie, et les vins de la France,

Et le nectar qui coule au Cap de l'Espérance.

Une coupe à la main, Châtillon le premier
Dit : « Au Peuple Batave! il est sage et guerrier ».
Une coupe à la main, Maurice lui réplique :
« Aux Chevaliers Français, au courage héroïque »!
—« Aux États! dit Boizot; ils nous rendent nos droits.
« Que ce jour soit béni! que du temple des lois
« Jamais un souffle impur n'empoisonne l'enceinte »!
Nassau se lève, et crie : « A la Liberté sainte!
« A l'empire du Peuple, unique Souverain »!
Et Barnevelt ajoute : « Aux droits du genre humain!
« Si de vieux préjugés lui font toujours la guerre,
« Sur eux et sur les rois reconquérant la terre,
« Qu'il pense, et qu'il soit libre, afin qu'il soit heureux »!

La Raison triomphante, à ces cris généreux,
Fait au sommet des airs, en déployant ses ailes,
De son divin flambeau jaillir trois étincelles :
Aux bords de la Gironde, en des vallons fleuris,
L'une alla de Montaigne échauffer les écrits;
La seconde à Florence éclaira Galilée;
Sur le rivage anglais la troisième envolée
Brillait devant Bacon dans le nouveau chemin
Où ce profond penseur guida l'esprit humain.

CHANT SECOND.

FRAGMENT.

L'espoir encor lointain d'un avenir si doux
A de la Tyrannie allumé le courroux.
Près d'elle, ont retenti jusqu'aux bouches du Tage
Les cris de l'allégresse et les vœux du courage;
Et, tandis qu'à Lisbonne elle foule à ses pieds
Des Portugais en pleurs les fronts humiliés,
Au nom d'un peuple libre, elle pleure elle-même,
Essaie avec effroi son nouveau diadême,
Chancelle; et, tout-à-coup dévorant ses regrets,
Se rassure, en voyant ses bourreaux toujours prêts.
« Non, point de Liberté! non, ma fière ennemie
« N'aura point à ma cause attaché l'infamie!
« Dit-elle; c'est en vain, Peuple lâche et sans foi,
« Que ton farouche orgueil ne connaît plus de roi;
« Et de tes séducteurs les trompeuses caresses
« Ne te sauveront pas de mes mains vengeresses.
« Tremble! » Elle dit et part; dans les routes de l'air
Six vautours enchaînés traînent son char de fer.
A son hideux aspect les Aquilons mugissent,
Les champs sont desséchés, les étoiles pâlissent;
Un cimeterre en main l'Esclavage la suit;

Et l'horrible déesse, au milieu de la nuit,
Ayant déja franchi dix provinces tremblantes,
Couvre l'Escurial de ses ailes sanglantes.

Là, Philippe enivrait ses superbes regards
Des trésors du Mexique et du luxe des arts.
Il orne chaque jour ces retraites si belles;
Il y fuit les remords; mais les remords fidèles,
Auprès de leur monarque empressés chaque jour,
Ont à l'Escurial établi leur séjour.
Du palais de Philippe hôtes inévitables,
Dès qu'il est endormi du sommeil des coupables,
Leur noire légion vient, dans l'ombre des nuits,
De son cœur despotique irriter les ennuis.

C'est l'heure accoutumée; et jamais les ténèbres
N'ont tracé devant lui tant d'images funèbres.
D'Egmont sur l'échafaud le glace de terreur;
La flamme des bûchers qu'alluma sa fureur
L'éclaire; et, sur le front de ses pâles victimes,
Il lit, en traits de sang, la liste de ses crimes.
Élisabeth, Carlos, son épouse et son fils,
Parés de leur jeunesse, et de gloire embellis,
Lui font boire à longs traits la coupe empoisonnée
Qui termina trop tôt leur noble destinée[1].

---

1. Les historiens ne s'accordent pas sur le genre de mort de Carlos et d'Élisabeth. Plusieurs, et de ce nombre est Ché-

Charles-Quint, plus terrible, et l'œil étincelant,
Apparaît au milieu du cortège effrayant,
Non tel que dans les jours de sa grandeur suprême:
Un globe dans les mains, et ceint du diadême;
Mais courbé sous la haire, et comme en un cercueil
Vivant il assistait aux pompes de son deuil.
Il reproche au tyran la misère publique,
Les affronts prodigués à son ombre héroïque,
Et, par l'ordre inhumain d'un fils dénaturé,
Le testament d'un père à la flamme livré [1].

Tout fuit : la Tyrannie a, de sa main puissante,
Écarté loin du roi la troupe menaçante;
Aux remords un moment elle interdit l'accès.

---

nier, comme il est dit ci-dessus *, prétendent qu'ils furent empoisonnés tous deux; d'autres assurent que l'Infant eut la tête tranchée, et que la Reine, dont l'amour légitime pour Carlos est très connu d'ailleurs, en proie au plus violent désespoir, le suivit de près au tombeau. Du reste, quelle qu'ait été la fin tragique de ces deux infortunés, un cri général accusera toujours Philippe II de l'assassinat de Carlos et de la mort prématurée d'Élisabeth.

(*Note de l'éditeur.*)

1. Charles-Quint avait de son vivant, et avant son abdication, tracé ses dernières volontés à Philippe. L'intention de l'Empereur était que dom Juan, son fils naturel, mais légitimé, fût couronné roi. L'ambitieux Philippe s'y opposa avec une opiniâtreté scandaleuse; il passa même pour l'avoir fait empoisonner.

* Voyez encore sa tragédie de Philippe II, tome I des Œuvres Posthumes.

Seule avec le monarque, elle emprunte les traits,
L'air, le maintien, le port et la voix de Marie,
A des crimes pieux saintement aguerrie,
Et qui, sur les Anglais régnant par ses bourreaux,
L'Évangile à la main, dressa des échafauds.
« Philippe! éveille-toi, dit la sombre Déesse.
« Soutenu par la force, instruit par la sagesse,
« Laisse à des rois sans gloire un lâche repentir;
« C'est moi qui t'aime encore, et qui viens t'avertir;
« C'est moi, c'est ta seconde et ta plus digne épouse.
« De tes félicités quand l'Europe est jalouse,
« En veux-tu par faiblesse interrompre le cours?
« N'écoute que le Ciel, armé pour ton secours.
« Ton nom ne règne plus sur la rive batave;
« Venge le Ciel et toi d'un peuple qui te brave.
« Ces mutins sont à craindre : on va les soutenir.
« Une sœur que je hais, que j'aurais dû punir,
« Élisabeth, appui d'un culte sacrilège,
« Est prête à te combattre, et déja les protège.
« Épuise tes trésors; renforce tes soldats;
« Dicte au saint tribunal les arrêts du trépas;
« Ni délai, ni pardon : si tu veux sur les traîtres
« Reconquérir les droits qu'exerçaient tes ancêtres,
« L'honneur de nos autels, l'autorité d'un roi,
« Frappe, il est tems. Adieu. Philippe! éveille-toi. »

Elle était déja loin; Philippe écoute encore :
Tout garde le silence; il s'éveille. L'Aurore

Ouvrait en souriant les portes du matin;
Mais lui, morne et rêveur, lui, d'un œil incertain,
Des objets fugitifs poursuit en vain l'image.
Il descend dans son cœur; il y trouve la rage.
Il gémit, il éclate: inquiet et surpris,
Un serviteur obscur, accourant à ses cris,
Des nocturnes chagrins vit l'infaillible marque
Empreinte à longs replis sur le front du monarque.
O surcroît de douleur! En ce pompeux séjour,
Les courriers de Farnèse ont devancé le jour:
C'est de lui que Philippe, en un récit fidèle,
Apprend des révoltés l'ambition nouvelle,
Les droits des citoyens à sa honte établis,
Et de son nom royal les honneurs abolis.
Après quelques momens d'un silence farouche,
Vingt mots entrecoupés se pressent dans sa bouche;
Il se calme; il relit cet écrit important,
Le ferme avec horreur, le rouvre au même instant,
Convoque le conseil, se promène en furie,
S'assied, relit encor, se relève, et s'écrie:
« Du sang! Guerre mortelle à la rébellion! »
Tel, aux bords du Niger, un superbe lion,
Blessé par des chasseurs qui, sur l'autre rivage,
Insultent, sans la craindre, à sa fureur sauvage,
Va, vient, revient, s'épuise en efforts douloureux,
Hérisse sa crinière et bat ses flancs poudreux,
Souffle et repousse au loin l'air brûlant qu'il respire,
Et traîne en rugissant le trait qui le déchire.

Cependant au conseil accouraient à-la-fois :
D'Albe, ami du pouvoir, mais ennemi des lois;
D'Albe, cher à son maître, odieux aux Bataves
Autant qu'aux Portugais, qu'il vient de rendre esclaves;
Granvelle, humble ministre et fier inquisiteur,
Qui doit aux échafauds la pourpre et la faveur;
Le vieux Figuéroa [1], dont la vertu sublime
Eût tout sacrifié sous un roi magnanime;
Médina, que Philippe honora du trident [2];
D'Éboli, toujours vil, mais jamais imprudent [3].
Philippe entre aussitôt. La fatale nouvelle
En un même désir unit d'Albe et Granvelle.
Par le fer des combats, par le glaive sacré,
Exterminer un peuple à ce point égaré :
Tel est le vœu cruel que tous deux font connaître;
Et d'Éboli l'approuve, en regardant son maître.
Mais de Figuéroa le vénérable aspect,
Au conseil attentif imprime le respect.
De ses cheveux blanchis la parure éclatante

---

1. François Figuéroa, né à Alcala en Espagne. Il était homme de bien, aussi révéré pour ses vertus que pour son grand savoir. Il cultiva la poésie avec tant de succès que ses contemporains lui donnèrent le surnom de *Divin*.

2. Médina (Pierre), natif de Séville en Espagne, commandait l'armée navale de Philippe dans les Pays-Bas.

3. Ruy Gomès de Sylva, prince d'Éboli, duc de Pastrana, fut un des flatteurs les plus complaisans de Philippe. Il était de famille portugaise.

Flottait en longs anneaux sur sa tête pensante;
La douce humanité respirait dans ses yeux;
On voyait sur son front luire un rayon des cieux;
Et quatre-vingts hivers n'éteignaient point la flamme
Qu'un souffle de Dieu même alluma dans son âme.
Sans affecter l'audace, ou ressentir l'effroi,
C'est ainsi qu'il opine, en s'adressant au roi :

« Sire! un saint tribunal, en ces lieux cher encore,
« A produit tous les maux que le conseil déplore.
« La flamme des bûchers n'éclaire point l'erreur :
« Avec un cœur rebelle on cède à la terreur;
« Mais c'est l'opinion qui soumet le cœur même.
« Trente ans, de Charles-Quint j'ai vu l'éclat suprême :
« Les nations l'aimaient, les rois suivaient son char;
« Rome courba son front sous le nouveau César;
« Le monarque français[1], loin des bords de la Seine,
« Abaissa dans Madrid sa grandeur souveraine,
« Et, captif, implora son rival indompté,
« Rassasié de gloire et de prospérité;
« Mais, quand de Charles-Quint la sagesse trompée
« Crut aux champs du Tyrol juger avec l'épée
« Ces dogmes de Luther que Rome avait proscrits,
« Et voulut des Germains enchaîner les esprits,
« Il trouva la limite où le pouvoir expire;

1. François Ier fut fait prisonnier, le 24 février 1525, près des murs de la Chartreuse de Pavie.

« Et l'Empereur, fuyant au milieu de l'Empire,
« En ses propres états redoutant sa grandeur,
« De son astre étonné vit pâlir la splendeur.
« Il fut vaincu. Par qui? Non par ces faibles princes
« Qui, l'adorant jadis au fond de leurs provinces,
« Loin de lui prosternés, mendiaient son appui;
« C'était l'opinion qui triomphait de lui:
« L'opinion, qui donne et reprend la victoire,
« Qui fait l'autorité comme elle fait la gloire!
« Vous levez des soldats, mais contre vos sujets;
« Vous semez des trésors; pourquoi pas des bienfaits?
« Vos galions, chargés de tout l'or des deux mondes,
« Au sein de la tempête enchaînent-ils les ondes?
« Qu'importent le courage et l'art des matelots,
« Quand des zéphyrs heureux n'ont point calmé les flots?
« Après quinze ans d'efforts, qu'attendre de vos armes?
« Du sang, des orphelins, des veuves et des larmes.
« Il est un invincible, un auguste pouvoir:
« J'oserai pour les Rois l'appeler un devoir:
« La clémence. Employez cette arme bienfaitrice;
« Songez que la clémence est encor la justice.
« C'est la cause de Dieu que vous croyez venger;
« Nassau croit la défendre; et Dieu seul peut juger.
« Au Mexique, où régna l'impiété du glaive,
« Je fus long-tems l'ami, le compagnon, l'élève,
« De ce bon Las Casas, modèle des vertus,
« Homme, l'honneur de l'homme, hélas! et qui n'est plus.
« Il essuya des pleurs, et n'en fit point répandre;

« J'ai vu les Indiens à genoux sur sa cendre;
« Ils ont, en le voyant, appris à nous chérir;
« On les avait conquis; il sut les acquérir.
« Il faudrait l'imiter. Si, par la violence,
« On veut d'un peuple aigri forcer l'obéissance,
« Les Bataves pour vous sont à jamais perdus;
« Mais, Sire, à vos bienfaits vous les verriez rendus.
« Ne désapprouvez point ma franchise hardie;
« J'ose encore aspirer, au déclin de ma vie,
« A l'honneur de fléchir un monarque irrité:
« Aussi près du cercueil on dit la vérité. »

Il se tait; le conseil réfléchit et balance.
D'un si noble langage on sentait la puissance;
Et même la pitié, qu'ils ne connaissaient plus,
Saisit d'Albe et Granvelle, indignés d'être émus.
Philippe avec effort compose son visage:
« — Figuéroa, dit-il, vos vertus et votre âge
« M'ordonnent d'excuser cet étrange discours;
« Je veux, en l'oubliant, vous estimer toujours;
« Mais, quand on veut régner, on suit peu vos maximes.
« -Granvelle, au nom du Dieu juge et vengeur des crimes,
« Je vous confie encor cet empire sacré
« Qui jadis au Brabant vous a tant illustré!
« Soyez semblable à vous : juste, mais inflexible.
« Allez. — Vous, Médina, que ma flotte invincible
« Vous suive, et du Batave investisse les ports;
« Et si, pour le défendre, osant quitter leurs bords,

« Les Anglais de mes droits ont perdu la mémoire,
« Puissiez-vous de Lépante égaler la victoire[1]!
« —Vainqueur du Portugal, demeurez près de moi,
« De tous mes ennemis, vous, l'éternel effroi,
« Qui depuis quarante ans lassez la renommée,
« D'Albe[2], dont le nom seul me valait une armée!
« Mais que vos fils, bouillans d'un généreux courroux,
« Au péril, à la gloire, accoutumés par vous,
« Revolent dans les camps, où, presque dès l'enfance,
« Ils ont sous vos drapeaux exercé leur vaillance;
« Qu'ils secondent Farnèse, à qui tous mes états
« Fourniront de nouveau de l'or et des soldats.
« J'aurai d'autres moyens pour venger ma querelle.
« Je veux, avant trois mois, que ce peuple rebelle,
« Esclave déchaîné qui se croit Souverain,
« Retombe à mes genoux sous un sceptre d'airain. »

Il dit, et disparaît; le conseil se dissipe.
Figuéroa s'éloigne en pleurant sur Philippe;
Médina songe à vaincre, et Granvelle à punir;
D'Albe est avec ses fils qu'il vient de réunir.
« Mes enfans! leur dit-il, voyez ces trois épées:

---

1. Victoire mémorable que dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporta sur la flotte turque commandée par Hali-Bacha, qui lui-même y perdit la vie. La bataille fut donnée dans le golfe de Lépante, le 7 octobre 1571. (*Note de l'éditeur.*)

2. Voyez le portrait que l'abbé Raynal a fait du duc d'Albe dans son histoire du *Stathouderat.*

« Des ennemis du roi le sang les a trempées.
« L'une des Catalans réprima les complots;
« L'autre du sang batave a fait couler les flots;
« Aux bords où l'Océan reçoit les eaux du Tage,
« Celle-ci d'un roi faible a conquis l'héritage [1].
« Prenez-les, et partez. Soutenez-en le poids.
« Mais, pour le soutenir, il faut de grands exploits.
« Tolède! que Nassau de votre main périsse;
« Fernand! faites tomber la tête de Maurice;
« Alvar! que Châtillon expire sous vos coups.
« Un honneur partagé n'est point assez pour vous:
« Qu'ils meurent par vous seuls: c'est l'ordre de ma haine! »

. . . . . .

Chacun des trois répond en jurant le trépas
Du terrible ennemi que va chercher son bras.
Mais dans le sein de Dieu tout l'avenir repose;
Et des sermens humains c'est lui seul qui dispose.
Les uns, comme l'encens, jusqu'à lui sont portés;
Les autres, moins heureux, de son trône écartés,
Légers comme les vents, comme eux s'évanouissent.
Quand d'un succès futur les trois guerriers jouissent,
Le Ciel, qui les entend, condamne ces pervers;
Et leurs sermens cruels se perdent dans les airs.

. . . . . .

1. Antoine, Prieur de Crato, et roi titulaire de Portugal, fut battu par le duc d'Albe en 1581, et dépouillé de son royaume.

CHANT NEUVIÈME.

Songe de Nassau; Temple de la Gloire.

FRAGMENS.

. . . . . .

. . . . . .

« Les rois qui s'enivraient d'un encens odieux,
« Et, n'ayant rien d'humain, se sont déclarés dieux,
« Sont à jamais bannis du vénérable temple;
« Mais la Gloire y reçoit, et ton œil y contemple
« Les rois hommes encor, les mortels généreux,
« Qui, soumis à des lois, n'ont point régné pour eux.
« Tu vois Codrus, Agis, ces deux chefs magnanimes,
« Des saints devoirs du trône héroïques victimes;
« Sésostris et Numa, princes législateurs;
« Là Titus et Trajan, sous qui les délateurs
« Perdirent le pouvoir de vendre l'innocence;
« Empereurs citoyens, plus grands que leur puissance,
« Et dont le nom chéri, si doux à mériter,
« Est le surnom des rois, quand on veut les flatter.
« Sur les cheveux blanchis du sage Marc-Aurèle,

« Le laurier des Césars, couronne paternelle,
« N'est point souillé des pleurs et du sang des humains;
« Mais le pouvoir suprême, adoré dans ses mains,
« Sous Commode, son fils, fut l'effroi de la terre:
« Tant peut causer de maux un sceptre héréditaire!
« Admire ce Julien, dans Bysance élevé,
« Né pour l'honneur du monde, et trop tôt enlevé,
« Rassemblant les vertus, les talens d'un grand homme,
« Survivant aux Romains, mais digne encor de Rome.
« Ce sultan que tu vois est le fier Saladin:
« Il rendit le repos aux rives du Jourdain,
« Des chrétiens oppresseurs délivra la Syrie,
« Et devint conquérant pour venger sa patrie.
« Plus bas est Louis neuf, dont l'équitable voix
« D'un sommeil léthargique a réveillé les lois.
« Hélas! en d'autres tems sa pieuse ignorance
« Perdit aux bords du Nil les trésors de la France;
« Mais des vertus sans tache et trente ans de malheurs
« A la sévère histoire ont arraché des pleurs;
« En condamnant son siècle elle absout sa mémoire,
« Et ne lui ferme point le Temple de la Gloire.
« Le souvenir du pauvre et l'amour des Français
« Au clément Louis douze en permettent l'accès.
« A côté de Julien tu vois briller Gustave,
« Ce roi libérateur de la Suède esclave:
« Sage, vaillant, heureux, il sut vaincre à-la-fois
« L'imposture romaine et le tyran danois.

. . . . . .

« Les premiers de leur tems dans le premier des arts,
« Ces mortels inspirés appellent tes regards.
« L'harmonieux Lucrèce, élève d'Épicure,
« Chante en vers immortels l'immortelle nature;
« Ovide, en vers plus doux, et sans peine enfantés,
« Des fables de la Grèce embellit les beautés;
« Sublime sans orgueil, enjoué sans délire,
« Horace à tous les tons soumet sa docte lyre;
« Et Virgile, aux bergers, aux descendans des dieux,
« Consacre tour à tour ses chants mélodieux.
« De la plaine olympique et des bois de Némée
« Pindare élève aux cieux la poussière enflammée;
« Euripide et Sophocle, en vers mouillés de pleurs,
« Des tragiques héros illustrent les malheurs;
« Et Ménandre, épurant l'autre scène avilie,
« Sourit à la Sagesse en peignant la Folie.
« Parmi ces vrais talens, rivaux et non jaloux,
« Contemple ce vieillard, qui les surpasse tous.
« Une envieuse nuit a fermé sa paupière;
« Mais son âme reçoit et répand la lumière;
« Son front large et pensif, par les ans sillonné,
« S'élève de lauriers et de feux couronné;
« C'est Homère. Aux héros, aux poètes, aux sages,
« Il chante encor ses vers, il dicte ses ouvrages:
« D'un art qu'il inventa modèles éclatans,
« Rajeunis tous les jours par les rides du tems.

. . . . . .

ESSAI

SUR

LES PRINCIPES DES ARTS.

POËME.

CHANT PREMIER.

J'EXPOSE dans mes vèrs les principes des arts.
Toi, dont la France obtint les propices regards,
Par qui la Grèce et Rome ont produit des miracles,
Apollon! Dieu du jour, Dieu qui rends les oracles,
Qui, de rayons couvert, et tenant l'arc vengeur
Sous qui du noir Python succomba la fureur,
Guides le vol hardi de ce coursier rapide
Dont le pied fit jaillir la source Aganipide,
Daigne inspirer ma voix! Et vous, pudiques Sœurs,
Muses! de vos accords prêtez-moi les douceurs;
Laissez-moi d'Hélicon parcourir les ombrages,
Où, ceintes de lauriers, sous l'abri des bocages,
Vous formez en dansant ces chants mélodieux

Qui montent vers l'Olympe, et vont charmer les Dieux.
Je vous implore aussi, Grâces enchanteresses!
Vous égayez le chœur des neuf chastes Décsses;
De vos jeux élégans vous ornez leurs concerts.
Eh! que seraient sans vous et le chant et les vers?
Donnez-moi ce talent dont l'heureuse souplesse
S'élève avec vigueur, descend avec noblesse,
Sait badiner, instruire, émouvoir, raisonner,
Et prendre tous les tons sans jamais détonner.

Les arts n'ont qu'un objet: d'imiter la nature;
Poésie, Éloquence, et Musique, et Peinture,
Marchent au même but par des sentiers divers.
Mais, comme ils sont voisins, un esprit de travers
De les confondre ensemble a souvent la manie,
Et voit dans ses écarts les élans du génie.
En vain le mauvais goût s'empresse d'applaudir:
Dénaturer les arts n'est pas les agrandir.

Ainsi qu'aux vers bien faits, il faut à l'éloquence
Les sons harmonieux, le nombre, la cadence,
Les termes enrichis d'un sens plus étendu,
Des termes rapprochés l'hymen inattendu,
Ces tours, ces mouvemens, ces figures pressées,
Qui font agir les mots et peignent les pensées.
Bossuet, Fénélon, leur devancier Pascal,
Buffon leur successeur, et Rousseau leur égal,
Des lecteurs délicats méritant les suffrages,

De ces trésors du style ont paré leurs ouvrages;
Mais vous n'y trouvez pas tout ce pompeux jargon,
Tous ces lambeaux de vers sans rime et sans raison,
Tous ces ornemens faux, nés quand le goût s'éclipse,
Sublime d'Alcoran, beautés d'Apocalypse,
Que vont semant partout ces charlatans nouveaux
Dont Bélise et Tartufe encensent les tréteaux.

Quelques gens semblent croire aux poëmes en prose:
Ils ont tort; et le mot ne change point la chose.
A quoi bon, mes amis, défigurer vos pas?
Vous marchez mal, d'accord; mais vous ne dansez pas.
Si l'auteur que tourmente une verve indiscrète,
Faisant des vers sans grâce, est un méchant poète,
Sous le nom de poète il se déguise en vain,
Lorsqu'il ne peut des vers atteindre l'art divin.
Réduisons chaque terme à sa valeur réelle:
On dit, Homère est peintre; est-il rival d'Apelle?
Sophocle est éloquent; devient-il orateur?
Des mots harmonieux un usage enchanteur
Fait-il que Cicéron ait la lyre d'Horace?
Des tableaux pleins de feu, de couleur, et d'audace,
Du sévère Tacite animent les écrits;
Est-ce un poète épique? Ou veut-on qu'aux récits
Avec son merveilleux la fable soit mêlée;
Et faut-il de ce titre honorer Apulée?
— Non; mais au merveilleux notre style répond;
Nous avons du poëme et la force et le fond:

Héros, fable, récit, épisodes, prodiges.
— Soit; l'intérêt vous manque; entassez les prestiges;
Aux dieux du Panthéon joignez la *Fleur des Saints*.
Osez même, appauvris par de nombreux larcins,
Habiller de centons votre prose guindée,
Où tout veut être image, où rien n'offre une idée;
Au Parnasse français on n'assure ses droits
Qu'avec cet art qui chante et qui peint à-la-fois,
Qui sait dans les esprits graver ce qu'il exprime,
Qui fait servir au sens la mesure et la rime,
Voit de brillans appuis où vous voyez des fers,
Et pare la raison du charme des beaux vers.

Du Prélat de Cambrai quand la douce sagesse
De son royal élève instruisait la jeunesse,
Par Homère et Sophocle il était inspiré;
Il avait leur pinceau, mais non leur chant sacré.
Télémaque, où partout brille un talent suprême,
Est un chef-d'œuvre en prose et n'est pas un poëme;
L'auteur n'avait point dit : Je chante ce héros.
La Mothe un peu plus tard vint abuser des mots.
La Mothe, en vers très-durs estropiant Homère,
Écourta l'Iliade en un trop long sommaire;
Dans le lit de Procuste il osa mutiler
Celui qu'aucun rival ne pouvait égaler;
Et son aridité, du sublime ennemie,
Fit du géant du Pinde un nain d'académie.
Honni par le public, il cessa de rimer;

Et dans une ode en prose il lui plut d'affirmer
Que, sans écrire en vers, on peut être un poète,
Essayer le cothurne, emboucher la trompette.
Bientôt, pour se couvrir du manteau d'un beau nom,
Comme un chantre héroïque il cita Fénélon.
Des poëmes rimés l'éclatante disgrâce
Avait, durant un siècle, effrayé le Parnasse:
On avait vu tomber le conquérant Clovis,
L'empereur Charlemagne, et le saint roi Louis;
L'ostrogoth Alaric, dans la nuit éternelle,
Descendre côte à côte auprès de la Pucelle;
David suivre Moïse, et précéder Jonas.
De même on vit Séthos, Télèphe, et les Incas,
Et Joseph, et Numa, sans rime, sans mesure,
Mais de la poésie affectant la parure,
Trébucher l'un sur l'autre, et, prônés quelques jours,
Dans le fleuve d'oubli s'enfoncer pour toujours.
Eh quoi! Châteaubriand, vos Martyrs se défendent!
Vain espoir: ils s'en vont; leurs aînés les attendent;
Et le roman chrétien touche aux flots du Léthé,
Rendez-vous des journaux qui vous ont exalté.

Modèle et maître encor des chantres de l'Europe,
O Vieillard d'Ionie! et toi, dont Parthénope
Voit la tombe enfanter des lauriers toujours verts,
Sous les rayons d'un ciel aussi purs que tes vers!
Ingénieux Toscan, dont la muse divine
Posséda la baguette et les charmes d'Alcine!

Et toi, son successeur, dont la brillante voix
Célébra de Renaud l'amour et les exploits!
Aveugle d'Albion, qui, dans ta noble ivresse,
Atteignis quelquefois l'aveugle de la Grèce!
Toi, qui vengeas l'honneur du Parnasse français;
Qui, par tous les talens, obtins tous les succès;
Qui sus joindre à l'éclat de vingt lauriers tragiques
L'éclat plus grand encor de deux palmes épiques!
Vous tous, qui, la trompette et la lyre à la main,
Par des vers inspirés charmez le genre humain,
Et, debout au sommet des collines sacrées,
Levez sur tous les fronts vos têtes révérées!
Si plus d'un prosateur, Icare audacieux,
Sur des ailes de cire a cru monter aux cieux,
Pardonnez, ou des vers assurez la vengeance:
Naisse, naisse à vos chants un poète à la France;
Et, des beaux tems du Pinde amenant le retour,
Qu'à vos concerts divins il se mêle à son tour!

On a tout confondu: l'orgueil et l'impuissance,
Aux poëmes en prose ayant donné naissance,
Produisirent encor ce genre singulier
Où Nivelle, à-la-fois tragique et familier,
A de pénibles ris joignant de tièdes larmes,
Des muses de la scène a travesti les charmes.
Toutes deux on les cherche, et toutes deux en vain.
Sans effort quelquefois haussant le brodequin,
Thalie approche un peu du ton de Melpomène.

Quand le sévère Alceste, épris de Célimène,
De son amour jaloux lui laisse voir l'excès;
Ou lorsque, de Tartufe abhorrant les succès,
Cléante au faible Orgon peint les dévots de place
Armant d'un fer sacré leur hypocrite audace,
La diction s'élève au niveau de l'auteur.
Du cothurne à son tour abaissant la hauteur,
Quelquefois Melpomène avoisine Thalie.
Écoutez l'enfant-roi qu'interroge Athalie:
En ses discours naïfs chaque terme est sans fard;
Tout l'art a disparu: c'est le comble de l'art.
Mais Racine, en ses vers aussi doux qu'énergiques,
A toujours les accens et les larmes tragiques;
Et Molière, des siens bannissant les douleurs,
Jamais aux ris joyeux n'osa mêler des pleurs.

Celui de qui la muse inégale et hardie
Créa du peuple anglais la sombre tragédie,
Sublime par élan, fut bouffon par accès.
On peut à son ardeur pardonner des excès:
Dépourvu de modèle, il dut à la nature
Les germes vigoureux d'un talent sans culture.
D'ignorans spectateurs, bien loin de l'éclairer,
Sur ses pas vagabonds aimaient à s'égarer;
Mais, lorsque de nos jours la lourde Germanie
Rappelle ses écarts et non pas son génie,
Nous, disciples des Grecs, et par eux adoptés,
Sans le prendre pour guide, admirons ses beautés;

Et, respectant du goût la sévère limite,
Avec génie encor que Ducis les imite.
De Schiller, de Lessing, si l'orgueil un peu plat
Du théâtre français voulut ternir l'éclat,
Loin du trône où, tenant et le sceptre et la lyre,
Sont assis trois rivaux maîtres du même empire,
Que Lessing et Schiller de leurs drames bâtards
Surchargent à l'envi les tréteaux des remparts.

Chez ces mêmes Germains, faibles dans l'art d'écrire,
Naquit l'étrange abus de vouloir tout décrire.
Il a gagné la France, et nos faiseurs de vers
N'ont que trop imité cet ennuyeux travers.
Peter Neefs, en peignant, sait promener ma vue
Sous les arcs prolongés d'une église étendue;
Trompé par Gérard Dow, je touche avec les yeux
Les marbres, les cristaux, les tapis précieux;
Auprès de Van-Huysum, je crois cueillir encore
Les présens de Bacchus, de Pomone et de Flore;
Humant l'air enflammé, l'impétueux taureau,
Ici, grâce à Berghem, mugit sous le pinceau;
Là, du soleil couchant, dans un beau soir d'automne,
Sous les doigts du Lorrain la lumière rayonne,
Décroît, baisse; et, perçant des voiles entr'ouverts,
Dore les prés, les bois, les palais et les mers.
Un Scudéri moderne[1], en sa verve indiscrète,

1. L'abbé Delille. Il est aisé de voir que ce n'est point l'auteur de

Décrit tout sans pinceaux, sans couleurs, sans palette:
De l'éléphant au rat, de l'aigle au moucheron.
Traduisant en plats vers la prose de Buffon,
Compilant le fatras compilé par Bomare,
Et toujours trivial, quoique toujours bizarre,
Il va décrire encor pour la centième fois
Ou le combat du coq, ou le cerf aux abois;
Tantôt le chantre ailé que baigne une eau limpide,
Tantôt le bœuf pesant ou le coursier rapide.
Un âne, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille, et sans être décrit.
Un coche est embourbé: notre homme est là tout proche,
Et, pour décrire un peu, s'embourbe avec le coche.
Il décrit le meunier qui dort en son moulin;
Et le fils du meunier, le langoureux Colin,
Sans prier Apollon, sans invoquer de muse,
Pour chanter Timarette enflant sa cornemuse;
Et la sœur de Colin, Cécile, au bord de l'eau
Entre ses doigts légers agitant son fuseau;
Le curé qui la lorgne en disant son bréviaire;
Le léger pont de bois sur l'étroite rivière;
Le pêcheur et la ligne, et le petit poisson
Qui se débat dans l'onde et pend à l'hameçon.

---

l'excellent *Tableau de la Littérature*, mais le poète satirique, mais l'auteur aigri par les jalouses clameurs de ses ennemis, qui a pu tracer une diatribe aussi injuste et aussi désespérante pour la gloire de notre littérature. (*Note de l'Éditeur.*)

De ses vers descriptifs la pituite incurable
L'étouffe; et les journaux, que sans cesse il accable,
Par lui seul inondés, s'écroulent sous le faix
De sa fécondité qui ne tarit jamais.
Chaque fragment chez lui menace d'un volume;
Dans les torrens glacés qui tombent de sa plume
Il nage, en prédisant son immortalité,
Que le lecteur transi prend pour l'éternité.

Si je blâme avec vous des abus insipides,
Je reconnais vos droits, ô doctes Piérides!
Votre art est tout-puissant: son vol audacieux
Franchit en un clin d'œil et les tems et les lieux.
Quel que soit le travail d'un statuaire habile,
En paraissant ému le marbre est immobile;
Sans rompre l'unité, le plus savant pinceau
Ne peint pas deux moments dans un même tableau;
Mais, pareille aux coursiers du dieu de la lumière,
L'agile Poésie, en sa libre carrière,
Va, vient, descend, remonte, et, sans cesse courant,
Présente à chaque vers un tableau différent.
L'habitant le plus beau de la cour immortelle,
Le dieu de tous les arts, et leur brillant modèle:
Voilà ce que j'admire en ce noble Apollon
Qui doit du Belvédère éterniser le nom.
Raphaël, près du dieu, s'élançant au Parnasse,
Unissant comme lui la noblesse à la grâce,
Au milieu des neuf Sœurs sait le peindre inspiré,

Ceint du laurier chéri, tenant l'archet sacré,
Dictant les vers divins d'Homère et de Virgile.
Voyez-le maintenant dans le chantre d'Achille:
Un Pontife a des rois essuyé le dédain;
Il invoque Apollon: le Dieu, son arc en main,
S'élance; et sur son dos ses flèches qui frémissent
Au sein du carquois d'or sourdement retentissent.
Prolongeant sur ses pas cet homicide bruit,
D'un nuage entouré, tel que la sombre nuit,
Il marche; et, tout-à-coup entr'ouvrant le nuage,
A l'aspect des vaisseaux s'assied près du rivage;
Là, sur le champ des Grecs son arc est dirigé;
Un trait vole en sifflant: le Pontife est vengé.

Ne faisons point des arts un burlesque mélange.
Armés de leur ciseau, Puget et Michel-Ange
N'ont pas, à la peinture enviant sa couleur,
Du marbre de Paros fait mentir la blancheur.
Le stucateur, charmé d'une ignoble imposture,
Pense, en outrageant l'art, imiter la nature;
Mais quand, un livre en main, son abbé, bien poudré,
En calotte luisante, en habit mordoré;
Son faune en escarpin, sa nymphe court vêtue;
Sa Chinoise aux yeux bleus, à la tête pointue,
D'un cabaret obscur font le digne ornement,
Ou, dans quelque faubourg, vont parer tristement
Les coins symétrisés d'un parterre gothique;
Vous, Puget! Michel-Ange! à côté de l'antique,

Vous décorez des rois les palais enchantés;
Vos monumens pompeux illustrent les cités;
Des sages, des héros, les sublimes images
Par vous de l'avenir obtiendront les hommages;
Et l'on court invoquer dans les temples divins
Des habitans du ciel qui sortent de vos mains.
Mais, où l'on peut surtout distinguer les limites
Qu'à des arts différens la nature a prescrites,
C'est quand le même objet par eux est imité.
Nos yeux contemplent-ils cette divinité
Que du marbre amolli fit naître Praxitèle;
C'est peu de reconnaître une jeune immortelle;
Nous disons: C'est Vénus. Tout mérite le prix
Que sur les monts de Crète elle obtint de Pâris:
Sa nudité pudique, et sa beauté touchante,
De ses bras arrondis la souplesse élégante,
De ses traits doux et fins l'ensemble séducteur,
Et les contours moëlleux de ce corps enchanteur.
En voyant la déesse, on sent que sur ses traces
L'enfant ailé voltige, accompagné des Grâces.
Titien, sur la toile, ose-t-il à son tour
Offrir à nos regards la mère de l'Amour;
Aux formes de l'antique il sera loin d'atteindre;
Mais il a des pinceaux; c'est Vénus qu'il va peindre.
Il rendra de son teint la fraîcheur et l'éclat;
On verra de sa peau le tissu délicat;
Sa blonde chevelure, en longs anneaux flottante;
Du plaisir partagé la promesse et l'attente

Sur sa bouche de rose, en l'azur de ses yeux,
Doux comme les rayons d'un jour délicieux;
Ce regard plein de flamme, et tendrement humide,
Qui rendait auprès d'elle Adonis moins timide,
Quand, des mêmes désirs se laissant enivrer,
Dans les forêts de Gnide ils allaient s'égarer.

Ici, dans un tableau qu'Homère nous présente,
Combien nous admirons sa touche séduisante!
De quels traits il sait peindre à l'esprit enchanté
Le pouvoir absolu qu'exerce la beauté!
C'est Junon, de Vénus c'est la rivale altière,
Qui près d'elle aujourd'hui descend à la prière:
Pour séduire un époux, elle emprunte à Vénus
Des attraits que jadis elle avait méconnus.
A vanter leur puissance elle-même s'empresse:
« O Vénus! prête-moi, dit la fière déesse,
« Ce charme dont l'empire, assurant tes autels,
« Te soumet à-la-fois les dieux et les mortels. »
Vénus, ainsi flattée, en souriant s'incline,
Détache mollement sa ceinture divine,
S'en dépouille, et la prête à la reine des cieux.
Dans les plis ondoyans du tissu précieux,
Sont cachés les désirs, la grâce inexprimable,
Tout ce qui fait aimer, tout ce qui rend aimable,
Les refus caressans dont l'attrait est vainqueur,
Et les doux entretiens qui sont maîtres du cœur.
O premier des beaux-arts, céleste Poésie!

Vrai langage des Dieux, tes chants sont l'ambroisie!
Rendras-tu, Praxitèle, un si charmant objet?
Non: ton art s'épouvante, et ton ciseau se tait.
Viens, saisis, Titien, ta palette magique;
Prends ton pinceau moëlleux, éloquent, énergique;
Aux tissus les plus fins, aux plus beaux ornemens,
Unis l'éclat de l'or, le feu des diamans;
Tes efforts seront vains; et jamais la Peinture
Ne pourra de Vénus égaler la ceinture.

Le poète à son tour doit savoir éviter
Des effets que le peintre a le don d'imiter.
Ah! pour mêler deux arts, une ignorante audace
Invoquerait en vain l'autorité d'Horace:
Horace les compare, et ne les confond pas.
Je dirai leurs rapports; mais allons pas à pas;
Et que des lois du goût le goût soit l'interprète.
Oui, le poète est peintre, et le peintre est poète.
Corneille, dans ses vers, nous peint de grands tableaux;
Et Poussin, pense, écrit, parle avec ses pinceaux.
Pour traiter cependant les sujets qu'ils choisissent,
Aux moyens de leur art tous deux s'assujettissent;
Le chemin seul diffère, et tous deux vont au but.
Poussin, qui parle aux yeux, ne peint pas *Qu'il mourût!*
Du théâtre français le fondateur sublime,
Créant la tragédie et non la pantomime,
Laisse obtenir en foule au peuple des auteurs
Des succès réclamés par les décorateurs.

Ainsi que Melpomène, on voit la Muse épique
Employer du discours la forme dramatique.
Voulant frapper les yeux bien moins que les esprits,
Melpomène à sa sœur emprunte les récits:
Pharnace, Xipharès, les Romains, Mithridate,
Combattent devant moi lorsque j'écoute Arbate;
Par des vers enchanteurs, Théramène, en pleurant,
Me fait voir, suivre, entendre, Hippolyte expirant;
Isménie à l'autel me montre Poliphonte
Immolé par Égiste aux mânes de Cresphonte;
Ulysse en traits de feu me peint les longs débats
Excités et calmés à la voix de Calchas.
Quand la satiété des chefs-d'œuvre sans nombre
A l'éclat de nos arts mêlait déja quelque ombre,
On n'a pas craint d'offrir au public assemblé
Aux yeux d'Iphigénie Agamemnon voilé;
Et tous les Grecs luttant contre le seul Achille;
Et le sanglant couteau dans les mains d'Ériphyle;
Mais, juste cette fois, le public a vengé
La raison méconnue et Racine outragé.

Quels objets montre aux yeux l'art savant du théâtre?
Teinte du sang d'un fils, l'horrible Cléopâtre
Épuise en sa fureur le vase empoisonné
Qu'au second de ses fils elle avait destiné;
Des trésors de David exigeant ce qui reste,
Athalie est conduite en un piège funeste,
Et, dans les murs du temple admise sans soldats,

Voit avec la vengeance apparaître Joas;
D'un vieillard éploré la voix inattendue
Arrache le poignard à Mérope éperdue,
Qui va tuer son fils en voulant le venger;
Par un injuste arrêt se laissant égorger,
Pour Tancrède banni, la tendre Aménaïde,
A la honte, au trépas porte une âme intrépide;
Tancrède, qui paraît quand elle est sans secours,
Se croit trahi par elle, et combat pour ses jours.
Le Génie, en traçant ces peintures habiles,
Atteint, sans les franchir, des bornes difficiles,
Qu'égaré loin du but, de faux pas en faux pas,
Un vulgaire talent franchit et n'atteint pas.

Mais, lorsqu'Iphigénie a reconnu son frère,
N'a-t-on pas de Diane apaisé la colère?
Et son temple est-il fait pour de sanglans combats?
Se glissant sain et sauf à travers les soldats,
Se peut-il que Lyncée ait eu l'adresse extrême
D'escamoter le fer levé sur ce qu'il aime?
Que Tell avec les siens soit libre et triomphant;
Mais à quoi bon la flèche, et la pomme, et l'enfant?
Pour secourir Bayard faut-il tant de cohortes?
Accourant, s'agitant, forçant toutes les portes,
Sur les rives du Gange un général français [1]

---

1. Allusion à la tragédie de Lemière, intitulée : *la Veuve du Malabar.*

Devrait-il d'un bûcher tolérer les apprêts,
Pour venir un peu tard, lentement magnanime,
Du milieu de la flamme enlever la victime?
Auteurs, qui recherchez, pour séduire nos yeux,
D'un stérile appareil l'éclat fastidieux!
Melpomène a besoin d'effets plus énergiques;
Étalez à grands frais vos parades tragiques
Sur ce brillant théâtre, aujourd'hui profané,
Où Franconi succède à Quinault détrôné[1].

Un défaut puéril, en dépit du poète,
Vient gâter quelquefois la pièce la mieux faite,
Quand un peintre moderne, un antique sculpteur,
Mal à propos inspire ou l'actrice ou l'acteur.
O vous! qui nous offrez une toile vivante
Des héros que la scène à nos regards présente,
Pourquoi disputez-vous aux acteurs des trétcaux
Le soin de copier d'immobiles tableaux?
On ne vit pas Clairon, par une oisive étude,
De la Diane antique affecter l'attitude;
Et Lekain retraçait aux spectateurs émus
Vendôme, Achille, Œdipe, et non l'Antinoüs.
D'autres ont cru mieux faire; et le théâtre en France
A des arts du dessin trop senti l'influence;

1. Ce trait de satire est évidemment dirigé contre l'opéra de *Trajan*, où les chevaux de Franconi ont en effet joué un rôle.

Mais par eux à son tour le théâtre imité
Énerve leur vigueur, corrompt leur pureté.
Tantôt la toile indique et rend mal une scène;
Tantôt le peintre assiste aux jeux de Melpomène,
Et, des acteurs en vogue étudiant les traits,
Dans ses tableaux d'histoire esquisse leurs portraits.
Je reconnais le port, l'œil, le maintien, le geste:
Oreste n'est point là; c'est Talma dans Oreste.
Peintre heureux de Sextus[1], retrempez vos pinceaux
Aux sources d'Hippocrène, en ces fertiles eaux
Où les arts inventeurs vont puiser le génie;
Et remontez encor sur les monts d'Aonie!

Sans un débit heureux, dans la chaire, au sénat,
Un orateur habile obtiendrait peu d'éclat.
Tel que l'acteur tragique, il s'émeut, il déclame;
Dans sa voix, dans son geste, il fait passer son âme;
Mais il a d'autres tons, comme un autre pouvoir;
Et Polus, illustré par le don d'émouvoir,
N'allumait pourtant pas au théâtre d'Athènes
Les foudres éclatans que lançait Démosthènes.
Dans Rome, Cicéron, qui vanta Roscius
Déclamant les vers lourds de l'antique Ennius,
D'accens plus solennels armait son éloquence
Pour confondre le crime et sauver l'innocence.

---

1. Guérin.

Il avait devant lui les dieux de Scipion,
Caton vivant encor, ou l'ombre de Caton;
Rome animait sa voix, enflammait son visage.
Il n'était point acteur, il était personnage,
Quand, d'un prêteur coupable accusant les forfaits,
Il vengeait la Sicile et flétrissait Verrès;
Quand des fiers conjurés il domptait la furie;
Quand on le proclamait *Père de la patrie;*
Quand il faisait tomber des mains du dictateur
L'arrêt qui dans l'exil traînait un sénateur;
Et quand, d'honneurs chargé, le vieillard consulaire
Bravait d'un triumvir l'homicide colère.
Aussi pompeux, plus haut, moins pur que Cicéron,
Bossuet parmi nous n'imitait point Baron,
Lorsque, du grand Henri célébrant la famille,
Il pleurait de Stuart et l'épouse et la fille;
Ou lorsqu'au grand Condé, qui ne l'entendait plus,
De ses derniers accens il offrait les tributs.
Il plaçait dans les cieux la chaire évangélique;
De là, faisant tonner sa voix apostolique,
Agitant du cercueil le lugubre flambeau,
A côté de vingt rois descendus au tombeau
Voyant les fils des rois qui devaient y descendre,
Et le pouvoir debout près du pouvoir en cendre:
Par ces graves objets à la fois inspiré,
De princes, de héros et de deuil entouré,
Sans cesse il accablait son royal auditoire
Du vide des grandeurs, du néant de la gloire.

On ne voit pas non plus un acteur excellent
Aux tons de l'orateur asservir son talent.
Humble, fier, emporté, doux, gracieux, austère,
Du rôle qu'il déclame il prend le caractère.
Que le jeune homme en tout diffère du vieillard,
Ce n'est pas là sans doute un grand effort de l'art;
La nature est plus riche; et, dans les mêmes âges,
Diverses passions parlent divers langages.
On doit par le débit exprimer tour à tour
La joie ou la douleur, la vengeance ou l'amour.
C'est peu: sur le théâtre, ainsi que dans la vie,
Des mêmes sentimens l'expression varie:
Il faut que de Cinna je distingue Brutus,
L'amoureux Xipharès de l'amoureux Titus,
Ladislas de Vendôme, et tous deux d'Orosmane;
Hermione est jalouse autrement que Roxane;
Nous voyons Alvarès, Zopire, et Fénélon,
Tolérans tous les trois, différer par le ton.
Voilà ce que Baptiste aura peine à comprendre;
Voilà ce que Mouvel savait saisir et rendre,
De geste et de maintien changeant à volonté,
Dans chaque inflexion trouvant la vérité.
Un auditeur sensible au charme du génie,
S'il veut des vers bien faits entendre l'harmonie,
Y veut en même tems reconnaître toujours
L'accent de la nature et le ton du discours.
Dire en prose les vers est un métier barbare;
Les parer avec grâce est un talent très-rare.

Sur la scène française on ignora long-tems
De l'art de déclamer les principes constans.
Travestissant des vers que dicta Melpomène,
On chantait Rodogune, on fredonnait Chimène;
Et le lourd Montfleuri, glaçant les spectateurs,
D'Oreste au désespoir cadençait les fureurs.
Peintre, ami, confident, vengeur de la nature,
Molière, qui s'arma contre toute imposture,
Signalant au public les acteurs ampoulés,
Enseigna que les vers doivent être parlés.
Baron porta bientôt dans le débit tragique
Un accent toujours vrai, mais toujours héroïque;
Baron même, à l'exemple unissant les leçons,
De la voix d'Adrienne[1] anima les doux sons.
Ils rendirent tous deux à l'élégant Racine
Et sa dignité simple et sa grâce divine;
A Corneille embelli son nerf et sa hauteur;
Et l'art de déclamer fut un art enchanteur.

Un autre abus survint: c'est l'habitude en France
Où des faux connaisseurs la superbe ignorance
De son domaine étroit s'évertue à sortir,
Et brouille tous les arts, faute de les sentir.
Chanter la tragédie était passé de mode;
Déclamer l'opéra parut neuf et commode.
D'une muse étrangère en vain les doux accens

1. Adrienne Lecouvreur, morte le 20 mars 1730.

Pour émouvoir le cœur savaient charmer les sens;
On allait parmi nous, du moins l'osait-on croire,
Sur l'opéra toscan remporter la victoire.
Mais dans l'Europe entière il est encor chanté,
Tandis que chez nous seuls le vulgaire entêté
Préfère à l'élégante et douce mélodie
D'un plain-chant mesuré la triste psalmodie,
Où nos jurés crieurs prolongent des éclats
Qu'un orchestre éternel soutient avec fracas.
Ce système naquit au milieu des injures,
Quand, pour être aperçus, les faiseurs de brochures,
Subalternes appuis de l'opéra français,
Des foyers, des cafés, rédigeaient les décrets,
Étudiaient la gamme, et, d'un ton didactique,
Aux maîtres d'Italie enseignaient la musique.

Dût-on scandaliser nos demi-beaux esprits:
L'Italie eut toujours et conserve le prix.
Chez l'épais Phrygien si Midas en délire
Osa le décerner à l'impudent satyre,
Raphaël, mieux instruit, peignant le saint vallon,
Mit l'archet immortel dans la main d'Apollon.
Le savant Duranté [1], Jomelli, Pergolèse;
L'auteur italien de la Didon française [2],
Cet élégant Sarti, qu'illustra Sabinus;

---

1. On écrit Durante, mais on prononce Duranté.
2. Piccini.

Le Cygne à qui l'on doit OEdipe et Dardanus [1];
De Nina, d'Elfrida, le chantre plein de grâce [2],
Celui non moins parfait d'Artémise et d'Horace [3],
Par un même génie à la fois inspirés,
Du Tage à la Newa sont encore admirés.
Gluck, aspirant chez nous à des succès faciles,
Grand maître environné d'écoliers indociles,
Trouvant des gosiers lourds, formés au chant gaulois,
A des sentiers du goût dévié quelquefois;
Mais Naples, mais Florence, accueillant sa jeunesse,
Avaient jadis vanté sa lyre enchanteresse,
D'Alceste qui se meurt modulant les adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux.
Là, sans charlatanisme, au goût toscan fidèle,
Près des cygnes toscans Gluck est resté modèle.
Le chant donne la vie à ces brillans accords
Dont Mozart avec choix dispensa les trésors;
Les effets que Méhul habilement combine
Ressortent par le chant qui plaît dans Euphrosine;
Et le chant soutiendra ce Grétry si fécond,
Qui n'est pas, j'y consens, harmoniste profond,
Mais dont la mélodie ingénieuse et vive
Est de nos sentimens l'expression naïve.
A l'Opéra français que tout mauvais chanteur

---

1. Sacchini.
2. Paësiello.
3. Cimarosa.

Devienne en déclamant un plus mauvais acteur;
Ailleurs, que les deux arts conservent leur puissance:
L'un, ses beautés sans nombre et sa riche élégance,
Ses chants toujours heureux dans leur diversité;
L'autre, son débit noble avec simplicité;
Que Crescentini chante, et que Talma déclame;
Plus ils sont différens, plus tous deux vont à l'âme;
Dans leur sphère tous deux s'étendent sans écart:
L'art suffit au talent qui suffit à son art.

En un drame muet, notre scène lyrique,
Unissant quelquefois la danse et la musique,
Les gestes figurés, les tableaux gracieux,
Sans occuper l'esprit, sait amuser les yeux.
La Pantomime est due à l'antique Italie,
Où même elle éclipsa Melpomène et Thalie.
Élegant traducteur, Térence avait en vain
De Ménandre avec goût chaussé le brodequin;
Varius par Thyeste, Ovide par Médée,
Du cothurne des Grecs en vain donnaient l'idée;
Rome entière, et, comme elle, Auguste et Mécénas,
D'émules plus chéris épousaient les débats:
Pylade balançait Varius et Virgile;
Et l'oppresseur d'Ovide a protégé Bathile.
D'abord le nouvel art, au théâtre exercé,
Par ses maîtres nombreux fut bientôt professé;
Au sénateur oisif et lourdement frivole
Il fallut qu'un décret interdît leur école.

La scène en factions divisa les Romains;
Arma des bleus, des verts, les imprudentes mains.
Deux fois la Macédoine, en désastres féconde,
Avait vu leurs aïeux risquer le sort du monde;
Les enfans des consuls et des triomphateurs
Sans honte combattaient pour le choix des acteurs.
Au ridicule aspect de ces partis aux prises,
Soit que Néron craignît de nobles entreprises,
Et le soudain réveil des peuples enhardis,
Soit qu'il voulût punir ses rivaux applaudis,
On vit les histrions chers à Rome en délire
Bannis par l'histrion qui gouvernait l'empire.
Mais sous d'autres tyrans ils furent rappelés,
Enivrés de faveur, de richesse accablés;
Et Rome, au sein des jeux, se consolant des crimes,
Veuve de ses héros, chanta ses pantomimes.

Sans être aussi fameux, mais sans troubler l'État,
Les nôtres à leur art ont donné quelque éclat.
Varié, séduisant, cet art est fait pour plaire,
Lorsqu'il n'affecte point un essor téméraire;
Jusque dans les ballets il faut de la raison.
Je n'aime point à voir les enfans de Jason,
Égorgés en dansant par leur mère qui danse,
Sous des coups mesurés expirer en cadence.
Si le sort a choisi les trois frères romains
Pour combattre en champ clos les trois frères albains,
Sied-il qu'en terminant cette lutte homicide

Du sort d'Albe et de Rome un entrechat décide?
Non; respectez le goût : c'est ce que fait Gardel.
Noverre, sur un art, qu'il crut universel,
Du ton le plus auguste endoctrinant l'Europe,
Eût fait danser Joad, Phèdre et le Misanthrope.
Oh! combien il vaut mieux, loin de ces grands objets,
Borner la pantomime à d'aimables sujets;
Tracer à nos regards quelque fable charmante :
Psyché qu'Amour chérit, et que Vénus tourmente;
Zéphire épris de Flore, ou Pâris enchanté
Décernant à Vénus le prix de la beauté!
Là rien d'ambitieux : c'est là que Terpsychore,
Sans parole, sans voix, sait nous parler encore.
D'autres avec les mots sauront tout exprimer;
D'autres nous instruiront; elle doit nous charmer.
Le tableau des travers de l'humaine nature,
Ou de nos passions l'énergique peinture,
Des Muses qu'on révère au Théâtre-Français
Exigent la puissance, et fondent les succès.

La musique embellit l'ouvrage du poète;
Mais, compagne orgueilleuse, et souvent indiscrète,
On l'a vue, écoutant un bizarre travers,
Au joug de sa cadence assujétir les vers.
Auteurs, n'enfreignez plus des règles légitimes.
Vous rimez en français : il faut que dans vos rimes
Les sexes différens se montrent tour à tour;
L'oreille impatiente appelle leur retour.

Dans la forme des vers neuf syllabes rangées
Font des lignes en prose, et de rimes chargées.
Si Quinault pour Lulli, Voltaire pour Rameau,
Usèrent quelquefois de ce mètre nouveau,
Racine, plus fidèle au rhythme poétique,
Renouvelant ces chœurs qu'aimait la scène antique,
Sut offrir en des vers faits pour être chantés
Et la rigueur de l'art, et toutes ses beautés.
Les dieux, soumis au frein de leur langue choisie,
N'oseraient altérer l'auguste Poésie.
A cet art souverain sachez donc obéir:
Il doit donner des lois, et non pas en subir.

La Nature a partout placé des intervalles.
Vous n'allez pas sans doute aux tulipes rivales,
Dont l'amateur batave assortit les couleurs,
Demander les parfums de la reine des fleurs;
A la vigne où mûrit la grappe transparente,
Le fruit qui ralentit la course d'Atalante;
L'ombrage des forêts au saule ami des eaux;
Ni la vigueur du chêne aux flexibles roseaux.
Le bœuf laborieux qui féconde la terre
Abandonne au coursier les travaux de la guerre;
Le cerf, au pied rapide, au front majestueux,
Franchissant les taillis par bonds impétueux,
A la valeur des chiens rend un paisible hommage;
Le paon, qu'enorgueillit l'éclat de son plumage,
Laisse le rossignol de sa touchante voix

Charmer durant les nuits le silence des bois;
Et le cygne, unissant la grâce et la noblesse,
Roi du lac argenté, s'y baigne avec mollesse,
Sans vouloir conquérir sur l'aigle audacieux,
Ou la cime des monts, ou la plaine des cieux.
La beauté s'enlaidit de beautés étrangères:
Dans les regards malins des Dryades légères
Ne cherchez point d'Hébé les attraits ingénus;
Minerve imite mal le souris de Vénus.
Les dons sont partagés: la Nature infinie
Sépare les objets qu'elle étale au génie;
Séparez donc les arts. Ces brillans créateurs
Ne peuvent-ils régner sans être usurpateurs?
Talens formés pour eux, la Gloire vous contemple!
Quel que soit le chemin qui vous mène à son temple,
Vous tous, qui prétendez, honorables rivaux,
Léguer à l'avenir vos noms et vos travaux,
Songez-y: la Nature est votre seul modèle!
L'Art, s'il imite un art, est déja trop loin d'elle.

FRAGMENS

DES AUTRES CHANTS.

Ce style me charmait, mais ce n'est point le vôtre;
Il me déplaît chez vous: c'est la grâce d'un autre.
Même air, même maintien, ne convient pas à tous.
C'est Racine, dit-on: ce n'est ni lui, ni vous;
C'est d'un brûlant modèle une froide copie;
C'est le corps d'un géant; mais on me l'estropie.
A-t-on vu le Poussin, nivelant ses tableaux,
Aux pinceaux du Corrège asservir ses pinceaux?
Dans les discours d'Énée entendez-vous Achille?
Sophocle a-t-il suivi les vestiges d'Eschyle?
A n'être jamais soi qui peut s'humilier
Ne deviendra jamais qu'un fort bon écolier.
Imiter à propos veut beaucoup de science....

. . . . . .

Tels sont de l'Hélicon les secrets importans.
Ainsi les grands esprits, flambeaux des premiers temps,
Ont prêté leur lumière à ceux des derniers âges:
Latins, Français, Anglais, tous ont dans leurs ouvrages
De leurs prédécesseurs introduit les beautés,
Fruits conçus une fois et deux fois enfantés.

Ainsi, parmi les fleurs d'Homère et de Lucrèce,
S'enrichissait Virgile, abeille enchanteresse;
Ainsi Rousseau, Malherbe, et Pope, et Despréaux,
Sur les accords d'Horace ont fait des chants nouveaux;
Et Racine, éveillant les tragiques alarmes,
Fut vainqueur d'Euripide, en lui volant ses armes.
Ne vous tourmentez point du scrupule insensé
De ne penser jamais ce qu'un autre a pensé:
Ils ont tous imité; je veux qu'on les imite.
Mais craignez toutefois de passer la limite:
Ne devenez point eux. Pour être leur égal,
Même en les imitant, soyez original.

Loin de moi cet auteur à l'oubli condamné,
D'un stupide engoûment héros momentané!
La faveur de son siècle est tout ce qu'il adore.
Il faut plaire à son siècle; et ce n'est rien encore.
Pour vivre célébré dans un long souvenir,
Redoutez le présent, le passé, l'avenir.
Redoutez, non ces cris, non ces langues ingrates,
De tous les Apollons ces impurs Érostrates;
D'autres mortels sont faits pour juger vos travaux:
Voyez toujours Homère et ses nobles rivaux;
Les chantres de Didon, d'Herminie et d'Alcine,
Et Corneille, et Sophocle, et ce divin Racine;
Ceux qui de votre tems ont pu leur ressembler;

Et ceux qui, quelque jour, les doivent égaler.
Entendez de leurs yeux le langage sévère;
Corrigez, effacez ce qui peut leur déplaire,
Tous les vers, tous les mots, dont ils seraient honteux;
Et, plein de leur génie, écrivez devant eux.

Un succès suffira, s'il est fondé surtout;
Et vous verrez bientôt pleuvoir au nom du goût
Quelque libelle heureux, quelque honnête satire,
Chefs-d'œuvre que l'on croit, et même sans les lire;
Journaux, et petits vers dans les journaux loués,
Oracles du public, et du public hués;
D'une ignorante haine enfantemens stériles.
Lisez pourtant, lisez nos modernes Zoïles:
Les Frérons, les Auberts, et jusques aux Charnois.
A leur fatras stupide on les a vus parfois
Mêler, sans y songer, une docte parole.
Certain troupeau d'oisons sauva le Capitole;
Ne l'oubliez jamais; et, pour bien des raisons,
Prêtez toujours l'oreille aux clameurs des oisons.
De Valère et d'Hector supportez l'ignorance,
Ou bien de quelque Agnès la naïve impudence.
Est-il bien vrai? Lisette, après avoir quitté
Les bras d'un sot amant qui paya sa beauté,
Juge en dernier ressort Idamé, Pénélope!
A peine hors du sac où Scapin l'enveloppe,
Géronte, encor tremblant, flétri sous le bâton,

Cite à son tribunal Mithridate ou Caton!
Si quelque bon esprit, sans fard, sans complaisance,
De l'étrange sénat prêchait l'insuffisance,
Mon dieu! lui dirait-on, c'est prendre un vain souci:
Du tems de Pellegrin cela s'est fait ainsi;
C'est la loi, c'est l'usage : il y faut satisfaire;
Et Poisson décidait des talens de Voltaire.

Dans le calme des nuits, toi, que la gloire éveille,
Qui, brûlant d'égaler et Racine et Corneille,
Médites à loisir de durables succès!
A peine tu verras, au gré de tes souhaits,
Tes efforts couronnés et ta muse applaudie;
Bientôt, n'en doute pas, l'ignoble Parodie
Va lancer contre toi ses traits mal aiguisés;
Railler tes plus beaux vers platement déguisés;
Odieux instrument des fureurs de l'envie,
Peut-être déchirer ta personne et ta vie;
Te noircir des venins de sa malignité,
Ou t'insulter encore avec aménité.
Dans son flegme important, qu'un autre aille te dire
Que de ces jeux malins, le premier, tu dois rire;
Crois-moi : ne ris jamais d'insipides bons mots;
Mais ne t'en fâche point, et méprise les sots.

****

DÉBUT

D'UN

POËME SUR LA NATURE.

DE L'HOMME ET DES CHOSES.

Quand de la Liberté le bienfaisant génie
Ranime par degrés la France rajeunie,
Et, couronnant de fleurs nos sacrés étendards,
Sur l'aile de la Paix ramène les beaux-arts,
J'abandonne un moment la Melpomène antique,
Et je chante aujourd'hui, sur le ton didactique,
L'homme inculte et sauvage, isolé dans les bois;
L'homme civilisé, cherchant l'appui des lois.

Ignorant, mais sensible en commençant la vie,
L'homme enfin s'est connu par la philosophie.
Elle a décrédité les pieuses erreurs;
Sur les besoins de tous elle a fondé les mœurs;
Elle a créé des lois le joug utile et sage;
Des sciences, des arts, elle a réglé l'usage;
Et son heureux empire, affermi sans retour,
Malgré les imposteurs s'étendra chaque jour.

Fille de la Nature, ô Vierge tutélaire,
Raison! que ton flambeau me dirige et m'éclaire;
Et si, dès mon enfance amoureux de tes lois,
Je me laissai conduire aux accens de ta voix,
Fais passer dans mes mains la lyre enchanteresse
Que ton disciple Pope hérita de Lucrèce,
Et qui, du grand Voltaire animant les travaux,
Lui dut des sons plus doux et des accords nouveaux.
Viens, chante, inspire-moi; seconde mon courage;
Sois libre : des tyrans je ne crains point la rage.
Trop de chantres fameux, abusant l'univers,
De leur but véritable ont détourné les vers:
L'aveugle des Anglais qui, dans sa docte ivresse,
A souvent égalé l'aveugle de la Grèce,
Milton, sut rajeunir, en ses chants admirés,
De l'antique Israël les mystères sacrés;
Milton d'un pur éclat en orna la peinture;
Il puisa ses couleurs au sein de la nature;
Son nom, perçant la nuit de l'immense avenir,
Vivra chez les humains dans un long souvenir;
Mais je veux, dédaignant tout fabuleux langage,
Par un autre océan tendre au même rivage.

Principe des vertus, mère des grands exploits,
Puissante Liberté! viens animer ma voix.
Tes autels sont détruits dans la Grèce et dans Rome.
Premier bienfait des cieux, premier besoin de l'homme,
Guide du citoyen, du chantre et du guerrier,

Viens, le front couronné de chêne et de laurier,
Comme on te vit jadis dans les beaux jours d'Athène,
Viens enfin, sur les bords arrosés par la Seine,
De ta main triomphante ouvrir en nos remparts
Le temple de la Paix et le temple des Arts!

Il existe sans doute une cause éternelle:
Tout fut créé, tout vit, tout se soutient par elle;
Tout change, et rien ne meurt au sein de l'univers.
Mais de voiles sacrés nos yeux long-tems couverts
Idolâtrent encor de frivoles mystères,
D'une trop longue enfance hochets héréditaires.
Ces milliers de soleils aux fécondes clartés,
Dans l'abîme des cieux pompeusement jetés;
Des mondes infinis l'opulente structure :
Tout proclame un seul Dieu, l'âme de la nature;
Mais des dieux qu'il a faits l'homme a peuplé le ciel.
On nous oppose en vain l'instinct universel,
Les peuples policés, les peuplades sauvages,
Créant, multipliant, adorant des images;
De victimes, d'encens, les Dieux environnés,
Et devant leurs autels les siècles prosternés;
Ce long assentiment pourra-t-il nous confondre?
Épicure et Lucrèce osèrent y répondre:
Le monde entier parlait; mais leur génie altier
Prétendit réfuter la voix du monde entier.
Leur flambeau me conduit; leur audace m'anime.
Et que prouve en effet ce concours unanime?

Par les premiers humains le mensonge inventé
S'accrut en vieillissant, tous les jours répété.
La crainte fit les Dieux; l'intérêt fit les Prêtres;
Nos pères effrayés en ont cru leurs ancêtres,
Qui, des mêmes frayeurs se laissant dominer,
S'étaient pressés de croire, au lieu d'examiner.
Vous craignez; vous croyez; et vos enfans timides,
Suçant, avec le lait, des préjugés stupides,
Vont peut-être inspirer cette antique terreur
A des enfans, comme eux héritiers de l'erreur.
Avec notre univers le mensonge commence.
Jusqu'au premier chaînon de cette chaîne immense,
Je saurai, du vulgaire affrontant le courroux,
D'un vol précipité remonter avec vous,
Jusqu'au dernier chaînon pas à pas redescendre;
Des siècles, des cités, interroger la cendre;
Et, d'un ton simple et vrai chantant la vérité,
Verser dans tous mes vers sa sainte austérité.

De l'univers Dieu seul est la cause première:
Son souffle créateur fit jaillir la lumière,
Alluma ce soleil qui semble roi des cieux,
Et peupla de la nuit les champs silencieux.
Aux élémens rivaux il assigna leur place.
Immobile et planant au centre de l'espace,
Le feu générateur circule dans les airs,
Rend la terre fertile, et vit au sein des mers.
C'était encor trop peu: la nature féconde

Créa le mouvement, seul organe du monde;
Divisa les saisons, et les mois, et les jours;
Des globes lumineux détermina le cours;
Et d'un tropique à l'autre, en sa route ordonnée,
Fit monter tour-à-tour et descendre l'année.
Le doux printems, paré de ses jeunes couleurs,
En promettant des fruits, se couronna de fleurs;
L'été de ses moissons prodigua les richesses;
L'automne du printems acquitta les promesses;
Et l'hiver conserva sous d'utiles glaçons
Le germe heureux des fleurs, des fruits et des moissons.

C'était pendant les jours où tout se renouvelle,
Quand le ciel est plus pur, quand la terre est plus belle,
Quand tous les animaux paissaient au fond des bois,
Sous l'œil de la nature, et soumis à ses lois,
Que l'homme, son chef-d'œuvre, objet de leur envie,
Vint s'asseoir auprès d'eux au banquet de la vie.
Sa mère, de bienfaits ardente à le combler,
S'enorgueillit des dons qu'elle a su rassembler.
L'homme unit dans son port la grâce et la noblesse,
Dans ses membres nerveux la force et la souplesse;
La flamme du génie étincelle en ses traits;
Il s'avance; et, tandis qu'au sein de leurs forêts
Ses sujets vagabonds sont courbés vers la terre,
L'homme seul, déployant un plus grand caractère,
Lève vers le soleil son front audacieux,
Et d'un regard sublime interroge les cieux.

De lui-même étonné, lentement il admire
Le monde, son séjour, et son futur empire;
Promenant avec joie un regard incertain,
Il sourit à la terre, aux rayons du matin;
Tout surprend, tout ravit, tout captive sa vue:
Et les bois, et les monts élancés dans la nue,
Et l'horizon des cieux, et l'horizon des mers,
Et le mobile émail dont les prés sont couverts.
Des nations de l'air il entend le ramage,
Le fracas des torrens, le doux bruit du feuillage,
Le murmure plus doux des ruisseaux argentés
Par le vent des forêts mollement agités.
L'instinct des voluptés conduit sa marche errante;
Il respire à longs traits, dans la plaine odorante,
Les esprits parfumés de ces naissantes fleurs
Dont son œil attentif admirait les couleurs.
Ses sens épanouis fécondent sa pensée;
Et déja vers les fleurs sa main s'est élancée.
Déja la faim, la soif, éveillent ses désirs;
Tous ses besoins nouveaux sont de nouveaux plaisirs:
Sa bouche, au sein des fleurs, savoure les délices
D'un miel pur, déposé sur leurs brillans calices;
Goûte ces végétaux, les premiers alimens,
D'une terre encor vierge utiles ornemens;
Boit l'humide cristal qu'épanche une fontaine
Qui, tombant des rochers, désaltère la plaine.
Cependant il soupire; et, déja tourmenté,
Parcourt avec dégoût ce rivage enchanté.

Tout est beau devant lui; mais tout est solitude;
L'univers, pour calmer sa vague inquiétude,
Étale vainement cent prodiges divers:
Un être manque à l'homme, et manque à l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

FRAGMENS D'UN POËME

SUR

LES CAMPAGNES D'ITALIE.

. . . . . .

L'*Italique*[1], en son âme, agrandie et charmée,
Déroule les destins promis à son armée.
Cependant la trompette a sonné le réveil:
Les Français, devançant le retour du soleil,
Ont marché vers le fleuve; et déja leur présence
A subjugué de loin les remparts de Plaisance.
Penser, exécuter, n'est pour eux qu'un instant.
Loin des murs de Pavie, où Beaulieu[2] les attend,
Ils franchissent les flots sur cent barques rapides.
L'airain menace en vain ces guerriers intrépides;
Et l'Éridan vaincu sourit à leur aspect.
Sur la rive opposée il porte avec respect

1. Napoléon fut appelé, en 1796, au commandement en chef de l'armée française en Italie; et ses conquêtes lui valurent le surnom d'*Italique*.

2. Beaulieu, général autrichien, commandait l'armée ennemie à cette époque.

Joubert, que le péril trouve toujours paisible;
La Harpe l'invaincu, Masséna l'invincible;
Augereau, dont le bras porte des coups certains;
Berthier, dont le coup d'œil enchaîne les destins.
Sur les flots étonnés leur marche triomphante
Dans le camp de Beaulieu va semer l'épouvante.
Il voit de Fombio les murs abandonnés,
Les Français triomphans, ses soldats consternés.
Le vainqueur les poursuit; et l'Adda sur ses rives
Accueille avec frayeur leurs bandes fugitives.
Mais vous, Français! pleurez: quand l'aigle a succombé,
Atteint du plomb mortel, un héros est tombé:
C'est La Harpe. Il naquit sur les monts helvétiques;
Il suça les vertus de ces guerriers rustiques
Qui, bravant de Gesler les insolentes lois,
Les premiers dans l'Europe ont aboli les rois.
Sa bouche en expirant fait des vœux pour la France.
Ah! le Ciel remplira ta sublime espérance,
Chef digne des Français! tu ne perds point ta mort:
Beaulieu vient de ployer sous ton dernier effort.
La victoire te suit dans ta demeure sombre.
Adieu! la terre illustre où repose ton ombre
Sera toujours légère, et couverte de fleurs;
Et les enfans du brave y verseront des pleurs.

. . . . . .

Le superbe Éridan contemple avec ennui,
Et les champs qu'appauvrit l'opulence des villes,
Et ses flots condamnés à des tributs serviles.

Tout à coup des Français il voit les étendards,
Et cette Liberté dont les rians regards
En des tems plus heureux égayaient son rivage:
Le fleuve, impatient d'un trop long esclavage,
Reconnaît la déesse, et bénit son retour.

Mais le jour baisse et fuit; la nuit règne à son tour.
Tout dort; le héros veille, et médite sa gloire.
Un doux repos, si doux quand il suit la victoire,
Couvrait le camp français, et la terre et les cieux;
Zéphyr berçait les flots purs et silencieux;
Et la lune argentait le fleuve et la prairie,
Lorsque des vieux Romains l'immortelle Patrie,
D'un pas majestueux sortant du fond des bois,
Apparaît au héros, non telle qu'autrefois
Aux bords du Rubicon César la vit descendre:
Pâle, les yeux baissés, le front couvert de cendre,
Reprochant au vainqueur ses coupables succès,
Et du fleuve sacré lui défendant l'accès;
Mais conservant l'orgueil de sa gloire éclipsée;
Portant sur l'avenir sa lointaine pensée;
Les yeux levés au ciel, le front paré de fleurs.
« Salut! jeune héros, qui viens sécher mes pleurs,
« Dit-elle: ah! je me joins aux drapeaux de la France;
« Et mon cœur oppressé ressaisit l'espérance.
« Souvent, lorsque d'un roi le sacrilége orgueil
« Dans mes champs violés venait porter le deuil,
« Ma voix contre Brennus redemandait Camille;

« Mes languissantes mains tenaient l'urne d'Émile...
« Mais j'ai de mon bonheur des présages certains;
« Et les dieux adoucis m'accordent tes destins.
« Regarde autour de toi : Cette terre est captive;
« Du Tibre sans honneur vois l'aigle fugitive
« Abandonnant la foudre à l'aigle des Germains;
« Au joug accoutumés, les enfans des Romains
« Ne savent plus rougir au nom de leurs ancêtres;
« L'Empire et ses soldats, la tiare et les prêtres,
« De l'Italie en pleurs s'arrachent les lambeaux;
« Rome, veuve et muette, erre au fond des tombeaux.
« Qu'aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
« Le peuple roi s'éveille aux chants du peuple libre!
« A l'auguste Vesta rends ses feux immortels!
« Chez les enfans de Mars que Mars ait des autels!
« Que le Dieu qu'invoquaient Décius et Scévole
« Rallume encor sa foudre, et veille au Capitole! »
Elle dit : d'un coup d'œil elle implore les cieux,
Et fuit dans l'épaisseur des bois silencieux.

. . . . . .

. . . . . .

L'ART DU THÉATRE[1],

POËME EN QUATRE CHANTS.

CHANT PREMIER.

FRAGMENS.

Je dirai l'art des plans, et des mœurs et du style,
Et la scène française en obstacles fertile.

. . . . . .

Vous tous, qui recherchez les palmes de la scène,
Soit que vous courtisiez Thalie ou Melpomène,
Cependant qu'à mes yeux les couleurs du printems
A peine encor vingt fois ont embelli nos champs,
Excusez de mes vers la généreuse audace;
Pardonnez si, nourri dans l'école d'Horace,
J'ose vous ramener aux principes sacrés
Des Jodelles nouveaux sottement abjurés!
Et toi, de l'Hélicon législateur sévère!
Lorsque je vois tes pas écrits dans ma carrière,

1. Chénier n'avait pas vingt ans lorsqu'il entreprit ce poëme.

Mon génie étonné, dépouillant sa vigueur,
S'abandonne aux conseils d'une oisive langueur.
Mais quel espoir soudain me luit et me ranime!
Si j'en crois cet espoir, de ta raison sublime
Le céleste flambeau va marcher devant moi;
Et tu viendras m'aider à lutter contre toi.
Allons, amis! surtout, si vous aimez la gloire,
De mes saintes leçons gardez bien la mémoire.
Aux champs élysiens, sous ces berceaux fleuris
D'où se dessine au loin le fastueux Paris,
Venez, je vous attends[1]. Des plus nobles mystères
Venez tous écouter mes chants dépositaires.
Du Louvre, ô mes amis! le faîte couronné
Réfléchit les regards de l'amant de Daphné;
La splendeur du matin perce nos doux ombrages;
Ils ont des longs frimas oublié les outrages;
Le fleuve, qui s'avance à pas majestueux,
Ralentit à ma voix ses flots respectueux;
Tout m'inspire et m'écoute, et je vois sur ces rives
Doucement s'approcher les nymphes atteutives.

Que le sujet d'abord énoncé clairement
S'enflamme d'acte en acte, et vole au dénoûment;
Qu'entre elles avec art les scènes enchaînées,
Sans peine et sans effort, du sujet semblent nées;
Qu'un seul fait, jusqu'au bout sachant m'intéresser,

1. Chénier habitait alors à Passy.

Finisse au jour, au lieu, qui l'a vu commencer.
Soigneux de nos plaisirs, amans de Melpomène,
Du sang de vos héros ne souillez point la scène;
Éveillez la pitié, quelquefois la terreur;
Mais aux crayons anglais abandonnez l'horreur;
Et, sans nous révolter, nourrissant nos alarmes,
Dans nos yeux attendris ne séchez point les larmes.
Sur ses propres enfans l'amante de Jason
De son perfide époux vengeant la trahison;
D'une main forcenée aux mânes de son père
Le fils d'Agamemnon sacrifiant sa mère;
OEdipe, épouvanté de ses affreux destins,
De ce jour qu'il souillait exilé par ses mains:
Ces spectacles hideux, supportés dans la Grèce,
A bon droit choqueraient notre délicatesse.

Aussi bien que sa sœur, il n'en faut point douter,
Thalie a des objets qu'elle doit éviter.
Contrarié, joué, consumé de faiblesse,
Accablé sous les maux qu'enfante la vieillesse,
Que Géronte, un moment cédant à leur effort,
Tombe en un lourd sommeil qui ressemble à la mort;
Ou bien que, l'œil ardent, deux vieilles décoiffées,
D'une fureur grotesque au combat échauffées,
A de fréquens assauts mêlant leur aigre voix,
D'injures et de coups se chargent à la fois;
Si devant des Français votre muse agréable
N'empruntait d'un récit le secours favorable,

Avec un long dégoût sachez que tous les yeux
Repousseraient bientôt ces objets odieux.

Chez les Grecs inventeurs la Poésie épique
Précéda de Thespis le tombereau tragique,
Spectacle encor naissant d'un peuple ingénieux;
Mais, lorsque des héros le bras victorieux
Dans les murs de Pallas eut accru l'opulence,
Un théâtre épuré, grand, somptueux, immense,
Remplaça de Thespis les tréteaux vagabonds.
Athènes sur ses bords, désormais si féconds,
Vit fleurir trois rivaux, nés du souffle d'Homère,
Comme lui chers aux Dieux, et maîtres du vulgaire.
Siècles! prosternez-vous; Peuples! donnez des pleurs;
Hommes! partout de l'homme entendez les douleurs;
Partout la voix du ciel, la puissante nature,
La haine des forfaits, la vertu belle et pure,
Partout l'amitié sainte, et ces devoirs plus saints
De respecter les dieux et surtout d'être humains!
Républicains heureux! tout leur offrait la gloire:
Tandis que leurs drapeaux couraient à la victoire,
Le maître de Platon, du beau vraiment épris,
Faisait dans la dispute enfanter les esprits [1];

1. Sans doute Chénier fait ici allusion à cet esprit, à ce génie particulier, que Socrate prétendait lui servir de guide, et lui obéir constamment lorsqu'il le consultait.

Eschyle, en vers pompeux rappelant Salamine,
Étalait du grand roi l'orgueilleuse ruine;
Poètes enchanteurs, et Sages, et Guerriers:
Tous les fronts à l'envi s'ombrageaient de lauriers.

Cependant quand le tems, roi des choses humaines,
De sa grandeur première eut fait tomber Athènes,
Les fils de Romulus, ennemis des beaux-arts,
Dédaignaient Apollon sous les tentes de Mars.
Des intérêts publics l'active turbulence
Au forum, au sénat, fit tonner l'éloquence;
Et de la Grèce enfin l'exemple généreux
De leurs vers cadencés forma le pied nombreux.
Mais de cet art divin les fruits long-tems précoces
N'atteignaient point ces cœurs sublimement féroces:
Ah! la lyre est muette en des jours odieux!
Eh! comment pouviez-vous, nobles amis des Dieux,
Au milieu des combats et des paix sanguinaires,
Élever jusqu'au ciel vos palmes ordinaires?
Leurs fronts majestueux se courbaient ébranlés.
L'adroit, l'heureux Octave, en ces murs désolés,
Faisant taire à jamais les tempêtes publiques,
Appela d'Hélicon les vierges pacifiques;
Et la Grèce, égalée en ses nobles travaux,
D'un œil respectueux contempla ses rivaux.
Les uns faisaient couler les pleurs de l'élégie;
Les autres sans aigreur faisaient rire Thalie;
Le vieillard de Théos et le Chantre thébain

Unis, virent contre eux lutter un seul Romain :
Un seul fit admirer les sons de la musette
Et le chant didactique et l'altière trompette.
Mais, dût-on m'opposer Ovide et Varius,
Dont les essais vantés ne nous sont point connus,
Aucun n'a fait revivre en ses veilles brûlantes
Des tragiques héros les familles sanglantes.
L'Attique en ce grand art brillait sans héritiers;
Melpomène en frémit; et, vingt siècles entiers,
Fermant aux nations son temple et son oreille,
Dans un sommeil oisif elle attendit Corneille.

. . . . . .

Respectez la pudeur, observez la décence.
Regnard a peu connu cette grande science:
L'honnête homme chez lui souvent parle en Crispin;
La pupille d'Albert agit même en catin.
Recherchez ses bons mots, son comique, ses grâces;
Mais sachez tout à coup abandonner ses traces,
Lorsque, bravant des mœurs le criant désaveu,
Il peint à nos regards cet impudent neveu
Qui, d'un valet matois servant l'effronterie,
Et complice enchaîné de sa friponnerie,
Voit largement s'inscrire au testament volé
Le faux oncle, de biens par soi-même comblé.
Bientôt, du vrai Géronte abusant la vieillesse,

Ils jouiront tous deux de leur scélératesse.

Évitez ces écarts, ô vous dont les pinceaux
Brûlent de s'illustrer en d'utiles tableaux.
Que la vertu, jamais en proie à la risée,
Par le vice applaudi ne se trouve écrasée;
Qu'il soit toujours dépeint d'inflexibles couleurs;
C'est alors que la scène est l'école des mœurs.
Celui qui dessina Constance et Mélanide [1]
Par là sut mériter une gloire solide:
D'une pure doctrine en tous lieux revêtu,
Son vers, un peu traînant, fait chérir la vertu;
Trop heureux si sa muse eût prisé davantage
Le sel toujours nouveau d'un riant badinage;
Mais, au lieu d'un aimable et sage observateur,
Je ne vois trop souvent qu'un froid prédicateur.
Fuyez son éloquence empesée et maussade;
Il faut plaire, égayer: alors on persuade.
Auteurs, n'allez jamais vous modeler sur lui:
Le pire des défauts sera toujours l'ennui.

Voulez-vous parvenir à ce grand art de plaire?
Relisez nuit et jour, étudiez Molière;
Lui seul réunit tout: la naïve gaîté,
Les grâces, l'énergie et la fécondité.

---

1. Nivelle de La Chaussée.

Suivez-le pas à pas : c'est suivre la nature;
C'est des succès constans la route la plus sûre.
Bien avant lui, Ménandre et ses imitateurs
Des vieillards, des amans, ont su peindre les mœurs;
Chez eux, près de Chrémès, Dave, en ruses fertile,
Conduit avec adresse une intrigue subtile [1].
Dussé-je de leur gloire obscurcir les rayons,
Des traits plus importans invitaient leurs crayons :
Ils sont vrais, j'y consens; mais leurs toiles vivantes
Ne nous ont point transmis des peintures savantes;
Le vice n'a jamais redouté leur effort:
Molière plus hardi, plus varié, plus fort,
Heureux vainqueur du vice et de la muse antique,
Seul exempt de rivaux, tient le sceptre comique.

D'autres, loin de son trône, assis aux seconds rangs,
Nous plaisent à l'envi par des traits différens.
Nous aimons dans Regnard un charmant badinage;
Dufresni, son rival, eut l'esprit en partage;
Gresset fut de nos jours plus gracieux, plus fin;
Destouches plus profond, Le Sage plus malin;
Piron avec plus d'art peignit le métromane;
Palissot eut pour lui le sel d'Aristophane;
Aux applaudissemens tous ont acquis des droits;
Chacun d'eux tour à tour appelle notre choix.

---

1. Personnages de la comédie de Térence intitulée : *Andria*.

Au sein de la prairie ainsi des fleurs nouvelles
De grâce et de beauté se disputent entre elles;
Mais leurs fronts éblouis se courbent à l'instant
Devant le jeune lis au regard éclatant,
Honneur délicieux de l'empire de Flore,
Que du plus doux zéphir un baiser fit éclore.

CHANT TROISIÈME.

FRAGMENT.

Sous l'auspice, à la voix d'un fameux cardinal,
Au berceau de Louis étranger si fatal,
La scène vit éclore une muse ignorée,
Qui, tout à coup d'audace et d'orgueil enivrée,
Outragea le bon sens, brava toutes les lois,
Au son des instrumens fit entendre sa voix,
S'environna de pompe et de magnificence,
Au milieu des sanglots introduisit la danse,
Au sommet de l'Olympe alla chercher les dieux;
Et, toujours étendant son vol ambitieux,
Courut puiser encore au sein de Melpomène
L'amour, le désespoir, la vengeance, la haine,
Et tous ces demi-dieux, ces héros immortels,
Qui, par de grands exploits, conquirent des autels.
L'ignorance applaudit; Melpomène indignée
Crut sa lyre sublime à jamais dédaignée,
Et ses jeux imposans, la gloire des Français,
Dans une injuste nuit éclipsés à jamais.

Cependant les Quinaults, les galans Fontenelles,

Apprirent à l'Amour la langue des ruelles;
La colère, en mesure, et soumise à l'archet,
Fit retentir les vers de l'innocent Danchet;
Dans leur antre odieux les Gorgones chantèrent;
Les démons, les héros, les dieux même sautèrent.
Des récits étonné, l'Olympe curieux
Voulut un certain soir en juger par ses yeux:
Ils descendent. Chacun, aux mortels invisible,
Au milieu du fracas attentif et paisible,
Tient son regard avide à la toile appliqué,
Comme un provincial fraîchement débarqué:
Tout oreilles, tout yeux. Mais un profond silence
Règne enfin dans la salle; et la pièce commence.
Dans le plus beau moment, du souverain des dieux
Retentirent au loin les ris harmonieux;
Et Neptune et Pluton coup sur coup lui répondent.
Le parterre s'en plaint; les amateurs en grondent;
L'orchestre s'en émeut, mais en vain: ses éclats
Bientôt gagnent Mercure et le dieu des combats,
Et l'amant d'Érigone, et Diane, et son frère,
Minerve, qui, dit-on, ne rit pas d'ordinaire,
Et l'antique Cybèle et la prude Junon.
Vulcain riait surtout à perdre la raison;
Vénus rit bien un peu, mais ne put se défendre
D'aimer ces chants heureux, ce langage si tendre,
Ces soupirs, ces regards, ces gestes cadencés,
Ces nymphes dont les pas mollement élancés,
Dont les yeux, enflammés de plaisir, de jeunesse,

Digitized by Google

Portent dans tous les sens une amoureuse ivresse;
Et ces bons Turcarets, tant de fois ruinés,
Sous le joug séducteur tant de fois ramenés;
Et ces jeunes Médors aux furtives caresses,
Amis des Turcarets, surtout de leurs maîtresses;
Et partout à l'envi mille et mille beautés
Appelant, captivant les regards enchantés.

Combien d'auteurs, séduits à son éclat frivole,
Ont en foule adoré l'extravagante idole!
Au-dessus des premiers est ce fameux Quinault,
Qui cependant n'est pas *un auteur sans défaut.*
En dépit de notre âge et même de Voltaire,
La critique envers lui ne fut point trop sévère.
En ses lâches écrits pouvait-elle admirer
Vingt mots à chaque instant prêts à se rencontrer?
Et ces nobles héros au ton de bergerie;
Et ce Roland, si doux même dans sa furie;
Et ce dieu, des Enfers aimable séducteur,
Comme un galant Français débitant la fadeur;
Et tout ce long fatras d'indécente morale
Si souvent habillée en prose triviale?
Au beau sexe en effet il a dû son renom.
A la table des dieux, un jour même, dit-on,
Des ris et des amours la charmante déesse,
A la voix attrayante, aimable, enchanteresse,
Du doncereux poète embellissant les vers,
Séduisit Apollon, qui jugea de travers.

Pourtant, bien qu'à l'excès on ait vanté sa gloire,
Il a des droits sans doute au temple de Mémoire:
Ses vers, presque toujours flasques et sans vigueur,
Sont faciles, coulans, tendres, pleins de douceur;
Mais, louangeur outré, d'une voix indiscrète
N'allez pas tout à coup m'en faire un grand poète:
Racine en frémirait; et, vengeur du bon sens,
Boileau rirait encor là bas à vos dépens.

Thalie eut le destin de la muse tragique:
Ses jeux furent soumis aux lois de la musique.
On s'avisa d'unir, pour comble de travers,
Le débit et le chant, la prose avec les vers.
Le parterre accueillit ce mélange barbare;
Et j'ai vu cependant un succès plus bizarre!

Du nectar champenois enfant capricieux,
Convive un peu malin, mais aimable et joyeux,
Sans nulle ambition, long-tems le vaudeville
Se plut à divertir et la cour et la ville.
Parfois on vit, au gré d'un railleur effronté,
Le sceptre et l'encensoir en proie à sa gaîté.
A ses dépens, dit-on, devenu moins caustique,
Détrompé d'un métier dangereux et critique,
Il écouta l'orgueil; et, du grand Tabarin
Enviant les honneurs et l'illustre destin,
Plus que Tabarin même enflammé pour la gloire,
S'établit fièrement au préau de la foire;

Et là quelques auteurs, avoués d'Apollon,
Mainte fois s'égaraient loin du sacré vallon.
Peut-être des badauds l'indulgente affluence
Dès ce tems aurait dû passer son espérance;
Mais des vaines grandeurs étrange avidité!
Vous connaissez un lieu maintenant fréquenté,
Où, souvent en sabots, une jeune Thalie
Enchante nos regards chaque jour plus jolie;
Où d'Hèle[1] est un grand homme; et d'où, la lyre en main,
Philidor et Grétry chassèrent Arlequin:
Bientôt sur cette scène inconstante et légère
Le couplet fit régner l'équivoque grossière,
Et le plat calembour, qui, se jouant des mots,
Est long-tems une énigme, excepté pour les sots.
Désormais sur ce ton, bien digne de Cassandre,
Chantèrent sans pudeur Aristote, Alexandre;
Et, lorsqu'à chaque instant ces modestes refrains
Au public enchanté faisaient battre des mains,
Victime de Vénus et de sa destinée,
La fille de Minos, à la tombe entraînée,
Seule, à des murs déserts confiait ses langueurs;
Et *Tartufe* implorait en vain des spectateurs.
D'un ingrat cependant la foire délaissée
Pleura de ses tréteaux la splendeur éclipsée.
Le tems, ce médecin des plus vives douleurs,

---

1. Thomas d'Hèle, gentilhomme anglais, auteur du *Jugement de Midas*, de l'*Amant jaloux*, et des *Événemens imprévus*.

Par de nouveaux succès vint essuyer ses pleurs;
Et, tout à coup prenant un air, un ton plus sage,
Elle osa de Thalie usurper le langage;
Et, même jusqu'au bout affectant son dessein,
Un beau jour on la vit, le mouchoir à la main,
Dans les tristes accès d'une burlesque audace,
Du ton de Saint-Albin prêcher la populace.

. . . . . .

DISCOURS

EN VERS.

DISCOURS

SUR LA QUESTION

SI L'ERREUR EST UTILE AUX HOMMES.

Un rhéteur sans cervelle, et gravement futile,
Demande si l'erreur aux hommes est utile;
Un écolier naïf y rêve avec candeur,
Et dans la question voit quelque profondeur;
Un charlatan se rit du maître et de l'élève,
Ment au lieu de rêver, mais profite du rêve.
Laissons le charlatan, l'écolier, le rhéteur,
Sermoner, haranguer, gourmander un lecteur.
La vérité craint peu les lourdes apostrophes
Des tartufes complets, des demi-philosophes;
Et moi j'aime à lui rendre un hommage nouveau,
Tandis qu'au bas du Pinde un servile troupeau,
Courbant sous deux licous sa tête appesantie,
Rime pour l'antichambre et pour la sacristie.

Si, conduit par mes sens à de faux résultats,
Je vois dans un objet ce qu'il ne contient pas,
Ou si je ne vois pas tout ce qui le compose,
J'erre; et de mon esprit la borne en est la cause.
Le seul Être infini ne se trompe jamais,
Car en tous leurs rapports il voit tous les objets.
L'homme n'est pas un dieu : l'erreur est son partage.
Mais en quoi sa faiblesse est-elle un avantage?
Le plus vaste génie, étant fort limité,
Par des jugemens faux tient à l'humanité.
Si les plus grands esprits, d'Aristote à Voltaire,
Ont porté plus ou moins ce joug héréditaire,
Loin de le croire utile, ils le trouvaient honteux;
Alléguant les tributs qu'on payait avant eux,
Par de constans efforts tous ont limé la chaîne
Que l'erreur imposait à l'ignorance humaine;
Et c'est par eux encor que leur postérité
Mieux qu'eux, en certains points, connaît la vérité.
Il est des songe-creux dont les erreurs paisibles
N'ont pas d'utilité, mais sont très peu nuisibles.
Chez les physiciens, chacun se faisant dieu,
Suivant son bon plaisir met l'univers en jeu :
Descartes, pour les siens, chassant les vieux fantômes,
Veut par les tourbillons remplacer les atômes;
Aux monades Leibnitz dicte ses volontés;
Buffon prescrit des lois aux soleils encroûtés;
Chacun dans son roman prolixement radote;
Et de ces romans-là nul ne vaut Don-Quichotte.

Mais enfin tous ces dieux, dans leurs discussions,
N'ont jamais altéré le sort des nations.
De même, en fait de goût, une erreur ridicule
N'ira pas tourmenter tout un peuple crédule.
Le talent des beaux vers et le sel des bons mots
S'uniront, j'y consens, pour châtier les sots:
Honneur aux traits lancés par Boileau, par Horace!
Mais quand Charles Perrault prétend qu'au Mont-Parnasse
Chapelain sur Homère a les honneurs du pas;
Lorsque Antoine Suard, parodiant Midas,
Préfère aux chants heureux des cygnes d'Italie
De l'Opéra français la triste psalmodie,
Que s'ensuit-il? On siffle. Un esprit de travers
Peut juger sottement de musique ou de vers,
Sans qu'il faille imputer à sa lourde faconde
Les troubles d'un empire ou les larmes du monde.

On a lieu de gémir quand, par de longs abus,
Et des mœurs et des lois le vrai se trouve exclus;
Quand, au lieu de ce vrai que sema la nature,
L'erreur cueille des fruits entés par l'imposture;
Quand l'aspect général de la société
N'offre au contemplateur qu'un tripot détesté,
Où des sots, se livrant à des filous avides,
Vont les mains pleines d'or, reviennent les mains vides;
Grimauds, toujours valets, souvent même espions,
Et de l'erreur qui paie effrontés champions.
Il faut, j'en suis d'accord, des dévotes aux prêtres,

Des dupes aux fripons, des esclaves aux maîtres;
Mais des maîtres enfin, des moines, des fripons,
En faut-il? Si les loups ont besoin de moutons,
Sans phébus de collége et sans phrases subtiles,
Demandez aux moutons si les loups sont utiles?
Au Castillan vaincu, s'il veut des conquérans?
A tout peuple opprimé, s'il lui faut des tyrans?
Or, entre les tyrans, connaissez-vous le pire?
C'est l'erreur: elle seule a fondé tout empire;
Tout, depuis les tréteaux où l'humble charlatan
Aux badauds, pour deux sous, vend son orviétan,
Jusqu'au trône où Philippe[1], en soumettant les ondes,
Sans sortir de Madrid, régnait sur les deux mondes;
Et depuis la banquette où Lise, le matin,
Dit son *confiteor* aux pieds d'un bernardin,
Jusqu'au siége où, couvert de la triple tiare,
Hildebrand gouvernait l'Europe encor barbare,
Aux peuples en révolte accordait son appui,
Ou permettait aux rois d'être tyrans sous lui.

Fut-il un siècle d'or? Oui : l'austère sagesse
Aime et sait expliquer ces fables de la Grèce:
Mensonges instructifs, symboles enchanteurs,
Qui sont des fictions et non pas des erreurs.
Le blé n'attendit pas Cérès et Triptolème,

1. Philippe II.

Mais au travail de l'homme il s'offrit de lui-même;
Et le prix du travail fut la propriété
Qui fonda, qui maintint toute société.
La lyre d'Amphion, du sein d'une carrière,
Sur les remparts thébains ne guida point la pierre;
Mais des cités partout la puissance des arts
Dessina, construisit, décora les remparts.
La vertu, seule Astrée, embellit leur enceinte;
Jours heureux, temps paisible, où l'égalité sainte
A des frères unis garantissait leurs droits;
Où les mœurs gouvernaient plus encor que les lois;
Où les humains pieux, sans temples et sans prêtres,
Justes sans tribunaux, surbordonnés sans maîtres,
Reposaient sous l'abri du pouvoir paternel,
Inventaient l'art des vers pour bénir l'Éternel,
Sur la cime des monts lui rendaient leur hommage,
Et chantaient le soleil, sa plus brillante image!

Après l'âge trop court des premiers bienfaiteurs,
Vint le siècle hideux des premiers imposteurs.
On s'arma : la Discorde aiguisa pour la guerre
Le fer laborieux qui fécondait la terre;
Le plus fort eut raison; sa raison fit la loi;
Le soldat devint chef, et ce chef devint roi;
Ce roi fut conquérant. Au gré de son caprice,
Deux ministres zélés : l'Orgueil et l'Avarice,
A l'espoir attentif confiant ses projets,
De ses égaux d'hier lui firent des sujets.

Une cour, avec art par lui-même flétrie,
Pour l'or et les honneurs lui vendit la patrie.
Le peuple osa crier : tout, d'un commun effort,
Vint contre le plus faible au secours du plus fort.
Le guerrier, pour un mot, vexant une province,
Parla, le sabre en main, de la bonté du prince;
Le financier, pillant jusqu'au moindre hameau,
Au nom du bien public taxa la terre et l'eau;
Et des Pussort[1] du temps l'infernale cohorte
Mit, à force de lois, la justice à la porte.

On vit par les vainqueurs l'esclavage établi,
Et l'antique union bientôt mise en oubli;
Chacun de sa famille élevant la fortune;
Chacun désavouant la famille commune;
Des mortels primitifs les enfans divisés,
Et dans un même état des peuples opposés;
L'orgueil insocial des castes sans mélange,
Souillant les bords heureux de l'Indus et du Gange;
Des satrapes persans, des mandarins chinois,
Les nombreux échelons remontant jusqu'aux rois;
Et les patriciens sur les rives du Tibre,
Malgré l'exil des rois bravant un peuple libre.
Sous les brigands du nord, altérés de tributs,
L'avide parchemin scella tous les abus.

---

1. Pussort, conseiller au grand-conseil, oncle du ministre Colbert.

Trouvant dans son berceau ses titres de noblesse,
L'enfant porta les noms de grandeur et d'altesse.
C'est peu : de la vertu l'honneur fut séparé;
De cordons fastueux le vice fut paré;
On forgea du blason la gothique imposture;
On flétrit le travail; tous les arts en roture
Servirent à genoux la noble Oisiveté.
Tandis qu'un monstre impur, la Féodalité,
A la glèbe servile attachait ses victimes,
Le genre humain, déchu de ses droits légitimes,
Au joug usurpateur semblait partout s'offrir,
Et méritait sa honte en daignant la souffrir.

Des esclaves sans peine on fait des fanatiques:
Il fallut qu'à l'amas des erreurs politiques
Vînt s'unir, et peser sur l'univers tremblant,
Des mensonges sacrés l'amas plus accablant;
Que, du sommet des monts, au milieu des tempêtes,
Moïse et Zoroastre, ambitieux prophètes,
Descendant, la Genèse et le Sadder en main,
Vinssent au nom de Dieu tromper le genre humain;
Qu'à son vieux Testament Dieu lui-même indocile
Fît, en devenant homme, un nouveau codicille;
Qu'après le doux Jésus, qui fut roi sans pouvoir,
Législateur sans code, et Dieu sans le savoir,
Mahomet, au Coran joignant le cimeterre,
Combattît l'Évangile et subjuguât la terre;
Que, de Rome à la Chine élevant leurs autels,

Mille et mille jongleurs, des crédules mortels
Berçant jusqu'au tombeau l'interminable enfance,
Régnant là par la crainte, ici par l'espérance,
Du pouvoir absolu tantôt valets soumis,
Tantôt guides adroits, tantôt fiers ennemis,
Sur le malheur constant de tout ce qui respire
Parvinssent à fonder leur sacrilége empire.
Dans ce mélange impur de fables et d'horreurs,
Quelles sont à vos yeux les utiles erreurs?
Toutes, répondrez-vous, si, du peuple adorées,
Elles restent pour lui des vérités sacrées;
Si le moindre examen lui semble criminel;
Si dans ce noir chaos il voit l'ordre éternel,
Des immuables lois l'enchaînement suprême,
Ce qui fait l'univers, ce qu'a voulu Dieu même.
Les humains doivent donc, esclaves complaisans,
En calomniant Dieu disculper leurs tyrans;
Éteindre ce rayon de lumière éternelle
Que fait luire à leurs yeux sa bonté paternelle;
Lui rejeter au ciel son bienfait le plus beau;
De la raison, leur guide, éteindre le flambeau;
Et lâchement ingrats, aveugles volontaires,
Sous un triple fardeau d'abus héréditaires,
Se traîner à tâtons, de faux pas en faux pas,
De la nuit de la vie à la nuit du trépas!

Ils le voudraient en vain. Souvent, pour s'entre-nuire,
Leurs communs oppresseurs ont osé les instruire.

Hélas! la raison seule aurait toujours eu tort,
Si toujours les erreurs avaient marché d'accord;
Mais sans cesse on les voit, pointilleuses rivales,
De leurs jaloux débats afficher les scandales:
On voit partout s'armer, au nom des mêmes droits,
Les rois contre les grands, les grands contre les rois,
Les prêtres contre tous; les pontifes suprêmes
Asservir, usurper, vendre les diadêmes;
Et les clefs de saint Pierre orner les étendards
Qui ferment l'Italie à l'aigle des Césars.
Guelfe, de Barberousse éprouvant la furie,
Sur les débris fumans des murs d'Alexandrie
Tu crus pouvoir maudire un tyran destructeur,
Lorsque dans Parthénope un sombre usurpateur,
Du sang de Conradin cimentant sa puissance,
A la voix d'un pontife égorgeait l'innocence.
Gibelin, consterné d'un spectacle cruel,
Tu dévouas sans doute aux vengeances du ciel,
Et ce roi qui frappait sa royale victime,
Et ce prêtre inhumain qui trafiquait du crime.

Mais allons plus avant: si, pour un grand pouvoir,
La guerre a divisé le sceptre et l'encensoir,
Que trouvons-nous du moins dans l'asile des temples?
Des leçons de concorde, et non pas des exemples:
Le musulman, le juif, abhorrent le chrétien;
Sous une même loi, le dur pharisien,
Isolé par l'orgueil, aveuglé par le zèle,

Dans le samaritain ne voit qu'un infidèle;
Deux prophètes rivaux guident le musulman:
Ali commande en Perse, Omar à l'Ottoman.
L'Évangile est ouvert: Nicée en vain décide;
Et du prêtre Arius la diphthongue homicide
Fait chanceler cent ans sur un dogme incertain
L'édifice nouveau qu'a fondé Constantin.
Ici, Donat triomphe aux lieux où fut Carthage;
Là, Manès avec Dieu met le diable en partage;
Le glaive inexorable égorge les Vaudois;
Un tribunal de sang détruit les Albigeois;
Du bûcher de Jean Hus naît un vaste incendie;
Bientôt je vois Zuingle, apôtre d'Helvétie,
L'impérieux Luther et le doux Mélanchton,
Puissans chez les Germains à l'aide du Saxon;
Calvin, sous qui Genève a trop imité Rome;
Socin, du Dieu Jésus faisant un honnête homme;
Au sage Barnevelt Arminius fatal;
Et ce prélat flamand, le saint de Port-Royal;
Et... Mais on compterait les braves de la France,
Les oliviers croissant aux bords de la Durance,
Les pachas étranglés par ordre des sultans,
Le nombre des écus volés par les traitans,
Et des Phrynés de cour les douces fantaisies,
Avant de compléter les noms des hérésies.
Pluquet en compila deux volumes entiers;
Les noms de leurs martyrs en tiendraient des milliers.
Sans tracer le tableau de ces terribles crises,

Où, le glaive à la main, les erreurs sont aux prises,
Observons que pour soi chacune a radoté,
Mais contre sa rivale a bien argumenté.
S'agit-il de blâmer un pouvoir sans limites,
Guerre, impôts, brigandage, oubli des lois écrites?
Certains pairs du royaume, et même des prélats,
Ont, par de bons discours, signalé nos États.
Les rois, de leur côté, contre leurs adversaires
Faisaient de beaux écrits, du moins par secrétaires;
Et savaient quelquefois, finement ingénus,
Au nom du pauvre peuple enfler leurs revenus;
Des tyrans féodaux rogner les privilèges,
Ou d'un pape insolent les profits sacriléges.
Dans l'église surtout les différens partis
De leurs torts mutuels nous ont trop avertis:
Si Bossuet prouva que les sectes nouvelles,
A Luther, à Calvin, comme à Rome infidèles,
Vingt-fois se réformant variaient chaque jour;
Basnage à Bossuet sut prouver à son tour
Que, sans se réformer, dans l'Église latine,
De concile en concile on changeait de doctrine.
Bien plus, lorsque Viret, Étienne et Dumoulin,
Tiraient contre le pape en faveur de Calvin,
On eut souvent le droit d'accuser leur visière;
Et Jean reçut des coups qu'ils adressaient à Pierre.
Le haineux janséniste, en dirigeant Pascal,
S'il nuisit au jésuite, eut bien sa part du mal:
Il se blessa lui-même avec le ridicule,

Et laissa sur son pied tomber les traits d'Hercule.

Ainsi le genre humain, lentement éclairé,
Reconnut par quel art on l'avait égaré.
Il s'écria : Silence, ambitieux sectaires!
Cessez vos argumens, laissez là vos mystères;
Dieu ne révéla rien; vous mentez en son nom;
Mais Dieu me fait penser. Abjurer la raison
Est d'un sot, n'en déplaise aux tyrans qu'elle irrite;
Feindre de l'abjurer est d'un lâche hypocrite.
Prêtres, de qui l'empire est au pied des autels;
Grands, qui vous séparez du reste des mortels;
Rois, qui voulez des grands dont vous soyez les maîtres,
Et des peuples dévots quand vous payez les prêtres,
Impudens, c'est par vous, par vos débats honteux,
Que ce qui semblait sûr est devenu douteux.
Émules de mensonge et rivaux de puissance,
Si vous avez trompé ma longue adolescence,
Si d'un triple bandeau mes yeux furent couverts,
Vos mains l'ont déchiré; mes yeux se sont ouverts;
J'ai vu s'évanouir une splendeur factice.
En vous accusant tous, vous vous rendez justice;
Tous, vous avez les torts que vous vous imputez;
Nul de vous n'a les droits que vous vous disputez.

Alors on distingua les voix de quelques sages,
Dont la persévérance, au sein des derniers âges,
Accusa, poursuivit, détrôna par degrés

Des abus que le tems avait rendus sacrés.
D'autres sages viendront; et la même constance
Des abus survivans vaincra la résistance.
Si le mal du trompé fait le bien du trompeur,
Si l'erreur est utile à qui vit de l'erreur,
Hélas! en traits de sang l'histoire nous l'atteste:
Du genre humain séduit toute erreur est funeste.

Malheur donc au héros qui sert les imposteurs,
Et des vieux préjugés se fait des protecteurs!
Il soumet tout par eux; mais avec eux il tombe;
Il fit couler des pleurs, et l'on rit sur sa tombe.
Heureux qui, remplissant un austère devoir,
Combat les préjugés, favoris du pouvoir,
Et sur les vieux débris d'une erreur étouffée
S'élève de ses mains un paisible trophée!
Modeste, il ne voit point des peuples gémissans
A ses pieds, dans ses fers, lui prodiguer l'encens;
Héros de la raison, victorieux sans armes,
Avec elle il triomphe en tarissant des larmes;
Et, chez les Portalis dût-on me *censurer*,
C'est le seul conquérant que je veuille honorer.

LA RAISON.

DISCOURS.

Amis du vrai, faisons notre devoir;
De la raison briguons les purs suffrages;
Ni les journaux, ni les gens à pouvoir
Ne classeront les faits et les ouvrages:
Journaux d'hier aujourd'hui sont passés;
Arrêts du jour demain seront cassés.
Le juge intègre est la raison publique;
C'est le bon sens, la raison qui fait tout:
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est-ce vertu? raison mise en pratique;
Talent? raison produite avec éclat;
Esprit? raison qui finement s'exprime;
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat;
Et le génie est la raison sublime.

Aux murs d'Athène, à Rome, et parmi nous,
Qui fut l'appui de ces grands personnages,
Justes héros, et véritables sages,
Persécutés par un destin jaloux?
Contre l'exil, qui soutint Aristide?
Contre la mort, Socrate et Phocion?
Qui pénétra d'une ardeur intrépide

Et Régulus et le divin Caton?
Aux chants d'Homère, aux écrits de Platon,
Qui prodigua la grâce et la lumière;
Rendit parfaits Virgile et Cicéron;
Ouvrit le ciel aux regards de Newton;
Le cœur humain à Racine, à Molière?
Je le répète : une exquise raison.

Aussi je crois au paradoxe antique
Qu'ont enseigné les sages du Portique:
Fous et pervers sont nés proches parens.
Ils sont nombreux : partout le mauvais sens
Guide à la fois et le folliculaire,
Du vrai talent censeur atrabilaire;
Et le tartufe, et l'indigent fripon
Qui va ramer sur les mers de Toulon;
Et le traitant qui, sous le nom de prince,
En un repas affame une province;
Et le soldat qui trahit son devoir,
Ose insulter à la loi souveraine,
Et, s'emparant d'un injuste pouvoir,
N'obtient des droits qu'à la publique haine.

Boileau dit vrai : ce fameux conquérant
Qui de la Grèce et des forêts d'Épire
Aux bords du Gange étendit son empire,
C'est comme fou qu'on peut l'appeler grand.
Eh quoi! du lit d'Olympia sa mère,

Le roi des Dieux avait eu la moitié!
Il était né d'un céleste adultère!
Crime divin l'avait déifié!
On l'imita : chaque empereur de Rome
Devint un dieu, ne pouvant être un homme.
A ces voleurs de la terre et du ciel
La servitude érigea maint autel;
On les chôma, car ils étaient les maîtres;
Un dieu payant peut compter sur des prêtres;
Et les fléaux du pâle genre humain
Furent maudits, l'encensoir à la main.
Pesez les faits, lecteur qui savez lire,
Et vous direz : Voilà du vrai délire.
Tous étaient fous; même ce grand César
Qui réunit l'encensoir et l'épée,
Du nom d'heureux déposséda Pompée,
Et le premier traîna Rome à son char.
Je vois sa gloire en désastres féconde;
Indiquez-moi le bien qu'il fit au monde!
Caton mourant lui légua des vertus;
Brutus un fer, Cicéron du génie;
Mais le tyran qui tomba sous Brutus,
Qu'a-t-il laissé? rien que la tyrannie.
Craint de l'Europe, et par elle encensé,
Ce dieu-donné qui régna quinze lustres,
Ce grand Louis, doyen des rois illustres,
En fut-il moins un illustre insensé?
Sans vouloir même interroger l'histoire

Sur un bonheur paré du nom de gloire;
Sans demander s'il fut vraiment l'appui
De vingt talens, délices de la France,
Nés avant lui, grands en dépit de lui;
Si Bossuet lui dut son éloquence;
De Fénélon s'il polit l'élégance,
Sans rappeler La Fontaine en oubli,
Arnauld fuyant, et Corneille vieilli,
Sur des lauriers mourant dans l'indigence;
Il mit les arts au rang de ses flatteurs,
Il fit des arts de brillans serviteurs,
Il fut chanté; mais le nouvel Auguste
Fut-il humain? fut-il bon? fut-il juste?

Autour de lui la lyre, les pinceaux,
Rendaient hommage à ce roi de théâtre,
Idolâtré, de lui-même idolâtre;
Il a dansé, sous de rians berceaux,
Pour Montespan, La Vallière, Fontange;
Tout était bien, si le sultan français
N'eût aspiré qu'à de galans succès;
Mais au Texel, mais au Château-Saint-Ange,
De son sérail, il imposait des lois;
Il attaquait la liberté batave;
Du peuple anglais il menaçait les droits;
Il eût voulu rendre la terre esclave.
Lorsque affaissé sous le poids d'un grand nom,
Entre un jésuite et sa vieille maîtresse,

Amant blasé de la veuve Scarron,
Il se traînait du boudoir à confesse,
Feux, allumés par son ordre inhumain,
Étincelaient dans les cités germaines;
Dragons dévots prêchaient dans les Cévennes
De par le roi, le cimeterre en main;
Les carrousels, les monumens, les fêtes,
Et les revers, et même les conquêtes,
Appauvrissaient un peuple désolé,
D'enfans de France et d'impôts accablé!
En gémissant ce peuple était docile;
Mais, quand il vit son monarque enterré,
Pourquoi rit-il? La réponse est facile:
Sous le grand homme il avait trop pleuré.

L'Anglais Cromwel, tartufe heureux et brave,
Et l'Anglais Monk, ambitieux esclave,
Fous déguisés sous des masques divers,
A d'autres fous ont su donner des fers.
Bref, usurper ou vendre la puissance,
Courber le front sous d'insolentes lois,
C'est, n'en déplaise aux Anglais d'autrefois,
Ou despotique ou servile démence.
Qui que tu sois, ami de la raison,
Aperçois-tu Sottise qui s'élève,
Marchands d'erreurs débitant leur poison,
Lois sans égide, or allié du glaive,
Noirs espions de richesses gorgés,

Chargés d'honneurs, de honte surchargés;
Art de ramper, devenant habitude;
Gens à placet, briguant la servitude;
Gens à pouvoir, commandant à genoux;
Tyrans valets sous le tyran suprême;
Dis hardiment : Tous ces gens-là sont fous;
Et le plus fou, c'est le tyran lui-même.

Tartufe arrive, et, d'un ton nasillard,
Me dit : « Mon fils, craignez les anathèmes :
Concile aucun n'approuva ces systèmes;
Chiens de saint Roch et chiens de saint Médard
Vont aboyer : c'est peut-être un peu tard;
Mais du vieux temps nous aimons les usages;
Et notre siècle est dégoûté des sages.
Gille-Esménard fait contre ces pervers
Un long poëme, et dit qu'il est en vers;
D'esprits divins une épaisse couvée :
Geoffroi, Nisas, et le docte Fiévée,
Châteaubriant, sauvage par accès,
Toujours chrétien, mais pas toujours Français,
Dans les élans de leur pieux délire,
Fouettent Rousseau, Voltaire, Montesquieu :
Méchans auteurs que l'on s'obstine à lire,
Que Dieu punit d'avoir adoré Dieu. »

Et, selon vous, notre cause est perdue!
Des vils Geoffrois qu'importe la cohue?

Que parlez-vous de cinq ou six grimauds,
Plats barbouilleurs de cinq ou six journaux?
Dans le néant, où leurs feuilles descendent,
Fréron, Zoïle et Cotin les attendent;
Châteaubriaut, pour avoir un peu nui,
S'est trop souvent réfuté par l'ennui;
Gille-Esménard, corsaire du Parnasse,
A disparu, submergé dans la glace;
Et le sifflet, courant après Nisas,
Trouve un écho jusque dans Pézenas.
Ils ont vieilli les contes de grand'mères!
Si le présent paraît les rajeunir,
Faibles succès! triomphes éphémères!
Loin du présent, savourons l'avenir,
Car c'est demain que l'avenir commence;
Et le présent n'est jamais qu'aujourd'hui.
Sur le présent ne fondez point d'appui:
Il est étroit; l'avenir est immense.

Homère a peint les coursiers d'Apollon:
En quatre pas ils traversaient la terre;
Dans le grand siècle, élève de Voltaire,
Ainsi marcha la publique raison.
Les esprits lourds sont restés sur la route;
Des vrais talens elle a guidé les pas;
Par son courage, après de longs combats,
Les préjugés furent mis en déroute.
Ils ont péri; mais elle a survécu.

La vaincra-t-on quand elle a tout vaincu?
Elle est aux bords où serpente la Seine,
Où la Newa roule sous des glaçons,
Où dans l'Euxin mugit le Borysthène,
Où le Tésin rit dans l'or des moissons.
Elle est aux bords où l'altière Tamise
S'enorgueillit de Locke et de Newton;
A ses décrets l'Amérique soumise
A vu les lois régner sur Washington.
C'est son regard qui fait rougir l'esclave;
C'est à sa voix que le tyran pâlit;
Elle est partout où l'homme pense et lit.
Pour l'Esprit-saint prise un jour au conclave,
Elle y créa certaine sainteté :
Lambertini lui dut la papauté.

Taisez-vous donc, friponneaux moralistes,
Petits valets forgeant petits écrits,
Calomniant, prêchant à juste prix;
Petits rimeurs et petits journalistes,
Fermant les yeux, et criant : Il fait nuit.
Vous vous trompez: le jour encor nous luit;
Oui, la lumière est au centre du monde.
Ce pur soleil, des Guèbres adoré,
Tournant sur lui, de globes entouré,
Les remplit tous de sa chaleur féconde.
Quelque planète, en parcourant les cieux,
Peut un moment l'obscurcir à nos yeux;

Mais, à des lois constamment asservie,
D'un pas égal elle poursuit son cours;
Et, plus serein, l'astre qui fait les jours
Répand à flots la lumière et la vie.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

L'INTÉRÊT PERSONNEL.

L'HOMME sent, l'homme agit, et sa raison le guide;
Mais de cette raison, chancelante et timide,
Nous voulons découvrir le mobile éternel.
Quel est-il? c'est, dit-on, l'intérêt personnel.
Nous agissons par lui: son empire est suprême.
Des vices, des vertus, l'origine est la même:
Le sage ou l'insensé, le juste ou le pervers,
Soit qu'il traîne ses jours sous le poids des revers,
Soit qu'en ses moindres vœux le destin le seconde,
De lui seul occupé, se fait centre du monde.
Tout cherche son bien-être, et chacun vit pour soi:
Des êtres animés c'est l'immuable loi.
Dans les airs, sous les eaux, ainsi que sur la terre,
L'intérêt fait l'amour, l'intérêt fait la guerre.
Quand, pour huit sous par jour, deux cent mille héros
Vont sur les bords du Rhin ferrailler en champ clos,
Les vautours du pays, les loups du voisinage,
Certains de leur pâture, attendent le carnage;

Un vieux soldat manchot, devenu caporal,
Rend grâce à sa blessure, et court à l'hôpital;
Aux dépens du vaincu, qu'il assomme et qu'il vole,
Le vainqueur croit fixer la gloire qui s'envole;
Et du prochain hameau le curé, bon chrétien,
Gémit sur tant de morts qui ne rapportent rien.

— Soit, mais votre systême admet quelque réserve.
Régnier a-t-il raison quand il dit avec verve :
« L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus? »
— Il a tort : c'est juger d'après les seuls abus.
On chôme l'intérêt; tous les jours c'est sa fête;
De son autel chéri la pompe est toujours prête;
Chaque heure y voit sans cesse accourir à grands flots
Et des prêtres fervens, et de zélés dévots;
Sous le saint aux pieds d'or l'espèce humaine entière
Ne courbe pourtant pas son front dans la poussière.
Si la foule est pour lui; s'il est fêté, chanté;
Si l'autel du vieux saint n'est pas si fréquenté,
Le vieux saint, toutefois, a plus d'un prosélyte:
Sans chanter l'intérêt, quelques mortels d'élite
Vont offrir à l'honneur de pudiques accens,
Et brûler devant lui leur solitaire encens.

Cet honneur, direz-vous, c'est pour soi qu'on l'implore,
Et, sous un plus beau nom, c'est l'intérêt encore.
J'en doute : expliquons-nous. Que d'ordres chamarré,
Par les honneurs du temps Giton déshonoré,

Pour prix des lâchetés qu'il nomme ses services,
Montre autant de cordons qu'il veut cacher de vices,
On lui rend à son gré l'hommage qu'on lui doit:
On a les yeux sur lui; car on le montre au doigt.
Il jouit; c'est un sot que l'intérêt inspire.
Mais parmi les mortels soumis au même empire
Comptez-vous Callisthène, entouré d'imposteurs,
Du conquérant de l'Inde ardens adulateurs?
Comme eux à des bienfaits il aurait pu prétendre,
S'il eût voulu comme eux faire un dieu d'Alexandre.
Est-ce par intérêt qu'on lui voit à leur sort
Préférer la disgrâce, et les fers et la mort?

— Oui, car il les choisit, me répond un sophiste.
— Et de vingt choix pareils que prouverait la liste?
— « Qu'il est des glorieux comme des courtisans.
On chérit les malheurs quand ils sont éclatans;
On se dit : nous souffrons, mais le peuple nous loue.
Pour sauver les Romains Décius se dévoue;
Régulus, en quittant leur sénat éploré,
Va chercher à Carthage un supplice assuré;
Plus faible que César au grand jeu des batailles,
Caton veut rester libre, et s'ouvre les entrailles.
Que sont-ils ces gens-là? d'illustres fanfarons,
Certains que l'avenir consacrera leurs noms,
Et que la déité qui tient les cent trompettes
Du récit de leur mort enflera les gazettes.
Tous ces faits merveilleux dont vous vous entichez,

Les chrétiens les nommaient de splendides péchés.
Des chrétiens à leur tour n'avons-nous rien à dire?
L'intérêt personnel les poussait au martyre.
Avides du trépas, ces sectaires pieux
Terminaient leur exil, et conquéraient les cieux.
Au temps de saint Bernard, quand nos benêts d'ancêtres
Vendaient, en se croisant, leur héritage aux prêtres,
De ces champs qu'ils cédaient par des contrats écrits
Ils exigaient le double aux champs du paradis;
Ils gagnaient cent pour cent; et, par devant notaire,
On faisait, des deux parts, une excellente affaire.
Selon les tems, les lieux, chaque homme a ses désirs;
D'après son caractère il se fait des plaisirs.
L'avare enfouit l'or; le prodigue le jette;
La prude fuit l'éclat que cherche la coquette;
Lucrèce et Virginie aiment la chasteté;
Maintenon le pouvoir, Ninon la volupté;
Richelieu, promenant ses banales tendresses,
A cinquante ans passés trompe encor vingt maîtresses;
Et Rancé, dès trente ans, infidèle aux amours,
Au désert de la Trappe ensevelit ses jours.
Par Comus et Pomone une table fournie,
Délicate, abondante, et cinq fois regarnie,
N'épuise point les vœux du lourd Apicius;
Un plat mal apprêté satisfait Curius.
Des athlétiques jeux Sparte fait ses délices;
Sybaris, effrayée, y verrait des supplices.
Marc-Aurèle est modeste au palais des Césars;

L'orgueilleux Diogène, appelant les regards,
Étale en un tonneau, dans la place publique,
L'appareil dégoûtant de son faste cynique.
Néron, las de chanter, s'applique à des forfaits;
Vindex à des exploits, Titus à des bienfaits;
Frédéric fait des vers, et gagne des batailles;
Louis-Quinze avili ne fait rien à Versailles.
Les goûts sont variés, et chacun suit son goût;
Mais je vois toujours l'homme et l'intérêt partout. »

—Non : l'homme n'est point là; l'intérêt fait nos vices:
Il les cache avec art sous des vertus factices;
Mais la vertu réelle est dans les cœurs bien nés.
Sous vos crayons malins ses traits sont profanés;
Des sentimens moraux vous effacez l'image.
Si l'homme est isolé, c'est dans l'état sauvage.
Cet état n'est qu'un rêve; et la Divinité
Forma le genre humain pour la société.
Or, du nœud social quelle est la garantie?
C'est le pouvoir secret qu'on nomme sympathie :
Ce besoin de sortir des limites du *moi*,
De vivre utile au monde en vivant hors de *soi*.
De là ces doux liens d'époux, de fils, de pères;
La tendresse angélique empreinte au cœur des mères;
Et les épanchemens de la tendre amitié;
Et les bienfaits pieux que répand la pitié;
L'amour, consolateur des peines de la vie;
Ce qui fait les héros : l'amour de la patrie;

Et, ce que célébrait un éloquent Romain,
La source des vertus, l'amour du genre humain.

D'un juge plein d'honneur la justice égarée
Fit priver de ses biens une veuve éplorée :
Détrompé, réparant l'irrévocable arrêt,
Il rend tout à la veuve; est-ce par intérêt?
Non : l'intérêt commande au juge tyrannique
Prononçant d'un front calme une sentence inique,
Et du temple des lois chassant avec courroux
L'orphelin dépouillé qui pleure à ses genoux.
Bourbon, de nos guerriers long-tems le chef suprême,
Blessé dans son orgueil, dans sa fortune même,
S'indigne, et, désertant les étendards français,
D'un monarque étranger va subir les bienfaits :
C'est à l'intérêt seul que Bourbon sacrifie;
Mais Catinat vainqueur commande en Italie :
Je le vois, sans murmure, à l'ordre de son roi,
Soldat obéissant, marchant sous Villeroi.
L'intérêt produit-il un dévoûment si rare?
Dans les remparts de Dreux un fléau se déclare:
A le fuir invité, l'auteur de *Wenceslas*
Y reste, attend son heure, et reçoit le trépas.
Quand Marseille est en proie à la même influence,
Le héros de Denain gouverne la Provence;
Cent mille infortunés l'appellent à grands cris;
Il les plaint, les exhorte, et demeure à Paris.
Tous deux à l'intérêt les trouvez-vous sensibles?

Est-ce un commun motif qui les retient paisibles:
Rotrou, dans le séjour où le trépas l'attend:
Villars, loin du péril, à la cour du Régent?

Le plomb n'est point tiré des mines de Golconde.
Près des monts d'Ibérie une eau pure et féconde
Dans les corps languissans fait couler la santé;
Cette eau n'a point sa source au marais empesté
Dont la fièvre homicide habite les rivages,
Et qui, dans un été, dépeuple vingt villages.
Ah! que sur les bons cœurs la vertu règne en paix!
L'intérêt personnel n'a que trop de sujets.
C'est le roi du tyran sous qui trente ans de guerre
De flots de sang et d'or ont épuisé la terre;
Le roi du courtisan qui vendit son honneur,
Et fut esclave habile afin d'être oppresseur;
Du publicain pervers qui, du sein des rapines,
Insulte, en s'enivrant, aux publiques ruines;
Du charlatan sacré qui, la crosse à la main,
Vit, inutile au monde, aux frais du genre humain.
On voit même souvent l'orgueil et le caprice,
L'hypocrisie impure, et jusqu'à l'avarice,
D'une fausse vertu calculant les produits,
Semer quelques bienfaits pour en cueillir les fruits;
Donner pour envahir, et, par un vil manége,
Usurper sans pudeur un renom sacrilége;
Mais il est, grâce au ciel, des esprits généreux
Qui font le bien pour tous, qui ne font rien pour eux.

Brunswick, en secourant un peuple qui se noie,
De l'Oder en fureur est lui-même la proie.
Vous reviendrez peut-être à votre vieux propos:
Brunswick, issu des rois, et neveu d'un héros,
Sera mort, selon vous, dans la douce espérance
Qu'il allait des journaux exercer l'éloquence,
Et que, pour le chanter, dans les murs de Paris,
Exprès chez les Quarante on fonderait un prix.
Mais quoi! le même espoir, à l'aspect d'un naufrage,
Au signal de détresse aperçu du rivage,
Pousse-t-il loin du port tant d'obscurs matelots,
Qui prodiguent leurs jours, et vont braver les flots,
Quand la mer, autour d'eux, entr'ouvre mille abîmes!
Là, dans un incendie, aux clameurs des victimes,
Voyez les citoyens, l'un par l'autre animés,
S'élancer à l'envi sous des toits enflammés:
Qui peut leur inspirer ces élans respectables?
Rien, rien que le besoin de sauver leurs semblables.

Sur les sentimens purs et désintéressés
L'âme de Fénélon doit nous instruire assez.
Il faut, prétendait-il, aimer Dieu pour lui-même.
S'il n'expliquait pas bien son mystique système,
S'il fut par ses rivaux justement combattu,
C'était ainsi du moins qu'il aimait la vertu.
C'est ce qu'il voulait dire; et c'est aussi peut-être
Ce que sentaient trop bien ses rivaux et son maître.
La vertu se suffit : son exquise pudeur

Laisse à la vanité, qui s'appelle grandeur,
D'un éloge vénal les tributs emphatiques,
Et le bruit commandé des fanfares publiques.
Conquérans, immortels par des calamités,
Vos monumens debout surchargent les cités!
En vous payant l'impôt d'une terreur profonde,
Le monde a célébré les oppresseurs du monde.
Pourrait-il seulement nommer ses bienfaiteurs?
Du soc et du semoir quels sont les inventeurs?
Qui changea les déserts en campagnes fertiles?
Quels mortels ont créé les premiers arts utiles?
Quels des arts découverts ont transmis les leçons?
Et quel divin génie, analysant les sons,
Figurant à nos yeux les signes du langage,
De tous les arts futurs nous conquit l'héritage?
Sur aucun monument leur nom n'est établi:
Comme on brigue l'éclat, ils ont brigué l'oubli;
Et, par un vol sublime échappant à l'histoire,
Les plus hautes vertus sont des vertus sans gloire.

De la vie ordinaire examinons le cours:
L'honnête homme paisible aime à cacher ses jours;
Et de bruyans jongleurs auront la complaisance
D'envoyer aux journaux leurs traits de bienfaisance.
Rapin vécut trente ans, chétif et demi-nu,
Et des faquins obscurs fut le plus inconnu.
Il obtient par la brigue un rang considérable;
Vingt millions volés l'ont rendu respectable.

Rapin vient de mourir, des fripons regretté:
Ceux qui volaient sous lui vantaient sa probité.
Voyez, voyez encor jusqu'à l'asile sombre
Tout ce troupeau servile accompagner son ombre.
C'est peu: l'airain guerrier pour lui va retentir;
Pour lui dans cette chaire un prêtre va mentir;
Le mensonge est gravé sur la pierre funèbre,
Et du nom d'un pied-plat va faire un nom célèbre;
Et ce sage, à l'étude, aux pauvres consacré,
Qui, portant le savoir sous leur toit ignoré,
Allait guérir leurs maux, consoler leur vieillesse;
Celui qui de leurs fils instruisait la jeunesse;
Ce riche, satisfait d'un modeste séjour,
Mais que l'agriculture occupait chaque jour,
Qui payait le travail, secourait l'indigence,
Et pour prix d'un bienfait demandait le silence;
Le Sylva, le Rollin, le Sully du hameau,
Sont là, sans épitaphe, en un même tombeau.
Si l'éclat d'un vain nom fut l'objet de leur crainte,
D'un pur amour du bien reconnaissez l'empreinte;
Respectez-en la source; et ne prétendez plus
Que jamais l'égoïsme ait fondé les vertus.

Oh! qu'il connaît bien mieux leur véritable base,
Ce bon, ce vieux Chrémès, éloquent sans emphase,
Qui dit à Ménédème, ardent à s'affliger:
« Homme, chez les humains rien ne m'est étranger.»
A ce vers de Térence on a vu Rome antique

Répondre avec transport par un cri sympathique.
C'est qu'elle y retrouvait un sentiment sacré,
Par l'humanité même à Térence inspiré:
Chrémès offrait de l'homme une honorable image,
Ou s'en déclarait digne en lui rendant hommage.
S'il eût dit: « Je suis homme, et ne songe qu'à moi. »
Rome n'eût répondu que par un cri d'effroi;
Et, du vers inhumain punissant le scandale,
Un sifflet vertueux eût vengé la morale.
L'intérêt personnel attire tout à lui;
La sympathie aspire à vivre dans autrui.
Si dans tous les mortels l'un voit des adversaires,
L'autre y voit des amis, des alliés, des frères;
L'un les fait détester, l'autre les fait chérir,
Et pour eux, avec eux, nous enseigne à souffrir.
Par quels abus de mots, dans votre vain système,
Nommez-vous intérêt l'abandon de soi-même?
Faut-il, en poursuivant d'utiles vérités,
S'égarer à plaisir en des subtilités?
L'esprit dans cet abîme en vain cherche une route;
Et, malgré son flambeau, la raison n'y voit goutte.
Autant vaut rajeunir les rêves de Platon,
Ou devers Alcala, sur un plus aigre ton,
Se mettre, en ergotant, l'esprit à la torture
Pour accorder Thomas, Scot ou Bonaventure.

Philosophes français, nés dans l'âge éclairé
Que les fils de Tartufe ont en vain dénigré,

Cultivant chaque jour l'intelligence humaine,
Vous avez fait valoir et grossi son domaine.
Si le profond René, qui fut trop créateur,
Du doute méthodique heureux législateur,
Mais infidèle aux lois par lui-même fixées,
De nos sensations sépara nos pensées;
Si cet autre rêveur qui voyait tout en Dieu
Ne se fit pas comprendre, et se comprit fort peu;
Si, dans la Germanie, un charlatan gothique,
Ose, en illuminé, prêcher sa scholastique;
Les chemins qu'entrevit Bacon le précurseur,
Et dont Locke en tremblant sonda la profondeur,
Offrant à vos efforts un terrain plus docile,
Désormais, grâce à vous, sont d'un accès facile.
Guidés par la nature, et cherchant pas à pas,
Vous étudiez l'homme, et ne l'inventez pas;
Des effets démontrés vous remontez aux causes;
Mais pesez bien les mots, car les mots font les choses.

DISCOURS

SUR LES ENTRAVES

DONNÉES A LA LITTÉRATURE.

Des lettres qui jadis ont fait notre grandeur
Vous voulez, dites-vous, ranimer la splendeur.
Le projet est fort beau : sans elles point de gloire.
Des ignorans cruels ont flétri la victoire :
Sésostris, Alexandre, au brelan des combats,
N'étaient pas plus heureux que Gengis et Thamas;
L'imbécile Alaric subjugua par l'épée
L'empire qu'usurpa le vainqueur de Pompée;
Miltiade implorait l'égide de Pallas;
Suwarow, plus chrétien, suivait saint Nicolas;
Et, depuis trois mille ans aux héros condamnée,
La terre n'a pu voir une innocente année
Où du sanglant récit de ses faits éclatans
Un héros n'ait souillé les gazettes du tems.
Chaque peuple à son tour eut le glaive et l'empire;
Mais, dans l'art de penser, de parler et d'écrire,
Des nations d'élite, et des siècles heureux,
En cet espace étroit des talens peu nombreux,

Flambeaux jetés au loin dans une nuit profonde,
Ont semé la lumière et consolé le monde.

Nous conservons du moins leur brillant souvenir :
Ils ont fait le présent; ils feront l'avenir.
De la postérité conquérans pacifiques,
Ces écrivains, ces tems, ces nations classiques,
Ont dicté les leçons qu'il nous faut écouter,
Ont montré les écueils qu'il nous faut redouter,
Et les moyens d'ouvrir des routes aperçues,
Et l'art de se frayer des routes inconnues.
On néglige cet art : vous en êtes surpris!
Ce n'est pas en rampant qu'on peut gagner le prix.
Ne dites point *courez*, en fermant la barrière;
Le talent ne sait pas rétrécir sa carrière :
Vous n'en ferez jamais qu'un esclave indompté;
Sa force est la Raison; son cri la Liberté.

Certes, du bien-aimé quelque ministre habile
De nos malins aïeux aurait ému la bile,
S'il eût dit : « Écoutez : Mécène par état,
« Des lettres, des beaux-arts, je soutiendrai l'éclat;
« Mais je crains la Raison, qui devient trop hardie.
« On pense : c'est terrible; et l'Encyclopédie
« A corrompu Chaillot, Gonesse et Saint-Germain.
« Du lait des préjugés sevrant le genre humain,
« Voltaire en esprit fort a changé Melpomène :
« De Mahomet, d'Alzire, il faut purger la scène;

« Fermons-lui le théâtre, ouvert à Pellegrin.
« Gloire à Simon-le-Franc! Si Voltaire est chagrin,
« Il lui sera loisible, afin de se distraire,
« D'aider Martin Fréron dans l'Ane littéraire.
« D'un certain Montesquieu l'on parle quelquefois:
« Défense expresse à lui d'écrire sur les lois;
« Mais ledit Montesquieu d'une plume discrète
« Pourra, sous trois commis, rédiger la gazette.
« Jean-Jacque est un peu fou; mais, comme il écrit bien,
« Il faudra l'enrôler pour le journal chrétien.
« Que Buffon, désormais, en prose poétique,
« D'après les livres saints démontre la physique.
« D'Alembert sait l'algèbre, il fera des chansons;
« Fréret des mandemens, Diderot des sermons. »

Les bons journaux du tems auraient vanté peut-être
Le discours du valet parlant au nom du maître;
Mais, accueilli bientôt par vingt joyeux pamphlets,
Il eût fait, dans Paris, renchérir les sifflets.

« Oh! répond *Clistorel*, ministre apothicaire:
« Tant de littérature est fort peu nécessaire;
« Personne n'écrit bien quand tout le monde écrit;
« On baisse; et, je le sens, nous n'avons plus d'esprit. »
L'ami, pas d'injustice. En la cité gothique,
Dans un humble réduit qu'aucuns nommaient boutique,
Impunément bavard, tu pouvais délayer,
Ressasser, compiler, commenter Lavoisier;

On ne t'écoutait pas, mais on te laissait dire.
Sais-tu bien, Clistorel, qu'il est un art d'écrire?
Sais-tu choisir, placer les mots les plus heureux;
Par de nouveaux rapports les combiner entre eux;
Allier à ces mots, colorés par l'image,
Les sons harmonieux, musique du langage;
Peindre nos passions, et noter leurs accens
En des vers où toujours la rime ajoute au sens;
Où la simplicité n'exclut pas la noblesse;
Où la précision s'unit à la justesse;
Pleins sans être tendus, nerveux avec douceur,
Que le cœur a dictés, et qui vont droit au cœur?
Non : c'est là, Clistorel, que ta science échoue.
Si l'or en ton creuset se mêle avec la boue,
Tu les connais tous deux; tu vas nous démontrer
Qu'en pouvant les unir tu peux les séparer;
Mais le talent échappe à ta vaine analyse:
Tu ne peux de l'esprit distinguer la sottise.
Va, malgré les valets, malgré les charlatans,
Le creuset immortel est dans les mains du Tems.
Exerce ton métier; sois utile et modeste;
D'un peu de gros bon sens conserve quelque reste.
D'un pas tardif et lourd, hâté par l'aiguillon,
Le bœuf en mugissant fertilise un sillon;
Mais donne-t-il le prix aux coursiers de l'Élide?
Du chant des rossignols est-ce lui qui décide?
Va-t-il cueillir ces fleurs dont les filles du ciel
Choisissent les parfums pour composer leur miel?

Eh bien! voilà pourtant nos juges, nos arbitres!
Pleins de prétentions, qu'ils appellent des titres,
Des talens qu'ils n'ont pas ils sont les détracteurs,
Et, pour être aperçus, se font persécuteurs.
Ces noirs Laubardemonts de la littérature
Déchaînent contre nous les marchands d'imposture,
Les bâtards de Fréron, les bâtards de Cotin.
Aussitôt grand fracas : « Le délit est certain, »
Vont-ils s'écrier tous; « pesez bien ces passages:
« En ajoutant deux mots, en supprimant trois pages...
« C'est lui. C'est encor lui. Quelle audace! quel ton!
« Il ne croit pas en Dieu, pas même au feuilleton.
« Dans ce qu'il ne dit pas, on voit ce qu'il veut dire.
« Excepté nos journaux, il faut tout interdire. »
Eh! mes très-chers amis, pour défendre nos droits,
Laissez-moi vous citer des prêtres et des rois;
Je dis ceux du bon tems : le siècle dix-huitième
Pervertissait les cours, et le Vatican même.
De certains esprits forts Frédéric entiché
Régnait en philosophe; et c'est un grand péché.
Benoît sur Frédéric a bien quelque avantage;
Mais il eut trop souvent les préjugés d'un sage.
Richelieu vous convient, et ce roi-cardinal
N'eut aucun préjugé qui ne fût point royal.
Zoïle tout-puissant de l'aîné des Corneilles,
Richelieu toutefois n'a point proscrit ses veilles;
Contre lui seulement il armait Chapelain,
Ou l'instruisait d'exemple, aidé de Saint-Sorlin.

Louis, qui sut orner le pouvoir despotique,
Laissait de Port-Royal le pieux satirique,
Des compagnons Jésus instruisant le procès,
Fixer à leurs dépens le langage français.
Molière sur la scène, et Bourdaloue en chaire,
En toute liberté s'adressaient au parterre....
Si l'un prêchait gaîment contre les faux dévots,
L'autre prêchait pour eux, et contre les bons mots;
Et, sans troubler l'État, la jeunesse étourdie
Allait rire au sermon comme à la comédie.
« Alte-là, s'il vous plaît! Voilà de grands talens,
« Que nous vantons beaucoup, qui ne sont point vivans.
« Il faut bien distinguer: ceux-là peuvent tout dire. »
Vous accordez aux morts la liberté d'écrire!
C'est agir prudemment; et l'on peut, sans abus,
Rendre quelque justice à ceux qui ne sont plus.
Mais, des auteurs fameux si la tombe est l'asile,
De leur tems, mes amis, votre haine imbécile
Pour le moindre grimaud les eût diffamés tous:
Esménard de Corneille aurait été jaloux;
Vous auriez en chorus hurlé contre Molière;
On eût vu Carion, soupant avec Linière,
Porter, en s'inclinant, la santé de Pradon;
Et Geoffroi, dans Trévoux brochant son feuilleton,
En de fréquens accès de stupide folie,
Régenter Despréaux et l'auteur d'Athalie.

Jouissez du présent, puisqu'il est votre bien;

Mais l'avenir approche, et vous n'y perdrez rien.
Et vous, que la Raison retient sous son empire,
Malgré l'air infecté qu'avec peine on respire,
Que faire? Elle se tait quand les fous sont puissans.
Écoutez Pythagore : il avait un grand sens;
« Adorez, disait-il, l'écho dans la tempête. »
Le moment est venu. Déja levant la tête,
Par la foule des sots le mensonge honoré
Promène insolemment un étendard sacré;
Déja l'antique erreur, cette hydre renaissante,
Plus absurde toujours, toujours plus menaçante,
De son trône orgueilleux insulte par des cris
La conscience humaine, et les talens proscrits.
Pensez-vous librement? Fuyez la servitude;
Cherchez des bois muets la libre solitude:
Là, sans prostituer l'hommage adulateur,
Sans offrir aux puissans ce nectar enchanteur
Qui, distillé pour eux des mains de la bassesse,
Sans les désaltérer, les enivre sans cesse,
De la vérité seule espérant quelque appui,
Les yeux sur l'avenir, écrivez devant lui.
Le mensonge expira sa victoire funeste;
Il est craint, mais il passe; et la vérité reste.

****

ÉPITRES.

ÉPITRE
A PALISSOT.

1784.

Aux rives d'Argenteuil, dans un calme ennemi,
Croirai-je, Palissot, qu'à jamais endormi
Tu dédaignes la gloire, et que ton âme oublie
Ces tems, ces jours heureux où l'aimable Thalie,
Du tombeau de Molière appelée à ta voix,
Revivait pour la France une seconde fois?
Elle-même guidait tes crayons équitables,
Autant qu'à la sottise, au vice redoutables;
Des Phrynés, des méchans, du peuple des rimeurs,
Tu foulais à tes pieds les jalouses clameurs;
Et quand, sous les efforts d'une troupe ignorante,
Une seconde fois cette Muse expirante
Demande tes secours, implore ton appui;
Tandis que, prodiguant le scandale et l'ennui,
De mille plats farceurs l'impudence effrénée
Triomphe chaque jour sur la scène étonnée;
Tes armes dans tes mains languissent sans honneur;
Et du goût opprimé tu n'es plus le vengeur!
Tu le seras encor: j'espère qu'en ton âme

La gloire encor, ami, va réveiller sa flamme.
Dans les eaux du Léthé viens plonger à jamais
Tant de petits auteurs, tant de petits succès.
Des traces de Rochon viens purger notre scène;
Dubuisson trop long-temps fit braire Melpomène.
Naguère ayant prêché contre le célibat,
Qui le croirait? Thalie a regretté Dorat!
D'après Plaute qu'il aime, et qu'il ne comprend guère,
Fidèle à ses talens, dont la Garonne est fière,
L'auteur de l'*Égoïsme*[1] enfante, nous dit-on,
Une pièce, un chef-d'œuvre, en beau style gascon.
Un auteur provençal[2], dont la Muse insipide
Dégoûtera de l'art célébré par Ovide,
Au théâtre, l'objet de ses premiers travaux,
Va tout-à-l'heure encor éclipser ses rivaux.
Beaumarchais, sur eux tous remportant la victoire,
Voit croître à chaque instant ses lauriers et sa gloire:
Fortuné Trissotin, croyant qu'on n'eut jamais
Les talens, le savoir, l'esprit, qu'a Beaumarchais;

---

1. Cailhava.

2. Barthe (Nicolas Thomas), né à Marseille en 1733, auteur de plusieurs comédies, telles que l'*Amateur*, les *Fausses infidélités*, la *Mère jalouse*, et l'*Homme personnel*. Ces diverses comédies, non dépourvues de mérite, ont en général obtenu peu de succès. Pour se consoler de ces disgrâces théâtrales, Barthe entreprit, à l'imitation d'Ovide, son auteur favori, un poëme de l'*Art d'Aimer*, qu'il aurait pu intituler avec plus de justesse: l'*Art de séduire*. La versification en est facile; les portraits y sont voluptueux, et les mœurs du jour assez bien saisies. On n'a publié que quelques fragmens de ce poëme. (*Note de l'Éditeur.*)

Sachant que tôt ou tard la splendeur de sa vie
Imposera silence aux clameurs de l'envie;
Certain que les Français, que l'univers un jour
Doit de ses ennemis le venger sans retour.
Homme rare, en effet, dans le siècle où nous sommes!
Désormais notre scène a perdu ses grands hommes;
Et la patrie en deuil pleure encore aujourd'hui
Au tombeau de Voltaire, immortel comme lui.
Beaumarchais atteindra la palme du comique,
S'il veut bien devenir moins plat et moins cynique:
Parfois il fait rougir le goût et la pudeur.
Bouffon charmant, du reste, et non sans profondeur;
Parmi les Tabarins assis au rang suprême,
Au dessus de Scarron, de Montfleury lui-même;
Enfin, pour achever et le peindre en un mot,
Doué de tout l'esprit que peut avoir un sot.

Mais toi, qui, de nos jours, sus réunir en France
Le sel d'Aristophane et le goût de Térence;
Toi, qu'au siècle dernier la satire eût loué;
Toi, que pour successeur Molière eût avoué;
Aux douceurs du repos noblement indocile,
Quitte enfin, cher ami, ce rivage tranquille;
Abandonne, crois-moi, l'ombre de tes berceaux;
Revole vers Paris, et reprends tes pinceaux.
Du théâtre souillé viens chasser les profanes;
Viens, montre-nous encor l'auteur des *Courtisanes*.
De Molière, en effet, si tu fus l'héritier,
A de si beaux destins livre-toi tout entier.

De tant d'originaux peins-nous l'extravagance:
Peins-nous ce financier qui, bouffi d'arrogance,
Et toujours du génie insolent détracteur,
Fut toujours des Cotins l'engoué protecteur;
Ose même à nos yeux tracer un Lovelace,
Ses replis, sa noirceur, son courage, sa grâce,
Sur un cœur innocent tous ses coupables droits,
Ses vices, ses vertus plus funestes cent fois;
Offre-nous, si tu veux, l'image d'Artenice,
Très-habile à former la jeunesse novice,
Et qui, parfois modeste, abandonnant la cour,
D'un héros de coulisse a recherché l'amour;
Peins-nous ce magistrat dont l'injuste balance
Au souris d'une belle a vendu l'innocence;
Ce ministre ignorant, de pièges entouré,
Et de ses vils flatteurs se croyant adoré,
Des caprices d'un roi quand devenu victime
Leur troupe scélérate et l'insulte et l'opprime.
Oui, voilà, cher ami, jusqu'où l'on peut oser,
Les traits que tes pinceaux se doivent proposer.
Qui peut les effrayer? Va, laisse l'ignorance,
Les esclaves, les sots, crier à l'insolence;
Instruire et corriger: voilà le digne emploi,
Le vrai but de Thalie et son unique loi.
Mais de se démentir ta Muse est incapable:
Tu n'iras point, armé d'une audace coupable,
Imiter aujourd'hui ces peintres détestés
Dont le crayon menteur en éclats effrontés
De Thalie a changé le gracieux sourire,

Et fait d'une déesse un impudent satyre.
Ta Muse, Palissot, condamnant ces excès,
Sur un meilleur appui fondera ses succès.
Au joug de la vertu long-tems accoutumée,
Ta Muse ne saurait trahir sa renommée,
Et, soutenant toujours les mœurs, la vérité,
Arrivera sans tache à la postérité.

Reparais, et déjà tes prétendus émules
Ont vu s'anéantir leurs palmes ridicules;
A tes premiers rayons, ces astres d'un instant
Dans l'éternelle nuit vont se précipitant.
La scène étale encore une splendeur nouvelle;
Thalie, en ce beau jour, plus riante et plus belle,
Renaît, et par toi seul, ami, se voit rendus
Ses destins, qu'à jamais elle croyait perdus.

Ainsi, dès que la Nuit, de ses voiles funèbres,
Dans les cieux rembrunis a semé les ténèbres,
Soudain, au fond des bois, de leurs affreux concerts,
Les sinistres hiboux épouvantent les airs.
Les voilà désormais rois des célestes plaines;
Mais, sitôt que, perçant les ombres incertaines,
Loin des bras de Tithon, l'Aurore de ses feux
A rougi de l'Ida les sommets sourcilleux,
Par un cri souverain saluant la lumière,
L'aigle d'un vol hardi rentre dans la carrière;
Tout fuit; et, déplorant son empire détruit,
Le monstrueux essaim redemande la nuit.

oooooooo

ÉPITRE
A MÉHUL.

DU POUVOIR DE LA MUSIQUE.

Méhul, à Polymnie en naissant consacré,
Élève et successeur de ce chantre admiré [1]
Qui, docte et varié, modula sur sa lyre
Du fils d'Agamemnon le tragique délire,
D'Alceste à son époux les funèbres adieux,
Et d'Orphée aux enfers les pleurs mélodieux!
Satisfait d'embellir les deux scènes lyriques,
Laisse, dans leurs accès lourdement satiriques,
Des sophistes glacés et d'orgueilleux censeurs
Décrier de ton art les utiles douceurs.
Entends-tu Mévius, régent par habitude;
Damon, sot par nature, et plus sot par étude,
Ennuyer l'auditoire en parlant du plaisir?
C'est un enfant ailé qu'ils ne pourront saisir.
L'ami des arts jouit quand le pédant raisonne;
Par un souffle ennemi le plaisir s'empoisonne;
Et l'envie, épanchant ses venins odieux,

1. Gluck.

Corrompt ce pur nectar préparé pour les dieux.
Les beaux-arts ont l'éclat et le parfum des roses.
Vois-les dans nos jardins nouvellement écloses :
De leur suc odorant l'abeille se nourrit ;
Le venimeux reptile en passant les flétrit.

Mais, entre ces beaux-arts, enfantés par la Grèce,
Et formant d'Apollon la cour enchanteresse,
La musique, Méhul, par des effets puissans,
Du charme le plus sûr sait enivrer nos sens.
Arion, sur les flots, va céder à l'orage :
Secouru par sa lyre, il échappe au naufrage.
Vois Amphion peupler un sol inhabité :
Il fait marcher la pierre, et fonde une cité.
Orphée, aux bords de l'Èbre allant cacher sa vie,
Pleurant son Euridice, hélas! deux fois ravie,
Le long du fleuve, en pleurs, traîne ses longs regrets,
Et les monstres émus, et les tristes forêts.
Quel mystère est caché sous ces voiles aimables?
La poétique Grèce, inventrice des fables,
Voulut par ces récits nous faire concevoir
D'un art délicieux le magique pouvoir.
Dans les cieux, aux enfers, il étend ses conquêtes.
Quelquefois de la mort il embellit les fêtes :
Harmonieux Gossec, lorsque ta lyre en deuil,
De l'auteur de Mérope escortait le cercueil,
On entendait au loin, dans l'horreur des ténèbres,

Les accords prolongés des trombones funèbres,
La timbale voilée aux sombres roulemens,
Et du timbre chinois les tristes hurlemens.

Mais cherchons la gaîté sur ces charmantes rives
Où le front de Thétis est couronné d'olives...
Dans le calme des cieux et des vents et des flots,
Sur les mers de Marseille on voit les matelots
Revoler en chantant des bords où fut la Grèce;
Le tambourin du port appelle l'allégresse;
Le brillant galoubet vient égayer les airs;
Et la danse folâtre est jointe aux doux concerts.
Sous les vallons ombreux quel pasteur fait entendre
Les soupirs de la flûte harmonieuse et tendre?
Il module l'espoir, la crainte, le désir;
De ses doigts amoureux découle le plaisir.
Plus loin le cerf bondit; les chasseurs applaudissent;
Du cri joyeux des chiens les échos retentissent;
Le cor, aux fiers accens, étonne les forêts;
Diane, un arc en main, déjà lance ses traits;
Endymion la suit; l'Aurore matinale
S'éveille en souriant à la voix de Céphale.
Si Pan de la Sicile instruisit les bergers
A cadencer un chant sur des pipeaux légers,
Aux monts de l'Appenzel, dans les bois helvétiques,
Il enfla le premier les musettes rustiques:
Là, quand le vent du soir agite les ormeaux,

Quand la reine des nuits brille entre les rameaux,
Du *rantz* accoutumé les notes languissantes
Rappellent au bercail les vaches mugissantes.

. . . . . .

. . . . . .

ESSAI
SUR LA SATIRE.

On peut laisser en paix des rimeurs innocens
Dont la muse inconnue outrage le bon sens :
« Qu'un Ferlus, qui végète aux marais du Parnasse,
« Pense atteindre le vol de Lucrèce et d'Horace;
« Qu'en écrivant aux sots Despaze, dans l'accès,
« Braille ses vers gascons qu'il croit des vers français;
« Qu'un Balourd-Lormian [1], ridicule Pygmée,
« Travestisse le Tasse en prose mal rimée;
« Tous ces fils de Cotin, plus décriés que lui,
« Des mépris du public se vengent par l'ennui. »
Mais, des mœurs et du goût s'ils se disent arbitres,
Du tribunal burlesque on veut savoir les titres.
Qui ne rirait de voir un Zoïle, irrité,
Nous demander raison de son obscurité,
Et, ne prévoyant pas les dégoûts qu'il s'attire,
Armer sa faible main du fouet de la satire?
Quelques censeurs, bravant d'orageuses rumeurs,
Contre le vice altier défendirent les mœurs;

1. Ce passage a été écrit lorsque M. Baour Lormian publia sa première traduction de la *Jérusalem délivrée*.

Mais l'austère vertu recommandait leur vie.
En des vers généreux s'ils attaquaient l'envie,
Ils savaient rendre hommage au mérite envié;
Et, s'ils vengeaient le goût trop souvent oublié,
Chacun de leurs écrits au goût toujours fidèle,
En donnant la leçon présentait le modèle.
Dans la Grèce autrefois, sur la scène étalés,
Socrate et Périclès, en public immolés,
Étaient livrés aux ris d'une foule profane.
Si l'envie inspirait les vers d'Aristophane,
La vengeance dicta, dans ses fougueux élans,
D'Archiloque en fureur les ïambes sanglans.
Chez les Romains bientôt, sous la plume d'Horace,
La satire, unissant la vigueur et la grâce,
Sans préparer l'exil, sans verser le poison,
D'un utile enjoûment vint orner la raison.
Fort, mais avec douceur, précis quoique facile,
Ce poète élégant, le vainqueur de Lucile,
Animant un vers pur du feu de ses bons mots,
Fut chéri des talens et redouté des sots.
Aux stoïques leçons quand sa muse exercée
Prouve que la sottise est toujours insensée,
Que l'homme n'est jamais content de ses destins;
Quand de Nasidiénus [1] il décrit les festins,

---

1. Ou bien,

De Nasidiénus s'il décrit les festins,
D'avides héritiers s'il nous peint la bassesse.

D'avides héritiers quand il peint la bassesse,
Ou qu'aux sifflets de Rome il présente sans cesse
Le jargon pédantesque et les tons importans
De ce lourd Crispinus, le Rœderer du tems,
Il sait, de la satire ennoblissant l'usage,
Railler en honnête homme, et badiner en sage;
Et ses charmans écrits, retenus du lecteur,
Sont toujours d'un poète et jamais d'un rhéteur.

Plus concis, plus obscur, et moins parfait sans doute,
De son grand devancier Perse suivit la route.
D'une austère candeur il connut tout le prix:
C'est la vertu qui parle en ses chastes écrits.
Eh! qui n'applaudirait lorsque ses traits caustiques
Du palais des Césars franchissent les portiques,
Et même, au despotisme inspirant la terreur,
Vont, au bruit des sifflets, réveiller l'empereur.

D'un siècle corrompu la publique impudence
De l'ardent Juvénal souleva l'éloquence;
De mouvemens heureux tous ses vers animés
D'un cœur vraiment ému jaillissent enflammés.
Dans ses hideux tableaux Rome entière respire:
Le juge vend la loi, le sénat vend l'empire;
Tout fier d'un testament par le crime dicté,
Un adultère insulte au fils déshérité;
Les affranchis par l'or achètent la naissance;
Les nobles par la honte achètent la puissance;

Et d'un manteau sacré le vice revêtu
Trafique impudemment du nom de la vertu.
Voyez des corrupteurs la horde enchanteresse,
Reste vil et flétri du beau sang de la Grèce;
Adolescens, vieillards, de débauches perdus;
Par un mélange affreux les sexes confondus;
Les épouses souillant la couche nuptiale,
Affichant leur opprobre et luttant de scandale.
Messaline en délire, outrageant son époux,
Rit de ses attentats, et les surpasse tous.
Tandis que l'empereur stupidement sommeille,
L'œil ardent, près de lui, l'impératrice veille;
Par de faux cheveux blonds son front est ombragé;
Et, quand dans le repos tout l'empire est plongé,
Elle court de Vénus célébrer les mystères,
Porte en des lieux impurs ses fureurs adultères.
Là, de honteux plaisirs s'enivrant à son gré,
Du nom de Lycisca voilant son nom sacré,
Lasse de voluptés, mais jamais assouvie,
Celle, ô Britannicus, qui t'a donné la vie,
Seule, et de crime en crime errant en liberté,
Prostitue aux Romains les flancs qui t'ont porté.

Après un long repos la moderne Italie
Aux jours des Médicis renaquit embellie;
Et, parmi les beaux-arts en foule renaissans,
La Muse satirique éleva ses accens.
Celui qui de nos preux a chanté les merveilles,

L'Arioste, un moment lui consacra ses veilles;
Mais la cour de Ferrare épiait ses discours;
Et la satire est faible, écrite au sein des cours.
Si des liens dorés ont gêné son audace,
S'il répand dans ses vers moins de sel que de grâce,
Du langage toscan la douce urbanité
Brille en plus d'un récit élégamment conté;
Et dans ces jolis riens qu'un style heureux décore
L'Arioste imparfait est l'Arioste encore.

De Regnier parmi nous Despréaux fut vainqueur.
Gloire au grand Despréaux! son génie et son cœur
Au vrai, qu'il adora, furent toujours fidèles:
Ce modèle à jamais formera les modèles.
Parmi tous les talens qu'éleva Port-Royal,
Le nerveux, le précis, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français.
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvre d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je? il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant surtout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas:

Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard;
Montfleury, qui se crut l'émule de Molière;
Cet ignoble Pradon que vantait Deshoulière:
Pradon, sans la satire à jamais ignoré,
Mais au divin Racine un moment préféré.
En ces jours où d'Agnès la simplicité pure
Des Marivaux du siècle obtenait la censure;
Où le sublime Alceste essuyait des mépris;
Où du Contemplateur les vers étaient proscrits;
Où, dans plus d'un libelle, et même dans la chaire,
Tartufe démasqué tonnait contre Molière;
Quand de Britannicus les vers mélodieux,
Et Tacite, embelli par la langue des dieux,
Languissaient, désertés, sur la scène avilie;
Quand d'ineptes lecteurs dédaignaient Athalie,
Les cris injurieux d'un public abusé
A l'oracle du goût n'en ont pas imposé.
Despréaux, signalant un utile courage,
Au jugement vulgaire opposa son suffrage,
Et, payant au génie un tribut mérité,
Prononça les décrets de la postérité.

Tu chéris Despréaux, et tu suivis sa trace,
Élève de Virgile, et d'Homère, et d'Horace,

Pope, éternel honneur des muses d'Albion!
Soit que parmi les dieux, sous les murs d'Ilion,
Tu chantes les combats et le courroux d'Achille;
Soit que, d'un ton plus doux, la flûte de Sicile
Aux rives du Lodon module sous tes doigts
Des chants, que de Windsor ont répétés les bois;
Soit que, tenant en main le compas didactique,
En d'épineux sentiers tu guides la critique;
Soit que, d'un vain orgueil châtiant les travers,
Tu dévoiles à l'homme et l'homme et l'univers;
Soit qu'au pied des autels apportant son délire
L'épouse d'Abailard, revivant sur ta lyre,
Exhale en traits de feu son amour et ses pleurs;
Mariant avec art les tons et les couleurs,
Partout d'heureux détails enrichissant le style,
Même dans l'agrément ne cherchant que l'utile,
Économe de mots et prodigue de sens,
A l'austère raison tu soumets tes accens;
Et ta muse, à la fois élégante et sensée,
En vers pleins et nerveux burine ta pensée.
Quel prix récompensa tant de nobles travaux?
Du grand homme envié se croyant les rivaux,
Le lauréat Cibber[1], Blackmore[2] l'emphatique,

1. Cibber (Colley), célèbre acteur anglais, et auteur de plusieurs comédies. Il est le héros de la *Dunciade* de Pope, contre lequel il s'était permis plusieurs traits de satire. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Voyez la note page 18, tome III des œuvres anciennes.

Philips[1], abandonnant son chalumeau rustique,
Tous les jours contre Pope élevant leurs clameurs,
Tentèrent de flétrir ses talens et ses mœurs.
Assailli, délaissé, mais fidèle à sa gloire,
Pope aux sifflets vengeurs dévoua leur mémoire,
A leur haine insolente opposa leurs écrits,
Et de *Stupidité* chanta les favoris.
Peu satisfait de vaincre une horde vulgaire,
Aux Midas en crédit il déclara la guerre.
Montagu de Sapho reconnut le portrait;
Sporus-Harvei rougit d'être peint trait pour trait;
Même dans les boudoirs il devint ridicule:
Faible nain, succombant sous les flèches d'Hercule.
Si Pope se vengea des Bavius puissans,
Au sage Bolingbroke il offrit son encens;
Et, peu fait pour les cours, fidèle avec audace,
Ami de sa faveur, il aima sa disgrâce.
Voit-il que, tourmenté par d'envieux accès,
Addison d'un ami redoute les succès?
Ému contre Addison d'un courroux légitime,
Il lance un trait malin qu'émousse encor l'estime.
Jusque dans ses écarts, il s'arrête partout
Où finit la décence, où s'arrête le goût:
Grand mystère de l'art qui fait tout l'art lui-même;

---

1. Philips (Ambroise), poète anglais, connu par un grand nombre de pastorales et par quelques tragédies restées au théâtre. (*Note de l'Éditeur.*)

Des talens consommés secret rare et suprême,
Qu'avant lui Rochester[1] n'avait pas su trouver,
Que Churchill[2] après lui n'a pas su conserver.

Sous l'empire indolent de la folle Régence,
Voltaire, en l'âge heureux où se mûrit l'enfance,
Vit les ris succéder à ces sombres ennuis
Dont la pompe attristait le déclin de Louis.
Du Maine applaudissait aux chants de Saint-Aulaire,
Quand du riant vieillard la voix jeune et légère
Égayait au printems les bocages de Sceaux.
Dans les jardins du Temple, assis sous des berceaux,
Et Vendôme et son frère, oubliant la victoire,
Déposaient leur grandeur, et délassaient leur gloire.
Loin des cours, loin des camps, ils trouvaient des amis;
Tartufe à leurs festins n'était jamais admis;
Mais Chaulieu, dans l'accès d'une élégante ivresse,
Y soupirait ses vers, enfans de la paresse.
Il couronnait de fleurs sa dernière saison;
Il prêchait le plaisir, et chantait la raison.
Voltaire, de Chaulieu suivant le doux exemple,
Apprit à ses côtés, dans l'école du Temple,

---

1. Auteur de quelques satires et de plusieurs poésies fugitives, la plupart obscènes, mais où l'on trouve des pensées hardies, et des traits sublimes. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Poète anglais, auteur de la *Rosciade*, et de quelques poésies satiriques. (*Note de l'Éditeur.*)

Cet art si peu connu d'orner la vérité,
D'être sage en riant, d'instruire avec gaîté.
Il y puisa surtout l'horreur des fanatiques,
La haine et le mépris des préjugés gothiques,
Domaine des tyrans qui règnent sur les sots:
Le besoin de tromper rend les tyrans dévots.
A Vénus-Uranie il offrit ses hommages:
Elle a de son poète inspiré les ouvrages.
Il eut tous les talens, ces premiers dons des cieux:
S'il veut de Torquato, rival audacieux,
Emboucher la trompette, et chanter nos ancêtres,
Ou, plus brillant, plus riche, et seul entre les maîtres,
Égaler l'Arioste en ses divins tableaux;
Si Clio lui remet ses austères pinceaux;
Ou si, durant un siècle enrichissant la scène,
Il ceint de vingt lauriers le front de Melpomène,
D'un pas toujours égal en sa route affermi,
Il sait, du fanatisme implacable ennemi,
Affaiblir un pouvoir qu'il eût voulu détruire,
Charmer le genre humain, le venger, et l'instruire.
Pour la philosophie armant jusques aux rois,
De la Satire altière il étendit les droits:
Elle a pris de Minerve et l'égide et la lance.
En vain, pour condamner le grand homme au silence,
La Sottise en fureur écrit des mandemens,
Soulève les prélats, émeut les parlemens,
Déchaîne ce troupeau de pédans sacriléges
Qui, dans quelque paroisse, ou du fond des colléges,

De Dieu, par bonté d'âme, intrépides soutiens,
Vendent à bon marché des libelles chrétiens;
Le pétulant sarcasme et la fine ironie,
Les bons mots, les bons vers, coulent de son génie.
C'est un vin généreux, qui, dans l'air élancé,
Loin du liége importun dont il était pressé,
Fait jaillir à longs flots la mousse et l'ambroisie,
Et l'oubli des chagrins dont notre âme est saisie.
Quelquefois la vengeance égara ses pinceaux:
Lorsque de traits hideux il peint les deux Rousseaux,
De la satire injuste on méconnaît l'empire;
Le rire à peine éclos sur les lèvres expire;
Le bon mot le plus gai se lit avec douleur.
Sacrés par le talent, plus saints par le malheur,
Que de titres unis pour désarmer sa haine!
Mais, tant que sur les bords embellis par la Seine
Des charmes du langage on sentira le prix;
Tant que d'un art divin les deux mondes épris,
Offrant un libre hommage aux muses de la France,
De nos chantres fameux chériront l'élégance,
L'avenir sifflera Nonotte, Sabatier,
Desfontaines, Fréron, Clément, Trublet, Berthier,
Et tout ce noir essaim d'immortelles victimes
Que le malin Voltaire enchaînait dans ses rimes.
Il fut persécuté, même au fond du tombeau;
Mais qui peut du génie éteindre le flambeau?
Son nom, qui rendait seul la raison triomphante,
Son nom, cher aux Français, restera l'épouvante

De tous les imposteurs et de tous les tyrans.
S'il caressa les rois, s'il ménagea les grands,
Flatteur pour obtenir le droit d'être sincère,
Il paya malgré lui ce tribut nécessaire;
Mais de loin, sous ses coups, les rois ont succombé;
Il ébranla l'autel, et le trône est tombé.

Plus fort qu'ingénieux, moins plaisant que caustique,
Gilbert, de Juvénal émule fanatique,
Du plus sot Mahomet Séide infortuné,
Expira jeune encor et trop tôt moissonné.
Canonisé par lui jusque dans la satire,
Beaumont fit rire un peu: tout nouveau saint fait rire;
Mais Gilbert, consumé d'un délire fatal,
Protégé par Beaumont, mourut à l'hôpital.
Sa muse audacieuse, aux luttes aguerrie,
Semble être d'Apollon la prêtresse en furie,
Terrible, et s'agitant sur le trépied sacré,
Aux approches du dieu par ses cris imploré.
Trop heureux, si, toujours à la raison docile,
Laissant à la colère un accès moins facile,
Et des siècles futurs prévenant les arrêts,
Il n'eût d'un fiel dévot empoisonné ses traits!
Mais souvent dans ses vers, pleins d'un affreux courage,
L'outrage est un éloge, et l'éloge un outrage.
Après avoir vanté Baculard et Fréron,
Il crut de d'Alembert étouffer le renom;
Il voulut renverser de sa main trop hardie

Le portique imposant de l'Encyclopédie;
Du ton de Bossuet Descartes célébré,
L'Éloge d'Antonin par lui-même inspiré,
Du chantre des *Saisons* l'élégante harmonie,
Et les pleurs éloquens que verse *Mélanie:*
Rien n'a pu de Gilbert désarmer les dégoûts.
De Voltaire lui-même osant être jaloux,
Jeune homme, il attaqua sa gloire octogénaire:
Qui vanta Baculard dut décrier Voltaire.
Il prétendit flétrir d'un souffle criminel
Les palmes qui couvraient le vieillard solennel;
Mais *Œdipe* et *Brutus*, mais *Tancrède* et *Zaïre*,
Mérope, *Mahomet*, *Sémiramis*, *Alzire*,
Accablèrent bientôt de leur poids glorieux
Le titan révolté luttant contre les dieux.

Le Parnasse français voyait ternir son lustre;
Mais, dans nos derniers tems, déclin d'un âge illustre,
La satire eut encor quelques adorateurs,
Des demi-dieux du Pinde heureux imitateurs.
Aux ris immodérés des doctes immortelles
Elle exposa Fréron rampant avec des ailes[1],

---

1. Stupidité, qui fait tout de travers,
Avait placé les ailes à l'envers;
Si que Fréron, loin de fendre les airs,
Était porté, par un essor étrange,
Non vers le ciel, mais toujours vers la fange.

Voyez la *Dunciade* de Palissot, chant IX. (*Note de l'Éditeur.*)

Et sur le sombre bord, peu fertile en bons mots,
On la vit applaudir à *l'ombre de Duclos*[1].
Elle n'inspira point un maladroit faussaire,
De tous les vrais talens imbécile adversaire,
Clément, qui redoutait l'opprobre de son nom,
Et signait Despréaux en imitant Gacon;
Ni Robé l'impudique[2], effroi de la décence;
Ni l'aîné Rivarol, jaloux par impuissance,
Qui, faute de penser, parodiste bouffon,
En quolibets de Gille insultait à Buffon[3].
Vains efforts d'une muse inepte et léthargique!
Les talens sont armés d'un bouclier magique;
Et par son triple airain tous les traits repoussés
Vont blesser l'imprudent qui les avait lancés.

Mais d'antiques travers quel immense héritage!
Quel siècle au ridicule a prêté davantage?
Pope va-t-il encor, échappé du tombeau,
Aux sots mal déguisés présenter le flambeau?
Restaurateur du goût, qui peut rendre au Parnasse

---

1. Allusion à la satire ingénieuse de La Harpe, intitulée : l'*Ombre de Duclos;* dans laquelle figurent Linguet, Querlon, Clément, l'abbé Auberi, Dorat et Mercier. (*Note de l'Éditeur.*)

2. On sait que M. Robé s'est occupé long-tems d'un poëme un peu cynique sur le même sujet que la *Syphilis* de Fracastor. (*Note de l'Éditeur.*)

3. Voyez la note de Chénier relative au *Petit almanach des grands hommes*, tom. III, œuvres anciennes, page 123, satire du *Public et l'Anonyme*. (*Note de l'Éditeur.*)

L'enjoûment de Boileau, l'urbanité d'Horace?
Ou, de Perse imitant l'utile obscurité,
Faire au milieu du Louvre entrer la vérité?
Les tems sont différens; les sottises pareilles.
Midas, bon roi Midas, qui n'a pas tes oreilles?
Voyez dans ce lycée un bataillon d'auteurs,
L'un de l'autre envieux, l'un de l'autre flatteurs:
Devant Léontium Sapho lit ses ouvrages;
Là, de vieux écoliers se vendent leurs suffrages.
Ces nains, rétrécissant la scène des Français,
Ont un grand amour-propre et de petits succès;
Ils chantent le triomphe, et manquent la victoire;
Recherchent la louange, et négligent la gloire;
Molières d'un boudoir, Sophocles d'un salon,
Parlent à cinquante ans de leur jeune Apollon;
Et, lassant le public d'une longue espérance,
Dans les journaux qu'ils font sont l'honneur de la France.
Laissons-leur ces plaisirs. De plus sombres tableaux
Pourraient de Juvénal exercer les pinceaux:
Il n'est plus de patrie, et la France fut libre;
Des droits et du pouvoir l'imposant équilibre
Par le poids d'un seul homme est désormais rompu.
Le fer a tout conquis; l'or a tout corrompu;
Aux esclaves de cour la tribune est livrée;
La flatterie impure, arborant la livrée,
Siége dans le conseil, élit les sénateurs,
Fait les tribuns du peuple et les législateurs;
Et, quand des citoyens l'élite gémissante

Célèbre dans le deuil la République absente,
De scandaleuses voix, que hait la liberté,
Aux jeux républicains chantent la royauté [1].
Voltaire est au cercueil, et les Welches renaissent;
Du fanatisme ardent les cent têtes se dressent;
A régner par le glaive il n'a pas renoncé;
Et le nom d'hérétique est déjà prononcé.
On nous promet bientôt d'aimables dragonnades,
Un bel auto-da-fé, de charmantes croisades.
Dans le fond d'un boudoir, en chapelle érigé,
C'est en enfant Jésus que l'Amour est changé.
Cidalise, infidèle à la philosophie,
Dévote pour deux jours, coquette pour la vie,
Convertit les amans qu'elle eût damnés jadis;
Satan s'est fait ermite, et rentre au paradis;
Les nouveaux partisans des gothiques usages,
Pour le dieu des cagots quittant le dieu des sages,
Sur des tréteaux sacrés prêchent le genre humain;
Et je vois l'athéisme un rosaire à la main.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance tout entière;
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit!
Mais heureux le grimaud qui de la servitude

---

1. Ces vers paraissent avoir été composés à l'époque où l'auteur fut exclu du tribunat.

Contracta, jeune encor, la docile habitude!
Écrit-il sur les lois? c'est plus que Montesquieu;
Fait-il des vers galans? c'est Gresset ou Chaulieu;
Fût-il un vrai Cotin, d'éloges on l'assomme;
Et *Duponceau* lui-même au Mans est un grand homme.
Pour moi, dès mon enfance aimant la vérité,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Vengeur du nom français, depuis que sur la scène
J'ai traîné Charles neuf, Médicis et Lorraine,
Des partis en fureur j'ai soulevé les cris;
Vingt presses, gémissant sous des milliers d'écrits,
Par l'imposture même ont fatigué Morphée:
Leur masse injurieuse est mon plus beau trophée.
Oh! qu'aisément comblé d'éphémères honneurs
De tous nos grands braillards j'aurais fait des prôneurs,
Si, désertant la France et flattant l'Angleterre,
Ma muse eût mendié l'or qui nous fait la guerre,
De la cause publique affiché l'abandon,
Acheté par la honte un scandaleux pardon,
Et, quittant les drapeaux de la raison proscrite,
Étalé sans pudeur un cilice hypocrite!
Mais, ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.
Gorgé de honte et d'or, un impudent *Maurice*,
Du pouvoir quel qu'il soit adorant le caprice,
De tout parti vaincu mercenaire apostat,
Peut vendre ses amis comme il vendit l'État.
Lorsque la trahison marche sans retenue,

Lorsque la *République* est partout méconnue,
Dédaignant de flatter ses ennemis puissans,
A son autel désert j'apporte mon encens.
De son auguste nom sanctifiant mes rimes,
Des idoles du jour bravant les heureux crimes,
Je n'abdiquerai point dans des chants imposteurs
L'honneur d'être compté parmi ses fondateurs:
J'ai vécu, je mourrai fidèle à sa bannière.
Que Baour ou Villiers, Colnet ou Souriguière,
Bâtards dégénérés dont rougit l'Arétin,
De Franco[1], s'il se peut, évitent le destin!
Je réclame leur haine, et non pas leurs suffrages;
Je leur demande encor d'honorables outrages.
Contre moi réunis, qu'ils me lancent d'en-bas
Des traits empoisonnés, qui ne m'atteindront pas;
Plus puissant que la loi qui gémit en silence,
Un trait lancé d'en-haut punit leur insolence;
Et de leur nom flétri l'ineffaçable affront
Est comme un fer brûlant imprimé sur leur front.

---

1. Franco (Nicolo), poète satirique, naquit à Bénévent en 1510. Il fut l'ami, et, plus tard, le rival de l'Arétin. Comme l'Arétin, il censura les vivans et les morts; mais ses diatribes lui valurent une récompense fort peu digne d'envie : s'étant permis, dans un voyage qu'il fit à Rome, d'attaquer des seigneurs romains fort accrédités, il fut condamné à mort, en 1569, par ordre du pape Pie V. (*Note de l'Éditeur.*)

ÉLÉGIE.

LA PROMENADE.

1805.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah! lorsque la Nature, à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré,
Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
Du moins, auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poète implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux! tems lointain, mais jamais oublié,

Où les arts consolans, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie!

Le soleil affaibli vient dorer ces vallons;
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil! lieu favori! lieu saint pour les poètes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle;
Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
De Chrisale ou d'Arnolphe a dessiné les traits;
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage; et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

Saint-Cloud! je t'aperçois; j'ai vu, loin de tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi:
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes

De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux:
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour:
Ah! de la liberté tu vis le dernier jour!
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage!
Un Corse a des Français dévoré l'héritage!
Élite des héros au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance!
Trop de sang, trop de pleurs, ont inondé la France;
De ces pleurs, de ce sang un homme est héritier!
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier!
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?
Jeune imprudent, arrête: où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! plus de sénat; la république expire;
Sous un nouveau Cromwel naît un nouvel empire.
Hélas! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.
Crédule, j'ai long-tems célébré ses conquêtes;

Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger les lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie;
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État leurs vers adulateurs,
Le Tyran dans sa cour remarqua mon absence:
Car je chante la gloire, et non pas la puissance.

« Mais détournons les yeux de ces tristes tableaux:
« Leur douloureux aspect irrite encor mes maux;
« Et le jour qui finit offre au moins à ma vue
« Un spectacle plus fait pour mon âme abattue [1] : »

---

1. Dans toutes les éditions antérieures à la nôtre, on ne trouve pas les quatre vers que nous imprimons ici avec des guillemets; il en est même plusieurs où la lacune n'a pas été observée, malgré l'interruption évidente du sens. Sans être certains que ces vers soient de Chénier, nous ne balançons pas à les adopter; un manuscrit, trouvé dans les papiers de l'auteur, et où ils sont ainsi mar-

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers;
J'entends frémir du soir les insectes légers;
Des nocturnes zéphirs je sens la douce haleine;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine;
Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : Viens; tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens; tu veux rester libre, et le peuple est vaincu.
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges rians coloraient l'avenir.
Flatteuse Illusion, tu m'es bientôt ravie!
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;
Plaisirs, Gloire, Bonheur, Patrie et Liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années;
Ma vie est sans couleur; et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre;
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre;

---

qués, nous y autorise. Ces vers ont, d'ailleurs, l'avantage de rétablir la transition d'une manière plus naturelle et plus convenable. (*Note de l'éditeur.*)

Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtemens mouillés de tant d'orages;
Là quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là prononcez l'adieu : que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

CONTES.

LA LETTRE DE CACHET[1],

CONTE.

Dans les beaux jours de Louis quatorzième,
Un jeune objet, qu'eût aimé l'Amour même,
Grâce à l'hymen, partageait le destin
D'un Franc-Comtois, comte de Valespin.

1. Une anecdote très-remarquable, tirée des mémoires du conseiller Lainet sur la guerre civile, et rapportée par Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*, a fourni à Chénier l'idée de ce joli conte.

« Une dame de qualité, de Franche Comté, se trouvant à Paris, « grosse de huit mois, en 1664, son mari, absent depuis un an, « arrive. Elle craint qu'il ne la tue : elle s'adresse à Lainet, sans « le connaître. Celui-ci consulte l'ambassadeur d'Espagne; tous « deux imaginent de faire enfermer le mari, par lettre de cachet, « à la Bastille, jusqu'à ce que la femme soit relevée de couche. « Ils s'adressent à la reine. Le roi, en riant, fait et signe la lettre « de cachet lui-même; il sauve la vie de la femme et de l'enfant; « ensuite il demande pardon au mari, et lui fait un présent. » Voyez le *Dictionnaire du Siècle de Louis XIV*, article *Lainet*.

(*Note de l'éditeur.*)

L'époux, major au service d'Espagne,
Laisse à Paris sa gentille compagne
Dix mois entiers : un oisif de la cour
Le remplaça. Quand au son du tambour
Le bon major, zélé pour le service,
A Besançon commandait l'exercice,
Sans bruit aucun la belle au sein des nuits
Cueillait des fleurs qui promettaient des fruits.
Rien n'était su : trois semaines encore,
Et, déja mûrs, ces fruits allaient éclore.
Chez elle un jour elle rentrait le soir :
Quel contre-tems! et que le trait est noir!
De Besançon certaine lettre arrive;
Et son époux par la tendre missive
Lui fait savoir qu'il presse son retour:
Le lendemain, vers le déclin du jour,
Il reverra sa femme tant aimée!
D'un tel espoir la belle peu charmée
Lit et relit, se couche, et ne dort pas.
Que faire? Il faut se tirer d'un tel pas.
Mais le peut-on? Comment? Quel parti prendre?
De grand matin, ne sachant qu'entreprendre,
Elle est debout: de modestes apprêts
Sans les couvrir relèvent ses attraits.
En négligé, mais avec élégance,
Elle va voir, pour cas de conscience,
Un ami sûr, un profond magistrat:
Monsieur Lainet, le conseiller d'état.

Elle dit tout d'un air de prud'homie,
S'intéressant pour une tendre amie
Qu'elle excusait, sans l'approuver pourtant;
Mais la plus sage en aurait fait autant.
Le mari loin! puis la jeune imprudente
A dix-huit ans, et le mari quarante!
Elle parlait en baissant ses beaux yeux,
Et parlait bien : Lainet l'entendit mieux.
Pour le beau sexe il était honnête homme,
Lisait Cujas et parcourait Brantôme,
Savait le droit sans ignorer l'amour,
Et connaissait les usages de cour.
Un peu malin, mais avec politesse,
Si bien il fait que l'aimable comtesse
Voit, reconnaît, révère la douceur
D'un indulgent et discret confesseur;
A son langage aisément se façonne,
Et, renonçant à la tierce personne,
« Oui, lui dit-elle, oui, j'approuve bien fort
« Celui qui dit : Absens, vous avez tort.
« Mais pas toujours : n'en déplaise à l'adage,
« Mari présent peut l'avoir davantage.
« Le bien est mal, s'il vient hors de saison.
« Mon cher époux entendra-t-il raison?
« Que dira-t-il quand je vais être mère
« De cet enfant dont il n'est pas le père?
« Bien pourrait-on le lui donner gratis,
« En invoquant la loi *Pater est is;*

« Mais Valespin n'y verrait qu'une insulte:
« Un militaire est peu jurisconsulte.
« Dès ce soir même il arrive en ces lieux:
« Voyez, pensez, réglez tout pour le mieux.
« — Penser, Madame! eh! c'est une vétille,
« Répond Lainet; nous avons la Bastille:
« Le cher époux peut y coucher ce soir;
« Les lits sont bons. S'il demande à vous voir,
« On lui dira que, pour certaine cause,
« A son désir l'ordre du roi s'oppose.
« Cet ordre-là peut se lever un jour;
« Délivrez-vous : chacun aura son tour. »
Elle rougit, fit un peu l'éplorée,
Sourit bientôt, et partit rassurée.

Or, en ce tems, le pays franc-comtois
Des Espagnols reconnaissait les lois.
Il s'agissait d'un cas diplomatique.
Lainet le vit, et du roi catholique
Alla trouver le grave ambassadeur,
Qui, rassemblant toute sa profondeur,
Crut que la paix dite des Pyrénées
N'avait en rien interdit ces menées.
Considérant l'urgence du traité,
Il se rendit près de Sa Majesté.
Le jeune roi balança sur l'affaire;
Il consulta madame Anne sa mère,
Et Mazarin. Le Scapin cardinal

Dit oui, trouva le tour original,
Le moyen bon, la comtesse jolie,
Et prononça le juron d'Italie.
Anne, d'un air noblement compassé,
Ne dit pas non ; mais « Qui l'aurait pensé?
« Moi qui croyais à la vertu des femmes!
« Allons, mon fils, sauvez l'honneur des dames. »
Le roi, docile à ce prudent décret,
Signe, en riant, la lettre de cachet.

Elle est partie : un exempt, drôle habile,
Attend son homme aux portes de la ville.
Le jour baissait : des nuages dorés
Couvraient déjà les cieux moins éclairés.
L'époux, ravi d'achever son voyage,
Avait passé l'hérétique rivage
Où Claude un jour, se laissant convertir,
Fut confesseur pour n'être point martyr.
Le postillon touchait à la barrière :
De la voiture on ouvre la portière :
C'était l'exempt; des mains de ce brutal
L'époux reçoit le billet doux royal.
A la Bastille, où sa chambre était prête,
Il est conduit en ce dur tête à tête,
Fort étonné que le roi très chrétien
Lui fît l'honneur de le loger pour rien.

Le commandant vient lui rendre visite.

« Monsieur, dit-il, je vous en félicite;
« De ce logis vous serez enchanté :
« Nul château fort ne l'égale en beauté.
« Feu Charles cinq, si bien nommé le *Sage*,
« Orna Paris de ce superbe ouvrage.
« Fossés profonds; huit tours d'une hauteur!
« Et dont les murs ont dix pieds d'épaisseur.
« — L'endroit est beau; mais ne puis-je connaître
« Pourquoi j'y suis? — C'est le secret du maître,
« Ou d'un ministre; ainsi nul embarras.
« — Ma femme au moins pourra venir... — Non pas:
« On le défend. C'est fâcheux; mais du reste
« Vous serez bien, très-bien: je vous proteste
« Qu'en ce beau lieu chacun vit satisfait.
« Point d'étiquette: on est libre; on s'y plaît.
« On peut penser; on ne peut pas écrire;
« En récompense, on lit quand on sait lire.
« J'ai les sermons du bon père Maillard,
« Un gros recueil des airs du Savoyard,
« Tous les sonnets du sieur de Benserade,
« Ses rondeaux même, aussi sa mascarade.
« De voir Paris vous étiez curieux:
« Sur le donjon vous le verrez bien mieux.
« C'est un air pur! un si beau point de vue!
« Oh! la campagne est là d'une étendue,
« Et toute en fleurs: car voici le printems.
« Amusez-vous; donnez-vous du bon tems. »

Ayant fourni ces grands traits d'éloquence,

Le commandant tira sa révérence.
Il sort : le bruit des verrous effrayans
Dans les cachots se prolonge long-tems.
Tel gronde au loin de caverne en caverne
L'horrible cri du clairon de l'Averne,
Lorsque Satan veut contre les élus
Armer en vain ses bataillons cornus.
Anéanti dans sa douleur profonde,
Loin d'une épouse, hélas! et loin du monde,
Le Franc-Comtois trois jours se morfondit,
Se parla seul, et seul se répondit,
Pleura, crut voir les larmes de sa femme,
La consola, répondit pour la dame,
Le jour d'après grimpa sur le donjon,
Le jour d'après voulut lire un sermon,
Dormit un peu, s'ennuya davantage,
Jura long-tems, puis s'arma de courage.

Tandis qu'il traîne en ces divers ennuis
Des jours sans fin, d'interminables nuits,
Secrètement sa fidèle compagne
Avec décence accouche à la campagne
D'un bel enfant, regretté par l'amour,
Qui le vit naître et mourir en un jour.
Envers Lucine une fois qu'elle est quitte,
A son époux elle songe au plus vite:
Car c'est l'usage; et femmes de Paris
Savent tromper, mais servir leurs maris.

Près de deux mois l'excédé solitaire
Avait gémi dans sa cellule austère.
Le commandant vient lui dire un beau soir,
La larme à l'œil, et comme au désespoir :
« Monsieur le Comte, on en veut placer d'autres;
« J'aurais voulu vous voir long-tems des nôtres;
« Je l'espérais; mais voilà qu'aujourd'hui
« Le roi renonce à vous loger chez lui.
« Accusez-en le crédit de madame :
« Elle a tant fait ! tant remué ! — Ma femme?
« Qu'elle est aimable! et que je suis content ! »
Il dit, s'élance, et décampe à l'instant.
Un char doré, qui l'attend à la porte
Dans un hôtel aussitôt le transporte;
Il monte, il trouve un souper préparé,
Et tout un cercle élégamment paré.
Ce ne sont plus les ténébreux abîmes
Où le caprice a caché ses victimes :
Le vieux donjon, les sourcilleuses tours;
Mais son épouse en ses plus beaux atours,
Sa jeune épouse, et vingt femmes charmantes,
Vingt courtisans aux formes prévenantes.
Amis ! pas trop; mais parlant d'amitié;
Monsieur Lainet n'était pas oublié.
Ainsi l'on voit sur la scène magique
Où l'on conspire, où l'on aime, en musique,
Une cité remplacer des déserts,
Et tout l'Olympe au sortir des enfers.

L'époux fut gai, gais furent les convives,
Le souper fin, les caresses très-vives;
Pope l'anglais aurait dit : Tout est bien.
Lainet conta que le roi très-chrétien
Était prudent, équitable et sensible;
Mais que le pape était seul infaillible;
Que le monarque avait été surpris
Par ses agens; que l'on s'était mépris;
Qu'il se faisait chaque jour des mécomptes;
Que dans le monde il existait deux comtes :
L'un Franc-Comtois, et l'autre Limousin,
Tous deux portant le nom de Valespin;
Que cette fois Besançon, par mégarde,
Avait payé pour Brive-la-Gaillarde.
Il parlait d'or; et le bon Franc-Comtois,
Fêté, choyé, sablant le vin d'Arbois,
Crut fermement ce qu'il entendait dire,
En rit beaucoup, mais fit beaucoup plus rire.
Ce qui vaut mieux : pour dédommagement,
Du roi d'Espagne il eut un régiment;
A la Comtesse il dut ce bon office.
Dans le grand siècle on aimait la justice.

Il fut cocu, prisonnier et content.
Du cocuage il n'apprit rien pourtant;
Car son épouse était femme discrète.
Long-tems après, l'aventure secrète
Fit quelque bruit dans l'une et l'autre cour:

Paris la sut; la Province eut son tour.
On loua fort, comme avisés et sages,
Le roi, sa mère, et tous les personnages;
Et, pour former les filles de Saint-Cyr,
L'abbé Choisy promit qu'à son loisir
Il en ferait narration piquante,
Sous le beau nom d'*Histoire édifiante*.

LE CONCILE
DE CONSTANCE.

PRÉFACE.

A M***, PASTEUR DE LA CONFESSION D'AUSBOURG.

A Dieu ne plaise qu'aucun de nous prétende élever quelque doute sur les mystères! On s'occupe depuis dix-huit siècles à démontrer leur vérité. Désormais rien n'est si clair. Aussi n'est-il plus en Europe d'homme un peu raisonnable qui n'en soit convaincu tout aussi bien que vous et moi. Pourquoi? C'est qu'il ne faut que du bon sens pour concevoir la sainte Trinité, l'Incarnation, sans en excepter la Rédemption. Malheur aux incrédules qui sont assez mauvais logiciens pour n'y rien comprendre!

Les miracles ne font guères plus de difficulté. Je parle ici des miracles de Jésus, de ses apôtres, et des premiers siècles de l'église. En effet, le christianisme n'a pu s'établir sans miracle. Or, Dieu voulait l'établissement du christianisme; donc il a voulu, de toute éternité, que l'ordre

éternel fût interrompu : donc les miracles ont existé. Mais depuis long-tems ils sont inutiles : or, il faut nécessité absolue pour que Dieu veuille interrompre l'ordre éternel : donc les miracles modernes sont controuvés, tant ceux de saint Xavier, le jésuite, que ceux de saint Pâris, le janséniste. Il est absurde d'y croire, autant qu'il est raisonnable de croire à ceux du bon tems, toutefois sous la condition expresse qu'il ne s'en fera plus à l'avenir.

La révélation se prouve d'une manière non moins satisfaisante. Il fallait bien que Dieu vînt parler aux hommes, pour leur dire au juste de quelle manière il voulait être adoré. Personne ne pouvait le savoir aussi bien que lui; et ces choses-là ne se devinent pas facilement. S'il n'est plus dans l'usage de venir causer avec eux, la raison en est sensible : il n'est pas nécessaire qu'il y revienne à deux fois. Attribuer à Dieu des démarches et des courses inutiles est un ridicule sacrilège.

Et c'est en cela, mon cher confrère, que nous devons plaindre tous les deux le funeste aveuglement de nos frères les catholiques. Ils prétendent, quelle erreur impie! que le saint Esprit se donne la peine d'assister à chaque séance d'un concile, d'en dicter tous les décrets, d'être au milieu d'un conclave, d'élire chaque souverain pontife. Je ne prononcerai point avec Luther, ni même avec Newton,

que le pape est décidément l'antechrist : je n'en suis pas sûr; mais, quand on aime le saint Esprit comme nous l'aimons, n'est-on pas indigné de lui entendre imputer tant de crimes et tant de sottises? Quoi! lorsque, dans Éphèse, les pères du concile, après avoir épuisé leur logique, en disputant sur les deux natures de Jésus-Christ, finirent par argumenter à coups de poing, c'était le saint Esprit qui leur inspirait ces syllogismes! Quoi! lorsque, dans le concile de Lyon, le pape Innocent IV déposait l'empereur Frédéric II; quand il inventait le chapeau rouge des cardinaux, pour les avertir qu'il fallait répandre le sang des partisans de l'empereur, le saint Esprit soufflait sur le pape, sur le concile et sur les chapeaux! Quoi! c'était encore le saint Esprit qui plaçait au rang des prétendus vicaires de Dieu la papesse Jeanne, le voleur Jean XXII, l'homicide Jean XXIII, l'empoisonneur Alexandre VI! Quels blasphêmes! Plaignons, mon cher confrère, les catholiques égarés; prions le saint Esprit de leur pardonner, et de les convertir, et rendons-lui des actions de grâce, nous qui sommes assez bons chrétiens pour être incrédules sur tout cela.

Quant à l'Eucharistie, vous et moi, nous différons un peu de sentiment; mais je ne vous querellerai point sur *in*, *cum*, *sub*; et, du moins, nous sommes d'accord pour condamner l'impiété

de la messe, haute ou basse, en faux bourdon ou en musique. A Saint-Pierre de Rome, on la célèbre avec une grande solennité. Il est possible que les beaux motets de Pergolèse et les voix mélodieuses des castrats soient agréables au Seigneur; mais la profanation des choses saintes doit lui gâter son plaisir. Observez encore une chose: dans la communion protestante, nous partageons le pain et le vin avec les fidèles admis à la sainte-table; dans la communion catholique, les fidèles n'ont que du pain sec; le prêtre garde le vin pour lui: ce qui est pure méchanceté. Notre confession n'a pas d'inconvéniens. La confession dite auriculaire en a de fort graves: elle a été souvent un moyen de séduire les filles et les femmes, de diviser les ménages, de porter le trouble dans les familles; elle a été plus souvent encore un instrument de la puissance; et cela n'est pas bien. Mais c'est de plus une arme à deux tranchans; et, si l'une frappe les citoyens, l'autre menace les chefs des états: on pourrait le démontrer par de grands exemples. Pour les couvens des deux sexes, Luther a eu grande raison de détruire, le premier, ces nids de fainéans; et les catholiques français, plus sensés que les autres, sont huguenots à cet égard. Depuis que les exorcismes ont été abolis par ce même Luther, il n'y a plus de possédés dans les églises protestantes; le diable

ne s'empare que des catholiques. Ceux-ci prétendent qu'il était en possession légitime de Jean Calvin, quand ledit Jean fit brûler Michel Servet: ils pourraient bien n'avoir pas tort; et, tout bon calviniste que je suis, je leur accorde volontiers ce point, s'ils veulent m'accorder à leur tour que le diable aimait mieux habiter le corps des papes et des rois, apparemment parce qu'il y était mieux nourri; que l'on a pu, sans injustice, appeler Philippe II le diable du midi; que sa très-digne épouse, la pieuse Marie d'Angleterre, était une méchante diablesse; que, dans le procès d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun, les vrais possédés étaient le cardinal de Richelieu et son amé Laubardemont; et qu'enfin, après la mort de Colbert, Louis XIV et son conseil avaient le diable au corps, quand ils révoquèrent l'édit de Nantes.

Oui, mon cher confrère, les démoniaques ont été, sont et seront les fanatiques tourmentés de la rage des âmes; tous ceux qui veulent forcer la conscience, et ravir à l'homme sa propriété la plus sacrée, la plus essentielle : sa pensée. Je ne parle pas ici de la pensée secrète: elle triomphe des cachots et des bûchers de l'inquisition; je parle de la pensée publique, manifeste, sur tous les objets qui intéressent l'humanité. Prétendre qu'elle n'existe pas, c'est déclarer la servitude;

prétendre, comme on le fait à Rome ou à Madrid, qu'elle ne saurait exister sans nuire au gouvernement, c'est confesser la tyrannie. Brûler des hérétiques, c'est ajouter un quart-d'heure à l'éternité; brûler des livres, ou les mettre à l'index, c'est le plur sûr moyen de les faire vivre. Il n'y a guère que le poëme de la *Navigation* qui pourrait résister à l'épreuve.

LE CONCILE
DE CONSTANCE,
CONTE.

Fiers ennemis du siècle dix-huitième,
Réformateurs, dont le docte système
Fait du délire un point religieux,
D'un saint concile écoutez les merveilles;
Écoutez bien; car la bonté des cieux
Abondamment vous a pourvus d'oreilles.
Dans les remparts bâtis par Constantin,
Non sur les bords où le noir Pont-Euxin
Baigne à-la-fois et l'Europe et l'Asie;
Mais près d'un lac dont les flots argentés
De Germanie arrosent les cités
Et les vallons de l'heureuse Helvétie,
Pour dissiper ce qu'on nommait erreur,
Un Sigismond, très-dévot empereur,
De prêtres saints invoqua l'assistance:
On tint concile. Or, c'était, mes amis,
Sous les beaux tems du feu roi Charles-Six.
L'Église entière accourait à Constance:
Les moines bruns, les gris, les noirs, les blancs,

Sombres hibous, aigles dans leurs couvens;
Les gros bonnets payés pour ne rien dire,
Prêtres mitrés, les bleus du saint empire,
Les violets, de rouges cardinaux:
Amas confus de célestes oiseaux,
D'oiseaux de proie, au différent plumage,
Au bec retors, à l'ennuyeux ramage,
Tous implorant par des chants aigres-doux
Le saint pigeon, qui les inspirait tous.
Là, vingt partis, vingt pieuses cabales;
Fort longuement on parla des scandales
Qui désolaient l'empire de Jésus.
Hiéronime[1] et son maître Jean Hus,
Quoique très-forts sur la théologie,
Voulaient un peu tâter de la raison;
Dans la Bohême ils semaient leur poison :
Tout se perdait par l'idéologie.
Un autre Jean[2], plein de religion,
(Pape il était de sa profession,)
Exempt d'erreurs, s'était permis des crimes,
Au nom du ciel, qui les rend légitimes;
Mais le Concile en fut scandalisé,

---

1. Jérôme de Prague, le plus célèbre et le plus déterminé disciple de Jean Hus, auquel même il fut supérieur en esprit et en éloquence. Brûlé comme hérétique le 1er mai 1418.

2. Le pape Jean XXIII fut déposé par le Concile de Constance, le 19 mai 1415. (*Notes de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Et le prouva par un acte authentique :
Comme assassin ce Jean fut déposé;
Fut l'autre Jean brûlé comme hérétique;
D'un sauf-conduit le gage impérial
L'avait traîné dans le piège fatal.
Au vœu des saints l'Empereur fut docile;
Et, de l'Église intrépide soutien,
Il fit pour elle un parjure chrétien :
Ce fut d'abord l'ouvrage du Concile.

De Sigismond la superbe moitié,
Qui bien valait celle du roi de Garbe,
Pour les béats, l'impératrice Barbe,
Sentit les feux d'une ardente amitié.
Ce n'était pas une épouse impollue;
Mais, déplorant l'abus de ses attraits,
Que maint profane avait lorgnés de près,
Elle afficha la réforme absolue,
Et, voulant faire un honnête métier,
Pour amoureux prit le Concile entier.
Avant ce tems, six écuyers, huit pages,
Dix grenadiers, très-vaillans personnages,
L'ambassadeur du roi de Portugal,
Trois chambellans, le fou, le sénéchal,
D'amans chéris composant la trentaine,
Divertissaient sa majesté hautaine.
Dans les élans de sa dévote ardeur,
Elle cassa le fou, l'ambassadeur,

Et leurs rivaux, gens de cour et gens d'armes.
Trop bien comprit que c'était vanité:
Plus ne prisait la faible humanité;
A ses regards Dieu seul avait des charmes.
Soir et matin le zèle ardent des Carmes
La rapprochait de la Divinité;
Aux Cordeliers confiant sa grande âme,
Elle exhalait, par des soupirs de flamme,
Acte d'amour et de contrition.
La satisfaire en sa dévotion
Était vraiment chose fort difficile:
N'y suffisaient, moines, abbés, prélats;
Du saint devoir le Concile était las:
Immense était l'ouvrage du Concile.

Cette beauté n'est la seule d'ailleurs
Dont il obtient les fréquentes faveurs.
Voulant tenir les bons Pères en joie,
De tous côtés l'Europe leur envoie
Jeunes objets, doux, tendres, séduisans,
Dévots de cœur, et surtout complaisans.
Ils accouraient des sept monts où le Tibre
Vit les Césars détrôner Rome libre,
Et des Prélats détrôner les Césars;
Des beaux vallons où les eaux de la Seine
Baignent Paris; des campagnes où Vienne
Voit le Danube arroser ses remparts;
Des mers de Londre où règne la Tamise,

Digitized by Google

Et du rivage où l'aimable Venise,
Par les plaisirs attirant l'Univers,
Comme Cypris jaillit du sein des mers.
Sept cent dix-huit courtisanes en titre
En la cité formaient joyeux chapitre,
Sans y compter femmes d'ambassadeurs,
De grands barons, de princes, d'électeurs.
En un gala, chez le Chef de l'empire,
Advint un jour que l'archichancelier,
Bouffon très-grave, et de ceux qui font rire,
En s'égayant, et voulant égayer
Dîner germain, long, fastueux et triste,
A Sigismond fit apporter la liste
Qui contenait des galantes beautés
Les noms, prénoms, surnoms et qualités.
« Si voit-on bien que la ville est bénite,
« Dit l'Empereur; mais un nom que l'on cite
« En cet endroit n'est point commémoré. »
D'un tel reproche on sentit la justice:
On contempla l'auguste impératrice;
Au fond des cœurs l'oubli fut réparé.
Du doux bercail les jours étaient prospères;
Car les pasteurs avaient des soins de pères.
Comme en effet l'amour est un trésor,
Ils achetaient l'amour au poids de l'or:
Saintes Phrynés, moyennant récompense,
Participaient à leurs dévotions,
Et leur vendaient les péchés à Constance,

Comme ils vendaient les absolutions.
Quand tous ces gens qu'on nomme le vulgaire
En leur taudis expiraient de misère,
Rubis, saphirs, perles et diamans,
De maint tendron couvraient les vêtemens;
L'or emplissait son galant domicile:
L'or des tributs d'un peuple consterné!
Besoin criant payait luxe effréné:
Tous deux étaient l'ouvrage du Concile.

Peuple qui jeûne est bien près de crier.
Par un spectacle on voulut l'égayer,
Lui donner jeux, non pas jeux olympiques,
Bien moins encor jeux des rives attiques,
Où d'un laurier vingt poètes épris,
Sophocle, Eschyle, Euripide, Ménandre,
Venaient charmer, en disputant le prix,
Un peuple ému, digne de les entendre.
On prépara sacrifices sanglans:
Jeux de cagots; c'étaient les jeux du tems.
Des tonsurés la race impitoyable
Un hérétique allait encor brûler.
Calomniant le dieu qu'ils font parler,
Ces tonsurés sont lieutenans du diable.
Sur des balcons parés d'or et de fleurs,
Prés de César la cour était assise;
Pigeons de Gnide et Vautours de l'Église
De leur plumage étalaient les couleurs.

Digitized by Google

Les sept chansons dites de pénitence
Assourdissaient les dévots de Constance;
Portant chasuble, ou capuce hideux,
Gens à col tors défilaient deux à deux:
Prêtres, valets, sainte et lourde canaille,
Docteurs fourrés, chapelains, monacaille.
Un porte-dieu marchait bannière en main;
A coups de brosse un barbouilleur germain
Peignit en bas, sur ladite bannière,
Démons cornus remuant leur chaudière,
Démons plus doux qu'empereurs et prélats;
Peignit en haut Saints riant aux éclats,
Et le bon Dieu qui paraissait leur dire:
« Courage! on vient au paradis pour rire.
« Troupeau d'élus, Peuple prédestiné,
« Soyez heureux : c'est encore un damné. »
Hiéronime, en la fête exécrable,
Portant l'habit de ces fêtes d'enfer,
San-bénito, feux et diables en l'air,
Présentait seul un front inaltérable,
Et s'avançait vers le bûcher fatal,
Comme un héros sur le char triomphal.
« Écoutez-moi, vous, dont l'arrêt m'opprime,
« Bourreaux puissans, couronnés ou mitrés,
« S'écria-t-il : la raison fut mon crime;
« Et je péris sous des tyrans sacrés.
« Je vais me joindre aux martyrs mémorables :
« Je suis mon maître, innocent comme moi;

« Sur le bûcher je monte sans effroi,
« Non sans pleurer sur des juges coupables.
« Je leur pardonne en m'élevant aux cieux.
« Je vais trouver le juge incorruptible;
« Et puissiez-vous trouver grâce à ses yeux!
« Mais l'avenir, l'avenir inflexible,
« Verra le sang répandu par vos mains.
« C'est par l'abus que tout pouvoir expire;
« Régnez : un jour croulera votre empire;
« Ce jour sera la fête des humains. »
Il dit et meurt. Suppôts du monachisme,
Grinçant les dents à ce terrible adieu,
Criaient : « Oyez : le méchant bénit Dieu,
« Et nous maudit : c'est preuve d'athéisme. »
Ils étaient crus. Et voilà vos destins,
Profanateurs des mortelles idoles!
Siècle présent est sourd à vos paroles;
Siècles suivans sont des échos lointains!
Dans les accens d'une rage imbécille,
Les spectateurs glorifiaient le ciel;
Et tout un peuple était sot et cruel,
Pour faire aussi l'ouvrage du Concile.
On révolta les esprits généreux:
Notez ceci, révérends personnages,
Qui prétendez, reculant de quatre âges,
Nous ramener à ces tems désastreux;
Vous qui, fermant une faible paupière,
Osez nier la raison qui nous luit,

Ou qui voulez éteindre sa lumière,
Et replonger les siècles dans la nuit.
Jean Gutteinberg n'avait en Germanie
Peint la pensée et fixé le génie;
Et toutefois l'aurore du bon sens
Déjà pointait au milieu des ténèbres;
Déjà perçait de ses rayons naissans
Un ciel chargé de nuages funèbres.
De zèle impur quand le peuple enivré
Applaudissait aux vengeances de Rome,
Et louait Dieu du supplice d'un homme,
Par gens de bien cet homme était pleuré.
Le Pogge était du pape secrétaire:
Osa pourtant le docte Florentin
Rendre justice au vertueux sectaire,
Dans une épître écrite en beau latin [1].
On y trouvait éloquence facile,
Esprit, savoir, talent et vérité,
Saine raison, touchante humanité:
Car ce n'était l'ouvrage du Concile.

Brûler son homme est un plaisir d'élus.

---

1. Poggio Bracciolini, né à Florence, et appelé communément le Pogge, fut secrétaire des papes Jean XXIII et Martin V. En 1416, il assista au supplice de l'infortuné Jérôme de Prague, et en écrivit l'histoire dans une lettre à Léonard Arétin, son ami intime, et secrétaire des brefs sous Innocent VII. Arétin le cynique n'a de commun avec celui-ci que son nom. (*N. de l'éditeur.*)

Mais en plaisir point de monotonie;
Et comme un bal réjouit encor plus,
Un bal paré suit la cérémonie.
Là Sigismond régnait avec splendeur:
Les menuets, les danses pédantesques
Faisaient briller maint grave ambassadeur;
Maint cardinal préférait les grotesques.
Beaux chevaliers, bachelettes de cour,
Ayant au bal doux rendez-vous d'amour,
Se réservaient contredanse française,
Vive polaque et sémillante anglaise,
Walse germaine, où couples amoureux,
De pas en pas accélérant la danse,
Rasent le sol et tournent en cadence,
Tels que zéphyrs voltigeant deux à deux.
Filles d'honneur effaçaient les plus belles;
Sans ornement, Cécile, au milieu d'elles,
Éclipsait tout par ses appas naissans:
Ses grands yeux noirs, tendres et languissans,
Laissaient percer douce mélancolie;
Et son chagrin la rendait plus jolie.
Elle voilait sa timide beauté,
Ainsi qu'on voit, aux apprêts d'un orage,
L'astre des nuits, de nuage en nuage,
Cacher l'éclat de son disque argenté.
Stérile effort! D'hommages poursuivie,
Elle dansait sans en avoir envie,
Tout en baissant des regards pudibonds.

L'impératrice avait les yeux très-bons,
Quoique moins beaux, et vit certaine enflure:
« Ceci, dit-elle, est un mal d'aventure.
« Eh quoi, déjà? vous n'avez que seize ans!
« Trop d'embonpoint ne sied pas à votre âge:
« Les médisans ne vous croiront pas sage;
« Fille d'honneur doit faire peu d'enfans.
« C'est un de fait: qu'il soit donc fils unique.
« Son père, au moins, est-il vrai Chevalier?
« Est-ce un Baron? est-ce un Grand-écuyer?
« Peut-il entrer dans l'ordre teutonique?
« Serait-ce point quelque Sérénité?
« Une Excellence? ou peut-être une Altesse?
« —Nenni. — Vraiment, est-ce une Majesté?
« L'ingrat César, oubliant ma tendresse,
« M'aurait-il fait une infidélité?
« —Rassurez-vous, mon auguste maîtresse,
« Répond Cécile, en levant ses beaux yeux:
« Ce qui m'arrive est le secret des cieux.
« Il faut parler, hélas! et j'en soupire:
« J'aurais bravé le charme suborneur
« Des hauts Barons et du Chef de l'empire:
« Car, après tout, on est fille d'honneur.
« Aux vanités Cécile n'est soumise;
« Mais résister aux lois de sainte église!
« Il faut avoir du respect pour la foi.
« Vous en avez, Madame, et plus que moi:
« Vous faites honte à la pauvre Cécile;

« Et sans raison : Dieu me gard' du péché!
« Pour cet enfant, qui m'est tant reproché,
« C'est... c'est encor l'ouvrage du Concile. »

De cet aveu tout fut sanctifié :
On salua la brunette chérie
Du nom sacré de nouvelle Marie.
Si l'Empereur en fut édifié,
L'Impératrice y parut trop sensible.
Le Fou prédit qu'il viendrait un garçon;
Qu'avant quinze ans le céleste poupon
Vaudrait son père, et serait infaillible.
Ce fut le terme et l'exploit triomphant
Du saint Concile. On ne se plaindrait guère
S'il n'eût jamais produit que cet enfant;
Mais, par malheur, il enfanta la guerre,
Qui déchaîna contre l'humanité
Peste et famine, effroyables compagnes.
Plus de moissons : des stériles campagnes
Crêpe sanglant couvrait la nudité;
Le glaive errait des bords de la Baltique
Au Pont-Euxin, au golfe adriatique;
Les noirs agens du pontife romain
Chantaient la messe un poignard à la main,
Comme on chantait les vêpres en Sicile;
Dans les cités, veuves de combattans,
Le sang humain coula pendant vingt ans :
C'était toujours l'ouvrage du Concile.

LE COUCOU,

CONTE RETOUCHÉ D'APRÈS PASSERAT.

Mars est passé; voici le premier jour
Du mois chéri par la mère d'Amour.
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous pas rajeunir la nature?
Qu'attendez-vous? recommencez vos chants;
Réjouissez les forêts et les champs.
En récompense, ici rêvant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de votre nombre,
Homme autrefois, mais oiseau devenu,
Et de Coucou portant le nom connu.

Ce Coucou fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux et sujet à la quinte;
Puissant d'amis, de biens, d'écus comptans;
Mais de l'hiver plus près que du printems.
Il épousa bachelette élégante,
Belle, en sa fleur, fine, accorte et fringante,
Et dont l'aspect si bien sut l'enflammer
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.
En toute chose il voulait lui complaire;

Voire il faisait plus qu'il ne pouvait faire!
Il lui jurait mille fois son amour;
Jurer n'est rien, si l'effet n'a son tour.
En peu de tems la moitié jeune et roide
Hors des arçons mit la moitié plus froide.
Le pauvre époux, voyant qu'à tel métier
Il ne pourrait durer le mois entier,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à sainte remontrance.
De mari donc il devint sermonneur,
Ne prêchant plus que chasteté, qu'honneur,
Et répétant cent fois dans la journée:
« Garder il faut la loi de l'hyménée;
« Sans son mari femme ne doit sortir: »
Discours moraux, bien faits pour convertir,
Si toutefois l'enfant de Cythérée
Se contentait de parole dorée:
Ce qu'il ne fait. Il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi du repos,
Pour endurer que folâtre jeunesse
Languisse à l'ombre, et moisisse en paresse.

La dame un jour se plaignit un peu haut;
Dont le mari, tout tremblant et penaud,
D'un certain mal, qu'on nomme jalousie,
Sentit brouiller sa triste fantaisie;
Et, quand au vif de ce mal il fut poinct
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,

Il empêcha sa femme de paraître
Et dans la rue, et même à sa fenêtre.
Soir et matin soigneux de l'épier,
A son œil même il n'osait se fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte:
Le corps était au logis par contrainte;
L'esprit dehors, sans relâche tendu
Aux doux pensers du plaisir défendu.
C'est la coutume; et tout esprit s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés,
Lorsqu'un torrent vient ravager leurs blés,
Ligués en vain contre sa course agile,
Dresser remparts de fagots et d'argile.
Par tant d'efforts ils ne font qu'irriter
Ce fier torrent qu'ils pensaient arrêter:
A gros bouillons son onde courroucée
S'enfle, s'étend, renverse la chaussée,
Fond sur la plaine, et va dans sa fureur
Noyer au loin l'espoir du laboureur.

Pour abréger, l'épouse jeune et belle
Trouve un amant, et jeune et beau comme elle:
Elle conclut de quitter son grison,
Et d'échapper à si rude prison.
Jour assigné: Vénus, c'était ta fête!
Tous ses habits dès le soir elle apprête,
Part le matin avec son jeune ami,

Mais sans troubler le bonhomme endormi.
A son réveil, se croyant auprès d'elle,
Il se voit seul, saute du lit, appelle
Valets, voisins; crie au meurtre, au voleur:
La foule accourt; il conte son malheur.
Mais, ô dépit! la nouvelle entendue:
« Quoi! ce n'est donc qu'une femme perdue? »
Dit un gausseur, d'un gros rire éclatant:
« Adieu, voisin; qu'il m'en arrive autant! »
A l'importune et brusque raillerie,
Il sent tourner sa douleur en furie;
Il fuit Corinthe; et, privé du bon sens,
Par les chemins il demande aux passans:
« Savez-vous point où ma femme est allée?
« Ma femme, hélas! ma femme on m'a volée. »
Il s'arrachait la barbe et les cheveux,
Remplissait l'air de regrets et de vœux,
Contait aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers, sa piteuse fortune.

Menant ce deuil sept grands jours tout entiers,
Il va, revient par routes, par sentiers,
Par monts, par vaux, par lande, par bocage,
Sans avaler nourriture ou breuvage;
Et, n'ayant plus que les os et la peau,
Il semble un corps déterré du tombeau.
Le Ciel, qui voit un si cruel martyre,
Le Ciel enfin par pitié l'en retire.

Un certain jour, de douleur consumé,
Comme il menait son deuil accoutumé,
La voix lui manque; et, par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change;
Il croit tirer barbe et cheveux chenus:
Barbe et cheveux plumes sont devenus;
Il tend ses bras; mais ses bras sont des ailes;
Et l'homme oiseau, sous ses formes nouvelles,
A chaque instant devenu plus léger,
Coucou parfait, commence à voltiger.
Bien ébahi de perdre sa figure,
Il va rêvant à sa mésaventure,
S'envole au bois, au bois se tient caché,
N'y trouvant pas ce qu'il a tant cherché.
Et tous les ans, quand le printems renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passans, et ne peut dire qu'*Où:*
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler; mais sa peine il allège
Par les douceurs d'un fort beau privilège:
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Pour se venger il pond au nid d'autrui.

LE CHANT MARITIME,

HYMNE,

FAIT A L'OCCASION DU CAMP DE BOULOGNE.

28 thermidor an XII (16 août 1805).

Bientôt la trahison s'expie.
Pardonner aux vaincus fut le vœu des Français;
Mais les traités sont vains, et l'Insulaire impie
Fait la guerre en signant la paix.
Trop long-tems l'onde tributaire
Vit les pavillons d'Angleterre
Enchaîner ses flots irrités:
Océan, sors de l'esclavage!
Revendiquez votre partage,
Peuples qu'elle a deshérités!

LE CHOEUR.

Tremblez, tremblez, Tyrans des ondes,
Faux amis, ennemis pervers:
Nous courons venger les deux mondes;
Victoire, et Liberté des mers!

Enfant d'une mère inhumaine,
L'Américain brisa son joug dénaturé;
Érin gémit encor; Érin maudit sa chaîne,
Et sera bientôt délivré.
Ravisseurs de l'Inde opulente,

Bourreaux de l'Égypte sanglante,
Les attentats sont vos succès;
De l'or, du sang et des esclaves,
Sont la conquête de vos braves;
L'honneur est celle des Français.

LE CHŒUR.

Tremblez, etc.

Par vous, l'Anarchie homicide,
Élevant sur des morts son trône détesté,
Toujours teinte de sang, de sang toujours avide,
Égorgea notre liberté.
Par vous, Bellone fanatique
Dans la Vendée et l'Armorique
Ralluma ses hideux flambeaux;
Sur l'héroïque territoire
Vos guerriers cherchaient la victoire:
Ils n'ont trouvé que leurs tombeaux.

LE CHŒUR.

Tremblez, etc.

Indigne épouse, horrible mère,
Isabelle[1] a livré son époux et son fils,

1. Isabelle, ou Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, roi de France. On connaît l'épitaphe que lui fit la Place:

Reine, épouse coupable, et plus coupable mère,
Après avoir livré le royaume aux Anglais,
Objet de leur mépris, exécrable aux Français,
Ci gît Isabeau de Bavière.

(*Note de l'éditeur.*)

Et du peuple français, vendu par l'étrangère,
L'Anglais a profané les lys.
Mais un crime en vain le couronne:
Il fuit devant notre Amazone;
Il est détrôné par Dunois;
Et le cruel, en sa ruine,
Au supplice d'une héroïne
Borne ses infâmes exploits.

LE CHOEUR.

Tremblez, etc.

Ici, voyez d'augustes ombres
Frayer à notre audace un chemin sur les eaux:
Duguay-Trouin, Suffren, quittant les rives sombres,
Diriger encor nos vaisseaux;
Ouvrant sa tombe triomphale,
De sa haine, aux Anglais fatale,
Duguesclin remplir tous les cœurs;
Et le héros de la Neustrie[1]
Devant notre élite aguerrie
Agiter ses drapeaux vainqueurs!

LE CHOEUR.

Tremblez, etc.

Là, les vainqueurs du Capitole
Sont unis parmi nous aux vainqueurs de Fleurus;

---

1. Guillaume Ier, dit le Conquérant.

Les héros de Zurich et les héros d'Arcole
Aux héros qui vous ont vaincus;
Ceux que d'une palme immortelle
Le Rhin, la Sambre et la Moselle
Ont vus couronnés tour à tour;
Et ceux qui, des monts helvétiques,
Fondaient sur les champs italiques,
Et les conquéraient en un jour.

LE CHŒUR.

Tremblez, etc.

Tremblez: Napoléon nous guide.
Le succès, le triomphe est écrit dans ses yeux;
Les dangers sont pour vous: sa gloire est notre égide;
Son nom seul est victorieux.
Lancé chez vous par la tempête,
Il apparaît à notre tête
Les foudres et l'olive en main;
Et, dans l'Angleterre soumise,
Il signe aux bords de la Tamise
Un traité pour le genre humain.

LE CHŒUR.

Tremblez, tremblez, tyrans des ondes,
Faux amis, ennemis pervers;
Nous courons venger les deux mondes:
Victoire, et liberté des mers!

ROMANCES.

I.

ROMANCE.

La connaissez, ma gente pastourelle:
D'un doux regard elle a su me charmer.
Savez le prix des doux regards d'Adèle:
Évitez-les, vous qui craignez d'aimer.

La gaîté brille en son joli sourire;
L'amour pétrit son minois enchanteur;
La volupté sur ses lèvres respire;
Sa bouche appelle et promet le bonheur.

Qui croit jouir, dit-on, rêve et sommeille:
Rêver toujours, voilà mon seul desir.
Rêvant si bien, malheur à qui s'éveille!
Heureux qui dort bercé par le plaisir!

Raison se perd près d'Adèle jolie;
Tendre délire est toujours de saison;
Mais je préfère Adèle et sa folie
Au triste honneur de garder ma raison.

Et, si son cœur devenait infidèle,
Dans mon chagrin je bénirais l'amour:
Fut trop heureux qui fut aimé d'Adèle,
Quand son bonheur n'aurait duré qu'un jour!

II.

ROMANCE.

Hier ai vu ma douce amie,
Ai vu l'objet que veux chérir:
Sens mal d'amour; c'est pour la vie:
De mal d'amour ne veux guérir.

Douce, naïve, et point légère,
Rosette unit pour nous charmer
A jolis traits qui savent plaire
Sensible cœur qui sait aimer.

Sa voix touchante et son œil tendre
Doucement consument les jours:
Qui l'entend veut toujours l'entendre;
Qui la voit veut la voir toujours.

Adieu donc, plaisir d'amourette!
Reste fidèle à mon lien:
Ne puis aimer rien que Rosette;
Et sans Rosette aimer n'est rien.

ÉPIGRAMMES.

I.

Sur les trois Traductions en vers de la Jérusalem délivrée.

Clément, La Harpe et Lormian-Balour,
Vont traduisant le chantre d'Herminie.
Ainsi traduire est pure calomnie:
Leurs vers menteurs l'ont rendu sec et lourd.
Qu'eût fait Pâris entre ces trois grands hommes?
Eût-il donné la pomme à l'un des trois?
Non : mais, entre eux ne pouvant faire un choix,
A tous les trois il eût jeté des pommes.

II.

SUR M SAUTREAU[1].

Ami Sautreau, vos vers, votre notice,
Vos almanachs sont d'un goût excellent;

1. Éditeur et collaborateur de plusieurs almanachs poétiques, entre autres des *Étrennes de Polymnie.*

(*Note de l'éditeur.*)

Votre journal, plein d'esprit, de justice;
Et d'Aquin[1] seul vous égale en talent.
Aucuns pourtant, gens d'une humeur caustique,
Osent se plaindre: ils disent qu'un critique
De ce qu'il sait doit parler seulement.
Concevez-vous leur maligne insolence,
Ami Sautreau? de ce qu'il sait! vraiment,
Ils voudraient donc vous réduire au silence.

III.

Sur la résurrection de l'Année littéraire.

Las! il revient mon âne littéraire!
Mon gentil âne, ami de Jean Fréron!
L'avez-vous vu l'aimable Aliboron?
—Non; mais je crois l'avoir entendu braire.

IV.

Sur l'*Homme des champs*, par Jacques Delille.

Ce n'est donc plus l'abbé Virgile:
C'est un abbé sec, compassé,
Pincé, passé, cassé, glacé,
Brillant, mais d'un éclat fragile.
Sous son maigre et joli pinceau
La nature est naine et coquette;

---

1. Auteur et journaliste peu connu.

L'habile arrangeur de palette
N'a vu, pour son petit tableau,
Les champs qu'à travers sa lorgnette,
Et par les vitres du château.

V.

Sur Jacques le poète, et Jean le libraire.

Jacques le grand, l'aigle de nos poètes,
Six francs par vers vend son poëme entier:
Jean l'acheteur, nigaud de son métier,
Lui dit trop tard: Jacques, vous me surfaites.
En vous lisant on m'appelle un vrai fou,
Lorsqu'on veut même user de politesse:
Dans ces vers-là le tiers vaut six francs pièce;
Mais les deux tiers ne valent pas un sou.

VI.

LA CONFESSION DE LA HARPE.

Rassurez-vous, mon Armide est de glace,
Disait la Harpe à son cher directeur;
Clorinde est plate, Herminie est sans grâce;
Mes vers dévots ont quelque pesanteur.
Un saint ennui du plaisir prend la place:
Car ce n'est point par un orgueil d'auteur,
C'est en chrétien que je traduis le Tasse,
Pour mes péchés et pour ceux du lecteur.

VII.

SUR LA *PHÈDRE* DE RACINE.

Brumaire an XI.

Lorsque Racine, à la cour d'Apollon,
Fit admirer une Phèdre divine,
Du nom de Phèdre, au bas du saint vallon,
Pradon marquait une ignoble héroïne.
Ami public, ne vous trompez au nom:
Beauté, Laideur, marquent leur origine.
Guérin peignit la Phèdre de Racine [1];
Et Duchesnois est l'œuvre de Pradon [2].

VIII.

SUR LES PRIX DÉCENNAUX.

Cinq perpétuels secrétaires
Adjugent les prix décennaux;
La gloire, objet des grands travaux,
Décerne les prix séculaires.

---

1. Dans son tableau exposé au Muséum, en l'an XI.

2. Mademoiselle Duchesnois, qui a joué *Phèdre*, est élève de M. Legouvé, auteur tragique aussi médiocre que Pradon. (*Note de Chénier.*)

IX.

SUR L'ABBÉ MORELLET.

Quand l'abbé Morellet écrit,
Ne lui demandez pas d'esprit:
C'est un impôt dont il s'exempte;
Et ce doyen des vieux enfans
Ne tient pas à quatre-vingts ans
Ce qu'il promettait à soixante.

X.

ÉPITAPHE DE CARION DE NISAS.

Ci-gît Carion de Nisas,
Le Sophocle de Pézénas.
Comme au jeu de la comédie
Le rire semble défendu,
Afin que rien ne fût perdu,
Il fit rire à la tragédie [1].

XI.

SUR REWBEL,

L'un des cinq premiers membres du Directoire.

An IV.

Rewbel, directeur! le pauvre homme!
Devait-on s'attendre à cela?

---

1. Voyez l'analyse de sa tragédie de *Montmorency* par Chénier, tome III des *OEuvres anciennes*, page 237. (*Note de l'éditeur.*)

— Pourquoi non? Sous Caligula
Il eût été consul de Rome.

XII.

CHANSON NOUVELLE[1].

Belle Requête de Cadet Devaux en faveur du Feu et de la Roue.

Nivose an IX.

Air : Un soir revenait Cadet.

Cadet dit éloquemment
A voix claire et haute:
Tout législateur clément
Compte sans son hôte.
Si le bourreau perd ses droits,
S'il ne rompt plus quelquefois,
C'est la faute de vos lois,
Ce n'est pas ma faute.

Qu'ont fait la roue et le feu
Pour qu'on nous les ôte?
En dépit de Montesquieu,
Rendez-les sans faute;
Grâce à maint barbare écrit,
Ce doux plaisir est proscrit:
C'est la faute aux gens d'esprit,
Ce n'est pas ma faute.

---

1. Voyez l'épigramme sur le même M. Cadet Devaux, tom. III des *OEuvres anciennes*, page 437 (*Note de l'Éditeur.*)

Se croyant législateur,
D'aise Cadet saute;
Mais l'oreille du sauteur
Était belle et haute.
Le sénat, qui regardait,
Cria: *Le méchant baudet!*
C'est ta faute, ami Cadet,
Cadet, c'est ta faute.

XIII.

SUR M. CH. MAURICE TALEYRAND DE PÉRIGORD,

Ancien évêque d'Autun, aujourd'hui prince de Bénévent.

AN VIII.

ROQUETTE dans son tems, Périgord dans le nôtre,
Furent tous deux prélats d'Autun.
Tartufe est le portrait de l'un;
Ah! si Molière eût connu l'autre!

XIV.

SUR LE MÊME.

PLUVIOSE AN IX.

L'ADROIT Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos pouvant donner leçons,
A front d'airain unissant cœur de glace,
Fait, comme on dit, son thème en deux façons.
Dans le parti du pouvoir arbitraire,

Furtivement il glisse un pied honteux;
L'autre est toujours dans le parti contraire;
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux.

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR.

Je vécus un moment, triste et gai, sage et fou;
Je ne sais d'où je viens, et vais je ne sais où.

ÉPIGRAMMES

ATTRIBUÉES A CHÉNIER[1].

I.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE M. PETITOT.

Il faisait en l'an deux des gazettes civiques,
On le siffla; plus tard, des tirades tragiques,
On le siffla; bientôt devenu traducteur,
On le siffla; bientôt correcteur, éditeur,
On le siffla; changé de face et de bannières,
On le siffla; sifflé dans les deux hémisphères,
Le brave Petitot, plus grand que ses malheurs,
Pour qu'on ne sifflât plus endormit les siffleurs.

II.

SUR M. L'ABBÉ SICARD.

L'ABBÉ Sicard, ce beau Tartufe en chape,
Pour notre république est un rare sujet :
Il fait entendre au sourd, et crier au muet :
Vive le Roi, vive le Pape!

1. Nous imprimons ici ces épigrammes, parce qu'elles sont attribuées à Chénier; mais nous n'en garantissons pas l'authenticité. (*Note de l'Éditeur.*)

III.

SUR LA RÉPUBLIQUE.

1800.

Nous avons abjuré le pouvoir despotique;
Nous avons des consuls, nous avons un sénat;
Nous avons même un tribunat,
Et peut-être une république.

ART POÉTIQUE.

ÉPITRE

D'HORACE AUX PISONS.

TRADUCTION EN VERS.

Digitized by Google

DE ARTE POETICA.

AD PISONES.

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, et varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè;
Spectatum admissi, risum teneatis, Amici!
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas:
Scimus; et hanc veniam petimusque damusque vicissim;
Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

DE L'ART POÉTIQUE.

ÉPITRE AUX PISONS.

Si quelque peintre osait associer
A tête d'homme oreilles de coursier,
Plumes d'aiglon, corps de nymphe jolie;
Si de ce corps les plis voluptueux
Se terminaient en poisson tortueux;
Que diriez-vous d'une telle folie?
Nobles Romains, digne sang de Pison,
A ce tableau comparez les ouvrages
Sans nul ensemble, amas confus d'images,
N'ayant ni pieds, ni tête, ni raison,
Et dont l'auteur présente à qui veut lire
Les songes vains d'un malade en délire.
Peintre et poète ont droit de tout oser:
Usons du droit; craignons d'en abuser.
Que le bon sens gouverne le génie:
N'unissons pas les serpens aux oiseaux;
Et que le tigre, aux forêts d'Hircanie,
N'engendre point les timides agneaux.

Inceptis gravibus plerùnque et magna professis
Purpureus, latè qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus : quùm lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus;
Sed nunc non erat his locus. Et fortasse cupressum
Scis simulare : quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui : currente rotâ cur urceus exit?
Denique sit quod vis simplex duntaxat et unum.

Maxima pars vatum, pater, et juvenes patre digni,
Decipimur specie recti : brevis esse laboro,
Obscurus fio; sectantem lenia nervi
Deficiunt animique. Professus grandia turget;
Serpit humi tutus nimiùm timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circà ludum faber imus et ungues

Une œuvre est belle, et sa marche imposante
Dans le début; bientôt elle présente
La pourpre encor, mais la pourpre en lambeaux;
Diane, un bois, un autel, des tombeaux;
Les longs détours d'une eau pure et limpide
Qui se promène au sein des prés fleuris;
Les sept couleurs de l'écharpe d'Iris;
Les flots bruyans du Rhin vaste et rapide:
L'endroit est beau, mais il est déplacé.
Des noirs cyprès vous peignez bien l'ombrage;
Qu'importe? il faut une mer, un orage;
Et l'acheteur, par les flots menacé,
Veut qu'on le peigne échappant au naufrage,
Sur les débris d'un vaisseau fracassé.
A quel propos de l'infidèle argile
Sort-il un vase en urne commencé?
Que le sujet fortement embrassé
Soit un, soit plein, sans détail inutile.

Désir du bien nous trompe quelquefois.
Tel veut du neuf, et son pinceau nous trace
Un daim sur l'onde, un dauphin dans les bois;
Je crois saisir la douceur et la grâce:
Mes vers sont mous, timides, languissans;
Sobre de mots, je fais chercher le sens.
L'un trop timide, évitant les orages,
Rase le sol; l'autre au sein des nuages
Va s'égarer, prenant un vol trop haut.

Exprimet, et molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet! Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim quàm pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus; et versate diù quid ferre recusent,
Quid valeant humeri: cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.

In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.
Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis
Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter;

Chacun, si l'art n'est son fidèle guide,
Craint une faute, et tombe en un défaut.
A quelques traits c'est peu que l'art préside :
De ces cheveux voyez comme un fondeur
Sait imiter la flexible rondeur :
Sont-ils d'airain? dites : que vous en semble?
L'heureux détail! — Le malheureux ensemble!
Votre fondeur ne sait que le métier;
Mais Phidias fait Jupiter entier.

Prudens auteurs, connaissez les limites
Qu'à vos talens la nature a prescrites;
Avec loisir sachez vous consulter
Sur le fardeau que vous pouvez porter.
L'ordre facile et la douce éloquence
A l'écrivain prêtent un sûr appui,
Dans un sujet qu'il traite avec puissance;
Des froids détails il évite l'ennui;
Les mots heureux coulent en abondance;
Vénus l'inspire et compose avec lui.

Du choix des mots dépend tout l'art d'écrire :
De nouveaux sens dotez les mots vieillis.
Rien ne dit-il ce que vous voulez dire?
Mots inventés seront bien accueillis,
Si, des mots grecs tirant leur origine,
Ils sont tournés dans la forme latine.
Veut-on priver Virgile ou Varius

Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque? Ego cur, acquirere panca
Si possum, invideor, quùm lingua Catonis et Ennî
Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semperque licebit
Signatum præsente notâ producere nomen.
Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.
Debemur morti nos nostraque; sive receptus
Terrâ Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus; sterilisque diù palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit et grave sentit aratrum;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius. Mortalia facta peribunt;
Nedum sermonum stet honos, et gratia vivax.
Multa renascentur quæ jam cecidêre, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Res gestæ regumque ducumque, et tristia bella,
Quo scribi possent numero monstravit Homerus.

D'un droit qu'avaient Plaute et Cécilius?
Et si Caton, si l'antique Ennius
Ont des Romains enrichi le langage,
Ne puis-je aussi, dans les cas importans,
Frapper des mots à la marque du tems?
L'hiver au bois fait tomber le feuillage:
Nouveau printems forme un nouvel ombrage;
Si de vieux mots sont fanés chaque jour,
De jeunes mots fleurissent à leur tour.
La mort exige une dette suprême:
Nous lui devons nos travaux et nous-même.
Vous admirez cent prodiges des arts,
Luxe royal et digne des Césars;
Là, d'un torrent les flots rendus utiles
Ne viennent plus noyer des champs fertiles;
Ici, Neptune accueille les vaisseaux;
Le soc tranchant sillonne au loin la plaine
Qui vit la rame ouvrir le sein des eaux;
Une cité remplace des roseaux:
Ces monumens de la grandeur romaine
Auront leur fin comme toute œuvre humaine.
Ainsi des mots déchus de leur splendeur
Refleuriront; d'autres sont en honneur
Qui périront, rejetés par l'usage,
Seul magistrat, seul maître du langage.

Le grand Homère apprit à ses rivaux
Quel vers pompeux convient aux chants épiques.

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit iambo:
Hunc socci cepêre pedem grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentem strepitus, et natum rebus agendis.
Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.
Descriptas servare vices operumque colores
Cur ego, si nequeo ignoroque, poëta salutor?
Cur nescire, pudens pravè, quàm discere, malo?

Versibus exponi tragicis res comica non vult[1];
Indignatur item privatis, ac propè socco
Dignis, carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdùm tamen et vocem Comœdia tollit;

1. Voyez l'imitation que Chénier a faite de ce passage, et de plusieurs autres de l'Art poétique, dans son poëme intitulé: *Essai sur les principes des arts*, présent volume, pages 183 et suiv.
(*Note de l'éditeur.*)

L'humble élégie en mètres inégaux
D'un ton plus doux soupira ses distiques:
Sur l'inventeur on resta partagé;
Et le procès n'est pas encor jugé.
C'est Archiloque, inspiré par la rage,
Qui fit jaillir l'ïambe aux traits sanglans:
Les brodequins, les cothurnes brillans,
Du nouveau mètre adoptèrent l'usage.
D'un peuple ému forçant l'attention,
Il est rapide et marche à l'action.
Enfin les Dieux sont chantés sur la lyre,
Les fils des Dieux, les succès du guerrier,
Ceux de l'athlète, et même du coursier,
Bacchus, amour, jeunesse, heureux délire.
Comme poète à quoi bon m'annoncer,
Si je ne sais, par un travail habile,
Changer de ton, de couleur, et de style?
Apprenons l'art avant de l'exercer.

Sur le cothurne, en un sujet comique,
Ne guindez pas votre muse emphatique;
Et, de Pélops décrivant le festin,
Ne chaussez pas un humble brodequin:
Que chaque genre ait son vrai caractère.
La comédie élève un peu la voix
De tems en tems; et Chrémès, en colère,
Semble au cothurne aspirer quelquefois;
De même on voit l'altière Melpomène

Iratusque Chremes tumido delitigat ore,
Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri,
Telephus et Peleus quùm, pauper et exsul, uterque
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.
Non satis est pulchra esse poëmata; dulcia sunto,
Et quòcumque volent animum auditoris agunto.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus : si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu; malè si mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, lasciva; severum, seria dictu.
Format enim natura priùs nos intùs ad omnem
Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit, et angit;
Post effert animi motus interprete linguâ.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multùm Davusne loquatur, an heros;
Maturus ne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus; an matrona potens, an sedula nutrix;
Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli;
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis.

Presque toujours modeste en ses douleurs:
Son vers, plus simple, est mouillé de ses pleurs.
Dans leur exil entendez sur la scène
Gémir Pélée et Télèphe proscrits:
Ils ont laissé les grands mots et les cris;
Leur plainte émeut; leur misère est touchante.
Beauté n'est rien sans naïve douceur;
Les doux écrits sont les maîtres du cœur.
La beauté plaît, mais la douceur enchante.

Des ris joyeux accueillent les rieurs;
C'est en pleurant que l'on obtient des pleurs.
S'il ne m'endort, Télèphe me fait rire
Quand il dit mal ce qu'il prétend me dire.
Selon les mots, montrez-vous à nos yeux
Calme, irrité, triste, gai, sérieux.
A chaque état la nature prudente
Secrètement sait disposer nos cœurs:
Elle nous pousse à la colère ardente;
Elle nous plonge en de sombres humeurs;
Ses mouvemens sont peints dans le langage.
Des chevaliers craignez les ris moqueurs,
Si le ton jure avec le personnage:
Un Dieu s'énonce autrement qu'un héros.
Que l'on distingue à leurs moindres propos
Sage vieillard, homme en la fleur de l'âge,
Fille de rois, nourrice au ton flatteur,
Juge, guerrier, marchand, cultivateur,

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Honoratum si fortè reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis;
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, et audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.
Difficile est proprié communia dicere; tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus
Quàm si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem;
Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres; nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis lex.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim:
« Fortunam Priami cantabo et nobile bellum. »
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic qui nil molitur ineptè!
« Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
« Qui mores hominum multorum vidit et urbes. »

Ayant Argos, ou Thèbes pour patrie,
Né dans la Grèce, ou bien dans l'Assyrie.
Des vieux héros dessinez-vous les traits?
Exposez-nous leurs fidèles portraits:
Peignez Achille ardent, inexorable,
Altier, colère, osant braver les lois,
Hors ceux du glaive ignorant tous les droits;
Ixion traître, et Médée indomptable,
Ino plaintive, Oreste inconsolable.
Que le héros d'un sujet inventé
Soit jusqu'au bout à lui-même semblable,
Tel que d'abord vous l'avez présenté.
Un sujet neuf veut beaucoup de science.
Vous sentez-vous trop peu d'expérience?
Sans vous complaire en de si hauts projets,
A l'Iliade empruntez vos sujets.
A votre tour vous deviendrez modèle,
Si, libre auteur, non copiste fidèle,
Vous traduisez du chantre des héros
Tout le génie, et non pas tous les mots.

Concourez-vous pour les palmes épiques?
Ne criez pas comme certains auteurs:
« Je chanterai les combats héroïques,
« Et de Priam les illustres malheurs. »
Nous tiendra-t-il, ce chantre à large bouche,
Ce qu'il promet avec tant d'apparat?
Oh! non vraiment: la montagne est en couche;

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten Scyllamque et cum Cyclope Charybdin;
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat; et in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

•

Tu, quid ego et populus mecum desideret, audi:
Si plausoris eges aulæa manentis, et usque
Sessuri, donec cantor, *Vos plaudite*, dicat,
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus et annis.
Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo

Grande rumeur : et que naît-il? un rat.
Étudiez ce docte personnage
Qui, sans orgueil marchant à pas certains,
Implore ainsi sa muse habile et sage :
« Dis-moi ce Grec qui, du troyen rivage,
« De bords en bords jeté par les destins,
« Vit les cités et les mœurs des humains. »
Quelque fumée a paru la première;
Mais de ses flancs jaillira la lumière :
Traçant bientôt des prodiges nombreux,
Il nous dira Calypso gémissante,
Et le Cyclope et sa rage impuissante,
Et de Scylla les aboîmens affreux.
Va-t-il chercher l'œuf où naquit Hélène?
En plein sujet il marche et nous entraîne;
Il vole au fait : principe, milieu, fin :
Rien ne diffère en couleur, en dessin.
S'il ment, chez lui le faux est vraisemblable;
Tout est brillant, ou soudain rejeté;
La vérité charme comme la fable;
La fable instruit comme la vérité.

Sur le théâtre étalant vos ouvrages,
Prétendez-vous charmer les spectateurs?
Montrez-vous peintre, et des différens âges
Représentez les différentes mœurs.
Sent-il son pied devenu moins débile?
De ses pareils l'enfant cherche les jeux,

Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.
Imberbus juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque et aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque et amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda : vel quòd
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat;
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ

Digitized by Google

Crie et se tait, rit et pleure avec eux,
Toujours ému, toujours vif et mobile.
L'adolescent échappe aux longs regards
Des gouverneurs : quelles sont ses délices?
Meutes, chevaux, chasses, courses de chars.
Apre aux conseils, de cire pour les vices,
Il est prodigue, ardent, présomptueux,
Exagéré, mais volage en ses vœux.
L'homme au sortir de la folle jeunesse,
Du moindre écart soigneux de s'abstenir,
Prévoit, combine, assure l'avenir,
Cherche crédit, puissance, honneurs, richesse.
Le froid vieillard aime à temporiser,
Amassant l'or et n'osant en user,
Prompt à la crainte et lent à l'espérance,
Donneur d'avis, difficile, grondeur,
Du tems présent déterminé frondeur,
Prôneur outré des tems de son enfance.
De mille biens les ans viennent suivis;
Et par les ans ces biens nous sont ravis.
Composez donc comme agit la nature,
Princípe unique et modèle de l'art :
D'un vieux jeune homme ou d'un jeune vieillard
N'offrez jamais la bizarre peinture.

Chaque incident se raconte ou se voit.
Du spectateur l'âme est bien plus émue
Lorsque la chose est présente à sa vue :

Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intùs
Digna geri promes in scenam; multaque tolles
Ex oculis quæ mox narret facundia præsens:
Nec pueros coràm populo Medea trucidet;
Aut humana palàm coquat exta nefarius Atreus;
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.
Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula quæ posci vult et spectata reponi;
Nec Deus intersit, nisi dignis vindice nodus
Inciderit; nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus
Quod non proposito conducat et hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, et consilietur amicis,
Et regat iratos, et amet peccare timentes;
Ille dapes laudet mensæ brevis; ille salubrem
Justitiam, legesque, et apertis otia portis;
Ille tegat commissa, Deosque precetur et oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque
Æmula, sed tenuis simplexque foramine pauco,

Digitized by Google

Quoique fidèle, un récit paraît froid.
Mais nous voyons d'un regard incrédule
L'objet hideux ou l'objet ridicule :
Sur ses enfans que Médée à nos yeux
Ne porte pas sa main désespérée;
Des noirs festins du parricide Atrée
Épargnez-nous les apprêts odieux;
Cadmus traînant son écaille azurée;
Progné portant son vol au haut des cieux.
Obéissez à des règles exactes;
Étendez-vous, bornez-vous à cinq actes.
Qu'un dieu par vous ne soit pas mis en jeu,
Si l'action n'est pas digne d'un dieu;
Jamais de scène à quatre personnages.
Le chœur unit les actes divisés,
Mais par des chants dans le sujet puisés.
Il doit agir, donner des avis sages,
Aider les bons, célébrer l'amitié,
Les justes lois, la saine tempérance,
La paix ouvrant les ports à l'abondance.
Qu'il soit fidèle au secret confié;
Ami constant des ennemis du crime,
Qu'il prie un ciel bienfaisant et vengeur,
Pour que du sort la faveur légitime
Quitte l'orgueil, et revienne au malheur.

Long-tems la flûte, en compagne discrète,
Sans affecter l'éclat de la trompette,

Adspirare et adesse choris erat utilis, atque
Nondùm spissa nimis complere sedilia flatu,
Quò sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi castusque verecundusque, coïbat.
Postquam cœpit agros extendere victor, et urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impunè diebus,
Accessit numerisque modisque licentia major:
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum,
Rusticus urbano confusus, turpis honesto?
Sic priscæ motumque et luxuriam addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevêre severis,
Et tulit eloquium insolitum Facundia præceps;
Utiliumque sagax rerum et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit, eò quòd
Illecebris erat et gratâ novitate morandus
Spectator, functusque sacris, et potus, et exlex.
Verùm ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere seria ludo,
Ne quicumque deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,

Soutint les chœurs de sons mélodieux :
Ce fut assez, tant qu'aux jeux de la scène
Un cirque étroit put contenir sans peine
Nos citoyens sobres, chastes, pieux.
Rome plus riche étendit sa frontière;
Un long rempart ceignit la ville entière;
Par les plaisirs ses voisins attirés,
En buvant bien fêtaient les jours sacrés.
Bientôt la flûte, en proie à la licence,
N'eut plus de frein dans un théâtre immense
Où sénateur, citadin, campagnard,
Docte, ignorant, s'assemblaient au hasard.
L'art s'est perdu par un pompeux délire :
Ainsi la Grèce, abusant de la lyre,
Exagéra la majesté du chœur;
Et Melpomène obscure, énigmatique,
Fut d'Apollon la prêtresse en fureur,
Dictant les lois du trépied prophétique.

Le même auteur qui, du tragique épris,
D'un noble genre obtint l'ignoble prix,
Introduisit les Satyres en scène,
Pour exciter les ris licencieux
D'un auditoire aimant la joie obscène,
Sortant de table, et quitte envers les dieux.
En s'égayant, fidèle à Melpomène,
Que le héros, ceint du manteau royal,
Ne m'offre pas un bouffon trivial,

Migret in obscuras humili sermone tabernas;
Aut, dum vitat humum, nubes et inania captet.
Effutire leves indigna Tragœdia versus,
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit, Satyris paulùm pudibunda protervis.
Non ego inornata et dominantia nomina solùm
Verbaque, Pisones, Satyrorum scriptor amabo;
Nec sic enitar tragico differre colori
Ut nihil intersit Davusne loquatur, et audax
Pythias emuncto lucrata Simone talentum,
An custos famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret,
Ausus idem: tantùm series juncturaque pollet!
Tantùm de medio sumptis accedit honoris!

Silvis deducti caveant, me judice, Fauni
Ne, velut innati triviis ac penè forenses,
Aut nimiùm teneris juvenentur versibus unquàm,

Et sans ramper, sans monter dans la nue,
Des pleurs aux ris passe avec retenue.
La tragédie au cothurne pompeux
Chez les Sylvains, troupe folle et cynique,
Se laise admettre en matrone pudique
Qui, par devoir, vient mêler dans nos jeux
Ses chastes pas à la danse publique.
Si dans ce genre il fallait m'exercer,
Simple avec art, bien loin de m'abaisser,
J'aurais grand soin que de la tragédie
On reconnût la couleur et le ton:
Dave jamais, cet esclave fripon,
Ou Pythias, intrigante hardie,
Qui sait tirer un talent de Simon,
Ne prêteraient leurs ruses, leur langage,
A ce Silène appesanti par l'âge,
D'un jeune dieu fidèle compagnon.
Au vrai surtout mêlant le vraisemblable,
D'un fait connu j'emprunterais ma fable.
Chacun d'abord penserait parvenir
Au même point; mais ce point difficile
Pourrait coûter un travail inutile:
Tant l'ordre plaît! tant l'art sait rajeunir
Un sujet vieux, dont toutes les parties
Ont de la suite et sont bien assorties!
Qu'en leurs discours les Faunes, les Silvains,
N'imitent pas de nos jeunes Romains
Le ton galant et la molle élégance,

Aut immunda crepent ignominiosaque dicta:
Offenduntur enim quibus est equus et pater et res;
Nec, si quid fricti ciceris probat et nucis emptor,
Æquis accipiunt animis donantve coronâ.

Syllaba longa brevi subjecta vocatur Iambus:
Pes citus; unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis, quùm senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi. Non ità pridem,
Tardior ut paulò graviorque veniret ad aures,
Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus et patiens; non ut de sede secundâ
Cederet, aut quartâ socialiter. Hic et in Accî
Nobilibus trimetris apparet rarus, et Ennî.
In scenam missos magno cum pondere versus,
Aut operæ celeris nimiùm curâque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex;
Et data Romanis venia est indigna poëtis.
Idcircòne vager, scribamque licenter? An omnes
Visuros peccata putem mea, tutus, et intra
Spem veniæ cautus? Vitavi denique culpam;
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
At nostri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè, mirati; si modo ego et vos

Ni du barreau l'orgueilleuse éloquence.
Défendez-leur de honteux jeux de mots :
Vous seriez sûrs d'un succès populaire;
Mais c'est tomber que de charmer les sots :
C'est à l'esprit, c'est au goût qu'il faut plaire.

D'abord l'ïambe était frappé six fois
Dans le trimètre; on admit les spondées
Pour que le son gravât mieux les idées.
Du pied rapide ils obtinrent les droits,
Mais en partage, amis et non pas maîtres,
Du second rang, du quatrième exclus :
Loi que sans cesse Ennius, Accius,
Ont violée en leurs nobles trimètres.
Leurs vers pesans, de longues surchargés,
Dans ces auteurs décèlent négligence,
Peu de travail, ou beaucoup d'ignorance;
Ces vers mal faits ne sont pas mieux jugés.
Auteurs sans art furent encouragés
Par nos Romains prodigues d'indulgence.
Faut-il moi-même écrire à l'abandon,
Inexcusable et certain du pardon?
J'ai fait trop peu : je suis loin de la faute,
Mais loin du but; lisez la nuit, le jour,
Lisez les Grecs. — Pourquoi? Nous avons Plaute:
S'ils ont brillé, Plaute eut aussi son tour;
Ses mots plaisans, ses ïambes charmèrent
Tous nos aïeux. — Nos aïeux se montrèrent

Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus et aure.

Ignotum Tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poëmata Thespis
Qui canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Post hunc, personæ pallæque repertor honestæ,
Æschylus et modicis intravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui nitique cothurno.
Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi: lex est accepta; chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquêre poëtæ:
Nec minimum meruêre decus, vestigia Græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta,
Vel qui prætextas, vel qui docuêre togatas.
Nec virtute foret clarisve potentius armis
Quàm linguâ, Latium, si non offenderet unum
Quemque poëtarum limæ labor et mora. Vos, ô
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem!

Ingenium miserâ quia fortunatius arte

Trop patiens, pour ne pas dire sots,
Si vous et moi savons, comme je pense,
Des vers polis savourer l'élégance,
Des quolibets distinguer les bons mots.

Couvert de lie, et sur un char rustique,
Dans les hameaux on prétend que Thespis
Traîna d'abord la tragédie antique.
Théâtre clos, gravité des habits,
Masques décens, sublimité du style,
Cothurne altier, sont l'ouvrage d'Eschyle.
Après ce tems, non sans de grands succès,
Parut bientôt la vieille comédie:
Elle fut libre, et devint si hardie
Qu'une loi sage arrêta ses excès.
Le chœur, au frein honteux de se réduire,
Resta muet, perdant le droit de nuire.
Tout fut tenté par nos auteurs latins:
Ils ont des Grecs abandonné la trace,
Dans tous les rangs peint les mœurs des Romains;
Plus d'une palme a payé cette audace.
O Latium! la gloire des écrits
T'illustrerait non moins que le courage,
Si du travail nous connaissions le prix!
Sang de Numa, condamnez un ouvrage
Qui ne fut point de ratures chargé,
Relu dix fois, et dix fois corrigé!
Comme en cet art Démocrite dénie

Credit, et excludit sanos Helicone poëtas,
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam, secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata. Verùm
Nil tanti est: ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
Munus et officium, nil scribens ipse, docebo;
Unde parentur opes; quid alat formetque poëtam;
Quid deceat, quid non; quò virtus, quò ferat error.
Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ;
Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis;
Quo sit amore parens, quo frater amandus, et hospes;
Quod sit conscripti, quod judicis officium; quæ
Partes in bellum missi ducis: ille profectò

Tout au travail, donne tout au génie,
Et n'admet point aux sommets d'Hélicon
Les partisans de la froide raison :
Fuyant les bains, la plupart des poètes,
La barbe longue, et les ongles crochus,
Des lieux obscurs vont chercher les retraites :
D'un si beau titre ils se croiraient déchus
Si leur cerveau, vainqueur de l'ellébore,
Sentait la main du barbier Licinus.
O moi, chétif! par habitude encore,
Lorsqu'au printems les beaux jours sont venus,
J'aime à purger les vapeurs de ma bile;
Et, sans ce point, j'étais poète habile.
Mais inconnu, si la gloire vaut tant,
J'imiterai du moins la pierre utile
Qui, sans couper, rend le fer plus tranchant;
J'indiquerai quelque mine fertile;
N'écrivant rien, montrant comme on écrit,
Où l'art nous mène, où le faux goût nous jette,
Ce qui convient, ce qui nuit au poète,
Ce qui le forme, et ce qui le nourrit.

Le bien penser conduit au bien écrire :
Puisque Socrate enseigne à bien penser,
Suivez les lois qu'il a su nous prescrire;
Sous votre main les mots vont se placer.
De quel amour faut-il chérir son père,
Et sa patrie, et son hôte et son frère,

Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et veras hinc ducere voces.
Interdùm speciosa locis morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
Valdiùs oblectat populum meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris:
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. — Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? — Poteras dixisse, triens. — Eu!
Rem poteris servare tuam. Redit uncia, quid fit? —
Semis. — An, hæc animos ærugo et cura peculî
Quùm semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et levi servanda cupresso?

Aut prodesse volunt, aut delectare, poëtæ,
Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles teneantque fideles:
Omne supervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ sint proxima veris;
Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula credi,

Et ses amis? Jusqu'où va le devoir
D'un chef prudent, d'un juge intègre et sage,
D'un sénateur? Qui le sait va savoir
Le ton qui sied à chaque personnage.
Observez donc, en tenant les pinceaux,
La vie humaine, objet de vos tableaux:
Pièce de mœurs dont la fable intéresse,
Même sans art, sans beautés, sans finesse,
Se soutient mieux que des vers compassés,
Pauvres de sens, et des riens cadencés.

Muses aux Grecs donnèrent le génie,
Le doux parler, l'éloquente harmonie;
De la louange ils faisaient leur trésor.
Notre jeunesse à d'autres goûts se livre:
Le fils d'Albin ne sait pas lire encor;
Il connaît l'once, et le marc et la livre:
Et ce que vaut l'argent au denier dix.
Docteurs d'usure ont horreur de la gloire.
Écriront-ils ces poëmes sans prix,
Gardés dans l'or, et le cèdre et l'ivoire?

Instruire ou plaire est le but des auteurs.
Instruisez-nous, mais par un trait rapide:
Précepte court frappe les auditeurs;
Mets superflu n'est qu'un mets insipide.
Même en feignant cherchez la vérité;
N'épuisez point notre crédulité.

Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ seniorum agitant expertia frugis;
Celsi prætercunt austera poëmata Rhamnes :
Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
Hic meret æra liber Sosiis; hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus:
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus et mens,
Poscentique gravem persæpè remittit acutum;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verùm, ubì plura nitent in carmine non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura. — Quid ergò est?
— Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret; et citharœdus
Ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem.
Sic mihi, qui multum cessat, fit Chœrilus ille
Quem bis terque bonum cum risu miror; et idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus:
Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

Ut pictura poesis erit quæ, si propiùs stes,

Digitized by Google

Jeune Romain fuit un poëme austère;
Vieux sénateur hait la frivolité;
L'art tout entier, c'est d'instruire et de plaire:
A l'agrément qui joint l'utilité
Obtient la palme, enrichit le libraire,
Et se survit dans la postérité.

Il est pourtant des fautes qu'on excuse:
Au ton parfois la lyre se refuse;
Parfois le but, vainement menacé,
Échappe au trait qu'un chasseur a lancé.
Quand de beautés un poëme étincelle,
Fermons les yeux sur de légers défauts:
Rien n'est parfait; mais d'un luth infidèle
Pincer toujours la même corde à faux!
Pure ignorance. Un scribe sans cervelle,
Souvent repris dans les mêmes endroits,
A l'indulgence a-t-il encor des droits?
Non. C'est ainsi qu'un auteur malhabile,
Bronchant toujours, devient pour moi Chérile,
Qu'en souriant j'admire une ou deux fois.
Je suis honteux quand le chantre d'Achille
De tems en tems s'abandonne au sommeil;
Mais sa carrière est longue et difficile;
Et c'est Homère: il est sûr du réveil.

La poésie est comme la peinture;

Te capiet magis, et quædam, si longiùs abstes.
Hæc amat obscurum; volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit semel; hæc decies repetita placebit.
O major juvenum! quamvis et voce paternâ
Fingeris ad rectum, et per te sapis, tibi dictum
Tolle memor: certis medium et tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, et actor
Causarum mediocris, abest virtute diserti
Messalæ, nec scit quantùm Cascellius Aulus;
Sed tamen in pretio est: mediocribus esse poëtis
Non homines, non Dî, non concessere columnæ.
Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis;
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm a summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit campestribus abstinet armis,
Indoctusque pilæ discive trochive quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ.
Qui nescit versus tamen audet fingere! — Quidni?
Liber et ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.
— Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ:
Id tibi judicium est, ea mens. Si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, et nostras; nonumque prematur in annum;
Membranis intùs positis, delere licebit

Et ses tableaux sont travaillés exprès,
Pour être vus ou de loin ou de près :
L'un peut charmer dans une teinte obscure;
L'autre, en plein jour, brave des yeux savans;
L'un plaît d'abord, l'autre à tous les instans.
O vous, l'aîné d'une famille auguste!
Au goût du vrai Pison forme ses fils;
Vous l'écoutez; vous avez l'esprit juste :
Pesez pourtant, retenez mes avis.
De Messala sans avoir l'éloquence,
Sans égaler Aulus pour la science,
Un orateur fait chérir son talent;
Mais il faut être un poète excellent,
Ou voir bientôt s'ériger en critiques
Hommes et dieux, et temples et portiques.
Ragoûts de prix qui sont mal apprêtés,
Airs discordans à table exécutés,
D'un grand festin font un repas vulgaire.
Le luxe est beau, mais n'est pas nécessaire.
Ainsi dans l'art inventé par les Dieux
On rampe à terre, ou l'on s'élève aux cieux.
Des jeux guerriers s'il n'a point l'habitude,
Est-il un fou qui vienne, au champ de Mars,
De Rome entière essuyer les brocards?
Versifier veut aussi quelque étude.
Tel versifie et ne sait rien. — D'accord;
Mais pourquoi pas? on connaît sa noblesse;
Il a des mœurs et beaucoup de richesse.

Quod non edideris; nescit vox missa reverti.

Silvestres homines, sacer interpresque Deorum,
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus:
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones;
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit; dictæ per carmina sortes;
Et vitæ monstrata via est; et gratia regum
Pieriis tentata modis; ludusque repertus,
Et longorum operum finis: ne fortè pudori
Sit tibi Musa lyræ solers, et cantor Apollo.

—Ah! ses talens sont dans son coffre-fort!
Vous serez, vous, plus docile à Minerve:
Votre raison guidera votre verve.
Que vos écrits, soumis à Métius,
A votre père, à l'amitié d'Horace,
Dorment neuf ans: un mot écrit s'efface;
Rendu public, un mot ne revient plus.

L'homme sauvage et long-tems indomptable
Quitta ses bois, ses antres odieux,
Aux chants d'Orphée, interprète des Dieux.
De là ces chants, si l'on en croit la fable,
Apprivoisaient le tigre et le lion;
Et, d'une lyre éprouvant la puissance,
Les rocs émus s'élevaient en cadence
Sur les remparts que fondait Amphion.
Dans l'art des vers fut la sagesse antique:
Du tien, du mien, de la chose publique,
De l'hyménée il établit les droits,
Régla les mœurs, sanctifia les lois.
Homère alors vint régner sur les âges;
Tyrtée, en vers, enflamma les courages;
L'art tout-puissant parut dans sa hauteur:
Des immortels il rendit les oracles;
De la nature il peignit les miracles;
Des rois charmés il obtint la faveur.
Aimez les vers: les vers donnent la gloire;
Et Calliope, au sublime vallon,

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est: ego nec studium sine divite venâ,
Nec rude quid possit video ingenium. Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer: sudavit et alsit;
Abstinuit venere et vino. Qui Pythia cantat
Tibicen didicit priùs, extimuitque magistrum.
Nunc satis est dixisse: « Ego mira poëmata pango:
« Occupet extremum scabies! mihi turpe relinqui est,
« Et, quod non didici, sanè nescire fateri. »

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,
Assentatores jubet ad lucrum ire poëta
Dives agris, dives positis in fœnore nummis.
Si verò est unctum qui rectè ponere possit,
Et spondere levi pro paupere, et eripere atris
Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-
Noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu, seu donaris, seu quid donare voles cui,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ; clamabit enim: « Pulchré! benè! rectè! »
Pallescet super his; etiam stillabit amicis
Ex oculis rorem; saliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere dicunt

Dans les concerts des filles de Mémoire
Unit sa lyre à la voix d'Apollon.

On a cherché si l'art ou la nature
Fait le poète : ils le font tous les deux.
Tout l'art n'est rien sans un génie heureux ;
Et tout génie a besoin de culture.
Dans ses beaux jours, l'athlète mâle et sain
S'est abstenu de Vénus et du vin ;
Sur le théâtre, avant d'oser paraître,
L'acteur habile a craint long-tems son maître.
Mais c'est assez pour se donner du prix,
D'aller criant : Admirez mon poëme ;
Et de honnir le sot disant lui-même
Qu'il ne sait pas ce qu'il n'a point appris !

Tel qu'un huissier, pour la vente publique,
Va convoquant de nombreux acheteurs,
Un riche atteint par le mal poétique,
A la curée appelle les flatteurs.
Sait-il se rendre obligeant, nécessaire,
Cautionner, prêter, tirer d'affaire ?
Oh ! que d'amis ! où sont les vrais, les faux ?
Comment veut-on qu'il ait quelques défauts ?
Un homme a-t-il reçu vos dons la veille ?
Les yeux mouillés, il va vous applaudir,
S'écrier : Bien ! mieux encore ! à merveille !
Frapper du pied, s'extasier, bondir.

Et faciunt propè plura dolentibus ex animo, sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborent,
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Numquam te fallant animi sub vulpe latentes.

Quinctilio si quid recitares: corrige, sodes,
Hoc, aiebat, et hoc. Meliùs te posse negares,
Bis terque expertum frustrà: delere jubebat,
Et malè tornatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum, quàm vertere, malles;
Nullum ultrà verbum, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque et tua solus amares.

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, ambitiosa recidet

Les grands pleureurs sont les pleureurs à gages
Dans les convois : ainsi pour nos ouvrages
Nul n'applaudit plus qu'un rieur caché.
Maint roi, dit-on, par une utile adresse,
Éprouve à table, au creuset de l'ivresse,
Un courtisan au pouvoir attaché.
De vos flatteurs redoutez la faconde :
Vos biens sont grands; vos vers seront fort beaux;
Mais, songez-y : les renards de ce monde
Vivent toujours aux dépens des corbeaux.

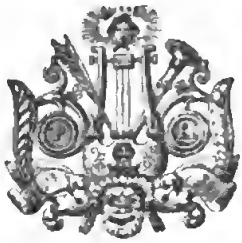
Consultait-on sur un nouvel ouvrage
Quintilius : Oh! mon ami, changez,
Vous disait-il; effacez, corrigez
Ces mots, ce tour; travaillez davantage.
— J'ai mis dix fois ma cervelle à l'envers,
Dix fois lassé mon esprit et ma plume.
— Il insistait : limez encor. Ces vers
Sont mal frappés; rendez-les à l'enclume.
Hasardait-on quelques efforts nouveaux;
Prétendait-on crier à l'injustice :
Quintilius laissait l'auteur Narcisse
Jouir tout seul, et s'aimer sans rivaux.

Le sage ami raye un mot inutile,
Souligne un vers inélégant et dur,
Blâme un sens louche, accuse un tour obscur,

Ornamenta, parùm claris lucem dare coget.
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit:
Fiet Aristarchus. Non dicet: cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel exceptumque sinistrè.
Ut mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, et iracunda Diana,
Vesanum tetigisse timent fugiuntque poëtam
Qui sapiunt; agitant pueri, incautique sequuntur.
Hic, dùm sublimes versus ructatur, et errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum foveamve, licèt, Succurrite, longùm
Clamet, Io cives! non sit qui tollere curet.
Si curet quis opem ferre et demittere funem,
Quî scis an prudens hùc se dejecerit, atque
Servari nolit? dicam; Siculique poëtæ
Narrabo interitum: Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus, liceatque perire poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti;
Nec semel hoc fecit; nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, et ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis apparet cur versus factitet; utrùm
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus. Certè furit, ac, velut ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

Restreint des fleurs l'abondance infertile.
En Aristarque il juge sans pitié,
Pèse les mots, et rien ne dissimule.
Il ne dit pas : Qu'importe un ridicule?
Quoi! pour des riens blesse-t-on l'amitié?
Riens sérieux! le poëme s'oublie;
Le ridicule est pour toute la vie.
Comme ces gens que la lèpre a rongés,
Comme les fous, comme les enragés,
Méchant poète, en passant dans les rues,
Est fui de loin par les hommes prudens,
Mais assailli par des bandes d'enfans.
Si l'insensé, loin des routes battues,
En oiseleur qui va cherchant des nids,
Erre au hasard, hurlant ses vers maudits,
Trouve un puits, tombe, et crie : Eh! vite, à l'aide!
Aucun ne bouge; et, si l'on intercède
En sa faveur, ne vous pressez pas tant :
Voyez, dirai-je, Empédocle en Sicile,
Qui de sang-froid saute en l'Etna brûlant,
Pour être un dieu. Ce poète indocile
Malgré vous tous veut et saura périr :
Droit de poète. Empêcher de mourir,
C'est égorger. Demain, scène nouvelle.
A tant de verve est-il donc condamné?
Est-ce un impie? Aurait-il profané
Quelque lieu saint, la cendre paternelle?

Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.



Du furibond dès qu'on entend les vers,
Sauve qui peut! l'ours a rompu ses fers.
Docte, ignorant: tout fuit; mais, si notre homme
Saisit quelqu'un, il déclame, il l'assomme,
Sans lui donner, sans prendre de repos.
Ainsi l'on voit la sangsue acharnée
Ne quitter prise, en sa rage obstinée,
Qu'ivre du sang dont elle a bu les flots.

DÉBUT

DU

POËME DE LUCRÈCE.

TRADUCTION LIBRE.

O DÉESSE, ô Vénus, mère de nos aïeux,
Unique volupté des mortels et des Dieux!
C'est toi, de l'univers, toi qui régis l'empire:
La matière, à ta voix, et s'anime et respire;
Des hivers par toi seule oubliant les rigueurs,
La terre, tous les ans, couvre son seiu de fleurs;
Ta présence adorée écarte les nuages,
Et fait fuir à grands pas les vents et les orages;
Neptune désarmé te sourit; et les cieux
Se dorent des rayons qui partent de tes yeux.

Dans la saison des fleurs, et sitôt qu'en nos plaines
Ont soufflé des zéphyrs les fertiles haleines,
Tout le peuple des airs, plein de vie et d'amour,
S'empresse par des chants à fêter ton retour;

Le fier taureau, pour suivre une amante chérie,
Des fleuves débordés affronte la furie;
Tes feux embrasent tout : les plaines, les déserts,
Les bois harmonieux, les fleuves et les mers.
Tout respire à la fois ta divine tendresse;
Tout brûle; et l'univers se repeuple sans cesse.

Ah! puisque la nature est toute sous ta loi,
Puisque rien, ô Vénus, ne peut être sans toi,
Puisqu'enfin de toi seule un coup d'œil favorable
Dispense l'art de plaire et ce qui rend aimable,
Viens; de tes feux chéris viens consumer mon cœur,
Et répands sur ces vers ton charme séducteur;
Sur ces vers, où, guidé du flambeau d'Épicure,
Je tâche de m'ouvrir le sein de la nature.
Si l'heureux Memmius te doit tout, c'est pour lui,
Déesse, pour lui seul que je chante aujourd'hui.

En tous lieux cependant que Bellone endormie
N'élève plus sa voix, des muses ennemie.
Tu peux calmer sans doute et la terre et les mers,
Si le dieu de la Thrace, esclave dans tes fers,
Te laissant désarmer ses regards homicides,
Souvent couvre ton sein de ses baisers avides.
En ces momens, Déesse, où, l'attrait des plaisirs
Te cédant toute entière à ses fougueux désirs,
Les transports mutuels de la plus vive flamme

A vos deux corps unis ne laisseront qu'une âme,
De ce ton si puissant que toi seule connais
Au nom de tes Romains demande-lui la paix.
Pourrions-nous, en des tems où gémit la patrie,
Nous livrer sans réserve à la philosophie?
Memmius de son nom doit soutenir l'éclat,
Et donner tous ses soins au salut de l'État.

Je veux, ô Memmius, qu'attentif et docile
Tu puisses me prêter une oreille tranquille:
Autrement, vains efforts; et mes discours perdus
Se verraient dédaignés, faute d'être entendus :
Suis-moi donc pas à pas. L'origine des choses,
Et l'essence des Dieux, et les premières causes;
Par quels soins merveilleux la nature produit;
Et comment chaque chose augmente et se détruit:
Voilà ce qu'en mes vers je veux, d'une main sûre,
Graver pour Memmius et la race future.
Surtout laissons les Dieux, en pleine oisiveté,
Savourer à longs traits leur immortalité.
Sans douleurs, sans périls, riches de leur richesse,
Ont-ils quelque commerce avec notre faiblesse?
Songent-ils aux mortels? et nous flatterions-nous
D'attirer leurs bienfaits, d'appeler leur courroux?

De mensonge enivrés sous un joug imbécile,
Autrefois les humains courbaient un front servile;
Et la religion, ce fantôme odieux,

Cachant insolemment sa tête dans les cieux,
De son horrible aspect épouvantait la terre :
Un homme, un Grec[1] osa lui déclarer la guerre.
Sur elle, le premier, fixant des yeux mortels,
Les dieux, leur vain renom, leur culte, leurs autels,
De leur foudre impuissant l'éclatante menace :
Tout ne fit qu'irriter sa généreuse audace.
Des mains de la nature il fit tomber les fers,
Franchit les murs brûlans qui ceignent l'univers,
Au sein de l'infini courut chercher les causes,
L'action, le pouvoir, les limites des choses.
De l'Olympe jaloux par lui victorieux,
Les humains désormais égalèrent les Dieux ;
L'erreur s'évanouit ; et l'absurde fantôme
Tomba sans se défendre aux pieds de ce grand homme.

Ne va pas t'y tromper toutefois : mon dessein
N'est pas, cher Memmius, d'empoisonner ton sein ;
Et, t'ouvrant les chemins qui conduisent au crime,
D'entraîner ta raison en un funeste abîme :
Mes leçons n'auront point ces sinistres effets.
C'est la Religion qui commet des forfaits :
C'est elle qui jadis, aux rivages d'Aulide,
Exigea pour victime une vierge timide,
Et par qui tous les Grecs, également cruels,
Offrirent un sang pur à des Dieux criminels.

---

1. Pythagore.

En des tems plus heureux celle qui la première
Nomma le roi des rois de ce doux nom de père,
A pas lents aujourd'hui s'approchant de l'autel,
Sur son front vertueux sent le bandeau mortel,
Voit aux mains de Calchas le poignard inflexible,
Et son père présent à cette scène horrible,
Son père au désespoir, toute la Grèce en pleurs.
Stérile désespoir! inutiles douleurs!
D'un œil qui ne voit plus, la triste Iphigénie,
Redemandant au ciel le reste de sa vie,
Déja toute à la mort, contre un si rude coup
En vain se préparant, chancelle tout à coup.
L'innocente princesse à l'autel est traînée,
Non pour former les nœuds d'un illustre hyménée.
Lorsqu'à peine elle touche à l'âge où ces beaux nœuds
D'un époux, d'un héros, auraient comblé les vœux,
Pour apaiser Diane, et les vents en colère,
Elle tombe; et son sang rejaillit sur un père.
Tant la Religion sait endurcir les cœurs!
Tant sa coupable voix inspire de fureurs!

IMITATION

D'UN MORCEAU

DES GÉORGIQUES.

Solem quis dicere falsum
Audeat, etc. (CHANT I.)

1782.

N'ALLEZ pas du soleil négliger les présages :
Que de fois il annonce, et les sanglans orages,
Et les calamités, et les jours odieux,
Que le sombre avenir cache à nos faibles yeux!

D'un farouche assassin lorsque le bras impie
Trancha du grand César la glorieuse vie,
L'astre du jour pâlit; et l'univers tremblant
Se crut à cette fois plongé dans le néant.
De signes menaçans quelle suite effrayante!
Tout dans ces jours cruels nous glaçait d'épouvante;
Tout disait nos malheurs: et la terre, et les eaux,
Et les cris importuns des sinistres oiseaux.
Bientôt avec fureur Etna rompant ses chaînes,
Armé de tous ses feux, vint fondre sur nos plaines.

Le Germain vit les cieux chargés de combattans;
L'Apennin s'agita par de longs tremblemens;
De lamentables voix durant les nuits gémirent;
Et de spectres hideux nos forêts se remplirent.
Que dis-je? des Romains partageant les douleurs,
Dans nos temples sacrés l'airain versa des pleurs.
La terre ouvrit son sein; les animaux parlèrent!...
Au milieu de leurs cours les fleuves s'arrêtèrent;
L'Éridan furieux, couvrant tout de ses eaux,
Engloutit les forêts, les plaines, les troupeaux;
Le prêtre, consterné, dans le sein des victimes
Ne lit que des malheurs, des combats et des crimes;
Le Tibre avec effroi roule des flots sanglans;
Les loups dans nos cités poussent des hurlemens.
Jamais en un ciel pur, en des jours sans orages,
La foudre ne causa de plus fréquens ravages;
Et jamais la comète, ardente au haut des cieux,
N'effraya les humains de regards plus affreux.

Pour la seconde fois les plaines d'Émathie
Virent des ennemis ayant même patrie;
Deux fois le ciel voulut que ces champs inhumains
S'abreuvassent du sang des malheureux Romains.

Loin de ces tems marqués par nos guerres civiles,
Un jour, le laboureur, dans ces champs trop fertiles,
Courbé sur la charrue, ardent à ses travaux,
Entendra se heurter les armes des héros.

A ses pieds rouleront les cuirasses immenses,
Et les casques pesans, et les dards, et les lances.
Il se retracera nos barbares aïeux;
Et leurs grands ossemens étonneront ses yeux.
Généreux fils de Mars, toi que Rome révère,
Et que ses citoyens reconnaissent pour père;
Et toi surtout, Vesta, dont les puissans regards
Veillent au Capitole, et gardent nos remparts,
Conservez-nous César, ô Dieux de la patrie!
Rome, pour vivre encor, a besoin de sa vie.
Pour laver d'Ilion les parjures sermens,
Notre sang et nos pleurs ont coulé trop long-tems.
Et cependant, hélas! le ciel impitoyable
Semble envier César à notre âge coupable!
Le ciel avec douleur voit ce jeune héros
Méditant chaque jour des triomphes nouveaux,
Dans un tems où la flamme, et le fer, et les crimes,
Aux barbares humains ont paru légitimes!

Déja plus d'abondance au milieu des guérets;
Le travail ne fait plus germer l'or de Cérès.
La guerre a tout détruit: nos plaines délaissées
De ronces, de chardons, sont au loin hérissées.
A ses champs arraché, le triste laboureur
Change sa faux paisible en glaive destructeur.
De rivaux, animés d'une égale furie,
Le Danube et l'Euphrate inondent l'Italie.
Voisins contre voisins, cités contre cités:

Tout combat; tout est sourd à la voix des traités.

Ainsi, lorsque, des yeux dévorant la carrière,
De généreux coursiers franchissent la barrière,
Déjà, pour retenir leur vol impétueux,
Le guide, en s'agitant, roidit son bras nerveux;
Et cependant le char, dans sa fougue rebelle,
N'écoute plus le frein, ni la voix qui l'appelle.

IMITATION

DU

QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNÉIDE.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas! etc. (ÉNÉIDE, ch. IV.)

« CRUEL! tu prétendais jusqu'au dernier moment
Me cacher ton forfait et mon aveuglement;
Et les nœuds de l'amour, la voix de l'hyménée,
Didon, qui pour jamais à toi s'était donnée,
Ses sanglots, sa douleur, et son prochain trépas:
Rien n'aura le pouvoir de retenir tes pas!
Quand il s'agit de fuir cet odieux rivage,
Des saisons et des vents tu ne crains point la rage!
Et c'est toi qui me fuis! et c'est toi qui me hais!
Tu me hais! tu le peux! Si tu m'aimas jamais,
Si mes bienfaits jadis ont fait cesser ta peine,
Je t'en conjure ici par ma main, par la tienne,
Par ces pleurs (aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien),
Par nos feux mutuels, par le plus doux lien:
Dépouille en ce moment une âme injuste et dure,
Et songe que les Dieux abhorrent le parjure.
Numides, Libyens, irrités contre moi:

J'ai tout bravé, cruel, et tout bravé pour toi.
De Carthage, pour toi, j'ai fait mon ennemie.
La gloire dont j'avais environné ma vie;
La pudeur (que je crus devoir toujours chérir);
Imprudent! pour toi seul quand j'ai pu les trahir,
Tu pars; et loin de toi, ta malheureuse amante,
Loin de toi, sur ces bords, tu la laisses mourante!
Hôte barbare! hélas! où prendre un nom plus doux,
Lorsque tu ne veux point du nom sacré d'époux?
Je vais donc être en butte à mon perfide frère:
Peut-être en Gétulie irai-je, prisonnière,
A la face des Dieux, y recevoir la foi
D'un roi sauvage, encor moins sauvage que toi!
Mais, en m'abandonnant, en quittant ce rivage,
Si de tes feux du moins tu me laissais un gage,
Ses caresses, ses jeux innocens, enfantins,
Rallumeraient mes jours par la douleur éteints;
Ses traits, ses traits chéris me tromperaient sans cesse;
A chaque instant du jour ma crédule tendresse
Te verrait, t'aimerait, t'adorerait en lui;
Peut-être quelque jour il serait mon appui! »

. . . . . .

. . . . . .

Il est nuit: l'univers s'abandonne au repos;
La campagne se tait; les forêts et les flots
Se taisent; tous les cœurs ont oublié leurs peines.
Les troupeaux qui couvraient les monts, les bois, les plaines;
Les nations des mers, de la terre et des cieux;

Les astres, poursuivant leur cours silencieux,

. . . . . .

. . . . . .

Tout dort; mais Didon veille; et jamais de son cœur
Le sommeil n'assoupit, ne suspend la douleur.
De chagrin, de colère et d'amour agitée,
Elle interroge ainsi son âme tourmentée:
« Après tous mes dédains, faudra-t-il aujourd'hui
Implorer d'un Numide et l'hymen et l'appui?
Ou, désormais esclave, et peut-être importune,
Des Troyens sur les mers suivrai-je la fortune?
Que dis-tu, malheureuse? oublîras-tu jamais
De quel prix ces Troyens ont payé tes bienfaits?
Seule, iras-tu chercher une nouvelle injure,
Et de Laomédon tenter la foi parjure?
Ou bien aux flots trompeurs, aux zéphyrs incertains,
De ton empire entier confier les destins?
Meurs: finis tant de maux par un juste supplice.
O ma sœur! de mes feux tu fus aussi complice:
Tu devinas l'amour que révélaient mes pleurs;
Et ta pitié cruelle a fait tous mes malheurs.
Hélas! quand je devais, à l'hymen insensible,
Laisser couler ma vie innocente et paisible,
Tu parlas: j'oubliai ces nœuds jadis si doux,
Et cette foi jurée aux cendres d'un époux. »

Cependant le héros, sur la poupe, immobile,
Certain de son départ, goûte un sommeil tranquille.

Pour la seconde fois un envoyé des cieux,
Au milieu du repos, vient s'offrir à ses yeux;
Pour la seconde fois, il l'appelle, il le presse;
La voix, les blonds cheveux, la beauté, la jeunesse:
Tout annonce Mercure. « Eh quoi! fils de Vénus,
Tu dors! et tes périls ne te sont point connus!
Tu dors, sourd à ma voix, sourd au zéphyr propice!
Didon roule en son cœur le crime et l'artifice,
Didon prête à mourir, toute à son désespoir!
Fuis, quand on laisse encor la fuite en ton pouvoir:
Fuis; tu verras bientôt des voiles, une armée,
Tout le rivage en feu, ta flotte consumée,
Si le jour en ces lieux te retrouve un moment.
Fuis, cours, vole: une femme est prompte au changement.»
Il parle, et tout-à-coup se mêle à la nuit sombre.

Énée, épouvanté de l'aspect de cette ombre,
S'éveille, et fatiguant ses Troyens endormis:
« Il est tems: levez-vous; à vos rangs, mes amis!
Ramez, enflez la voile, un dieu hâte ma fuite;
Sa voix m'excite encor: partons sous sa conduite.
O Dieu! qui que tu sois, veille et marche avec nous;
Accorde à nos vaisseaux des astres sans courroux. »
Il dit, tire son glaive et coupe les cordages.
Son ardeur, son exemple allument les courages:
Aux voiles, sur les bancs, tout s'est précipité;
Tout s'émeut, tout s'agite; et le flot tourmenté,
Par la rame entr'ouvert, blanchit, bouillonne et gronde.

Le bord fuit, les vaisseaux cachent la mer profonde.

L'aurore, abandonnant le lit de son époux,
Répandait sur la terre un feu tranquille et doux.
Du sommet de ses tours, aussitôt que la reine
Voit blanchir par degrés la lumière incertaine,
Un calme affreux lui dit que ses ports sont déserts;
Elle voit ses vaisseaux fendant le sein des mers.
Meurtrissant son beau sein dans l'accès de sa rage,
S'arrachant les cheveux : « L'ingrat fuit et m'outrage!
Dit-elle; ô Jupiter! un étranger sans foi
Se rit impunément de mon peuple et de moi;
Et mes sujets n'ont point brûlé sa flotte impie!
Carthage entière... Allez, que le crime s'expie;
Que les vaisseaux soient prêts; que les feux soient lancés.
Que dis-je? Où suis-je? Où vont mes désirs insensés?
Didon, subis ton sort: tu veux qu'Énée expire!
Il fallait le vouloir quand tu cédais l'empire.
Voilà l'hymen, la foi de ce mortel pieux!
De sa ville embrasée il conserva les Dieux!
Sous le poids de son père il traversa la flamme!
Je n'ai pu de mes mains déchirer cet infâme,
Jeter son corps dans l'onde, égorger ses amis,
Ou lui faire un festin des membres de son fils!
Mais tenter les combats, la fortune!... sans doute:
Qui ne veut que mourir n'a plus rien qu'il redoute.
Sur sa flotte, en son camp, j'aurais porté les feux;
Détruit son fils, les siens, lui, moi-même avec eux.

Flambeau de l'univers, toi dont l'éclat me blesse,
Soleil! et toi, Junon! témoin de ma faiblesse;
Toi, pour qui, dans la nuit, des cris mystérieux
Troublent de nos cités les murs silencieux,
Hécate! et vous encor, vengeresses du crime,
Dieux d'Élise mourante! exaucez la victime!
Si vainqueur, de la mer, il doit toucher le port,
Si Jupiter le veut, si c'est l'arrêt du sort,
Là, sans cesse attaqué par un peuple implacable,
Mendiant des secours, que du moins le coupable,
Vagabond, loin des bras d'un fils idolâtré,
Soit des Troyens mourans chaque jour entouré;
Que, d'une injuste paix subissant l'infamie,
Quand il croira jouir du trône et de la vie,
Il tombe avant le tems, sans gloire et sans tombeau:
Tels sont mes derniers vœux. Vous, peuple encor nouveau!
Voulez-vous honorer les cendres d'une reine?
Exercez contre lui vos enfans à la haine;
Point de paix: que ma race ait la sienne en horreur;
Du fond de mon cercueil qu'il me sorte un vengeur;
Qu'il poursuive Ilion par les feux et le glaive;
Qu'aujourd'hui, qu'à jamais, une guerre sans trève
Arme flot contre flot, cité contre cité,
Et s'éternise enfin dans la postérité! »

DIALOGUE

SUR

LES ORATEURS.

TRADUCTION.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Ce dialogue, que plusieurs savans commentateurs ont attribué à Quintilien; d'autres, avec plus de raison peut-être, à Tacite; d'autres, enfin, à Marcus Aper, l'un des interlocuteurs de ce même dialogue, eut lieu la sixième année du règne de Vespasien, l'an de Rome 828, et l'an 75 de Jésus-Christ. Il est adressé à un personnage nommé Justus Fabius, intime ami de l'auteur.

Les interlocuteurs sont :

1° Curiatius Maternus, poète tragique latin. Dans le 2e alinéa de ce dialogue, il est question de plusieurs tragédies de cet auteur, entre autres : *Caton*, *Thyeste*, *Médée* et *Néron*. Curiatius Maternus fut mis à mort sous Domitien;

2° Marcus Aper, Gaulois de nation, et l'un des plus beaux génies du barreau dans son temps. Nous avons dit plus haut que des savans lui ont attribué le *Dialogue des orateurs :* probablement ils ont fondé leur opinion sur le zèle et l'amour que cet homme célèbre eut constamment pour la profession d'avocat. Marcus Aper mourut vers l'an 85 de Jésus-Christ;

3° Julius Secundus, qui fut également un des orateurs les plus distingués de son siècle.

Dans ce dialogue, Aper et Secundus s'efforcent de détourner Maternus de sa passion pour la poésie, en lui

faisant valoir les avantages de l'éloquence; leur but est aussi de prouver la supériorité de l'éloquence moderne sur l'éloquence ancienne. Maternus défend la poésie.

Au milieu de cette polémique, survient un quatrième interlocuteur, Vipstanius Messala, grand admirateur des anciens, et qui blâme Aper de son goût exclusif pour les modernes. Ici, commence la discussion qui fait le sujet principal de ce dialogue, où Aper entreprend de plaider la cause de son siècle contre ses trois amis.

La traduction que nous offrons au public est une des plus fidèles, des plus littérales et des plus savantes qui aient été publiées jusqu'ici.

DIALOGUE
SUR LES ORATEURS.

I. Vous me demandez souvent, mon cher Fabius, pourquoi, tant d'éminens orateurs ayant illustré les âges précédens de leur génie et de leur gloire, notre siècle, aujourd'hui délaissé, veuf de l'éloquence, conserve à peine le nom même d'orateur. En effet, nous le réservons pour les anciens; ceux de notre tems sont appelés diserts, défenseurs, avocats, patrons, et tout plutôt qu'orateurs. Vous répondre, et prendre sur moi le fardeau d'une question si grande, puisqu'il faut accuser ou notre esprit, si nous ne pouvons atteindre à l'éloquence, ou notre jugement, si nous la rejetons : voilà certes ce que je n'oserais si j'avais à énoncer mon propre avis, et non à répéter les discours des hommes les plus diserts de notre époque, et par qui, fort jeune encore, j'ai entendu traiter cette même question. Ce n'est donc pas de talent, c'est de mémoire que j'ai besoin pour vous transmettre les pensées fines et

les nobles expressions d'illustres personnages qui employaient des motifs pareils ou différens, mais tous probables, auxquels ils imprimaient les formes de leur caractère et de leur esprit, pour conserver le style, les moyens, l'ordre même de la discussion : car l'opinion contraire ne manqua point d'un défenseur qui, raillant et maltraitant fort ce qu'il nommait vétusté, préféra l'élocution moderne aux génies anciens.

II. Le lendemain du jour où Maternus avait récité son *Caton*, lorsqu'on disait qu'il avait offensé le pouvoir en s'oubliant lui-même dans sa tragédie, pour s'occuper de Caton seul, et quand c'était le bruit de Rome entière, il reçut la visite d'Aper et de Secundus, alors les plus célèbres talents de notre barreau. Non-seulement je les écoutais soigneusement à chaque audience, mais je les suivais chez eux, en public, animé d'une extrême passion pour l'étude et d'une certaine ardeur de jeune homme qui me faisait recueillir avidement leurs propos, leurs disputes, jusqu'aux secrets de leurs intimes entretiens; quoiqu'une malignité presque générale affirmât que Secundus s'énonçait avec peine, et qu'Aper avait plus d'imagination et d'énergie naturelle que d'étude et de littérature. Au vrai, Secundus, pur et précis, avait même, autant qu'il le fallait, une diction facile. Aper, imbu d'une érudition ordi-

naire, méprisait plutôt les lettres qu'il ne les ignorait, comme devant retirer plus de gloire de ses talens et de ses travaux, si son génie semblait se soutenir sans nul appui des arts étrangers. Au moment donc où ils entrèrent avec moi dans le cabinet de Maternus, nous le trouvâmes assis, et tenant encore entre les mains l'ouvrage qu'il avait récité la veille.

III. Les propos des méchans vous effrayent-ils si peu, lui dit alors Secundus, que vous aimiez jusqu'aux haines que vous suscite votre Caton? ou bien avez-vous pris cet ouvrage pour le retoucher avec plus de soin, pour y supprimer ce qui peut donner matière aux interprétations malveillantes, et pour publier un *Caton*, non pas meilleur à la vérité, mais plus sûr? Vous le lirez si vous voulez, reprit Maternus; vous reconnaîtrez ce que vous avez entendu : si *Caton* a omis quelque chose, à la prochaine lecture, *Thyeste* le dira; car j'ai déja disposé, formé dans ma tête le plan de cette tragédie; et je me hâte de préparer l'édition de la première, afin que, libre de ce soin, je sois tout entier à ma composition nouvelle. Ainsi, dit Aper, vous ne vous rassasiez point de tragédies : laissant là les plaidoyers et les études du barreau, vous consumez tout votre tems, naguère pour *Médée*, maintenant pour *Thyeste*,

lorsque les causes de tant de cités vous appellent au Forum qu'à peine y suffiriez-vous quand vous n'auriez pas cherché d'autres travaux : un *Domitien*, un *Caton*, c'est-à-dire notre propre histoire et des noms romains, que vous associez aux fables des Grecs!

IV. Je serais troublé de ce ton sévère, répondit Maternus, si la dispute fréquente et continuelle n'était pas devenue presque une habitude entre nous; car vous ne cessez de harceler et de poursuivre les poètes; et moi, que vous accusez d'être un plaideur négligent, tous les jours je plaide contre vous en faveur de la poésie. Je me réjouis donc de voir s'offrir à nous un juge qui m'interdira de versifier à l'avenir, ou qui appuiera de son autorité le vœu que j'ai formé dès long-tems d'abandonner le barreau et ses études épineuses, qui m'ont déja coûté trop de sueurs, pour cultiver cette autre éloquence et plus sainte et plus auguste.

V. Et moi, dit Secundus, avant d'être récusé par Aper, je suivrai l'exemple des juges intègres et modestes qui se récusent eux-mêmes dans les affaires où leur prédilection pour l'une des parties lui assurerait une prépondérance évidente. Qui ne sait que personne ne m'est plus intimement uni, soit par une longue amitié, soit par l'usage

constant d'habiter ensemble, que Saléius Bassus[1], homme excellent autant qu'il est poète exquis? Or, si la poésie est accusée, nul n'est plus largement coupable. Qu'il se rassure, reprit Aper, et Saléius Bassus, et tout autre qui chérit l'art de la poésie et la gloire des vers, ne pouvant s'illustrer au barreau. En effet, puisque j'ai trouvé un arbitre de nos différens, je ne souffrirai pas que l'on défende Maternus en l'associant à plusieurs; lui, lui seul que j'accuserai devant vous, de ce que, né pour cette éloquence de l'homme et de l'orateur, par laquelle il peut acquérir et conserver des amis, s'attacher des nations, embrasser des provinces, il néglige une étude qui, parmi nous, réunit plus que toute autre l'utilité, la dignité, la renommée dans Rome, dans tout l'empire, et la célébrité chez tous les peuples. Si nos entreprises, nos actions doivent être constamment dirigées vers un but qui nous soit utile, quoi de plus sûr que d'exercer un art dont, pour ainsi dire, armé sans cesse, on porte secours à ses amis, aide aux étrangers, sûreté aux hommes en péril, terreur aux envieux et aux ennemis, tandis que soi-même on reste paisible et comme

1. Il ne nous reste rien de ce poète célèbre, très-aimé de Vespasien, et qui reçut plus d'une fois de ce prince des présens considérables. (*Note de l'éditeur.*)

investi d'une autorité perpétuelle? Êtes-vous heureux? c'est en protégeant les autres que vous sentez la force et l'utilité de cet art. Le danger gronde-t-il sur vous? certes la cuirasse et l'épée ne sont pas au guerrier de plus sûrs appuis que l'éloquence à l'accusé en péril : avec cette arme, à la fois défensive et offensive, vous pouvez également repousser l'attaque et attaquer, soit devant les juges, soit dans le sénat, soit auprès du prince. Quelle autre égide opposa naguère Éprius Marcellus[1] aux inimitiés du sénat? Armé de son éloquence, et menaçant lui-même, il déconcerta la sagesse d'Hélvidius, diserte il est vrai, mais sans exercice, et inhabile aux combats de ce genre. C'est tout ce que j'ai à dire de l'utilité, partie sur laquelle je pense n'être pas contredit par notre ami Maternus.

VI. Je passe au plaisir que l'orateur doit à son éloquence : plaisir qui n'est pas d'un seul moment, mais qui revient presque chaque jour et presque

---

1. Homme sans probité, sans mœurs, très-puissant par ses richesses et son crédit, et doué d'une éloquence énergique, mais trop souvent dangereuse. Il s'agit ici de l'accusation dirigée contre lui par les Lyciens, lors qu'il déposa la préture : procès scandaleux et infamant pour lui, mais dont il sortit vainqueur, grace à sa funeste éloquence, et à une odieuse cabale qu'il suscita contre ses accusateurs, Helvidius Friscus et Thraseo. (*Note de l'éditeur.*)

à toute heure. Quoi de plus doux pour un esprit libre, généreux, né sensible aux plaisirs honnêtes, que de voir sa maison toujours remplie du nombreux concours des hommes les plus éminens, et de savoir que ce n'est point à sa richesse, au manque d'héritiers naturels, à l'administration de quelque emploi public, mais à soi-même que cet honneur est accordé; que bien plus, les vieillards privés d'héritiers, les riches, les puissans, viennent presque toujours chez un homme, jeune encore et sans fortune, pour lui recommander leurs intérêts ou ceux de leurs amis. D'immenses richesses, une grande puissance, peuvent-elles procurer un plaisir tel que celui de voir des hommes d'une antique origine, eux-mêmes parvenus à la vieillesse, soutenus par la faveur de Rome entière, dans une haute abondance de toutes choses, avouer pourtant qu'ils n'ont pas ce qu'il est le plus avantageux d'avoir? L'orateur sort-il de chez lui, que de cliens l'accompagnent! quelle représentation en public! dans les tribunaux, quel respect! quel triomphe quand il s'élève et parle au milieu de tant d'auditeurs en silence, et dont les yeux sont fixés sur lui seul! La multitude se presse, forme un cercle immense, et reçoit tous les sentimens qu'il veut lui communiquer. Je retrace les jouissances extérieures, apparentes aux yeux des moins habiles; il en est

de secrètes, connues seulement de l'orateur lui-même; et ce sont là les plus grandes. Apporte-t-il un discours médité, perfectionné? comme dans son style il y a dans sa joie quelque chose de grave et de ferme! a-t-il apporté, non sans quelque crainte, un ouvrage tout neuf, à peine terminé? cette inquiétude même lui rend le succès plus flatteur et plus doux. Mais une audace heureuse, lorsqu'il improvise, est pour lui le plaisir suprême; car il en est des productions de l'esprit comme de celles de la terre : si plusieurs ont besoin de semence et d'une longue culture, celles qui naissent d'elles-mêmes sont néanmoins les plus agréables.

VII. Pour moi, je l'avouerai, les jours où l'on m'orna du lati-clave[1], où moi, homme nouveau, né dans un pays défavorable, j'obtins la questure, le tribunat, la préture, ne m'ont pas donné plus de joie que ceux où, exerçant mes faibles talens oratoires, j'ai pu sauver un accusé, ou parler avec succès devant les centumvirs, ou défendre ou protéger auprès du prince les affranchis et les procurateurs du prince lui-même. Il me

1. Le lati-clave était la tunique que portaient les sénateurs; elle était bordée d'une large bande de couleur de pourpre, et tirait son nom d'un ornement, en forme de tête de clou, qu'on attachait sur la poitrine. (*Note de l'éditeur.*)

semble alors que je m'élève au-dessus des tribunats, des prétures, des consulats, que je possède ce qu'on tient de soi-même, et non d'un autre, ce qui ne vient ni des brevets ni de la faveur. En quel art peut-on acquérir une gloire comparable à celle des orateurs? ils sont illustres dans Rome, non-seulement parmi les hommes consacrés ou attentifs aux affaires, mais encore parmi les jeunes gens qui ont un heureux naturel et quelque confiance en eux-mêmes. Qui sont ceux dont les noms sont enseignés les premiers aux enfans par leurs pères? ceux que le vulgaire inhabile et la populace en tunique nomment et montrent du doigt quand ils passent? Les étrangers même et les voyageurs, qui en ont entendu parler dans leurs cités, les recherchent en arrivant à Rome, et désirent de connaître leur visage.

VIII. Ce Marcellus Éprius dont je parlais tout-à-l'heure, et Crispus Vibius (car je cite plus volontiers des modèles récens que des réputations vieillies et presque effacées): j'oserai soutenir qu'ils ne sont pas moins connus aux extrémités de la terre qu'aux lieux de leur naissance: à Capoue, à Verceil; et ce n'est pas à leurs trois millions de sesterces qu'ils doivent l'un et l'autre cet avantage, quoique leurs richesses puissent encore être considérées comme des bienfaits de l'éloquence, mais à cette éloquence même, di-

vinité dont le pouvoir céleste a fait éclater dans tous les siècles beaucoup d'exemples de la haute fortune où les hommes s'élèvent par les forces du génie. Mais les exemples que j'ai cités sont près de nous; ils ne nous sont pas transmis par la tradition: nous les avons sous les yeux. Plus ces deux orateurs sont de basse extraction, plus ils furent pressés en naissant par les besoins et l'indigence, et plus ils démontrent par d'illustres exemples l'utilité de l'éloquence; puisque, n'étant recommandés ni par l'origine, ni par la richesse, ni par des mœurs imposantes, l'un d'eux même ayant des disgrâces corporelles, tous deux depuis bien des années sont les plus puissans de Rome, et, s'étant vus les premiers du barreau tant qu'il leur a plu, se voient aujourd'hui les premiers dans l'amitié de César, font tout, règlent tout, et inspirent au prince lui-même un attachement mêlé d'un certain respect. C'est que Vespasien, vieillard vénérable, et qui sait entendre la vérité, conçoit que ses autres amis sont appuyés sur des choses qu'ils tiennent de lui, qu'il peut accumuler lui-même ou entasser sur ses favoris; mais que Marcellus et Vibius apportent à son amitié ce qu'ils n'ont pas reçu, ce qu'ils ne pouvaient recevoir du prince. Le moindre de tant de biens est cette foule d'images, d'inscriptions, de statues, qui pourtant ne sont pas négligées, non plus que

les richesses qu'on entend blâmer plus souvent qu'on ne les voit dédaigner; or, ces richesses, ces honneurs, ces ornemens, abondent dans la maison de ceux qui se livrèrent dès l'enfance aux exercices du forum et aux études oratoires.

IX. Mais la poésie, à laquelle Maternus veut consacrer sa vie entière (et de là naît tout cet entretien), la poésie ne procure à ceux qui la cultivent, ni dignités, ni avantages; ils n'en recueillent qu'un plaisir court, une gloire infructueuse et vaine. Quoique vos oreilles, Maternus, repoussent ce que je dis et ce que je vais dire encore, lorsque vous avez fait parler avec éloquence Agamemnon ou Jason, quel bien en revient-il? quel homme défendu par vous revient votre obligé dans sa maison? Ce Saleïus Bassus, poète distingué, ou, si ce terme est plus honorable, chantre fameux, qui voit-on le reconduire, le saluer, l'accompagner? Si son ami, si son parent, si lui-même est embarrassé dans quelque affaire, il aura recours à Secundus ou à vous, Maternus, non parce que vous êtes poète, et afin que vous fassiez des vers pour lui, car il naît de beaux vers chez Bassus; tout le fruit de son travail est pourtant qu'après avoir, durant une année, passé tous les jours et presque toutes les nuits à polir, à perfectionner un seul ouvrage il est forcé de prier, de faire des démarches pour trouver des gens qui

daignent l'entendre. Tout cela même exige des frais : il faut emprunter une maison, arranger une salle, louer des sièges, publier des annonces; et, la lecture eût-elle le plus heureux succès, c'est la gloire d'un jour ou de deux. Pareille à ces herbes ou à ces fleurs coupées avant de parvenir à donner aucun fruit, elle ne laisse ni amis, ni cliens, ni souvenir du bienfait dans une âme reconnaissante, mais un bruissement vague, des applaudissemens stériles, une joie fugitive. Nous avons loué naguère comme une noble et merveilleuse libéralité de Vespasien le don de cinq cent mille sesterces qu'il a fait à Saleïus. Il est beau sans doute de mériter par son génie les bontés du prince; combien est-il plus beau cependant, si le besoin l'exige, de n'implorer que soi, de se rendre son génie propice, et d'éprouver sa propre libéralité? Ajoutez que les poètes, s'ils veulent composer et travailler à loisir une œuvre d'élite, doivent renoncer au commerce de leurs amis, aux plaisirs de la ville, abandonner toute autre occupation, et, selon leur propre langage, habiter les forêts, les bois sacrés, c'est-à-dire, se retirer dans la solitude.

X. L'opinion même, la renommée qu'ils servent sans partage, et qui, de leur aveu, est l'unique prix de leur travail, favorise moins les poètes que les orateurs. Personne ne connaît les poètes médiocres; peu connaissent les bons. Qu'elles

sont rares les lectures dont le bruit pénètre dans Rome entière! bien loin qu'il se prolonge dans les provinces. Combien en est-il qui, venant à Rome, ou d'Espagne ou d'Asie, pour ne rien dire de nos Gaulois, s'enquièrent de Saleïus Bassus? ou, si quelqu'un le cherche, à la première vue il passe content comme s'il eût vu un tableau ou une statue. Et, par mon discours, il ne faut pas entendre que ceux à qui la nature dénia le talent oratoire doivent s'interdire la poésie, si elle peut charmer leurs loisirs, et leur obtenir un nom célèbre : je regarde toutes les parties de l'éloquence comme sacrées et respectables, et non-seulement votre cothurne, ou la majestueuse harmonie de l'épopée, mais les grâces lyriques, et la mollesse élégiaque, et l'amertume ïambique, et les jeux de l'épigramme; et, sous quelque forme que ce soit, l'art de bien dire me semble préférable à tous les autres arts. Mais je suis en querelle avec vous, Maternus, car, porté par votre nature au centre même de l'éloquence, vous aimez mieux vous égarer, et, des hauteurs où vous êtes parvenu, descendre à des frivolités subalternes. Si vous étiez né en Grèce, où l'on peut cultiver honnêtement jusqu'aux arts du Gymnase, et si vous aviez la vigueur et les forces de Nicostrate[1], je

1. Capitaine argien. Il était d'une force de corps extraordinaire, et portait comme Hercule une peau de lion sur ses

ne souffrirais point que ces robustes bras, formés pour la lutte, s'énervassent à lancer le javelot ou à jeter le disque; ainsi, maintenant de vos lectures et de vos théâtres je vous appelle au Forum, aux plaidoyers, à de vrais combats, d'autant plus que vous ne pouvez recourir au motif, allégué presque toujours, que l'art des poètes est moins sujet à offenser que celui des orateurs. En effet, la force de votre beau talent vous entraîne; et ce n'est pas pour un ami, mais ce qui est plus dangereux c'est pour Caton, que vous offensez, sans pouvoir excuser l'offense par les devoirs de l'amitié, par la fidélité d'un défenseur ou par la chaleur d'un discours improvisé: car c'est en méditant que vous semblez avoir choisi un personnage notable, et qui doit parler avec autorité. J'entends d'ici votre réponse: de là vient l'assentiment unanime; c'est là ce qui est le plus vanté par un auditoire, et bientôt répété dans tous les entretiens. Écartez donc ce vain prétexte de repos et de sécurité quand vous vous cherchez à vous-même un adversaire supérieur; qu'il vous suffise de défendre les querelles privées et celles de notre siècle; ou du moins dans vos expressions, s'il faut quelquefois offenser les oreilles du pouvoir en faveur

---

épaules et une massue à la main. C'était de plus un excellent homme et un guerrier très brave. Il vivait vers l'année 351 avant J. C. (*Note de l'éditeur.*)

d'un ami en péril, que la fidélité trouve sa preuve, et la liberté son excuse.

XI. Lorsque Aper eut fini ce discours, qu'il avait prononcé vivement, selon sa coutume, et d'une voix haute, Je me suis préparé, dit Maternus, calme et en souriant, à condamner les orateurs aussi long-tems qu'Aper les a loués; car je m'attendais bien que, se détournant de leur éloge, il décrierait les poètes, et rabaisserait l'étude des vers: ce qu'il a fait pourtant avec quelque adresse, en permettant cette étude à ceux qui ne peuvent être orateurs. Pour moi, si je puis tenter quelques efforts heureux dans la carrière du barreau, c'est pourtant par mes tragédies que j'ai fait les premiers pas vers la renommée, alors que dans mon *Néron* je terrassai la puissance tyrannique de Vatinius, qui profanait aussi notre art sacré; aujourd'hui, si j'ai quelque nom, quelque célébrité, je m'en crois redevable à mes vers plus qu'à mes discours; et j'ai résolu de renoncer aux travaux oratoires. Je n'ambitionne pas ces cliens, ce cortége, ces nombreuses visites, non plus que ces statues et ces images qui, malgré moi, sont venues fondre dans ma maison. Pour conserver l'état, la tranquillité de chacun, innocence vaut mieux qu'éloquence; et je n'ai pas lieu de craindre qu'il me faille jamais porter la parole au sénat, si ce n'est pour les dangers d'autrui.

XII. Quant aux forêts, aux bois, à cette solitude même que me reprochait Aper, j'y trouve une telle volupté, que je compte entre les principaux avantages des vers, de n'être pas composés dans le bruit, à l'aspect d'un plaideur immobile devant votre porte, ni parmi les opprobres et les larmes des accusés; l'ame se recueille, au contraire, en des lieux purs, innocens, et jouit du séjour sacré. Tels furent les commencemens de l'éloquence; tel fut son sanctuaire. En se recommandant aux premiers mortels par les ornemens de la poésie, elle s'insinua dans ces cœurs chastes, et qu'aucun vice ne souillait encore: ainsi parlaient les oracles pour l'éloquence lucrative et sanguinaire. Elle est d'un usage récent: c'est le fruit des mauvaises mœurs, et, comme vous le disiez, Aper, c'est une arme d'une invention nouvelle. Au reste, cet âge heureux, et pour parler notre langage, ce siècle d'or, indigent d'orateurs et de crimes, était riche en poètes inspirés, chantres des bonnes actions, et non défenseurs des mauvaises. Nul genre d'homme n'obtint plus de gloire et de plus pompeux honneurs, d'abord chez les dieux, dont ils énonçaient, dit-on, les réponses, et partageaient les festins; ensuite chez ces fils des dieux et ces rois sacrés, parmi lesquels vous ne trouvez pas un seul avocat, mais Orphée, mais Linus, et, si vous voulez regarder plus haut,

Apollon lui-même ; ou, si tout cela vous paraît fabuleux, inventé à plaisir, certes, Aper, vous m'accorderez ce point, qu'Homère dans la postérité n'est pas moins honoré que Démosthènes; que la renommée d'Euripide ou de Sophocle n'a pas des bornes plus étroites que celle de Lysias ou d'Hypéride[1]; et que nul ouvrage d'Asinius ou de Messalla[2] n'est aussi célèbre que la *Médée* d'Ovide ou le *Thyeste* de Varius.

XIII. La destinée même des poètes, et ce recueillement heureux dont ils jouissent, je ne crains pas de les préférer à la vie inquiète et craintive des orateurs. Que ceux-ci s'élèvent à des consu-

---

1. *Lysias*, célèbre orateur grec, naquit à Syracuse. Il passa fort jeune à Athènes; et là son père Céphalus le fit étudier sous Tisias et Nicias. Il ne professa que dans Athènes.

Hypéride, orateur grec également célèbre, eut pour père, selon *Photius*, Glaucippe, fils de Denis, du bourg de Colitée. Après avoir été disciple de Platon et d'Isocrate, il gouverna la république d'Athènes, et la protégea contre Alexandre. Plutarque fait mention d'Hypéride. (*Note de l'éditeur.*)

2. *Asinius Pollion* fut proconsul de l'Espagne ultérieure sous César. Il s'est rendu célèbre par son éloquence, ses vastes connaissances littéraires, et ses exploits. Horace et Virgile en faisaient très-grand cas.

Messalla (M. Valerius Corvinus), d'une illustre famille, naquit à Rome. Il est compté parmi les grands orateurs du siècle d'Auguste; et Cicéron, dans une de ses lettres, a fait un éloge magnifique de son caractère et de son talent. (*Note de l'éditeur.*)

lats à travers les débats et les périls, j'aime mieux la sûre et solitaire retraite de Virgile, où pourtant il ne manqua ni de faveur auprès d'Auguste, témoin les lettres de ce prince, ni de renommée auprès du peuple romain, témoin ce jour où, entendant réciter au théâtre des vers de Virgile, et venant à l'apercevoir lui-même, le peuple, se levant tout entier, lui rendit l'hommage qu'il eût rendu à l'empereur. De notre tems même, on n'a pas vu Pomponius Secundus le céder à Domitius Afer ou pour la dignité de la vie, ou pour la durée de la réputation. Quant à Crispus, à Marcellus, dont vous me citez les exemples, dans leur fortune présente qu'y a-t-il de si digne d'envie? qu'ils craignent, qu'ils sont craints; que tous les jours sollicités, ils indignent ceux qu'ils obligent; que, liés par l'adulation, jamais ils ne paraissent assez esclaves à ceux qui commandent, et à nous jamais assez libres! Qu'a de si élevé leur puissance? elle serait ordinaire en des affranchis. Que plutôt les muses chéries, comme dit Virgile, loin des embarras, loin des peines, loin de la nécessité de faire chaque jour ce qui répugne à mon cœur, me transportent dans leurs bois sacrés, près de leurs fontaines! Puissé-je ne plus essuyer, en tremblant, les orages d'un forum insensé, les caprices d'une renommée pâlissante! n'être plus réveillé par le tumulte des cliens, ou l'arrivée

précipitée d'un affranchi! dans l'incertitude de l'avenir, ne pas écrire pour ma garantie un testament servile! posséder de modiques biens que je puisse laisser à qui je voudrai, lorsque viendra mon jour fatal! descendre au tombeau, non triste et désespéré, mais riant, couronné de fleurs, et ne pas laisser une mémoire pour laquelle on délibère ou l'on supplie!

XIV. Animé par l'enthousiasme, et comme inspiré, Maternus finissait à peine quand Vipstanius Messala entre dans son cabinet, et, soupçonnant au maintien de chacun que la conversation était importante : Ne suis-je pas venu mal à propos, dit-il, pendant que vous êtes en conseil secret à discuter le plan d'une cause? Non, non, reprit Secundus, et même je voudrais que vous fussiez venu plus tôt : c'est avec plaisir que vous auriez entendu notre Aper exhorter Maternus, dans une harangue très-soignée, à tourner vers le barreau tout son talent, toutes ses études; et Maternus défendre sa chère poésie, comme il convient de défendre les poètes, par un discours brillant, audacieux, et plus semblable à leur langage qu'à celui des orateurs. Cet entretien sans doute, répondit Messala, m'eût fait un plaisir infini; et ce qui m'en fait encore, c'est que des hommes éminens, et les orateurs de notre siècle, ne s'exercent pas seulement aux affaires judiciaires et à l'étude

des plaidoiries, mais y joignent ces disputes qui nourrissent l'esprit, et qui, par un mélange agréable d'érudition et de littérature, délassent aussi bien que vous-mêmes ceux qui ont le bonheur de vous entendre. Assurément, je vois, Secundus, qu'on ne vous loue pas moins d'avoir fait espérer, en composant la vie de Julius Asiaticus, plusieurs ouvrages du même genre, qu'Aper de n'avoir pas renoncé encore aux controverses de l'école, et d'aimer mieux consumer son loisir à la manière des nouveaux rhéteurs qu'à celle des anciens orateurs.

XV. Vous ne cessez point, Messala, reprit Aper, d'admirer uniquement les travaux anciens, de railler et de mépriser ceux de notre tems; car souvent je vous ai entendu, oubliant et votre éloquence et celle de votre frère, soutenir que personne aujourd'hui n'était orateur; et vous y mettiez, je crois, d'autant plus de hardiesse que vous ne redoutiez point de passer pour malveillant, lorsque vous vous refusiez à vous-même une gloire que les autres vous accordent. Je ne me repens pas d'avoir ainsi parlé, répondit Messala; je pense de plus que Maternus et Secundus n'ont pas une autre opinion, ni vous-même, Aper, quoique souvent vous disputiez contre elle; et je voudrais obtenir de quelqu'un de vous qu'il examinât et développât les causes de cette différence

infinie. Je les cherche souvent en moi-même; et ce qui est une consolation pour quelques-uns donne à mes yeux plus d'importance à la question, car je vois que la même chose est arrivée aux Grecs; tellement que ce Sacerdos Nicétas[1], et tous ceux qui ébranlent de leurs clameurs les écoles d'Éphèse et de Mitylène sont plus loin de Démosthènes et d'Eschine, qu'Aper, Africanus et vous-même ne l'êtes de Cicéron et d'Asinius.

XVI. Vous avez élevé, dit Secundus, une question grave et digne d'être traitée; mais qui l'exposera mieux que vous, puisqu'à l'érudition vaste, au talent le plus distingué, vous joignez l'étude et la méditation du sujet? Je vous ferai part de mes réflexions, répondit Messala, si j'obtiens de vous auparavant que vous appuierez ce que j'aurai dit. Je vous le promets pour deux, reprit Maternus : nous traiterons, Secundus et moi, les parties, non que vous aurez omises, mais que vous nous aurez laissées. Aper a l'habitude d'opiner autrement, vous venez de le dire; et il manifeste assez lui-même qu'il est armé dès longtems pour l'avis contraire, et qu'il souffre avec impatience notre ligue en faveur des anciens.

---

[1] Philosophe de Syracuse. Il croyait, au rapport de Théophraste, que le soleil, la lune, les étoiles etc., étaient stables, et que la terre seule au monde était en mouvement.

(*Note de l'Éditeur.*)

Non, sans doute, dit Aper, je ne souffrirai point que, par votre conspiration, notre siècle soit condamné sans être ouï ni défendu; mais d'abord je vous demanderai qui vous nommez anciens? quelle époque d'orateurs vous désignez par ce mot? Quand j'entends parler d'anciens, je me figure des hommes nés il y a fort long-tems : à mes yeux viennent s'offrir Ulysse et Nestor, qui vécurent près de treize cents ans avant notre siècle : or vous nommez Démosthènes, Hypéride, qui florissaient, comme on sait, du tems de Philippe et d'Alexandre, et même qui leur survécurent; d'où l'on voit qu'il ne s'est guère écoulé que quatre cents ans entre l'époque de Démosthènes et la nôtre : espace qui peut sembler long, en le mesurant à la vie d'un homme; mais bien court et bien rapproché, à considérer le cours des siècles et la vie universelle du monde. En effet, si comme l'écrit Cicéron dans son *Hortensius*, la grande et véritable année est celle où la même position du ciel et des astres existera de nouveau, et si cette année embrasse douze mille neuf cent cinquante-quatre ans, selon notre langage, votre Démosthènes se trouve avoir existé non-seulement dans la même année que nous, mais presque dans le même mois.

XVII. Je passe aux orateurs latins, entre lesquels ce n'est pas sans doute Ménénius Agrippa, poète

fort ancien, que vous avez coutume de préférer aux diserts de notre tems, mais Cicéron, mais César, Cœlius, Calvus, Brutus, Asinius et Messalla. Je ne vois pas trop pourquoi vous les placez plutôt dans les tems anciens que dans les nôtres. En effet : pour parler de Cicéron, il fut tué, selon le rapport de Tiron, son affranchi, sous le consulat d'Hirtius et de Pansa, le septième des ides de décembre, l'année où le divin Auguste se nomma lui-même avec Pédius à la place de ces deux consuls. Comptez donc les cinquante-six ans du gouvernement d'Auguste, ajoutez les vingt-trois de Tibère, près de quatre ans pour Caius, deux fois quatorze ans pour Claude et pour Néron, une seule année pour Galba, Othon et Vitellius, et six ans depuis que la république est ranimée par l'heureuse administration de Vespasien; de la mort de Cicéron jusqu'à ce jour, vous trouverez en tout cent vingt ans. C'est la vie d'un seul homme; car j'ai vu moi-même en Bretagne un vieillard qui disait avoir été présent au combat livré pour écarter et chasser du rivage César portant la guerre dans cette contrée. Or, si la captivité, sa volonté ou la fortune, eussent conduit à Rome ce Breton qui combattit César, il aurait pu entendre César lui-même et Cicéron, et dans la suite nous entendre aussi. A la dernière gratification publique, vous avez ouï des vieillards raconter

qu'ils l'avaient reçue deux fois d'Auguste. Par conséquent ils auraient pu entendre Asinius et Messalla; car Messalla vécut jusqu'au milieu du règne d'Auguste, Asinius presque jusqu'à la fin. Ne divisez donc pas un siècle; ne distinguez point par le nom d'anciens et de nouveaux des orateurs que les mêmes hommes ont pu connaître, joindre et mêler dans leurs souvenirs.

XVIII. J'ai commencé par ces détails, afin de prouver que, si la gloire de ces orateurs rejaillit en partie sur les tems, c'est dans le milieu qu'elle se trouve, et plus près de nous que de Galba, de Carbon, de plusieurs autres, qu'à bon droit vous pouvez nommer anciens; car ils sont hérissés, grossiers, rudes, informes; et plût aux dieux qu'en aucune partie ils n'eussent été imités par votre Calvus, par Cœlius et par Cicéron lui-même, car je veux maintenant parler avec plus de force et d'audace, après avoir observé d'abord que les époques changent les formes et les genres d'éloquence. Ainsi Caïus Gracchus est plus nourri, plus abondant, que le vieux Caton; Crassus plus élégant, plus orné, que Gracchus; Cicéron supérieur à tous les deux pour la clarté, l'urbanité, l'élévation; Messalla plus doux que Cicéron, comme aussi plus soigné dans le choix des mots. Je ne cherche pas quel fut le plus disert: content d'avoir prouvé que l'éloquence n'a pas une seule physio-

nomie; qu'entre ceux mêmes que vous nommez anciens on distingue plusieurs manières; qu'il ne faut pas sur-le-champ déclarer pire ce qui est différent; mais que, par un défaut de la malice humaine, on loue toujours les choses passées pour décrier les choses présentes. Doutons-nous qu'autrefois certains hommes n'admirassent Appius Cœcus de préférence à Caton? Il est certain que Cicéron ne manqua point de détracteurs, qui le trouvaient enflé, bouffi, sans précision, redondant, diffus, trop peu attique. Vous avez lu des lettres de Calvus et de Brutus à Cicéron : l'on y voit qu'au gré de Cicéron, Calvus était maigre et saigné, Brutus oiseux et décousu; mais qu'en revanche Calvus reprochait à Cicéron d'être traînant, énervé; Brutus, pour me servir de ses propres termes, d'être abattu, de manquer de reins. Si vous m'interrogez, tous ont dit vrai; mais je viendrai à chacun d'eux; maintenant, je parle d'eux tous.

XIX. Puisque les admirateurs des anciens placent la borne de l'antiquité à Cassius Sévérus, qu'ils signalent comme ayant dévié le premier de la vieille et véritable route, je soutiens qu'il tenta une éloquence nouvelle, non faute de talent et de savoir, mais par jugement et par choix. Il vit en effet ce que je viens de dire, que la différence des tems et des goûts exigeait des changemens

dans la forme et le genre du discours. Ce peuple d'autrefois, encore inhabile et grossier, supportait facilement des harangues sans art et sans fin. Dire : il parle un jour entier, c'était louer ; ainsi les éternels exordes, une suite de récits pris de très-haut, les divisions à l'infini, mille degrés de preuves, et tout ce qui est recommandé dans les traités arides d'Hermagoras et d'Apollodore, était alors en honneur. Que si, effleurant la philosophie, on lui empruntait quelque pensée, pour l'insérer dans un discours, l'orateur était porté aux nues. Rien de moins étonnant : c'était neuf, encore ignoré ; très-peu d'orateurs même connaissaient les préceptes des rhéteurs et les dogmes des philosophes. Mais certes, quand tout cela est connu, quand parmi les assistans il s'en trouve à peine un seul qui ne soit, sinon instruit, du moins imbu d'études élémentaires, il faut bien que l'orateur se fraie des routes choisies et nouvelles, pour éviter le dégoût de l'auditoire, surtout devant des juges qui procèdent par la force et le pouvoir, non par la justice et les lois ; qui n'acceptent pas, mais fixent le tems ; qui n'attendent pas que l'orateur juge à propos d'entamer le fond de l'affaire, mais souvent l'avertissent d'y venir, l'y rappellent lorsqu'il s'en écarte, et déclarent qu'ils sont pressés.

XX. Qui souffrirait maintenant un orateur

commençant par des excuses sur la faiblesse de sa santé? tels sont presque tous les exordes de Messalla. Qui pourrait attendre cinq ouvrages contre Verrès? Qui, sur une fin de non-recevoir, au sujet d'une formule, supporterait ces immenses volumes, appelés harangues pour Tullius ou pour Cœcina? Aujourd'hui le juge devance celui qui parle; et, s'il n'est attiré, séduit par la rapidité des preuves, ou la couleur des pensées, ou l'éclat et l'élégance des descriptions, il est contraire à l'orateur. La foule même des assistans, cet auditoire errant et nombreux, a pris l'habitude d'exiger dans le discours des formes riantes et gracieuses, et ne tolère pas plus en des plaidoyers une antiquité triste et sans parure, que sur la scène un acteur copiant les gestes de Roscius et de Turpion[1]. Les jeunes gens mêmes, et ceux qui, placés, pour ainsi dire, sur l'enclume des études, suivent nos orateurs afin de s'instruire, veulent et entendre et encore rapporter chez eux quelque chose remarquable, et qui soit digne de souvenir. Ils se transmettent mutuellement, et souvent écrivent dans leurs villes, dans leurs provinces,

1. *Roscius* (*Quintus*), le plus fameux comédien de l'antiquité. Il fut ami de Cicéron, qui composa son éloge.

Turpion (*Ambivius*), l'un des maîtres de la troupe des comédiens qui jouèrent des pièces de Térence. (*Note de l'édit.*)

une pensée ingénieuse, un trait de lumière, ou une tirade ornée de tous les agrémens de la poésie; car on demande à l'orateur jusqu'à cette grâce poétique, non souillée de la lie d'Accius[1] ou de Pacuvius, mais élancée du sanctuaire d'Horace, de Virgile et de Lucain. C'est donc pour satisfaire des oreilles difficiles que l'éloquence, en notre âge, est plus belle et plus parée; et nos discours n'en sont pas moins convaincans, parce qu'ils vont charmer les oreilles des juges. Pensez-vous, en effet, que les temples soient aujourd'hui moins solides, parce qu'au lieu d'être construits de grossier ciment et de briques informes ils sont resplendissans de marbre et rayonnans d'or?

XXI. Pour moi, je vous avouerai naïvement que je ne puis m'empêcher de rire en lisant quelques-uns des anciens, ni de dormir en lisant quelques autres : et je ne parle point du peuple des orateurs, d'un Canutius, d'un Arrius, d'un Furius, ni de tous ceux qui dans la même infirmerie étalent leurs os et leur maigreur. Calvus lui-même, quoiqu'il ait fait, je crois, vingt-un ouvrages, me satisfait à peine dans une ou deux courtes harangues; et je vois que les autres ne

1. *Accius* et *Pacuvius*, poètes tragiques latins. Ils ont mis au théâtre un grand nombre de pièces, qui ont souvent obtenu l'approbation de leurs concitoyens. (*Note de l'éditeur.*)

différent pas de mon sentiment. Qui peut lire en effet ses discours contre Asitius, contre Drusus? Mais, certes, vous trouvez entre les mains de tous les hommes lettrés ses harangues contre Natinius, et principalement la seconde; car elle est ornée d'expressions et de pensées propres à flatter l'oreille des juges: d'où vous pouvez connaître que Calvus aussi comprit ce qui était le mieux; et que, pour être en général plus élevé, plus élégant, ce n'est pas la volonté, mais les forces et le génie qui lui manquèrent. Que dirai-je des harangues de Cœlius? elles plaisent sans doute, sinon dans l'ensemble, au moins en des morceaux où nous reconnaissons l'éclat et la hauteur de ces tems-ci. Les termes bas, la composition décousue, les phrases mal construites: voilà ce qui ressent l'antiquité; et personne, je crois, n'est assez antiquaire pour louer Cœlius en cette partie où il est antique. Accordons à César que ses grands desseins et ses immenses occupations l'empêchèrent d'exceller dans l'éloquence, autant que son divin génie le demandait; et certes, laissons Brutus à sa philosophie; car ses admirateurs confessent eux-mêmes qu'en ses discours il est inférieur à sa renommée. L'oraison de César pour Décius le Samnite, ou celle de Brutus pour le roi Déjotarus, et d'autres ouvrages de la même lenteur, de la même tiédeur: quelqu'un les lit-il par

hasard? si ce n'est pourtant ceux qui admirent jusqu'à leurs vers; car ils ont fait aussi des vers, et ils les ont placés dans nos bibliothèques; poètes non plus habiles, mais plus heureux que Cicéron, puisque moins de gens savent qu'ils le furent. Asinius encore, quoique né plus près de nous, me semble avoir étudié entre les Ménénius et les Appius: en vérité, c'est Pacuvius et Accius qu'il a retracés non-seulement dans ses tragédies, mais dans ses harangues, tant il est dur et sec. Or, le discours ressemble au corps humain, qui, pour être beau, ne doit pas offrir des veines qui ressortent, ni des os que l'on peut compter. Il faut qu'un sang pur et vermeil circule dans tous les membres, colore et couvre les muscles, et que l'ensemble soit embelli par d'heureux contours. Je n'attaquerai point Messalla: il n'a pas tenu à lui d'être aussi orné, aussi brillant qu'on l'est de nos jours; nous verrons si la force de son âme ou celle de son esprit suffisait à son jugement.

XXII. Je viens à Cicéron, qui soutint contre ses rivaux le même combat que je soutiens contre vous; car ils admiraient exclusivement les anciens. Cicéron préférait l'éloquence de son siècle; et c'est par le jugement surtout qu'il surpasse tous les orateurs du même tems. Le premier il orna le discours; il mit le premier du choix dans les mots, de l'art dans la composition; il risqua des

passages brillans, trouva de belles pensées, principalement dans ces discours qu'il composa déjà vieux et vers la fin de sa vie, c'est-à-dire, lorsque, perfectionné long-tems, il avait appris par de fréquens essais quel est le meilleur genre oratoire. En effet, ses premiers discours ne sont pas exempts des défauts de l'antiquité : il est lent dans ses exordes, long dans ses narrations, oiseux dans ses digressions; il s'émeut tard, s'échauffe rarement; peu de ses phrases se terminent heureusement et avec un certain éclat; on n'en peut rien détacher, rien retenir; et c'est comme un édifice imparfait, dont la pierre, d'ailleurs solide et durable, n'a pas assez de brillant et de poli. L'orateur est pour moi ce riche et honorable père de famille, dont la maison n'est pas seulement propre à le garantir de la pluie et du vent, mais encore à charmer les yeux; qui, dans son mobilier, ne se borne pas à l'absolu nécessaire, mais étale des objets de luxe, de l'or, des pierreries, que l'on peut souvent manier, considérer à plaisir, et qui relègue loin de lui les objets vieillis ou dégradés. Que l'orateur écarte de même tous les mots infectés de la rouille antique, toutes les phrases à construction tardive et lâche, dans le style des vieilles annales; qu'il ait soin de fuir une honteuse et impertinente bouffonnerie; qu'il

varie sa composition; et qu'il n'ait pas une formule habituelle pour terminer toutes ses périodes.

XXIII. Je ne veux pas tourner en ridicule et *la roue de fortune*, et *le droit verrin*, et cet *esse videatur* qui, dans tous les discours de Cicéron, revient à chaque troisième phrase tenir la place d'une pensée. Je relève à regret ces défauts, et j'omets beaucoup d'autres choses, les seules pourtant qu'admirent et sachent imiter ceux qui s'appellent les anciens orateurs. Je ne nommerai personne: il me suffit d'avoir désigné la classe entière; mais vous voyez tous les jours des hommes qui lisent Lucile plutôt qu'Horace, et Lucrèce de préférence à Virgile; à qui l'éloquence de votre Bassus et de Nonianus semble vile au prix de celle de Sisenna ou de Varron; qui dédaignent et haïssent les traités de nos rhéteurs, pour admirer ceux de Calvus : gens qui plaident à l'ancienne manière, et que ne suit aucun auditoire, que n'écoute point le peuple, que supporte à peine un client. Toujours tristes et incultes, sont-ils sains, comme ils s'en glorifient: c'est au jeûne, et non pas à la vigueur, qu'ils le doivent. Pour le corps, les médecins même n'estiment pas une santé obtenue par le tourment de l'âme; c'est peu de n'être point malade, je veux que l'on soit robuste, et joyeux, et dispos : celui qu'on loue

seulement d'être sain n'est qu'exempt d'infirmité. Pour vous, hommes éloquens, illustrez notre siècle comme vous le pouvez, comme vous le faites, par toutes les beautés de la parole. Car vous, Messala, je vois que vous imitez les anciens dans leurs parties les plus brillantes; et vous, Maternus, vous, Secundus, vous alliez si bien l'éclat et l'élégance des termes à la gravité des périodes; vous avez tant de choix dans l'invention, tant d'ordre dans la distribution; quand la cause l'exige, tant d'abondance; quand elle le permet, tant de brièveté; tant de grâce dans la composition, de naturel dans les pensées, d'énergie dans les passions, de mesure dans la liberté, qu'en vain la malice et l'envie ont retardé à votre égard la justice contemporaine: un jour la postérité parlera de vous.

XXIV. Lorsque Aper eut cessé de parler, reconnaissez-vous, dit Maternus, la véhémence et l'ardeur de notre Aper? quel torrent, quelle impétuosité dans l'apologie de notre siècle! quelle abondance et quelle variété dans la satire des anciens! de combien de talent et d'esprit, de combien même d'érudition et d'art s'est-il armé chez eux pour les combattre! Vous devez pourtant, Messala, tenir vos engagemens sans y rien changer: car nous n'exigeons pas pour les anciens une défense en forme; et nul d'entre nous, malgré

toutes les louanges d'Aper, ne se compare aux hommes qu'il vient d'attaquer. Lui-même ne pense pas tout-à-fait ainsi; mais, suivant un vieil usage en honneur chez les philosophes, il s'est constitué la partie adverse. Donnez-nous, non le panégyrique des anciens : leur renommée suffit à leur éloge, mais l'exposé des causes qui nous ont tellement écartés de leur éloquence, tandis qu'il s'est à peine écoulé cent vingt ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à ce jour.

XXV. Je suivrai la marche indiquée par vous, répondit Messala, car il ne faut pas réfuter longtems Aper, qui, je pense, élève d'abord une dispute de mots en ne voulant pas que l'on nomme anciens des hommes qui vivaient il y a plus d'un siècle. Nous n'aurons pas de contestation sur un terme : qu'il les appelle anciens ou nos pères, qu'il leur donne le nom qu'il voudra, pourvu qu'on reconnaisse la supériorité de leur éloquence. Je ne contredirai même pas la partie de son discours où il établit que les formes oratoires ont varié non-seulement de siècle en siècle, mais dans le même âge. Toutefois, comme, entre les orateurs athéniens, on met Démosthènes au premier rang; Eschine, Hypéride, Lysias, Lycurgue au second; mais que, du consentement général, le tems où vécurent ces orateurs est le plus bel âge de l'éloquence; ainsi, parmi nous,

Cicéron, il est vrai, surpassa tous ses contemporains; mais Calvus, Asinius, César, Cœlius, Brutus n'en sont pas moins préférés avec justice à leurs devanciers et à leurs successeurs; et peu importe qu'ils diffèrent dans l'espèce, lorsqu'ils se ressemblent dans le genre. Calvus est plus précis, Asinius plus nombreux, César plus brillant, Cœlius plus amer, Brutus plus grave, Cicéron plus véhément, plus nourri, plus riche; mais une saine éloquence leur est commune à tous, au point que, si vous prenez à la fois leurs écrits, malgré la diversité des talens, vous reconnaissez entre eux pour le jugement, le ton général, une certaine ressemblance, un air de famille. Si, d'ailleurs, ils se sont à l'envi décriés, si dans quelques-unes de leurs lettres on découvre une malignité mutuelle, blâmons en eux les hommes, non les orateurs. Calvus, en effet, Asinius, Cicéron lui-même, furent, je crois, sujets à la jalousie et aux autres défauts de l'humaine faiblesse. Parmi eux le seul Brutus, ce me semble, a révélé sans envie, sans malveillance, mais avec une franchise ingénue, ce qu'il pensait au fond de l'âme. Eût-il envié Cicéron, lui qui me paraît n'avoir pas même envié César? Pour Galba, Lilius et tous ces orateurs surannés qu'Aper dénigre sans cesse, leur cause n'exige pas de défenseur; car, je l'avouerai moi-

même, quelque chose manquait à leur éloquence, naissante encore et trop peu formée.

XXVI. Au reste, s'il fallait choisir des formes oratoires, en exceptant le genre que j'ai marqué comme le meilleur et le plus parfait, certes, je préférerais la fougue de Caïus Gracchus et la maturité de Crassus aux bluettes de Mécénas et au cliquetis de Gallion : tant il vaut mieux que l'orateur soit revêtu de la toge, fût-elle de bure, qu'orné du fard et des ajustemens d'une courtisane! Elle n'est digne ni d'un orateur, ni même d'un homme, cette parure, dont aujourd'hui presque tous les avocats font un tel usage que, par l'afféterie des expressions, la frivolité des pensées, le mépris des règles, ils imitent les modes voluptueux des histrions, et que même, devrait-il être permis de l'entendre, ils se vantent comme d'un titre de gloire, et d'une preuve de talent, que leurs plaidoyers sont chantés et dansés. De là viennent ces exclamations ignobles, contraires au bon sens, et toutefois si usitées, sur des orateurs qui parlent avec mollesse, ou des histrions qui dansent avec éloquence. Je ne nierai point que Cassius Sévérus, le seul qu'Aper ait osé nommer, ne puisse être mis au rang des orateurs, si on le compare à ceux des derniers tems, quoique, dans la plupart de ses discours, il ait plus de

mouvement que de substance. Le premier, méprisant la méthode, négligeant la modestie et la pudeur des mots, inhabile à manier les armes qu'il choisit lui-même, et, dans l'ardeur de frapper, restant presque toujours découvert, il ne combat point : il querelle. Cependant, comme je le disais, comparé à ses successeurs, il les surpasse de beaucoup pour l'érudition, pour la grâce, et même pour la force; et, parmi eux, il n'en est pas un seul qu'Aper ait essayé de nommer, de présenter comme en bataille. Pour moi, je m'attendais qu'après avoir déprimé Asinius, Cœlius, et Calvus, il produirait une armée nouvelle; qu'il en nommerait davantage, ou au moins autant; qu'il opposerait l'un à Cicéron, l'autre à César, chacun à son adversaire; mais, content d'avoir décrié séparément les orateurs anciens, il n'a osé louer les modernes qu'en général, et, pour ainsi dire, en masse : craignant, je pense, d'en offenser beaucoup, s'il en distinguait un petit nombre. En effet, quel régent dans nos écoles ne se flatte d'être supérieur à Cicéron, mais ne s'avoue sans peine inférieur à Gabinianus?

XXVII. Je ne craindrai pas, moi, de les nommer l'un après l'autre, afin que des exemples démontrent par quels degrés on a vu l'éloquence abattue et presque anéantie. Hâtez-vous plutôt, dit Maternus, d'accomplir votre promesse; car

nous ne désirons pas que l'on nous prouve la supériorité des anciens; et, quant à moi, je la reconnais; mais nous en recherchons les causes : sujet que vous avez l'habitude de traiter, nous disiez-vous tout à l'heure, plus indulgent dans votre éloquence, et moins irrité contre notre siècle, avant qu'Aper vous eût aigri, en attaquant vos ancêtres. Je ne m'offense pas du discours d'Aper, répondit Messala; et il est convenable aussi que vous ne vous offensiez pas, si par hasard quelque mot effarouchait vos oreilles. Vous savez que la première loi de ces sortes d'entretiens est d'exprimer sa pensée entière, sauf ce qui pourrait blesser l'amitié. Poursuivez, ajouta Maternus; et, en parlant des anciens, usez de l'ancienne liberté dont nous avons dégénéré plus encore que de l'ancienne éloquence.

XXVIII. Alors Messala reprit : les causes que vous recherchez, Maternus, ne sont point cachées; elles ne sont secrètes ni pour vous, ni pour Secundus, ni pour Aper, quoique vous m'ayez réservé l'honneur d'énoncer devant vous ce que nous savons tous. Et qui pourait ignorer que l'éloquence et les autres arts sont déchus de leur gloire, non par la disette des hommes, mais par la paresse des jeunes gens, la négligence des pères, l'inhabileté des maîtres, et l'oubli des mœurs antiques? Ces abus, nés dans Rome,

bientôt répandus dans l'Italie, déja circulent dans les provinces. Ce qui est près de nous est ce que nous connaissons le mieux : je vais donc parler de Rome, et des vices corrupteurs qui lui sont propres, que reçoivent les citoyens à leur naissance, qui les accompagnent en s'accroissant dans tous les âges de la vie; mais, auparavant, je dirai quelques mots de la sévère discipline observée par nos ancêtres, pour élever et former leurs enfans. D'abord chaque fils d'une mère honorable était nourri, non dans la cabane d'une nourrice achetée, mais dans le sein de sa propre mère, dont la principale gloire était de gouverner la maison, de se consacrer à sa famille. On choisissait ensuite une parente respectable, et par son âge, et par ses mœurs: à ses soins étaient confiés tous les rejetons d'une même race. Devant elle, il semblait impossible de prononcer un mot immodeste, ou de faire une action immorale; et ce n'était pas seulement les travaux, les études, mais les récréations mêmes, les jeux des enfans, qu'elle sanctifiait par sa décence. Ainsi, nous dit-on, une Cornélie, mère des Gracques; une Aurélie, mère de César; une Atia, mère d'Auguste, présidèrent à l'éducation de leurs enfans, et en firent les premiers hommes de l'État. Telle était l'efficacité de cette discipline austère que la nature intègre, pure, inaccessible à la dépravation, saisissait avi-

dement et sans délai tous les arts honnêtes, et, se tournant vers l'art militaire, la science du droit ou l'éloquence, embrassait cette unique étude, et l'épuisait tout entière.

XXIX. Aujourd'hui l'enfant, dès qu'il vient de naître, est abandonné à quelque servante grecque, à laquelle on associe un ou deux esclaves pris dans la foule, presque toujours les plus vils et les moins capables d'un emploi sérieux. De leurs fables et de leurs erreurs sont imbues ces âmes tendres et neuves encore; et nul dans toute la maison ne s'embarrasse de ce qu'il fait, de ce qu'il dit devant son maître au berceau. Bien plus, les pères accoutument leurs enfans, non pas aux mœurs, à la modestie, mais à une liberté licencieuse. A sa suite se glissent bientôt l'impudence, le mépris de soi-même et d'autrui. Mais des vices particuliers à cette ville y semblent innés: le goût pour les histrions, la manie des gladiateurs, des chevaux; et, quand ces viles passions obsèdent l'âme, quelle place y reste-t-il pour les arts honnêtes? A la maison, quel enfant parle d'autre chose? Entrons dans les écoles, n'est-ce pas l'unique conversation des jeunes gens? Les instituteurs eux-mêmes n'ont pas avec leur auditoire de plus fréquent sujet d'entretien; car ce n'est point par la sévérité de la discipline, ou par des preuves de talent, qu'ils accumulent des disciples, mais

par l'assiduité des visites et par les caresses de l'adulation. Je ne m'arrête pas sur les premiers élémens des études; ils sont pourtant trop peu cultivés : on ne s'applique point assez à lire les auteurs, à parcourir l'antiquité, à prendre connaissance des choses, des hommes, des tems; et l'on cherche avec empressement ceux que l'on nomme les rhéteurs. Je dirai bientôt quand leur profession s'introduisit pour la première fois dans Rome, et combien chez nos aïeux elle était peu considérée.

XXX. Il est nécessaire que je reporte vos esprits à la discipline observée par ces orateurs qui nous ont attesté dans leurs livres mêmes et leurs travaux infinis, et leur méditation continuelle, et leurs exercices en tout genre d'études. Nous connaissons spécialement un ouvrage de Cicéron, le traité qui a pour titre : *Brutus*. La première partie est consacrée au souvenir des anciens orateurs. Dans la dernière, Cicéron nous fait savoir quels furent ses commencemens, ses progrès, et, en quelque sorte, l'éducation de son éloquence; qu'il avait appris le droit civil chez Mucius; que chez Philon l'académique et chez le stoïcien Diodore il avait étudié à fond toutes les parties de la philosophie; que, non content de ces maîtres, qui se trouvaient en foule à Rome, il avait parcouru la Grèce et l'Asie, pour embrasser le cercle entier

de l'instruction : aussi est-il aisé de remarquer dans les livres de Cicéron qu'il n'ignora ni la géométrie, ni la musique, ni la grammaire, ni aucune science libérale. Il connut la subtilité de la dialectique, l'utilité de la morale, les mouvemens du monde et leurs causes. C'est en effet ainsi, hommes recommandables, c'est d'une vaste érudition, d'un grand nombre d'arts, d'une science universelle, que s'écoule à flots abondans cette admirable éloquence; et le talent oratoire n'a point, comme tant d'autres choses, une limite étroite et courte; mais celui-là est orateur qui, sur toute question, peut s'énoncer avec élégance, avec agrément, d'une manière persuasive, adaptée à la dignité des sujets, à la convenance des tems, au plaisir des auditeurs.

XXXI. Ainsi pensaient les anciens, et, pour réussir, ils sentaient qu'il n'était pas besoin de déclamer dans les écoles des rhéteurs, d'exercer seulement la langue et la voix à des controverses imaginaires, et sans nul rapport avec la vérité, mais qu'il fallait se remplir l'âme de ces sciences qui traitent du bien et du mal, de l'honnête et du vil, du juste et de l'injuste; en effet, c'est là une matière qui s'offre sans cesse à l'orateur. Presque toujours, dans les jugemens, nous discourons sur la justice; dans les délibérations, sur l'honnêteté; de sorte pourtant que ces deux

choses sont le plus souvent mêlées ensemble; et nul n'en peut parler en termes faciles, variés, agréables, hors celui qui étudia la nature humaine, l'excellence des vertus, la perversité des vices, et les sensations indifférentes qui ne sont ni du nombre des vices, ni au rang des vertus. Telle est la source des succès. Il irritera ou adoucira plus aisément la colère des juges, celui qui sait ce qu'est la colère; il sera plus habile à les rendre compatissans, celui qui sait ce qu'est la compassion, et par quels mouvemens on l'excite. L'orateur versé dans ces arts, dans ces exercices, aura-t-il à parler devant la malveillance ou la cupidité, ou l'envie, ou la tristesse, ou la crainte; n'importe: il tiendra les rênes des âmes, et, selon chaque caractère, avec une habileté vigilante, il tempérera ses discours, trouvant dans son éloquence un instrument toujours prêt, et disponible à tout usage. Chez quelques-uns, une diction concise, enchaînée, resserrant chaque preuve, est ce qui obtient le plus de confiance; il sera utile auprès d'eux d'avoir approfondi la dialectique. D'autres aiment mieux une éloquence égale, abondante, fondée sur des idées générales; et, pour émouvoir ceux-là, nous emprunterons quelque chose aux péripatéticiens: ils nous fourriront des pensées déja prêtes pour toute discussion; les académiciens nous donneront la force

polémique; Platon la hauteur, Xénophon l'agrément. Tirer d'Épicure même et de Métrodore [1] quelques maximes honnêtes, et les placer à propos, ne sera pas interdit à l'orateur; car ce n'est ni le sage, ni la république des stoïciens que nous formons: c'est un homme qui doit cultiver, non certains arts, mais tous les arts à la fois. C'est pourquoi les anciens orateurs embrassaient l'étude entière du droit civil, et s'instruisaient aussi sur la grammaire, sur la musique, sur la géométrie; car la connaissance du droit est nécessaire en beaucoup de causes, ou pour mieux dire en presque toutes; mais, en un grand nombre, ces autres sciences ne sont pas non plus inutiles.

XXXII. Et qu'on ne réponde pas qu'il nous suffit d'acquérir pour le moment une instruction simple et générale. D'abord nous usons d'un bien qui nous est propre autrement que d'un bien qui nous est prêté: la différence est manifeste entre celui qui possède et celui qui emprunte ce qu'il dit. De plus, des connaissances variées nous font briller jusque dans les questions qui leur sont étrangères; et, quand nous y pensons le moins,

---

1. Métrodore, philosophe athénien, ami particulier et disciple d'Épicure, a écrit un grand nombre d'ouvrages dont Diogène Laerce a fait le dénombrement. (*Note de l'Éditeur.*)

elles éclatent, elles excellent : cela est senti non-seulement de l'auditeur éclairé, mais du peuple même; et sur-le-champ il vous loue d'avoir fait les études nécessaires, d'avoir monté par tous les degrés de l'éloquence; il vous avoue enfin pour orateur : car je soutiens qu'il n'en peut exister, qu'il n'en exista jamais d'autre que celui qui, pareil au guerrier marchant aux combats avec une armure complète, se présente au barreau armé de toutes les sciences : ce que les diserts d'aujourd'hui négligent tellement, qu'on sent dans leurs plaidoyers la lie des conversations journalières; qu'on y remarque de honteux défauts; qu'ils ignorent les lois; qu'ils ne se rappellent pas les sénatus-consultes; qu'ils riraient volontiers de la jurisprudence ; qu'ils ont d'ailleurs dans une horreur complète l'étude de la sagesse et les préceptes des philosophes; qu'ils resserrent en un très-petit nombre de phrases, en d'étroites penseées, l'éloquence exilée de son empire, au point que cette antique souveraine des sciences, qui, jadis accompagnée d'un si brillant cortège, entrait dans les cœurs et les remplissait, aujourd'hui mutilée, sans appareil, sans honneur, presque déchue du rang des arts libéraux, est apprise comme un des plus vils métiers. C'est, à mon avis, pour cette cause principalement que nous avons tant dégénéré de l'ancienne éloquence. Veut-on

des témoignages? puis-je en citer de plus imposans que Démosthènes chez les Grecs? il fut, comme la tradition nous l'a transmis, le plus studieux élève de Platon; que Cicéron parmi nous? il dit, en propres termes, ce me semble, que tout son talent pour l'éloquence, il l'avait acquis non dans les écoles des rhéteurs, mais dans les promenades de l'Académie. Il est d'autres causes importantes et graves qu'il est juste de vous laisser développer; car pour moi j'ai rempli ma tâche, et, selon ma coutume, je n'ai offensé que trop de gens, qui, s'ils m'entendaient par hasard, diraient, j'en suis sûr, qu'en louant la jurisprudence et la philosophie comme des sciences nécessaires à l'orateur, j'applaudis à mes folles études.

XXXIII. Bien loin, reprit Maternus, que vous ayez rempli votre tâche, vous me semblez l'avoir à peine commencée: vous n'avez tracé qu'une première esquisse. Vous avez dit par quels moyens se formaient les anciens orateurs; vous avez prouvé combien notre paresse et notre ignorance diffèrent de leurs études actives et fécondes; j'attends le reste. Après vous avoir entendu exposer ce qu'ils savaient et ce que nous ignorons, je veux aussi connaître par quels exercices les jeunes gens, après leur entrée au barreau, fortifiaient et nourrissaient leur esprit; car la science et l'art ne suffisent pas; c'est l'habitude bien plus

encore qui forme l'éloquence : vous ne le nierez pas, sans doute; et nos amis semblent m'approuver d'un regard. Lorsque Aper et Secundus eurent appuyé cette demande, Messala commençant comme de nouveau : Puisqu'il paraît, dit-il, que j'ai suffisamment expliqué l'origine et les sources de l'ancienne éloquence, en faisant connaître par quelles études se formaient et s'instruisaient les orateurs, je passe maintenant à l'exercice de leur art, quoiqu'il se trouve dans ces études mêmes, et qu'on ne puisse acquérir tant de connaissances profondes et variées, sans que la méditation s'unisse à la science, l'habitude de la parole à la méditation, et la force de l'éloquence à l'habitude de la parole. Mais si quelqu'un trouve ma pensée obscure, et sépare la théorie de la pratique, au moins accordera-t-il qu'un esprit fécondé, nourri par une instruction si riche, est mieux préparé que tout autre à ces exercices : partie essentielle de l'art oratoire.

XXXIV. Chez nos aïeux donc, le jeune homme qui se destinait à l'éloquence judiciaire, imbu déjà de l'éducation domestique, était conduit par son père ou par ses proches chez l'orateur qui tenait le premier rang dans la ville : il l'accompagnait, le suivait, assistait à tous ses discours, soit au barreau, soit au forum; recueillait ses discussions, intervenait à ses querelles : c'est au combat, pour

ainsi dire, qu'il apprenait à combattre. De là les jeunes gens acquéraient tout de suite un grand usage, beaucoup d'assurance et de jugement; car ils étudiaient en plein jour, au milieu de ces débats où nul ne peut se contredire ou déraisonner impunément, et sans être rebuté par le juge, injurié par l'adversaire, méprisé des cliens eux-mêmes. Ils se nourrissaient sans tarder d'une véritable et pure éloquence; et, quoiqu'ils suivissent un seul maître, ils entendaient dans un grand nombre de causes tous les avocats du même tems; ils écoutaient aussi le peuple et la foule des opinions diverses, d'où ils pouvaient aisément saisir ce qu'on approuvait ou ce qui déplaisait dans chaque orateur. Ils avaient ainsi un maître excellent, un maître d'élite, qui leur offrait, non le simulacre, mais les traits mêmes de l'éloquence; ils voyaient des adversaires, des rivaux, non s'exercer aux combats, mais s'en livrer de véritables; un auditoire toujours plein, toujours renouvelé, où des envieux et des partisans ne laissaient rien échapper de ce qui était mal ou bien dit. Car, vous le savez, pour devenir vaste et durable, la réputation d'un orateur a besoin de s'établir moins sur les bancs où il siége lui-même que sur ceux de ses ennemis: c'est de là qu'elle s'élève avec plus d'assurance, là qu'elle s'affermit et se fortifie. Aussi voyait-on, sous de

tels maîtres, le jeune homme dont nous parlons, ce disciple des grands orateurs, cet élève du barreau, ce témoin des jugemens, cet observateur d'épreuves instructives, acquérir par cette assiduité, par ce qu'il entendait et contemplait chaque jour, une telle connaissance des lois, et de la physionomie des juges, et des usages d'une assemblée, et des dispositions du public, que, s'il entreprenait lui-même ou d'accuser, ou de défendre, seul et sans aide, il se trouvait, dès son début, au niveau de toutes les causes. A dix-neuf ans, L. Crassus; à vingt-un, César; presque au même âge, Asinius Pollion et Calvus, prononcèrent contre Carbon, Dolabella, Caton, Vatinius, ces harangues énergiques que nous lisons, que nous admirons encore aujourd'hui.

XXXV. Mais, aujourd'hui, nos enfans sont conduits aux écoles de ces histrions qui s'appellent rhéteurs, et qui ont commencé peu avant l'époque de Cicéron, qui déjà même avaient déplu à nos ancêtres, puisque Cicéron nous apprend que, sous les censeurs L. Crassus et Domitius, ils reçurent ordre de fermer ce puéril théâtre d'effronterie. Aujourd'hui donc, puisqu'il faut achever de le dire, nos élèves sont menés à ces écoles, où je ne sais trop ce qui du lieu même, ou des condisciples, ou du genre d'études, est le plus nuisible aux esprits. Le lieu n'a rien d'imposant: tous ceux qui le fréquentent sont également inha-

biles. Nul profit n'est à retirer des condisciples : l'enfant n'y rencontre que des enfans, l'apprenti que des apprentis, tous parlant, écoutant avec la sécurité de l'ignorance. Jusqu'aux exercices, tout est plus ou moins dangereux. En effet, les matières qui se traitent chez les rhéteurs se divisent en deux genres : l'un, délibératif ou de conseils; l'autre, judiciaire ou de controverses. Les premières comme plus faciles, et exigeant moins d'instruction, sont abandonnées aux enfans ; les controverses sont réservées à de plus forts élèves ; mais, de bonne foi, quel fruit espérer de si étranges, de si incroyables compositions ! La matière n'offrant jamais rien de réel, la déclamation est l'unique ressource. Il s'agit des récompenses à décerner aux tyrannicides, du parti à prendre par des filles outragées, des moyens de faire cesser une peste, ou bien du crime d'une mère incestueuse; enfin de questions qui se présentent bien rarement au barreau, ou même ne s'y élèvent jamais : des élèves obligés de les agiter chaque jour dans les écoles, ont recours à une élocution gigantesque ; et lorsque, dans la suite, ils arrivent devant de véritables juges....[1] méditer son sujet, n'employer aucune expression basse ou rampante.

XXXVI. La grande éloquence est comme la flamme : la matière la nourrit, le mouvement

1. Il existe ici une lacune dans le texte latin. (*Note de l'Édit.*)

l'excite, et c'est en brillant qu'elle éclaire; ainsi dans Rome s'éleva, chez nos aïeux, l'art de la parole. En effet, quoique les orateurs de notre tems possèdent les qualités qu'il est permis d'avoir sous un gouvernement réglé, tranquille, heureux, toutefois le trouble et la licence donnaient beaucoup d'éclat aux talens, lorsque, tous les citoyens étant mêlés ensemble, et sans chef suprême, chaque orateur était réputé sage, en proportion de l'autorité persuasive qu'il exerçait sur un peuple inconstant. De là ces lois continuelles et ce renom populaire; de là ces harangues des magistrats passant presque les nuits à la tribune; de là ces accusations contre de puissans coupables, et les inimitiés attachées même aux familles; de là ces factions des grands et ces luttes continuelles du sénat contre le peuple. Chacune de ces choses, quoique troublant la république, exerçait pourtant l'éloquence, et lui présentait des récompenses considérables: car plus on était habile à parler, plus on obtenait aisément les honneurs; plus, dans ces honneurs, on l'emportait sur ses collègues; plus on acquérait de crédit chez les premiers citoyens, d'autorité dans le sénat, de bruit et de nom parmi le peuple. C'était des orateurs célèbres que les nations étrangères venaient grossir la clientèle; c'étaient eux que les magistrats nommés aux gouvernemens honoraient à leur

départ, courtisaient à leur retour; eux que semblaient appeler avec complaisance et les prétures et les consulats; eux qui dans l'état privé même ne restaient pas sans pouvoir, puisqu'ils gouvernaient le peuple et le sénat par la sagesse et la modération. Bien plus, ils étaient persuadés que, sans l'éloquence, aucun ne pouvait dans Rome atteindre et garder un poste éminent; et cette idée n'avait rien d'étrange, puisque, malgré eux, on les produisait devant le peuple; puisque c'était peu d'opiner brièvement au sénat, et qu'il fallait encore employer le talent oratoire pour défendre son opinion; puisqu'à la haine, aux accusations, il fallait répondre de vive voix; puisque enfin, jusqu'aux dépositions dans les tribunaux, on ne les envoyait point absentes et par écrit, mais qu'on les donnait soi-même, en présence des juges: ainsi, aux grands avantages de l'éloquence se joignait la nécessité urgente et de tous les jours. Il était glorieux de passer pour éloquent: rester sans réponse et muet en apparence était réputé vil. Les orateurs n'étaient donc pas moins excités par la honte que par les récompenses. Ils craignaient d'être au nombre des cliens, et non plus des patrons; de voir passer à d'autres ces amitiés héréditaires transmises par leurs ancêtres; de paraître fainéans et incapables d'exercer les magistratures, en ne pouvant les obtenir, ou en les conservant mal après les avoir obtenues.

XXXVII. Je ne sais s'il vous est tombé entre les mains de ces vieux écrits qui nous restent encore des bibliothèques anciennes, et que Mucien [1] rassemble avec une extrême recherche. Onze livres de harangues, et trois livres de lettres, ont été, je crois, déjà recueillis et publiés. On peut s'y convaincre que Pompée et Crassus ne se distinguèrent pas seulement par la force et par les armes, mais aussi par le talent et par la diction ; que les Lentulus, les Métellus, les Lucullus, les Curions, et toute l'élite des grands, donnèrent à ces études beaucoup de travail et de soin ; et que, sans l'appui de l'éloquence, aucun Romain de ces tems-là n'atteignit un grand pouvoir. Ajoutons des faits éclatans, des causes importantes, tout ce qui sert le plus l'éloquence. En effet, il est bien différent d'avoir à parler sur un vol, sur une formule, sur un interdit, ou sur la brigue des comices, sur les alliés dépouillés, sur les citoyens égorgés. Il vaut mieux que ces maux n'arrivent pas; et le meilleur gouvernement est celui sans

1. Licinius Mucien, orateur, guerrier, jurisconsulte, litterateur, etc., vivait sous Vespasien. Pline le cite souvent pour des observations d'histoire et de géographie orientale. Il compila et donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes bibliothèques de monumens de l'esprit et de l'éloquence des illustres Romains qui fleurirent pendant les derniers tems de la république. (*Note de l'Éditeur.*)

doute où nous n'avons rien de tel à souffrir; mais enfin quand ils arrivent, ils fournissent à l'éloquence une haute matière. Le génie s'accroît avec les grands objets; et, sans une cause brillante, personne ne peut faire un brillant discours. Démosthènes ne s'est pas, je pense, illustré par ses plaidoyers contre ses tuteurs; et ce qui fait de Cicéron un orateur admirable, ce n'est pas la défense de Quintius et celle d'Archias : Catilina, Milon, Verrès, Antoine; voilà ceux qui fondèrent sa renommée; non que pour la république le malheur d'avoir produit de mauvais citoyens soit compensé par la riche matière qu'ils fournissent aux orateurs; mais, je me hâte d'en avertir, rappelons-nous la question : ceci prouve que nous parlons d'un art dont l'existence a plus d'éclat dans les tems de trouble et d'agitation. Qui ne sait qu'il est plus utile et plus doux de jouir de la paix que d'être vexé par la guerre? C'est pourtant la guerre et non la paix qui produit les bons généraux. Il en est ainsi de l'éloquence. Plus l'orateur aura livré de combats, porté, reçu d'honorables coups, lutté contre de puissans adversaires, plus il sera véhément, élevé, sublime; et c'est alors qu'ennobli par les périls, il est porté dans la bouche des hommes, dont la nature est d'estimer peu les triomphes paisibles.

XXXVIII. Je passe aux formes et aux habitudes

des anciens tribunaux. Quoique nos formes soient plus favorables à la vérité, l'éloquence était mieux exercée dans ce vieux forum, où nul orateur n'était contraint de se resserrer en un tems fort court, où les discussions étaient libres, où chacun prenait l'espace qui lui semblait nécessaire, où n'était fixé ni le nombre des jours, ni celui des avocats. Pompée, à son troisième consulat, fut le premier qui restreignit la carrière, et qui imposa des rênes à l'éloquence; de sorte pourtant que tout se traitait au forum, tout selon les lois, tout devant les préteurs; et ce qui prouve le mieux combien étaient importantes les affaires dont ils décidaient, c'est que le tribunal des centumvirs, aujourd'hui chargé des causes principales, était tellement éclipsé par les autres tribunaux, qu'aucun plaidoyer de Cicéron, de César, de Brutus, de Cœlius, de Calvus, enfin d'aucun grand orateur, ne fut prononcé devant les centumvirs, excepté les discours de Pollion pour les héritiers d'Urbinia: discours que Pollion même composa vers le milieu du règne d'Auguste, après qu'un long calme, le repos continu du peuple, la tranquillité constante du sénat, et le gouvernement d'un grand prince, eurent apaisé l'éloquence avec tout le reste.

XXXIX. Ce que je vais dire vous semblera peut-être petit et ridicule; je le dirai toutefois,

même afin que l'on puisse en rire. Quel air humble pensez-vous que donnent à l'éloquence ces manteaux étroits qui nous tiennent serrés et comme enveloppés, quand nous plaidons devant les juges? Combien ôtent de force à l'orateur ces salles d'audience et ces greffes où sont maintenant traitées presque toutes les affaires? Les nobles coursiers veulent une carrière, un grand espace; de même il faut aux orateurs un champ qu'ils parcourent en pleine liberté: sans quoi l'éloquence est languissante, abattue. Le soin même, la peine que nous coûte un style châtié, nous deviennent contraires; car souvent le juge demande: quand commencerez-vous? et sur sa demande il faut commencer. L'avocat réclame fréquemment le silence pour les preuves, pour les témoins. Dans cet intervalle il reste un ou deux auditeurs à celui qui parle; et tout se passe comme en un désert. Or, l'orateur a besoin des cris, des applaudissemens, j'ai presque dit d'un théâtre; et voilà ce qu'avaient chaque jour les anciens orateurs, lorsque tant d'hommes, tant de nobles personnages, accourant à la fois, semblaient rétrécir le forum; lorsque les clientèles nombreuses, les tribus, les députations des provinces, une partie de l'Italie, apportaient le secours de leur présence aux accusés en péril; lorsque, dans presque toutes ces affaires, le peuple romain se croyait intéressé

lui-même au jugement. On le sait; Cornélius, Scaurus, Milon, Bestia, Vatinius, furent accusés et défendus avec le concours de Rome entière, au point que les plus froids orateurs auraient pu être excités, enflammés par cette lutte des diverses affections de la multitude. Aussi, les plaidoyers de ce tems nous sont restés; et, certes, ceux qui les prononcèrent n'ont jamais fait de plus beaux discours.

XL. D'ailleurs, ces perpétuelles harangues, ce droit reconnu d'attaquer les plus puissans, cette gloire même attachée aux inimitiés éclatantes, puisque la plupart des diserts n'épargnaient ni Scipion, ni Sylla, ni Pompée; puisque, afin d'outrager les premiers de l'État, selon le plaisir de l'envie, les histrions même abusaient des oreilles du peuple: à quel point tout cela donnait d'ardeur au talent, attisait l'audace des orateurs! Nous ne parlons point d'un art oisif et tranquille, dont la probité, la modération, fassent les délices. Non; cette grande, cette notable éloquence, c'est l'élève de la licence que des fous nomment liberté; c'est la compagne des séditions, le boute-feu d'un peuple effréné. Impatiente de servitude et même d'obéissance, opiniâtre, téméraire, arrogante, elle ne peut naître au sein des États bien réglés. Avons-nous ouï parler d'un orateur de Lacédémone ou de Crète, gouvernemens célèbres par

la sévérité des mœurs et des lois? Nous ne connaissons pas d'éloquence chez les Macédoniens, chez les Perses, chez aucune nation qu'un empire stable ait satisfait. Quelques orateurs existèrent à Rhodes, et beaucoup dans Athènes: cités où tout se faisait par le peuple, tout par les ignorans, où, si j'ose ainsi dire, tous pouvaient tout. Rome aussi, tant qu'elle eut un gouvernement variable, tant que les partis, les dissensions, les discordes la consumèrent, tant qu'on ne vit ni paix au forum, ni concorde au sénat, ni modération dans les tribunaux, ni respect pour les supérieurs, ni règle chez les magistrats, Rome produisit sans aucun doute une éloquence vigoureuse, comme un champ que n'a pas dompté la culture est orné de quelques belles plantes; mais le talent des Gracques ne fut pas d'un assez grand prix à la république pour lui faire endurer leurs lois; et Cicéron paya trop par sa fin déplorable l'excellence de ses formes oratoires.

XLI. Aujourd'hui même, ce qui nous reste des anciens orateurs, le barreau, ne prouve pas un état réformé, ni réglé le mieux possible. En effet, qui a recours à nous, s'il n'est coupable ou malheureux? quel peuple vient plaider à Rome, à moins qu'il ne soit tourmenté par un peuple voisin ou par la discorde intestine? quelle province défendons-nous qui n'ait été dépouillée,

vexée? Or, n'avoir pas à se plaindre eût mieux valu qu'être vengé. Que s'il se trouvait quelque ville où nul ne se rendît jamais coupable, un orateur serait superflu parmi ces citoyens innocens, comme un médecin parmi des gens qui se portent bien. De même que l'art de la médecine est peu en pratique, et fait peu de progrès chez des nations qui jouissent d'une santé ferme et robuste, ainsi la gloire des orateurs diminue et s'obscurcit au milieu des bonnes mœurs et sous l'obéissance d'un gouvernement. Qu'est-il besoin de longues opinions au sénat, quand les plus vertueux sont sitôt d'accord; de nombreuses harangues au peuple, quand la multitude ignorante ne délibère plus sur les affaires de l'État, mais que le plus sage décide seul; d'accusations volontaires, quand les délits sont si rares et si légers; de défenses véhémentes et sans fin, quand la clémence du prince va au-devant des accusés en péril? Croyez-moi, hommes recommandables, hommes éloquens autant qu'il est encore nécessaire, si vous étiez nés dans les âges précédens, et si les orateurs que nous admirons étaient nés dans les tems actuels; si quelque dieu tout à coup changeait respectivement vos existences, vos époques, la haute renommée, la gloire de l'éloquence ne vous eût pas manqué, non plus qu'à eux la mesure et la modération; mais, puisque dans le même tems on ne

saurait obtenir beaucoup de réputation et beaucoup de repos, que chacun, sans dénigrer un autre siècle, jouisse des avantages du sien.

XLII. Maternus ayant fini : Sur quelques points, reprit Messala, j'oserais vous contredire ; sur d'autres, je voudrais plus de développemens, si le jour n'était à son terme. Eh bien, dit Maternus, vous serez satisfait une autre fois ; et si, dans mon discours, vous avez trouvé quelque chose d'obscur, nous en conférerons de nouveau. Se levant alors, et embrassant Aper : Je vous accuserai devant les poètes, lui dit-il ; et Messala vous dénoncera aux amateurs de l'antiquité. Et moi, répondit Aper, je vous dénoncerai tous deux aux rhéteurs et aux chefs des écoles. On rit ; et nous nous séparâmes.

LA POÉTIQUE
D'ARISTOTE.

TRADUCTION.

Digitized by Google

LA POÉTIQUE
D'ARISTOTE.

CHAPITRE PREMIER.

Différence des Arts en ce qui concerne l'Imitation.

Je vais développer, selon l'ordre naturel, en commençant par les principes, la Poétique générale, les genres de poésie, leur puissance spéciale, les meilleures formes poétiques dans la composition des fables, le nombre et la qualité des parties qui forment chaque genre, enfin toutes les autres questions que renferme cette théorie : l'Épopée, la Tragédie, la Comédie, le Dithyrambe. Presque toujours la flûte et la lyre se ressemblent dans leur but : l'imitation en général; mais elles diffèrent en trois choses : les moyens d'imiter, les objets imités, le mode d'imitation. Comme, en d'autres arts, on imite avec les couleurs et les figures, soit par théorie, soit par habitude, soit par ces deux choses réunies, de même, en ceux dont il s'agit, l'imitation se fait par le rhythme, le discours, le chant, soit mêlés, soit séparés. La flûte, la lyre, les arts de même nature, le

chalumeau, par exemple, emploient le rhythme et le chant; les danseurs, le rhythme seul : en effet, c'est par des rhythmes figurés qu'ils imitent les mœurs, les passions, les actions mêmes. L'Épopée se sert du simple discours métrique, soit qu'elle mêle tous les genres de vers, soit qu'elle se borne à un seul genre, comme elle a fait jusqu'à nos jours; car nous ne pouvons comprendre sous un nom commun les *mimes* de Sophron et de Xénarque [1], les discours socratiques, et toute imitation qui pourrait être faite en employant soit les trimètres, soit les vers élégiaques, soit d'autres moyens semblables. La multitude, il est vrai, confondant l'invention poétique et la versification, donne aux poètes le nom d'épiques, d'élégiaques, comme s'ils devaient être classés, non d'après l'imitation, mais d'après la mesure qu'ils emploient. On a coutume de classer ainsi ceux même qui écrivent en vers sur la médecine ou sur la physique; mais Homère

1. Sophron, poète comique de Syracuse, auteur des *Mimes* ou *Représentations de la vie humaine*. On donnait le nom de *mimes* à une sorte de poésie licencieuse :

> Scribere si fas est imitantes turpia mimos.
> (Ovide, Trist. II, Eleg. I.)

Xénarque ou Xenarchus, poète comique de l'Attique : Suïdas et Athénée en font mention. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

et Empédocle[1] n'ont rien de commun que le mètre. Homère est vraiment un poète; Empédocle est plutôt un physicien. De même, si quelqu'un mêlait ensemble toutes les mesures de vers, comme a fait Chérémon[2] dans le *Centaure*, on ne pourrait donc le classer parmi les poètes. Ce point est suffisamment expliqué. Enfin, les divers moyens dont nous parlons sont tous employés dans certains genres de poésie : ils le sont à la fois dans les Dithyrambes et les Nomes[3],

---

1. Empédocle, natif d'Agrigente, disciple de Pythagore selon les uns, et de Parménides selon les autres, était médecin, astronome, physicien, poète, etc. Il composa trois livres sur la *Nature*, qu'il dédia à Pausanias, et un poëme intitulé *les Purgations*. Ces deux ouvrages renferment environ cinq mille hexamètres. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Poète grec dont on ne possède plus rien. (*Note de l'Édit.*)

3. Le *Dithyrambe* était une poésie lyrique consacrée à Bacchus. L'enthousiasme, des expressions fortes et hardies, des figures extraordinaires, le désordre des pensées et des mots, une versification libre et sans règles fixes : tels étaient les caractères principaux du dithyrambe. Horace le définit ainsi, en parlant des poésies de Pindare.

> Seu per audaces nova dithyrambos
> Verba devolvit, numerisque fertur
> Lege solutis.
> (Liv. IV, Ode 1.)

Le *Nome* au contraire, dérivé de νόμος, *loi*, avait une forme, des règles, et un chant, qui lui étaient propres : c'était une sorte de poésie également consacrée aux dieux.

(*Note de l'Éditeur.*)

séparément dans la Tragédie et la Comédie. Telles sont les différences que présentent les arts de cette nature en leurs moyens d'imitation.

CHAPITRE II.

Des objets qu'il faut imiter.

Il est question d'imiter des hommes qui agissent. Ces hommes doivent être bons ou méchans: en cela consistent les mœurs. Celles de tous diffèrent entre elles par le vice ou par la vertu. Il faut donc représenter les hommes ou meilleurs, ou pires qu'en notre âge, ou tels que nous les voyons. Ainsi, parmi les peintres, entre ces trois manières, Polygnote a choisi la première, Pauson la seconde, et Denys la troisième. Il est clair que toutes les imitations dont j'ai parlé participeront à ces différences, et seront autres en présentant d'autres objets par un même moyen. Il est possible de retrouver cette diversité dans la danse, dans les airs de flûte et de lyre, dans les discours, et dans les vers non chantés: ainsi les hommes sont embellis par Homère, copiés par Cléophon [1], travestis par Hégémon de Thasos, in-

1. Cléophon, poète tragique d'Athènes. (*Note de l'Éditeur.*)

venteur de la parodie; et par Nicocharès, auteur de la *Déliade*[1]. Il en est de même pour les dithyrambes et les nomes : témoin Timothée dans les *Perses*, et Philoxène dans les *Cyclopes*. C'est encore cette différence qui sépare la tragédie de la comédie : la comédie peint les hommes pires qu'ils ne sont aujourd'hui; la tragédie les représente meilleurs.

CHAPITRE III.

Du mode d'imitation.

La troisième différence est dans le mode d'imitation; car les mêmes objets peuvent être imités diversement par les mêmes moyens : soit, comme fait Homère, en mêlant le récit et l'action, soit en se bornant au récit, soit en n'admettant que l'action. L'imitation consiste donc dans ces trois différences : les moyens, les objets, le mode. Ainsi, quant aux objets, Sophocle imite comme Homère : dans le beau; quant au mode, comme Aristophane : par l'action; car de l'action même vient le mot de *drame*. C'est par cela que les

1. On suppose que la *Déliade* était un poëme satirique contre les habitans de Délos. (*Note de l'Éditeur.*)

Doriens revendiquent l'invention de la tragédie et de la comédie. Les Mégariens indigènes disent avoir inventé la comédie, quand leur démocratie existait. Les Mégariens de Sicile la réclament; car leur compatriote Epicharmus [1] vivait longtems avant Chionide et Magnès [2]. Quelques Doriens du Péloponèse s'attribuent l'invention de la tragédie : ils se fondent sur les dénominations mêmes. Les premiers donnent pour raison que chez eux les bourgades sont appelées κῶμαι, et chez les Athéniens δῆμοι : à les entendre, le mot *comédiens* ne vient pas de κωμάζειν, *faire des festins*; mais il prend son origine de l'usage où étaient les comédiens d'errer dans les bourgades, lorsqu'on les eut chassés de la ville. Les autres font observer qu'en leur pays *agir* se dit δρᾶν, et dans Athènes πράττειν. Telles sont les différences de l'imitation dans les moyens, les objets et le mode.

---

1. Epicharmus, poète comique et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, fit représenter à Syracuse un grand nombre de pièces, que Plaute a imitées. Aristote et Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ et X. (*Note de l'Éditeur.*)

2. Chionide ou Chion, poète tragique fort ancien. Ce surnom paraît lui avoir été donné à cause de la froideur de ses ouvrages (χιών, *neige*). Magnès, poète comique, vivait du temps de Périclès. (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE IV.

Origine de la poésie, et de la différence de ses espèces.

Deux causes, toutes deux naturelles, semblent avoir produit la poésie en général. En effet, il est de l'essence de l'homme d'imiter dès son enfance. Il diffère des autres animaux par cela même qu'il est imitateur au plus haut degré. C'est en imitant qu'il reçoit l'instruction première; et tout objet imité lui plaît. Les ouvrages de l'art en sont des preuves éclatantes. Des objets qui nous font horreur, des animaux hideux, des cadavres, nous plaisent, représentés fidèlement : pourquoi? c'est qu'apprendre est un plaisir pour les philosophes, et aussi pour les autres hommes, quoiqu'il leur soit moins sensible. Les images charment la vue; on apprend, et en même tems on raisonne sur chaque objet : oui, dit-on, c'est bien cela. Que si l'on n'a jamais vu l'objet, ce n'est plus l'imitation qui produit le plaisir; c'est l'habileté de l'artiste, le coloris ou quelque autre cause semblable. Comme l'imitation, le chant et le rhythme nous sont naturels (et les vers sont une partie du rhythme); ainsi, dans l'origine, ceux qui avaient le plus d'aptitude pour ce travail produisirent la

poésie par des essais improvisés. Les genres différens furent partagés selon le caractère des poètes. Les esprits les plus élevés imitaient les actions vertueuses et les destins des hommes illustres; les moins élevés représentaient les mœurs des hommes vicieux; et, tandis que les premiers inventaient les hymnes et les éloges, les seconds inventaient la satire. En ce dernier genre, nous ne connaissons point d'ouvrages avant Homère, quoique probablement il en existât beaucoup; mais, depuis lui, nous en avons, tels que son *Margitès* [1] et quelques autres. Ils furent composés en vers ïambiques, d'où ils conservent encore le nom d'ïambes [2], parce que les poètes adoptaient cette mesure, en s'attaquant les uns les autres. De là, chez les anciens, deux classes de poètes : les héroïques et les ïambiques. Homère fut le premier poète dans le genre sérieux, le seul même, et parce qu'il imita bien, et parce qu'il imita dramatiquement. Homère encore inventa les formes de la comédie, en peignant non l'odieux, mais le ridicule; car son *Margitès* est aux comédies ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont aux tragédies. A l'apparition des poëmes drama-

1. Le *Margitès* d'Homère, poëme dirigé contre les femmes, n'est pas venu jusqu'à nous.

2. *Archilocum proprio rabies armavit iambo.*

HORAT. Art. poet. (*Notes de l'Éditeur.*)

tiques, les poètes passèrent de l'iambe à la comédie, ou de l'épopée à la tragédie; car ces nouvelles formes avaient plus d'importance et d'éclat. Chercher si la tragédie est maintenant aussi parfaite qu'elle peut l'être, soit par elle-même, soit dans sa représentation, ce serait nous écarter de notre sujet. Comme la tragédie était d'abord improvisée, ainsi que la comédie, celle-ci par les inventeurs du dithyrambe, celle-là par les auteurs de drames satiriques, genre que les lois ont maintenu dans plusieurs villes, la tragédie s'agrandit par degrés, à mesure que de nouvelles productions découvraient des beautés nouvelles. Ayant subi plusieurs changemens, elle resta ce qu'elle est encore, quand elle eut atteint le but qui lui est propre. Eschyle fit paraître deux acteurs au lieu d'un seul; il diminua l'étendue des chœurs, et inventa le personnage principal. Sophocle introduisit trois acteurs, et augmenta la pompe du théâtre. Mais, par la petitesse de la fable et de la diction, la tragédie se ressentit long-tems du drame satirique, à qui elle devait sa naissance, et n'acquit que bien tard la majesté qui lui convient. Elle adopta pareillement le vers trimètre, au lieu du tétramètre, dont elle se servait d'abord, parce qu'il est essentiel à la poésie satirique et dansante. Le langage étant une fois formé, la Nature même indiqua le vers tragique:

en effet, de tous les vers, le trimètre est le plus propre au dialogue : la preuve en est que, dans la simple conversation, souvent nous proférons des vers trimètres, rarement des vers hexamètres, et cela seulement quand des discours élevés appellent une harmonie particulière. Par la suite, on perfectionna les épisodes et chacune des autres parties. Cette explication suffira : tout spécifier serait peut-être un ouvrage immense.

CHAPITRE V.

Objet de la Comédie. — Différence de l'Épopée et de la Tragédie.

La comédie est, comme nous l'avons enseigné, l'imitation des hommes vicieux. Elle n'imite pourtant pas le vice entier, mais ce qu'il offre de ridicule; car le ridicule est un défaut, une difformité sans douleur et sans destruction. C'est ainsi que nous trouvons ridicule un visage contrefait, mais dont la difformité n'est point douloureuse. On connaît les progrès de la tragédie, et ceux à qui on les doit. Les progrès de la comédie sont plus cachés; car elle fut négligée dans l'origine. Le magistrat permit fort tard les chœurs de la comédie; encore les frais en étaient-ils supportés

par des entrepreneurs. La comédie, en acquérant déja quelque forme, eut peu d'auteurs dont le souvenir ait resté. Ceux qui inventèrent le masque et le prologue, ceux qui augmentèrent le nombre des acteurs, sont ignorés comme le reste. Epicharmus et Phormis [1] commencèrent à composer la fable : ainsi la comédie vient de Sicile. Entre les Athéniens, Cratès fut le premier qui, laissant le genre ïambique, traita la comédie en général. L'épopée ressemble à la tragédie, à la seule exception du vers, en ce qu'elle est une imitation du beau par le discours. Elle en diffère par l'hexamètre, par le récit, et de plus par l'étendue. La tragédie se borne à un seul jour, ou du moins excède peu cette limite. L'épopée embrasse un tems indéfini; et la tragédie, dans ses commencemens, ressemblait, en cela même, à l'épopée. Il est des parties communes aux deux genres; il en est d'autres qui sont particulières à la tragédie. Celui donc qui peut décider si une tragédie est bonne ou mauvaise peut aussi juger d'un poëme épique : car tout ce qui est dans l'épopée appartient à la tragédie; mais tout ce qui est dans la tragédie n'appartient pas à l'épopée.

1. *Phormis* ou *Phormus*, poète comique de Syracuse, vécut sous Gélon et sous Hiéron. (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE VI.

De la Tragédie et de ses parties.

Nous traiterons, dans la suite, de l'imitation en vers hexamètres et de la comédie. Parlons maintenant de la tragédie, en tirant sa définition même des choses déja exposées. La tragédie est l'imitation d'une action sérieuse, complète, dont le discours est composé avec des formes spéciales, et dont chacune séparément, dans les parties du poëme, imite en agissant, et non par le récit, mais par la pitié et la terreur, afin de purifier ces mêmes passions. Son discours est composé, puisqu'on y trouve le rhythme, le chant et le vers. Chacune de ses formes imite séparément : quelques-unes seulement par le vers, quelques autres par le chant. Elle imite en agissant; il est donc nécessaire avant tout que ses parties soient le spectacle, ensuite la mélopée, la diction. Tout cela rend l'imitation complète. J'entends par diction, la composition des vers; la mélopée exerce un effet si puissant qu'il n'est pas besoin de la définir. Ensuite, puisque la tragédie imite une action exécutée par des personnages agissans, qui doivent être caractérisés par

les mœurs et la pensée (car la nature de toutes les actions, comme nous l'avons dit, est ainsi déterminée), concluons que les mœurs et la pensée sont aussi les deux causes de ces actions; et que, par ces deux causes, tous les hommes réussissent ou échouent dans leurs desseins. La fable est l'imitation générale de l'action. J'appelle fable le tissu des faits; mœurs, ce qui caractérise les personnages agissans; pensées, ce qu'énoncent les personnages. Toute la tragédie a nécessairement six parties : la fable, les mœurs, les pensées, la diction, la mélopée, le spectacle. Deux concernent les moyens d'imitation; une, le mode d'imitation; trois, les objets. Rien au-delà. Ces formes ont été mises en œuvre par un grand nombre de poètes, qui ont employé pareillement la fable, les mœurs, les pensées, la diction, le chant, le spectacle. La partie la plus importante est la composition de l'action; car la tragédie est l'imitation non des hommes, mais de leurs actions, de leur vie, de leur bonheur, de leur adversité; et le bonheur, comme l'adversité, est dans l'action. La fin même est action, et non qualité. Les hommes sont caractérisés par les mœurs, heureux ou malheureux par les actions. On n'imite point l'action pour les mœurs; mais on comprend les mœurs dans l'action. Ainsi, dans l'action et dans la fable consiste le but de la tra-

gédie ; et le but est le principal en toutes choses. D'ailleurs, sans l'action point de tragédie. Elle peut exister sans les mœurs, témoin beaucoup de tragédies modernes : la plupart même des poètes pèchent en cette partie. C'est elle qui, parmi les peintres, distingue Polygnote de Zeuxis. En imitant les hommes vertueux, Polygnote peint les mœurs, et Zeuxis ne les peint pas. Liez ensemble des discours moraux, des expressions, des pensées brillantes, vous ne ferez point une œuvre tragique ; on appellera bien plutôt tragédie la pièce qui, moins soignée à cet égard, aura d'ailleurs une fable intéressante et une action bien suivie. Il y a quelque chose de semblable en peinture : un tableau, s'il n'a d'autre mérite qu'un beau coloris, plaît moins qu'une figure dessinée au simple crayon. Encore une fois, il s'agit d'imiter une action et des personnages essentiellement agissans. Ajoutez que les plus grandes beautés de la tragédie sont des parties de la fable : les péripéties et les reconnaissances. En effet, ceux qui tentent ce genre réussissent plutôt dans la diction et dans les mœurs que dans la constitution du poëme : jugez-en par la plupart des anciens poètes tragiques. La fable est donc la partie principale et comme l'âme de la tragédie. Les mœurs forment la seconde partie. La troisième partie est la pensée : elle consiste à dire ce

qui est essentiel ou convenable, selon les formes de la poétique ou selon celles de la rhétorique. Les anciens poètes employaient les premières; les secondes sont maintenant en usage. Les mœurs découvrent le parti que choisissent les personnages : il n'y a donc point de mœurs dans les discours qui ne laissent pas voir clairement ce que choisit ou rejette celui qui parle. La pensée déclare comment quelque chose est ou n'est pas; elle exprime les propositions. La quatrième partie est la diction : elle interprète les pensées par les mots; en vers et en prose, ses fonctions sont de même nature. Quant au reste, la mélopée, cinquième partie, est le plus grand charme de la tragédie. Le spectacle, quoique doué d'une grande puissance sur les âmes, est hors de l'art : il est peu essentiel à la poésie, puisque la tragédie conserve tout son mérite, sans le jeu des acteurs et l'appareil théâtral. En cette partie, d'ailleurs, l'ordonnateur de la scène peut beaucoup plus que l'habileté du poète.

CHAPITRE VII.

Quelle doit être la constitution de l'action.

D'après ce qu'on vient d'exposer, disons comment doit être constituée l'action, puisque telle

est la première et la plus importante partie de la tragédie. On a dit que ce poëme imitait une action complète, et, de plus, étendue; car un tout peut avoir fort peu d'étendue : un tout est ce qui a commencement, milieu et fin. Le commencement est ce qui, ne supposant rien d'antérieur, exige quelque chose après soi; la fin, au contraire, ce qui ne comportant rien après soi, suppose quelque chose d'antérieur; le milieu, ce qui suppose quelque chose avant et après. Il faut donc que les fables bien composées ne soient point commencées ou terminées au hasard, mais qu'elles soient conformes aux règles que nous avons indiquées. Ajoutez que rien n'est beau, soit parmi les animaux, soit parmi les autres objets composés de diverses parties, si ces parties ne sont point proportionnées entre elles, et si le tout n'a pas une grandeur convenable; car le beau consiste dans la grandeur et dans la proportion. L'objet trop petit n'est point beau; car la vue confond ses diverses parties dans un tems presque insensible. L'objet trop grand n'est point beau; car il ne peut être mesuré d'un seul regard; et l'ensemble de ses parties échappe à la vue : tel serait un animal de mille stades. De même que les animaux et tous les objets doivent avoir une grandeur qui puisse être saisie d'un coup d'œil, de même les fables doivent avoir une étendue qui puisse être facile-

ment embrassée par la mémoire. Déterminer rigoureusement quelle doit être cette étendue, soit pour les acteurs, soit pour les spectateurs: cette question ne tient pas à la poétique. En effet, si l'on voulait représenter cent tragédies, certes, il faudrait bien mesurer le tems avec la clepsydre, comme c'était, dit-on, l'ancien usage. La nature même de l'action détermine ses bornes. Si la fable est toujours claire, plus elle a d'étendue, plus elle est belle; en un mot, ce qu'il lui faut de tems selon la vraisemblance ou la nécessité pour amener, par une marche naturelle, la transition des personnages au bonheur ou au malheur: telle est la véritable mesure de son étendue.

CHAPITRE VIII.

De la Fable.

L'unité de la fable ne consiste pas dans l'unité de héros, comme plusieurs le pensent. Beaucoup de choses peuvent être accidentelles à un seul objet, sans que l'unité en résulte. De même plusieurs actions d'un seul homme ne forment point une seule action. C'est en quoi se sont trompés les poètes qui ont fait l'*Héracléide*, la *Théséide* et d'autres ouvrages semblables. En chantant un seul

Hercule, ils ont cru composer une seule fable. Homère, qui déja l'emporte sur eux en tout le reste, a très bien aperçu l'écueil, soit par science, soit par génie. En composant l'*Odyssée*, il n'a point chanté toute la vie d'Ulysse, ni la blessure qu'il reçut d'un sanglier sur le mont Parnasse, ni la folie qu'il affecta lorsqu'on rassemblait l'armée. Ces choses n'étant point des parties nécessaires ou vraisemblables du poëme, Homère s'est borné aux détails d'une seule action, telle que la présente l'*Odyssée*. Il a fait de même pour l'*Iliade*. Concluons : comme en tous les autres arts qui ont pour but l'imitation, cette imitation n'est une que par l'unité d'objet, il faut aussi que la fable tragique imite une seule action, une action complète, et dont toutes les parties soient tellement enchaînées, qu'un retranchement, une transposition, change et bouleverse tout l'ouvrage; car ce qui peut, sans qu'on s'en aperçoive, être ou n'être pas dans un tout, n'en fait point partie intégrante.

CHAPITRE IX.

De la fonction du Poète, et en quoi il diffère de l'Historien.

Il est évident, d'après la théorie que nous développons, que la fonction du poète n'est point

de décrire les faits tels qu'ils sont arrivés, mais de les décrire tels qu'ils ont pu ou dû arriver, selon la vraisemblance ou la nécessité. En effet, le poète et l'historien ne diffèrent pas en cela seulement que l'un écrit en vers, et l'autre en prose. Mettez en vers l'histoire d'Hérodote, ce ne sera jamais qu'une histoire en vers. La vraie différence est que l'historien transmet les faits tels qu'ils sont; le poète tels qu'ils peuvent ou doivent être. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et plus instructive que l'histoire. La poésie s'attache plus au général, l'histoire au particulier. J'appelle général, ce qui doit être dit ou fait par un personnage selon la vraisemblance ou la nécessité: choses que la poésie considère dans le choix des noms. J'appelle particulier ce qu'Alcibiade a fait ou souffert: c'est une vérité sensible. Dans la comédie, le poète ayant construit sa fable, de sorte que tout y paraisse vraisemblable, choisit à son gré les noms des personnages, mais d'une autre manière que les faiseurs d'ïambes, qui nomment des personnages existans. Dans la tragédie, on choisit des noms véritables. En voici la raison: ce qui a pu arriver produit la persuasion; les faits qui n'ont point existé semblent ne pouvoir exister jamais; ceux qu'on a déja vus sont manifestement possibles. Quelquefois même, une tragédie offre un ou deux noms connus; les

autres sont inventés. Dans plus d'une, aucun nom véritable : témoin la *Fleur* d'Agathon[1]. Les faits, les noms eux-mêmes, tout y est d'invention; cette pièce n'en plaît pas moins aux spectateurs. Il ne faut pas se mettre en peine si une tragédie est entièrement conforme aux traditions de l'histoire; et même, en ce point, trop d'exactitude serait ridicule; car l'histoire n'est connue que du petit nombre; et l'effet de la tragédie est le même sur tous. Il est donc clair qu'un poète est plus poète par la fable que par les vers; car il est poète en imitant. Or, il imite des actions. Il ne le sera pas moins si tous les faits sont véritables; car rien n'empêche qu'ils ne soient conformes à la vraisemblance : loi suprême de la poésie. Entre les actions simples, les fables épisodiques sont les plus vicieuses. J'appelle épisodique la pièce où les incidens se suivent sans vraisemblance ou nécessité. C'est par ignorance que les mauvais poètes font des pièces de ce genre; les bons se laissent aller au goût des acteurs; et, voulant allonger la fable, ils sont contraints souvent d'intervertir l'ordre naturel. Comme la tragédie imite une action non seulement complète, mais terrible

1. Agathon, poète tragique et comique, dont Athénée nous a conservé quelques poésies. Il était disciple de Socrate, et vivait dans la onzième olympiade. (*Note de l'Éditeur.*)

et pathétique, elle atteint mieux son but quand les incidens naissent les uns des autres, contre l'attente générale. De là, bien plus de merveilleux que s'ils naissaient du hasard; car, entre les choses même que le hasard produit, il y en a qui paraissent d'autant plus merveilleuses qu'elles semblent faites à dessein. Dans Argos, par exemple, la statue de Mitys tombe, et fait périr le meurtrier de Mitys même, au moment où il la considère : de telles choses ne paraissent point venir du hasard. Les fables ainsi composées sont donc nécessairement les plus belles.

CHAPITRE X.

Différence des fables.

Les fables, comme les actions qu'elles imitent, sont ou simples, ou implexes. J'appelle action simple celle qui, selon la définition donnée, étant de sa nature une et continue, se dénoue sans reconnaissance, ni péripétie. J'appelle action implexe l'action qui se dénoue par une de ces deux choses, ou par toutes les deux : ce qui doit être essentiel à la constitution même de la fable, et naître des antécédens par nécessité, ou selon la

vraisemblance; car il est bien différent que les incidens naissent des incidens, ou seulement leur succèdent.

CHAPITRE XI.

De la Péripétie et de la Reconnaissance.

La péripétie est une révolution dans les événemens; et cela, comme nous l'avons dit, selon la vraisemblance ou par nécessité. Ainsi, dans *Œdipe*, celui qui vient le consoler, le délivrer des terreurs que lui cause une mère, et lui révéler sa naissance, fait au contraire la ruine d'Œdipe. Ainsi dans *Lyncée*, ce prince est conduit à la mort: Danaüs le suit pour l'immoler; mais, par la suite des événemens, Danaüs périt lui-même; et sa victime est conservée. La reconnaissance est, comme son nom l'indique assez, le passage de l'ignorance à la connaissance. Elle tend à produire la bienveillance ou la haine des personnages destinés au bonheur ou à l'adversité. La plus parfaite des reconnaissances est celle qui naît avec la péripétie, comme dans *Œdipe*. Il en est d'autres encore. On peut reconnaître des objets inanimés, des choses qu'amène le hasard; si quelqu'un a fait ou n'a pas fait telle action : mais le

genre de reconnaissance qu'on a d'abord exposé appartient éminemment à la fable et à l'action. En effet, cette reconnaissance, jointe à la péripétie, excite la terreur et la pitié : but de l'imitation tragique, comme on l'a posé en principe. De plus, c'est par cette reconnaissance que les personnages deviennent heureux ou malheureux. La reconnaissance proprement dite est donc celle des personnes. Elle est de deux sortes. Elle peut concerner un seul personnage, qu'un autre reconnaît manifestement pour ce qu'il est. Mais quelquefois deux personnages doivent se reconnaître mutuellement : c'est ainsi qu'Oreste reconnaît Iphigénie par une lettre qu'elle lui envoie ; et, pour qu'Iphigénie sache qu'il est Oreste, il faut une seconde reconnaissance. Sous ce rapport, la reconnaissance et la péripétie forment deux parties de la fable. Une troisième est la douleur. Les deux premières sont définies. La douleur est une action qui tourmente et déchire l'âme, comme des morts évidentes, des souffrances, des blessures et autres choses semblables.

CHAPITRE XII.

Des parties de la tragédie quant à leur nombre.

Nous avons déja parlé des parties qui constituent la tragédie dans son essence; voici maintenant celles qui la divisent dans son étendue : le prologue, l'épisode, l'exode, le chœur, qui se divise lui-même en deux parties: l'entrée et la station. Ces choses sont communes à toutes les tragédies. La complainte, en quittant la scène, est particulière à quelques-unes. Le prologue est tout ce qui précède l'entrée du chœur; l'épisode, tout ce qui se passe entre les chants du chœur en entier; l'exode, ce qui succède au dernier chant du chœur; l'entrée, le premier chant du chœur entier; la station, le chant du chœur sans anapestes ni trochées; la complainte, le chant lamentable du chœur entier qui sort de la scène. On a exposé d'abord les formes constitutives de la tragédie. Quant au nombre, telles sont les parties qui la composent.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le point de vue du poète, ce qu'il doit éviter, et comment il atteindra le but de la tragédie.

Après ce qu'on vient de dire, il est nécessaire d'examiner ce que l'on doit suivre ou éviter en composant la fable, et comment on atteindra le but de la tragédie. Puisque la fable la plus parfaite est implexe et non pas simple; puisque la tragédie imite essentiellement des objets qui excitent la terreur et la pitié, par une conséquence évidente, il ne faut pas représenter des personnages d'une vertu sans tache, passant du bonheur au malheur : une telle chose excite, non la terreur ou la pitié, mais l'horreur : ce qui, certes, n'est point le but de la tragédie. Il ne faut pas non plus représenter les méchans passant du malheur au bonheur : il n'y a là ni pitié, ni terreur, rien qui touche l'humanité. Il ne faut pas même représenter les méchans passant du bonheur au malheur : une telle fable plaît sans doute à l'humanité ; mais la terreur et la pitié ne s'y trouvent pas encore. En effet, nous craignons pour nos semblables ; nous plaignons les hommes qui n'ont pas mérité leur infortune. Que reste-t-il à pein-

dre? ce qui tient le milieu : l'homme qui, sans être doué d'une vertu parfaite, ne tombe pourtant pas dans le malheur par ses crimes, mais par une erreur commune à ceux qui sont élevés au sommet de la gloire et de la fortune : tels sont OEdipe, Thyeste, et les autres personnages renommés de ces tragiques familles. Pour qu'une fable soit excellente, il faut donc que sa catastrophe soit simple, et non double, comme quelques-uns le prétendent; que la transition soit du bonheur au malheur, et non du malheur au bonheur; qu'elle ait lieu non pour des crimes, mais pour l'erreur grave d'un homme tel que je l'ai dit, ou même plutôt d'un homme vertueux que d'un méchant. Cette doctrine est prouvée par l'expérience. Les poètes, jadis, composaient toutes sortes de fables. Les plus belles tragédies sont aujourd'hui resserrées dans un petit nombre de familles : celles d'*Alcméon*, d'*OEdipe*, d'*Oreste*, de *Méléagre*, de *Thyeste*, de *Télèphe*, celles enfin qui furent grandes par leurs actions ou leurs infortunes. La fable ainsi constituée est la plus parfaite, selon les règles de l'art. Ils se trompent donc ceux qui blâment Euripide d'avoir terminé par le malheur la plupart de ses tragédies. C'est le vrai but, comme on vient de l'expliquer. Aussi les pièces de ce genre, quand elles sont bien représentées, paraissent-elles les plus tragiques; et,

quoique Euripide soit moins heureux dans la disposition des autres parties, du moins, entre tous les poètes, il est tragique par excellence. Au second rang, d'autres disent au premier, est la tragédie dont la catastrophe est double, comme dans l'*Odyssée*, et qui fait changer en raison contraire la fortune des bons ou des méchans. La faiblesse des spectateurs lui fait assigner le premier rang; et, dans la composition, les poètes obéissent à cette faiblesse. Mais le genre de plaisir que ces pièces font éprouver tient plus à la comédie qu'à la tragédie. En effet, dans la comédie, les ennemis les plus implacables, comme Oreste et Égysthe eux-mêmes, ne sortent de la scène que réconciliés; et personne n'y reçoit, ni ne donne la mort.

CHAPITRE XIV.

Moyens d'exciter la Terreur et la Pitié.

La terreur et la pitié peuvent naître du spectacle, ou, ce qui est préférable et digne d'un vrai poète, de la liaison des évènemens; car la fable doit être composée de manière que, sans rien voir, en ne faisant qu'écouter, on frémisse, on soit attendri, comme il arrive quand on entend la

fable d'*OEdipe*. Produire ces effets par le spectacle, c'est ignorer l'art, et avoir besoin d'un secours étranger. Pour ceux qui présentent non le terrible, mais le monstrueux, ils s'éloignent de la tragédie; car elle doit émouvoir à sa manière, et non de toutes les manières. Puisqu'elle émeut par la terreur et la pitié, ces deux passions doivent naître évidemment du fonds même de l'action. Examinons donc quels évènemens les excitent. Ces évènemens se passent entre des ennemis ou des amis, ou entre des personnes indifférentes. Qu'un ennemi tue son ennemi, excepté le meurtre lui-même, rien là n'excite la pitié; rien ne l'excite encore, quand il s'agit de personnes indifférentes; mais on est vivement touché, quand de telles actions se passent entre des personnes amies; quand un frère tue ou va tuer son frère un fils son père, une mère son fils, un fils sa mère. La tragédie doit chercher les évènemens de ce genre; et il n'est pas permis de renverser les traditions: comme le meurtre de Clytemnestre par Oreste, ou d'Ériphyle par Alcméon; mais il faut user habilement des traditions, en les ornant de formes nouvelles. Nous allons expliquer en quoi consiste cette habileté. Le meurtre peut être commis, selon la pratique des anciens poètes, par des gens qui agissent en pleine connaissance de cause; ainsi que la Médée d'Euripide égorge ses enfans. Il peut

se faire par des gens qui n'en connaissent pas toute l'atrocité, et qui reconnaissent ensuite le lien qui les unit à leur victime : tel est l'*Œdipe* de Sophocle; le meurtre est là hors du drame. Le tout peut se trouver dans le drame lui-même : témoin l'*Alcméon* d'Astydamas, et Télégone blessant Ulysse. Il se peut faire qu'un personnage, prêt à se souiller, sans le savoir, d'un forfait inexpiable, le reconnaisse avant l'exécution. Il n'y a rien au-delà : car il faut faire, ou ne pas faire, avec ou sans connaissance. Entreprendre avec connaissance et ne pas exécuter est la pire de toutes les manières : elle est odieuse et non tragique; elle n'a rien qui puisse émouvoir. Aussi est-elle employée fort rarement. De ce genre est l'entreprise d'Hémon contre son père Créon, dans la tragédie d'*Antigone*. La seconde manière est d'exécuter. L'exécution vaut mieux tragiquement, et mieux encore quand le personnage reconnaît trop tard le crime qu'il a commis par ignorance. Ainsi, l'odieux disparaît; et la reconnaissance émeut au plus haut degré. Mais la troisième manière est supérieure à toute autre. Ainsi, dans *Cresphonte*, Mérope, au moment de tuer son fils, le reconnaît avant de frapper; ainsi, dans *Iphigénie*, la sœur reconnaît son frère qu'elle allait immoler. C'est pour cela que les tragédies sont resserrées dans un petit nombre de familles comme nous

l'avons fait observer. En ce point, la nature des évènemens, et non la science, a guidé les poètes qui s'essayaient à composer des fables tragiques : il leur a bien fallu chercher ces familles renommées par des évènemens capables d'émouvoir les passions. Mais nous en avons dit assez sur la composition et la qualité des fables tragiques.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut observer touchant les Mœurs.

Pour les mœurs, il est quatre choses à observer : la première, qu'elles soient représentées dans le beau. Il y a des mœurs, quand le discours ou l'action manifeste, comme on l'a dit, quel sera le parti que prendront les personnages. Est-il mauvais? les mœurs doivent être mauvaises. Elles doivent être bonnes, s'il est bon. Ce principe est applicable à toute condition. Une femme doit être représentée dans le beau. J'en dis même autant d'une esclave ; quoique la femme soit naturellement inférieure à l'homme, et qu'un esclave soit toujours pervers. Secondement, les mœurs doivent être convenables. Il est des mœurs viriles dont la force imposante ne saurait convenir aux femmes. Troisièmement, les mœurs doivent être

conformes à celles du personnage introduit sur la scène : ce qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a dit, avec des mœurs ou bonnes ou convenables. Les mœurs, enfin, doivent être égales ; et, si le personnage est inégal par caractère, il faut le peindre également inégal. Ménélas, dans *Oreste*, offre un exemple de mœurs mauvaises sans nécessité. Les plaintes d'Ulysse, dans la *Scylla*, et le discours de Ménalippe pèchent contre la convenance. Les mœurs sont inégales dans l'*Iphigénie en Aulide;* car Iphigénie, d'abord suppliante, n'est plus la même en quittant la scène. Il faut, dans les mœurs comme dans la composition, chercher toujours la vraisemblance ou la nécessité ; de sorte qu'il soit toujours nécessaire ou vraisemblable que tel personnage parle ou agisse ainsi ; toujours nécessaire ou vraisemblable que tel incident arrive après tel autre. Il est donc évident que le dénouement doit naître du fonds même de la fable, au lieu d'être produit par une machine comme dans *Médée*, ou par le retour de la flotte comme dans la tragédie de l'*Iliade*. Il ne faut employer une machine que pour les choses qui sont hors du drame, soit pour les faits antérieurs, quand ils sont de nature à rester ignorés par les hommes, soit pour l'avenir qui ne peut être connu sans prédiction ; car la faculté de tout voir est parmi nous un attribut des Dieux. Dans la

fable tragique, tout doit être motivé; ce qui ne l'est point doit être hors de la tragédie, comme dans l'*OEdipe* de Sophocle. Puisque la tragédie imite des personnages illustres, il faut suivre l'exemple des bons peintres, qui, dans les portraits, font les hommes ressemblans, mais en beau : de même le poète, en imitant des hommes emportés, des hommes timides, ou d'autres mœurs vicieuses, doit plutôt tempérer qu'outrer le défaut. C'est ainsi qu'est peint Achille dans Agathon et dans Homère. Tous ces points sont importans. Il faut soigner encore l'harmonie et la pompe théâtrale, compagnes nécessaires de la poésie. On les a souvent négligées; mais ce qui les concerne est exposé suffisamment en des ouvrages publiés.

CHAPITRE XVI.

Des espèces de Reconnaissances.

On a défini plus haut la reconnaissance. En voici maintenant les espèces. La première, qui demande le moins d'art, et dont la plupart des poètes font usage, faute d'invention, s'opère par les signes extérieurs. Les uns sont naturels, comme *la lance que portent les Thébains, fils de la Terre;* ou les étoiles dans le *Thyeste* de Car-

cinus. Les autres sont accidentels : soit sur le corps, comme les cicatrices; soit, hors du corps, comme les colliers ou le berceau dans *Tyro*. Mais, en cela même, le mieux et le pire se retrouvent encore. Une même cicatrice fait reconnaître Ulysse, d'une manière par sa nourrice Euryclée, et d'une autre manière par ses pâtres. Cette dernière, où le signe est montré pour opérer la reconnaissance, exige fort peu d'art, ainsi que toutes les formes semblables. La reconnaissance vaut mieux quand elle est imprévue, comme celle d'Ulysse par Euryclée, au moment où elle lave les pieds du héros. La seconde espèce est celle que le poète combine, et qui par là même n'est pas exempte d'art : ainsi, dans *Iphigénie*, Oreste reconnaît sa sœur par le moyen d'une lettre; il est reconnu d'elle à son tour par des signes manifestes. Toutefois, cette reconnaissance tient plus à la volonté du poète qu'à la marche nécessaire de la fable : aussi participe-t-elle au défaut de la première; car d'autres signes pourraient produire un même effet. La toile accusatrice, dans le *Térée* de Sophocle, est du même genre. La troisième espèce est la reconnaissance qui s'opère par le souvenir, lorsqu'un objet en rappelle un autre : ainsi, dans les *Cypriaques* de Dicéogène, un personnage est reconnu parce qu'il fond en pleurs à la vue d'un tableau. Chez Alcinoüs, Ulysse est reconnu aux

larmes que lui fait répandre le souvenir de ses malheurs, que chante un joueur de lyre. La quatrième espèce a lieu par le raisonnement, comme dans les *Coéphores*[1] : *Un homme qui me ressemble est arrivé; Oreste seul me ressemble; donc Oreste est arrivé;* ou comme dans l'*Iphigénie* de Polyïdès le Sophiste : *Ma sœur fut immolée; je vais être immolé comme elle;* ou comme dans le *Tydée* de Théodecte : *Je suis venu pour trouver mon fils, et voilà que je meurs;* ou comme enfin dans les *Phinéides : Ici nous fûmes exposées; et, par l'arrêt des destins, ici même nous devons périr.* Il est une certaine reconnaissance qui se fait par une erreur de raisonnement de la part du spectateur : ainsi, dans Ulysse faux envoyé, un personnage qui n'a jamais vu l'arc d'Ulysse se vante de le reconnaître; et le spectateur se trompe en croyant par cet indice devoir reconnaître Ulysse lui-même. La plus belle des reconnaissances est celle qui naît des incidens mêmes, et qui joint le merveilleux au vraisemblable, comme celle de l'*OEdipe* de Sophocle, et encore celle d'*Iphigénie;* car il est vraisemblable qu'Iphigénie adresse une lettre à

1. Les *Coéphores* ou *Céphores*, pièce d'Eschyle; les *Porteuses de libations*. Cette pièce a été traduite par Lefranc de Pompignan, et par du Teil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. (*Note de l'Éditeur.*)

son frère. Ces seules reconnaissances s'opèrent sans colliers et autres signes du même genre. Au second rang viennent les reconnaissances qui se font par le raisonnement.

CHAPITRE XVII.

Il faut que le poète se représente les objets comme s'ils étaient sous ses yeux.

Le poète, en composant sa fable, et en l'ornant par le discours, doit se représenter les objets. Voyant tout d'un œil attentif, et comme s'il assistait à l'action, il trouvera ce qui est convenable; et ce qui ne l'est pas ne lui saurait échapper. Une inadvertance fut reprochée à Carcinus. Son Amphiaraüs sortait du temple; mais les spectateurs l'ignoraient, ne l'ayant point vu sortir : aussi furent-ils choqués de son apparition sur la scène. Il faut même, autant que possible, imiter par le geste en composant; car ceux dont on excite les passions sont naturellement plus faciles à persuader. On émeut quand on est ému; on irrite quand on est vraiment irrité. C'est pourquoi la poésie exige un homme de génie, ou bien un homme impétueux : l'un sait feindre, l'autre sentir toutes les passions. Il faut encore, soit que l'on traite un sujet connu, soit que l'on invente

une action, tracer d'abord la fable en général, et la développer ensuite en y jetant les épisodes. Voici, par exemple, la fable générale d'*Iphigénie en Tauride*. Une jeune fille est traînée à l'autel; les sacrificateurs vont la frapper; tout-à-coup, disparaissant à leurs yeux, elle est transportée dans un pays où la coutume est d'immoler les étrangers à la déesse. On lui confie le sacerdoce. Quelque tems après, le frère de la prêtresse arrive dans cette contrée, et cela par ordre d'un dieu, pour une cause peu essentielle au sujet en général. Ce qu'il vient faire est également hors du sujet. Ce frère est prisonnier dès qu'il arrive. Déja conduit pour être immolé, il se fait reconnaître, soit comme l'invente Euripide, soit à la manière de Polyïdès le Sophiste, en s'écriant avec vraisemblance: *Ma sœur n'aura pas été la seule victime; je devais être sacrifié comme elle.* Il est sauvé par ces mots. La fable une fois composée, il est tems de nommer les personnages, de semer et de placer convenablement les épisodes, comme la fureur d'Oreste, sa captivité qui en est la suite, et sa délivrance par l'expiation. Les épisodes sont courts dans la tragédie; mais ce sont eux qui prolongent l'épopée. Quoi de moins étendu que l'argument de l'*Odyssée?* Un homme est absent de son pays depuis plusieurs années; il est persécuté par Neptune qui s'oppose à son retour; seul il

survit à ses compagnons; chez lui cependant des étrangers dévorent ses richesses, et tendent des pièges à son fils; il revient à travers les tempêtes, reconnaît sa famille, fond sur les étrangers, se sauve par son audace, et les fait périr. Voilà la substance de la fable; tout le reste est épisode.

CHAPITRE XVIII.

Nœud et Dénouement de la Tragédie.

Toute tragédie est composée d'un nœud et d'un dénouement. Ce qui précède la pièce et beaucoup de ce qu'elle contient forment le nœud; ce qui reste est le dénouement. Le nœud s'étend depuis le commencement de la pièce jusqu'à sa dernière partie : le passage au bonheur ou au malheur; le dénouement, depuis le commencement de la transition jusqu'à la fin de la pièce. Ainsi, dans le *Lyncée* de Théodecte, la prise du jeune homme et tous les incidens qui précèdent composent le nœud; l'accusation du meurtre et le reste de la tragédie composent le dénouement. Il est quatre espèces de tragédies; car nous avons déja traité des diverses parties du poëme tragique. Voici ces quatre espèces : la tragédie implexe, qui est tout entière dans la péripétie et la reconnaissance; la tragédie douloureuse, comme

l'*Ajax*, l'*Ixion*; la tragédie de mœurs, comme les *Phthiotides*, le *Pélée*; enfin, la tragédie simple, comme les *Phorcides*, le *Prométhée*, et les autres pièces dont la scène est aux enfers. Il faut tâcher de bien traiter toutes les espèces, ou du moins presque toutes, et les plus importantes; car aujourd'hui l'on juge les poètes à la rigueur. Plusieurs ayant excellé dans chaque genre, on voudrait qu'un seul les surpassât tous dans le genre même où ils excellaient. Il est juste de prononcer sur la différence ou sur l'identité des pièces, non d'après le sujet en lui-même, mais d'après le nœud et le dénouement. Plusieurs poètes nouent bien la fable, et la dénouent mal: il est essentiel de réussir à la fois dans ces deux points. Il faut donc se souvenir, comme on l'a souvent expliqué, qu'une tragédie ne doit pas être composée dans le genre épique, c'est-à-dire en multipliant les incidens, comme si, par exemple, on voulait faire de l'*Iliade* une seule tragédie. L'épopée, par son étendue, laisse à chaque épisode une proportion convenable. Dans le drame, l'attente du poète est souvent trompée: ainsi ceux qui représentent la ruine entière de Troie, et non pas un seul fait, à la manière dont les sujets de *Médée* et de *Niobé* furent traités par Euripide et par Eschyle, ou tombent avec éclat, ou manquent le prix. Cette seule faute a causé la chute d'Agathon. Dans la

Digitized by Google

péripétie et les actions simples, les poètes arrivent au but par le merveilleux : ce qui est tragique est consolant pour l'humanité. Un homme habile, mais cruel, Sisyphe, par exemple, est trompé; un homme courageux, mais injuste, est vaincu : cela est vraisemblable. En effet, comme l'a dit Agathon, il est vraisemblable que beaucoup de choses arrivent contre la vraisemblance. Il faut aussi que le chœur soit compté pour un acteur, fasse partie du tout, agisse avec les autres personnages, non comme chez Euripide, mais comme chez Sophocle. Dans les autres poètes, le chœur n'appartient pas plus à la fable qu'à toute autre pièce : ce sont des intermèdes. Agathon a donné le premier ce mauvais exemple. Or, quelle différence y a-t-il de chanter dans une tragédie de simples intermèdes, ou d'y insérer des discours puisés ailleurs, et même un épisode entier ?

CHAPITRE XIX.

Des Pensées et de leurs parties.

Il reste à parler de la pensée et de la diction. Tous les autres points sont traités. On trouve dans les livres de la Rhétorique ce qui concerne la pensée. Elle fait partie de cette science. La pensée embrasse tout ce qu'on doit exprimer dans le dis-

cours. Les fonctions de la pensée sont de démontrer, de réfuter, d'émouvoir la pitié, la crainte, la colère et les autres passions de l'âme, enfin d'agrandir et de diminuer. Or, il est clair que dans le drame on emploie les mêmes formes que dans l'oraison, pour exprimer le pathétique, le terrible, le sublime, le vraisemblable. Seulement dans le drame elles doivent être employées sans que l'art s'aperçoive : l'orateur les dispose avec art dans le discours. Et que serait l'ouvrage de l'orateur, s'il étalait ces beautés sans l'appareil des formes oratoires? Il est une autre espèce de théorie relative à la diction : le débit. De quel ton faut-il commander, prier, menacer, interroger, répondre? C'est l'art du comédien ou du maître de déclamation. Savoir ou ignorer ces choses ne fait rien au poète, et ne peut former contre lui l'objet d'un reproche sérieux. En effet, qui adoptera cette chicane de Protagoras [1]? Le poète ordonne en croyant prier :

Muse, chante avec moi la colère d'Achille;

Fais, ne fais pas ; c'est là, dit-il, *un commandement.* Sur cette matière, omettons les préceptes comme étrangers à la poétique.

---

1. Protagoras, philosophe sophiste, naquit à Abdère. Son esprit était plutôt subtil que profond. Il enseignait l'art de plaider et de gagner les mauvaises causes, et se faisait payer fort cher ses leçons de morale. Ses principes anti-religieux le firent chasser d'Athènes. (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE XX.

De la Diction et de ses parties.

Voici les parties de la diction : la lettre, la syllabe, la conjonction, le nom, le verbe, l'article, le cas, le discours entier. La lettre est un son indivisible; non toute espèce de son, mais celui qui est intelligible; car les animaux forment des sons que je n'appelle point des lettres. Il est trois sortes de lettres : les voyelles, les demi-voyelles, les muettes. La voyelle est ce qui, sans effort, produit un son intelligible : A, Ω; la demi-voyelle, ce qui a besoin d'effort pour émettre un son : Σ, P; la muette, ce qui ne peut faire entendre un son intelligible qu'avec le secours d'une voyelle : Γ, Δ. Ces lettres diffèrent toutes entre elles, parce qu'elles donnent à la bouche diverses formes, qu'elles partent de divers endroits, et encore parce qu'elles sont aspirées ou douces, brèves ou longues, graves, aiguës ou moyennes. Il ne convient de les examiner particulièrement que dans les traités de versification. La syllabe est un son insignifiant qui se compose d'une voyelle et d'une muette. En effet ΓP sans A n'est point une syllabe, et le devient avec A : ΓPA; mais l'examen de ces différens sons appartient encore à la science

métrique. La conjonction est un son insignifiant qui ne peut ni ôter ni donner à plusieurs sons une signification propre. Elle est au milieu ou à la fin du discours, à moins qu'elle ne soit placée par essence au commencement, μὲν, ἤτοι, δή; ou bien c'est un son insignifiant qui peut donner une seule signification à plusieurs sons signifians. L'article est un son non significatif qui marque dans le discours le commencement, la fin, la séparation, comme *le parler, les environs*, et le reste; ou bien c'est un son insignifiant qui ne peut ôter à plusieurs sons leur signification propre, et qui se place au milieu ou à la fin du discours. Le nom est un son composé, signifiant par lui-même et sans distinction de tems, mais dont les parties sont insignifiantes; car, dans les noms composés de deux noms, on ne prend pas chacun des deux noms dans leur signification particulière; dans Θεοδῶρον, par exemple, δῶρον est insignifiant. Le verbe est un son composé, significatif, distingué par le tems, et dont les parties sont insignifiantes comme celles du nom; mais si je dis *homme* ou *blanc*, je ne marque point de tems; et, si je dis *il marche, il marcha*, je distingue deux tems : le présent et le prétérit. Le cas appartient au nom et au verbe. Il appartient au nom soit en marquant les rapports : *de lui, à lui*, et tous les autres; soit en marquant le nombre : *un homme, les hommes*. Il appartient

au verbe, en déterminant ce qui est de l'art du comédien, l'interrogation, par exemple, ou le commandement : *a-t-il marché? marche.* Le discours est un son composé, signifiant, et dont les parties sont signifiantes par elles-mêmes. Le discours n'est pas toujours composé de noms et de verbes, comme dans la définition de l'homme : il peut exister sans verbes; mais quelqu'une de ses parties sera toujours signifiante : *Cléon*, par exemple, dans *Cléon marche.* Le discours peut être un de deux manières, soit parce qu'il exprime une seule chose, soit parce qu'il unit plusieurs parties : l'*Iliade* est une par la liaison; la définition de l'homme est une par la chose exprimée.

CHAPITRE XXI.

Des Noms.

Il est deux espèces de noms : le nom simple, formé de parties insignifiantes, γῆ; le nom double, qui lui-même a deux espèces; car il peut être composé d'une partie signifiante et d'une partie insignifiante, ou bien de deux parties signifiantes. Le nom peut être encore triple, quadruple, multiple même. On en voit plusieurs de ce genre dans les poètes dithyrambiques; par exemple : Ἑρμοκαικόξανθος. Tout nom est ou propre, ou étranger,

ou métaphorique, ou orné, ou inventé, ou étendu, ou diminué, ou changé. Le nom propre est conforme à l'usage de tous; le nom étranger conforme à l'usage de quelques-uns : d'où l'on voit qu'un même nom peut être à la fois nom propre et nom étranger, mais en des contrées différentes : σίγυνον est un nom propre (qui signifie javelot) chez les Cypriens; chez nous, il est admis comme étranger. La métaphore est un nom détourné de son vrai sens, et transporté du genre à l'espèce, ou de l'espèce en genre, ou de l'espèce à l'espèce, ou par analogie du genre à l'espèce, comme

Mon vaisseau s'arrêta ;

En effet, *rester dans le port* c'est *s'arrêter.* De l'espèce au genre :

Mille exploits ont d'Ulysse éternisé la gloire ;

mille, en cet endroit, veut dire *beaucoup.* De l'espèce à l'espèce;

Par le glaive inhumain sa vie est *moissonnée.*

ou bien,

Le fer *tranchait* sa vie.

Moissonner, trancher la vie, expriment le même sens tour à tour, et veulent dire également *ôter la vie.* Enfin, le nom est transporté par analogie, quand, sur quatre objets, le second est au premier ce que le quatrième est au troisième. On pourra donc substituer le second au quatrième, et le

quatrième au second. Quelquefois même on unit à l'un des objets propres ce qui constitue leurs rapports. Par exemple, la coupe étant à Bacchus ce que le bouclier est à Mars, on nommera le bouclier la coupe de Mars, et la coupe le bouclier de Bacchus. De même encore, le soir étant au jour ce que la vieillesse est à la vie, on appellera le soir la vieillesse du jour, et la vieillesse le soir de la vie, ou bien le couchant de la vie, suivant l'expression d'Empédocle. Quelquefois un terme analogique n'existe pas entre les objets; on exprime cependant leurs rapports. On dit au propre *semer le grain;* quant à la flamme du soleil, il n'y a point de verbe analogique; mais, ce verbe, qui manque, devant être pour le soleil ce que semer est pour le grain, on a dit du soleil :

Semant la divine lumière.

On peut employer différemment cette métaphore, c'est-à-dire, en niant une qualité propre au nom figuré que l'on emploie : ainsi, au lieu d'appeler un bouclier la coupe de Mars, on dira *la coupe sans vin.* Le nom inventé est celui que le poète crée lui-même : quand pour κέρατα, *bois de cerf,* par exemple, il dit : ἔρνυγας, *ramure*, et pour ἱερέα, *pontife*, ἀρητῆρα, *hiérophante.* Le nom étendu est celui dans lequel on substitue une voyelle longue à la voyelle brève qui lui est propre, comme au

lieu de πόλεος, πόληος ; au lieu de Πηλείδου, Πηληϊάδεω. Le nom diminué est celui dont on supprime quelque partie, comme en disant : κρῖ, δῶ ; ou bien,

— μία γίγνεται ἀμφοτέρων ὄψ.

Le nom changé est celui dont une partie reste entière, et dont l'autre est inventée, comme Δεξιτερὸν κατὰ μαζὸν, au lieu de δεξιὸν. Les noms se distinguent encore en masculins, féminins et neutres. Les masculins sont ceux qui finissent par ν, ρ, et ς, ou par les deux lettres terminées en ς, c'est-à-dire ψ et ξ. Les féminins sont ceux qui finissent par des voyelles toujours longues, comme η et ω ou par l'α prolongé : d'où il arrive que les terminaisons des noms masculins et celles des noms féminins sont égales en nombre, puisque ψ ξ et σ se terminent de la même manière. Aucun nom ne finit par une muette ou par une voyelle brève. Trois seulement finissent par ι, μέλι, κόμμι, πέπερι ; cinq se terminent par υ, πῶϋ, νάπυ, γόνυ, δόρυ, ἄστυ. Les neutres se terminent par ces deux voyelles, et par α, ν, ρ, et ς.

CHAPITRE XXII.

Qualités de la Diction.

La principale qualité de la diction est d'être claire sans être rampante. Celle qui se compose

uniquement des termes propres est claire au plus haut degré, mais dépourvue d'élévation : par exemple celle de Cléophon et de Sthénélus [1]. La diction élevée, supérieure au langage vulgaire, est celle qui emploie les termes figurés, c'est-à-dire les mots étrangers, la métaphore, l'extension, tout ce qui n'est pas le terme propre. Si le discours est entièrement composé de cette manière, il sera énigme ou barbarisme : énigme, s'il n'y a que des métaphores ; barbarisme, s'il n'y a que des mots étrangers. La nature de l'énigme est en effet de mêler ce qui est et ce qui ne peut être. L'énigme ne saurait donc résulter des termes propres, et résulte des métaphores, comme ici : *j'ai vu un homme collant avec du feu de l'airain sur un homme* [2] ; et dans les autres exemples pareils. Nous avons déja dit que le barbarisme résultait des mots étrangers. Il faut donc user avec méthode de ces différentes figures. Pour que la diction soit moins vulgaire et rampante, on doit recourir aux mots étrangers, métaphoriques, ornés, à toutes les formes indiquées ci-dessus. On doit aussi employer les termes propres pour que la diction soit claire. Les mots étendus, diminués, changés, ne

1. Poètes tragiques d'Athènes. (*Note de l'Éditeur.*)

2. C'était la ventouse, qui dans ce tems-là était d'airain. (*Note de l'Éditeur.*)

servent pas médiocrement à rendre à la fois la diction claire et noble : noble, par ce qui les sépare des termes propres et du langage usité; claire, par ce qui leur est commun avec les mots en usage. Ils ont donc grand tort ceux qui blâment de telles locutions, et travestissent malignement le poète, comme a fait Euclide l'ancien. Persuadé sans doute de la facilité d'écrire en vers, si l'on pouvait à volonté prolonger ou changer les mots, il a mêlé dans sa prose des vers dérisoires :

J'ai vu marcher Charis aux champs *marathoniques*.

et encore :

Il fut dès sa naissance *exellébori*sé.

Ce qui est ridicule, c'est de reprendre les poètes qui savent employer avec retenue les formes du langage figuré; je dis avec retenue, car il en faut pour chacune d'elles. Celui qui use immodérément des métaphores, des mots étrangers et des autres formes semblables, produit le même effet que s'il composait une parodie. Mais, si l'on veut connaître évidemment l'excellence de ces locutions en poésie, il n'y a qu'à leur substituer les termes propres. Euripide a fait un vers brillant de ce vers ignoble d'Eschyle dans son *Philoctète :*

Un ulcère cruel *mange mes chairs sanglantes*.

A la seconde partie du vers, Euripide substitue

ces expressions figurées : *Se repait de ma vie*. Dans ce vers :

Sans vigueur, sans trésors, outragé par le temps.

voyez quel effet produiront les termes propres substitués aux mots figurés :

Faible, pauvre, enlaidi par la caducité.

ou dans cet autre vers :

Approche un humble siége, une table indigente.
Approche un *petit* siége, une table *grossière;*

ou même ici :

La rive au loin mugit.
La rive *retentit*.

Ariphrades toutefois se moquait des auteurs tragiques, parce qu'ils emploient des formes inusitées dans le langage : δωμάτων ἄπο, pour ἀπὸ δωμάτων; ou bien σέθεν; ou bien ἐγὼ δέ νιν; ou bien encore Ἀχιλλέως πέρι, au lieu de περὶ Ἀχιλλέως; et ainsi du reste. Or, c'est précisément par ces formes inusitées que la diction devient supérieure au langage vulgaire; mais Ariphrades n'en savait rien. Il est beau d'employer convenablement les noms composés, les noms étrangers, mais surtout la métaphore : elle seule doit tout à elle-même, et prouve un génie heureux. Qui sait bien transporter les termes sait bien discerner les objets. Au reste, les noms composés conviennent spécialement aux dithyrambes; les noms étrangers aux

vers héroïques ; la métaphore aux vers ïambiques. Cependant le vers héroïque admet à la fois toutes ces formes. Le vers ïambique, imitant de plus près les discours, doit se borner aux parties qui peuvent souvent s'y rencontrer, c'est-à-dire les termes propres, les mots ornés et les métaphores. Mais nous avons suffisamment parlé de la tragédie, et de ce qui a rapport à l'imitation dramatique des actions.

CHAPITRE XXIII.

De la Poésie épique en récit.

Dans l'imitation par le récit et par le vers hexamètre, il est évident que la fable doit, ainsi que dans la tragédie, être constituée dramatiquement, embrasser une seule action, entière, achevée, ayant commencement, milieu et fin. Comme un seul corps entier et animé, elle excitera le plaisir qui lui est propre. Sa composition ne doit pas ressembler à l'histoire, qui ne raconte pas une action, mais une époque et tous les évènemens qui la remplissent, soit qu'ils concernent un seul homme ou plusieurs personnages, et quel que soit leur enchaînement : car, si la bataille navale de Salamine et celle des Carthaginois en Sicile, quoique données en même temps, ne tendent pas à une même

fin, bien moins encore divers évènemens qui se suivent produiront-ils quelque unité. Telle est pourtant l'erreur d'une multitude de poètes; et c'est en cela qu'Homère, comme nous l'avons déja dit, paraît divin, comparé aux autres. Occupé d'une guerre qui avait commencement et fin, il ne l'a point chantée toute entière : l'entreprise eût été trop vaste; un coup d'œil n'aurait pu l'embrasser; en la réduisant même à une juste étendue, il eût été gêné par la foule des incidens. Il a fait choix d'une seule partie; le reste lui a fourni quelques épisodes, tels que le dénombrement des vaisseaux et les autres morceaux brillans qu'il a semés dans son poëme. D'autres, comme l'auteur des *Cypriaques* et de la *petite Iliade*[1], ont voulu chanter un seul héros, une seule époque, une seule entreprise compliquée. L'*Iliade* et l'*Odyssée* fourniraient chacune deux tragédies tout au plus. On en tirerait plusieurs des *Cypriaques*, et huit au moins de la *petite Iliade* : le *Jugement des armes*, *Philoctète*, *Néoptolème*, *Eurypile*, le *Mendiant*, les *Lacédémoniennes*, la *Ruine de Troie*, le *Retour de la flotte*, *Sinon*, les *Troyennes*.

1. Les *Cypriaques*, poëme épique ou plutôt encyclique, dont le sujet était selon toute apparence les *malheurs* de *Cypris* ou de l'*Amour*. La *petite Iliade*, autre poëme en récit, qui embrassait toute la guerre de Troie. (*Note de l'Éditeur.*)

CHAPITRE XXIV.

Différence entre l'Épopée et la Tragédie.

L'ÉPOPÉE doit avoir toutes les espèces de la tragédie : être simple, ou implexe, ou morale, ou douloureuse. Elle en a de même toutes les parties, à l'exception de la mélopée et du spectacle; car elle emploie les péripéties, les reconnaissances, les passions. Elle brille par les pensées et la diction. Dans tous ces points, Homère est inventeur et modèle. En effet, de ces deux poëmes, l'*Iliade* est simple et douloureuse; l'*Odyssée* toute morale et implexe, car elle a les reconnaissances. Pour la pensée et la diction, il est supérieur à tous les poètes. L'Épopée diffère de la tragédie par l'étendue et par les vers. Nous avons indiqué les bornes de son étendue. On doit facilement embrasser le commencement et la fin du poëme: ce qui sera, si l'on compose des fables épiques moins longues que celles des anciens, et dont la durée égale à peu près le nombre des tragédies que l'on représente en un jour. Il est dans la nature de l'Épopée de pouvoir s'étendre. Il n'est pas permis à la Tragédie d'imiter plusieurs actions à la fois. Elle imite la seule action que les acteurs

représentent sur le théâtre; mais l'Épopée, étant un récit, peut imiter plusieurs évènemens qui se passent à la fois, et qui, liés entre eux, augmentent l'étendue du poëme. C'est ce qui lui donne tant de majesté; c'est par là qu'elle promène agréablement l'esprit de l'auditeur, en faisant succéder aux épisodes des épisodes différens; tandis que l'uniforme rassasie bientôt, et fait souvent tomber les tragédies. L'expérience a prouvé que le vers héroïque convient seul à l'Épopée; car, si l'on voulait introduire en ce poëme une autre mesure, ou diverses mesures mêlées ensemble, un tel essai paraîtrait indigne du genre. En effet, de tous les vers, le plus grave et le plus pompeux, c'est le vers héroïque : il admet essentiellement ces tours, ces expressions figurées dont l'Épopée abonde plus que tout autre poëme. Il y a du mouvement dans le vers ïambique et le tétramètre; le second est bon pour la danse, et le premier pour l'action. Mais il est plus absurde de mêler, comme Chérémon, des vers de mesure différente : aussi personne n'a-t-il essayé pour un long poëme un autre vers que l'héroïque; et, comme nous l'avons dit, le vers convenable à chaque genre est enseigné par la nature.

CHAPITRE XXV.

Avec quel art il faut présenter les mensonges poétiques.

Homère, admirable en tant d'autres choses, l'est surtout en cela que, seul entre les poètes, il n'ignore point ce qu'il doit faire par lui-même; car le poète doit parler fort peu: ce n'est pas ainsi qu'il imite. Toutefois, les autres poètes parlent sans cesse; ils imitent peu et rarement, tandis qu'Homère, dès qu'il a dit quelques mots, introduit sur-le-champ un homme, une femme, un personnage quelconque ayant des mœurs déterminées; et cette qualité n'est jamais absente. Tout a des mœurs dans Homère. Le merveilleux appartient sans doute à la Tragédie, mais encore davantage à l'Épopée, qui le pousse même jusqu'à l'impossible. Ce qui le rend plus merveilleux, c'est qu'on ne voit point les personnages. La fuite d'Hector, les armées debout et immobiles, Achille les contenant d'un coup d'œil, tout cela serait ridicule sur le théâtre; il ne l'est point dans les vers épiques. Or, le merveilleux nous enchante; car c'est afin de plaire aux auditeurs que ceux qui racontent un évènement ornent un peu la vérité. Homère enseigne encore à tous les poètes l'art de représenter les mensonges poétiques. Leur effet

vient d'une illusion. Telle chose doit-elle arriver naturellement après telle autre? les hommes se persuadent que, si la seconde existe, la première existe aussi : c'est une illusion. D'abord, la chose donnée pour véritable est souvent fausse; et d'ailleurs son existence ne rend nécessaire l'existence d'aucune autre; mais, entre deux choses, si l'existence de la dernière nous est connue, nous en concluons faussement la vérité de la première. Les poètes doivent préférer l'impossible vraisemblable au possible sans vraisemblance; composer l'argument des fables de parties conformes à la raison; éviter soigneusement ce qui lui est contraire, ou tout au moins le placer hors de la fable, comme l'ignorance d'Œdipe sur la mort de Laïus; et non dans le drame lui-même, ainsi qu'on voit dans *Électre* ces personnages qui racontent les jeux pythiques; ou, dans les *Mysiens*, cet envoyé qui vient, sans dire un mot de Tégée en Mysie. Mais la fable n'existerait point sans cela! excuse ridicule. Il faut d'abord composer des fables conformes à la raison, à moins qu'elle-même ne semble y admettre quelque chose qui excède un peu ses limites. Si, par exemple, un mauvais poète eût raconté les évènemens bizarres qui se trouvent dans l'exposition de l'*Odyssée*, ces évènemens ne sembleraient pas tolérables; mais Homère les déguise par toutes les ressources de son génie; et l'absurdité dispa-

raît sous les charmes qu'il sait lui donner. Il faut orner beaucoup la diction dans la partie la moins active du poëme, quand les mœurs et les pensées ont peu d'éclat par elles-mêmes; une diction fastueuse les couvrirait au lieu de les ennoblir.

CHAPITRE XXVI.

Des Objections et des Réponses; de leur nombre, et de leurs différentes espèces.

Ce qui regarde les objections et les réponses, leur nombre, leurs différentes espèces, s'éclaircira par l'examen. Le poète, imitant comme le peintre et le statuaire, a trois manières de rendre les objets : tels qu'ils furent, tels qu'ils sont en réalité; ou bien tels que les représentent les traditions, les croyances vulgaires; ou bien enfin tels qu'ils doivent être. Il emploie, pour y parvenir, soit le langage propre, soit la diction figurée, dont les formes sont infinies. Ce droit de la poésie n'est point contesté. D'ailleurs, elle marche à son but autrement que la science, et même que tous les autres arts. Mais elle peut avoir deux défauts : l'un essentiel, l'autre accidentel. Si elle imite ce qui lui est impossible, le défaut tient à son essence; mais, si le sujet choisi peut lui appartenir; si le poète a péché seulement en faisant lever à

la fois les deux jambes droites d'un cheval, ou en représentant d'autres choses impossibles, soit en médecine, soit dans une science quelconque, le défaut ne tient pas à la nature de la poésie. On trouvera dans les considérations suivantes les réponses que l'on peut faire aux objections. D'abord le poète a-t-il imité des choses impossibles à son art? il a fait une faute. Mais elle est heureuse s'il atteint son but. Or, il atteint son but, si, par elle, il produit plus de merveilleux dans cet endroit ou dans une autre partie de son poëme. De ce genre est la poursuite d'Hector. Mais, s'il a pu atteindre le même but, ou du moins en approcher sans faire cette faute, elle n'est plus heureuse; car, autant qu'il est possible, il faut éviter partout les défauts. En second lieu, la faute contre l'essence de l'art est plus que la faute accidentelle. Le poète est moins répréhensible s'il ignore qu'une biche n'a point de cornes que s'il imite mal une biche. Ce n'est pas tout : l'objet n'est-il pas représenté tel qu'il est? soit : il est représenté tel qu'il doit être. Ainsi Sophocle se glorifiait de peindre les hommes tels qu'il faut les peindre; Euripide de les peindre comme ils sont en effet. On peut employer une pareille réponse, ou, si l'imitation n'est conforme à aucune de ces deux manières, on peut recourir aux vulgaires croyances. Dans ce qui concerne les dieux, par exemple, peut-être n'a-t-on pas dit ce

qui est vrai, ni ce qu'il y a de mieux à dire? eh bien, on peut répondre avec Xénophane que la théologie n'est pas très-claire. La chose n'est-elle pas mieux comme la raconte le poète? elle est conforme à la vérité: c'est ainsi que l'on défend cet endroit:

Sur la pointe dressées
Leurs piques sont debout.

C'était une ancienne coutume, c'est encore aujourd'hui celle des Illyriens. Pour décider qu'une chose dite ou faite est bien ou mal, il ne faut pas considérer seulement si la chose est honnête ou vicieuse; mais par qui, pour qui, contre qui, quand, comment, elle est dite ou faite. Il faut examiner encore s'il y a plus d'avantage à s'en servir ou plus d'inconvénient à s'en passer. Il faut encore réfuter certaines critiques concernant la diction. Ainsi, par ce mot étranger οὐρῆας μὲν πρῶτον, peut-être on ne veut point dire les mulets, mais les gardiens. Quant à Dolon

A la forme hideuse,

il ne faut pas entendre qu'il était contrefait, mais d'un aspect sinistre: en effet, les Crétois appellent εὐειδὲς les hommes d'une heureuse figure. En cet endroit: ζωρότερον δὲ κέραιρε,

Que le vin coule à flots,

il ne s'agit pas de faire boire largement les am-

bassadeurs, mais seulement avec promptitude. Ailleurs, le poète emploie la métaphore : ici, par exemple :

La nuit au camp des Grecs; les mortels et les dieux :
Tout dormait; Jupiter veillait seul dans les cieux;

ou quand on dit :

Sur le camp des Troyens promenant ses regards;

ou bien quand il ajoute :

Des flûtes, des clairons, la voix se fait entendre;

ou bien encore :

Tous les dieux à la fois ont suivi Jupiter;

Tous est là pour un grand nombre, par une locution métaphorique. Et dans ce vers sur la grande Ourse :

Des flots de l'Océan la seule étoile exempte;

La *seule* est encore métaphorique. Ce qui est le plus connu est le seul. On peut justifier le poète par l'accent, comme Hippias de Thasos défendait ces mots : διδομεν δὲ οἱ, *nous lui donnons*, et cet autre passage :

Le bois incorruptible affronte les orages;

ou par la distinction, comme ces vers d'Empédocle :

Ce qu'on crut immortel naquit pour cesser d'être;
Qui fut long-tems pur s'altéra.

ou par le double sens :

La nuit est avancée.

Cette expression est amphibologique. On défend plusieurs endroits par l'autorité de l'usage, comme le mot *vin*, en parlant du vin mêlé avec de l'eau; ou celui-ci, sur Ganymède, *verser du vin à Jupiter*, quoique le vin ne soit pas la boisson des dieux; et cet autre :

Ceux qui forgent l'airain,

en parlant des forgerons. Il en est de même du passage suivant :

Sa chaussure nouvelle en *airain* travaillée.

Mais il peut être également justifié par la métaphore. Quand la signification d'un mot paraît choquer la pensée même, il faut examiner les différens sens qu'il peut avoir dans le passage où il se trouve : ainsi, quand le poète dit :

Mais la lance d'airain s'arrêta;

il entend qu'elle fut retenue. C'est presque toujours ainsi qu'il suffit de répondre à ceux qui adoptent un sens contraire : en effet, comme l'a remarqué Glaucon[1], certains critiques se font une

1. Glaucon est compté au nombre des premiers interprètes d'Homère. On le croit fils d'Ariston l'Athénien, et par conséquent frère de Platon. (*Note de l'Éditeur.*)

opinion sans motif, concluent en juges suprêmes, prononcent ce qui leur plaît, et s'indignent si on ose appeler de leur décision. C'est ce qui leur arrive au sujet d'Icarius. Il était Lacédémonien, disent-ils; il est donc absurde que Télémaque arrivant à Sparte n'ait aucun commerce avec lui. On leur répond que peut-être faut-il en croire les Céphaléniens; ils assurent que l'épouse d'Ulysse était née dans leur pays, fille d'Icadius et non d'Icarius. Le reproche fait au poète n'a de fondement qu'une simple probabilité. Pour l'impossible, il faut l'examiner quant à la poésie, quant au mieux, quant à la renommée. Quant à la poésie, elle doit préférer l'impossible croyable à l'incroyable possible. Quant au mieux, le choix est encore le même: ce qui est donné pour modèle doit être d'une nature supérieure; et c'est ainsi que peignait Zeuxis. Ce qui excède les bornes de la raison se justifie ou par les bruits de la renommée, ou quelquefois en répétant ce mot d'Agathon : « Il est vraisemblable qu'il arrive des événemens contraires à la vraisemblance. » L'examen des contradictions doit être comme celui des problêmes en dialectique. Y a-t-il identité dans la chose, dans le but, dans la manière? Est-ce l'opinion du même, ou l'opinion supposée de quelque sage? Le poète est critiqué justement lorsque, sans

nécessité, sans motif, il pèche contre la vraisemblance ou qu'il représente des mœurs vicieuses. Euripide a commis ces deux fautes : l'une dans sa tragédie d'*Égée*, l'autre dans le Ménélas d'*Oreste*. Il est donc cinq espèces d'objections : elles embrassent ce qui est impossible, ce qui est invraisemblable, ce qui blesse les bonnes mœurs, ce qui est contradictoire, ce qui viole les règles de la poésie. Les réfutations possibles sont au nombre de douze ; et nous venons de les exposer.

CHAPITRE XXVII.

L'imitation tragique l'emporte sur l'imitation épique.

On demandera peut-être quelle est l'imitation la plus belle, l'épique ou la tragique : si la moins chargée est la meilleure, si elle exige un public plus choisi, celle qui est imitative en tout est évidemment la plus chargée. En effet, comme si l'on était insensible sans tant de fracas, elle s'agite de mille manières, semblable à ces ridicules joueurs de flûtes qui tournent pour imiter l'action du disque, et tirent le coryphée en exécutant

la *Scylla*. On fait à la tragédie le reproche que les anciens comédiens font à leurs successeurs. Callipide [1], prodigue de gestes, était appelé le singe par Myniscus, qui ne traitait pas mieux Pindare. Or, ce que les nouveaux comédiens sont aux anciens, la tragédie l'est à l'épopée : celle-ci, dit-on, est faite pour des hommes éclairés, qui n'ont pas besoin de gestes ; celle-là, pour des spectateurs ignorans. Elle est la plus chargée : elle est par conséquent la moins belle. Premièrement, on impute à la tragédie ce qui regarde l'art du comédien ; le défaut de gesticuler peut appartenir au rapsode, témoin Sosistrate ; et même au chanteur, témoin Mnasithée d'Oponte. Ensuite, il ne faut pas blâmer tout dans le geste, non plus que dans la danse, mais seulement ce qui est indécent. Le reproche fait jadis à Callipide, à quelques autres aujourd'hui, c'est d'imiter les courtisanes. Ajoutez que, sans le mouvement théâtral, la tragédie produit son effet comme l'épopée. Elle paraît ce qu'elle est à la simple lecture. Si donc elle l'emporte

1. Callipide était le nom d'un acteur tragique qui faisait beaucoup de mouvemens sur la scène sans changer de place. On sait que ce surnom fut donné par plaisanterie à Tibère, parce que tous les ans il faisait des préparatifs pour son voyage dans les pays circonvoisins, et que rarement il se décidait à partir. *Voyez* la vie de Tibère par Suétone. (*Note de l'Éditeur.*)

pour tout le reste, il n'est pas nécessaire d'y joindre ces accessoires. Observez que la tragédie a toutes les parties de l'épopée, et qu'elle pourrait même adopter son vers; qu'elle a de plus, et non pas en petite portion, l'appareil et la musique : deux choses qui procurent un extrême plaisir; qu'en outre elle a un grand éclat, soit dans les reconnaissances, soit dans le reste de l'action; qu'enfin elle arrive au terme de son imitation, en parcourant moins d'étendue. Or, ce qui est resserré charme davantage que ce qui est répandu dans un espace de temps, comme si, par exemple, on délayait l'*Œdipe* de Sophocle en autant de vers que l'*Iliade*. Ce n'est pas tout : l'imitation épique a moins d'unité. La preuve en est qu'une seule épopée produirait plusieurs tragédies. Le poète épique se borne-t-il à une action? elle est maigre, si elle est racontée brièvement; délayée, s'il prodigue les vers. Embrasse-t-il plusieurs événemens? l'unité cesse. C'est ce qui arrive dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, quoique la composition en soit excellente, et que chacun de ces poëmes imite, autant qu'il est possible, une seule action. Si donc la tragédie diffère de l'épopée en tous ces points, comme, dans le propre de son art, l'une et l'autre en effet ne doivent pas procurer toute espèce de plaisir, mais seulement celle que nous avons déve-

loppée; par une conséquence évidente, la tragédie, atteignant mieux son but, est supérieure à l'épopée. J'ai terminé ce que j'avais à dire concernant ces deux poëmes en général, leurs formes, leurs parties, le nombre, les différences, les causes des beautés et défauts, les critiques et les réponses.

FIN DU TOME II DES ŒUVRES POSTHUMES.

612936

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

THÉATRE.—FRAGMENS.

Les Portraits de Famille, comédie.....Page 5
Ninon, comédie..... 73
Montalno et Visconti, opéra héroïque..... 113

POÉSIES DIVERSES.

Poèmes. La Bataviade (*Fragmens.*)..... 137
Essai sur les principes des arts..... 177
Début d'un poëme sur la Nature..... 209
Fragmens sur les Campagnes d'Italie..... 216
L'Art du Théâtre (*Fragmens*)..... 220
Discours en vers. L'erreur est-elle utile aux hommes?. 335
La Raison..... 248
Sur l'Intérêt personnel..... 257
Sur les entraves données à la Littérature..... 269
Épitres. A Palissot..... 216
A Méhul (*Fragmens.*)..... 281
Satire. Essai sur la Satire..... 285
Élégie. La Promenade..... 303
Contes. La Lettre de cachet..... 309
Le Concile de Constance..... 319
Le Coucou..... 337
Hymne. Le Chant maritime..... 342

ROMANCES. A Adèle..... 346
A Rosette..... 348

ÉPIGRAMMES. Sur les trois traductions en vers de la *Jérusalem délivrée*..... 349
Sur M. Sautreau..... *ibid.*
Sur la résurrection de l'*Année littéraire*..... 350
Sur l'*Homme des champs* de l'abbé Delille..... *ibid.*
Sur Jacques le poète et Jean le libraire..... 351
La confession de La Harpe..... *ibid.*
Sur la *Phèdre* de Racine..... 352
Sur les Prix décennaux..... *ibid.*
Sur l'abbé Morellet..... 353
Épitaphe de Carion de Nisas..... *ibid.*
Sur Rewbel..... *ibid.*
Sur M. Cadet Devaux..... 354
Sur M. Taleyrand de Périgord..... 355
Sur le même..... *ibid.*

ÉPITAPHE de l'Auteur..... 356

ÉPIGRAMMES attribuées à Chénier.—Sur M. Petitot.... 357
Sur M. l'abbé Sicard..... *ibid.*
Sur la République..... 358

TRADUCTIONS. L'Art poétique d'Horace..... 360
Début du poëme de Lucrèce..... 406
Un fragment du Ier livre des *Géorgiques*..... 410
Un fragment du IVe livre de l'*Énéide*..... 415

PROSE.

TRADUCTIONS. Le Dialogue des Orateurs..... 423
La Poétique d'Aristote..... 487

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google